



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

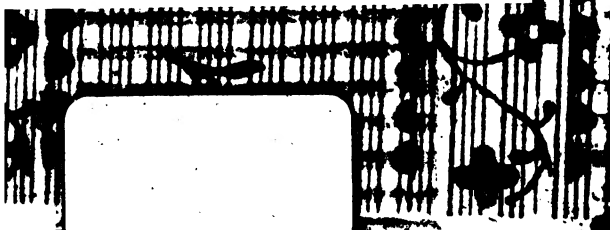
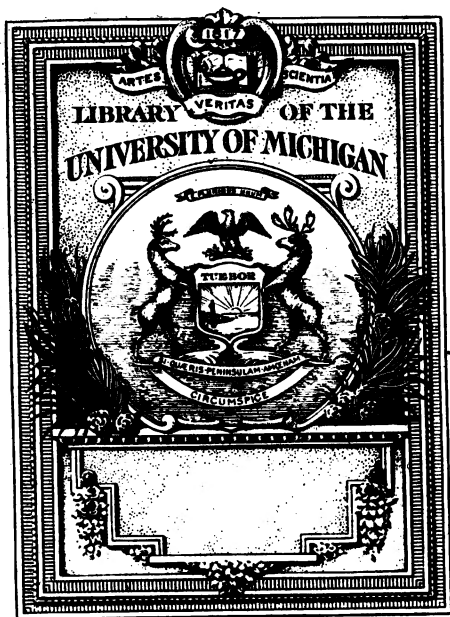
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

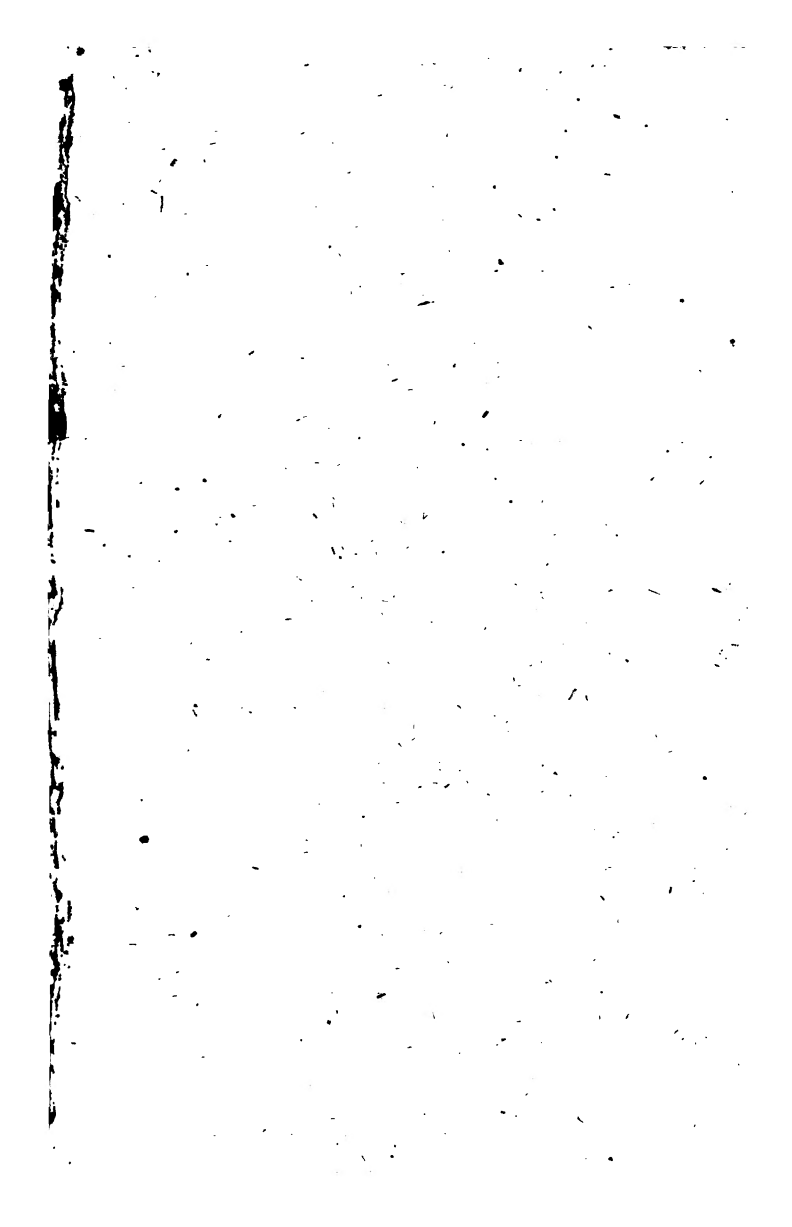




445.

53

33



1
pennsylvania
Anti-Slavery
Journal

L'H O M M E
É T
LE S I E C L E.

O U

DIVERSES MAXIMÉS,
ET SENTENCES

Critiques & morales, sur les dif-
férens CARACTERES de
l'un & de l'autre.

Par MONSIEUR P * * *



A AMSTERDAM,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCXXXIX.

848


H768



ÉPÎTRE,

A

LA NOUVEAUTE.

 *Ô Minerve, que l'Helicon re-
çoivent les vœux & l'encens
de leurs partisans ; que cha-
que Ouvrage vante un grand nom au
frontispice de sa Dédicace, j'offre au-
jour-*

IV E P I T R E.

*jourd'hui & consacre toute ma plume
à la Déesse du beau & du brillant ; je
dis du nouveau, oui aimable Nou-
veauté, je vous reconnois pour la Di-
vinité tutélaire de mon nouveau stile,
qui vous offre & vous consacre tout
ce qu'une nouvelle plume doit à celle
qui peut seule l'immortaliser, persuadé
qu'un Auteur qui a le bonheur de
vous plaire, aussi bien que de vous con-
server, craint envain la chute & l'ou-
bli, pour ne pas dire le mépris de ses
productions.*

*Vous seule faites passer tous les
Ouvrages pour exquis, sublimes &
ravissans. En dépit de l'exquis, du
sublime & du ravissant, un Auteur
peut*

E P I T R E. V .

*peut impunément éterniser le trivial,
l'insipide , & l'ennuyeux , faire briller
sous vos étendarts de fades riens ,
qu'on reconnoitra pour tels quand ils
auront perdu tout leur lustre , je veux
dire votre appui.*

Vous seule faites valoir ce qui resteroit dans un honteux mépris , & un éternel oubli. Vous êtes cette nouvelle Hébé , qui faites revivre l'antiquité , qui resteroit telle si elle ne paroissoit sous vos auspices.

*C'est vous qui faites tant estimer
un Juge intègre , un Médecin savant , un Prêtre pénétré de la grandeur de son caractère & de l'importance de ses devoirs , une Femme de*

VI E P I T R E.

*probité , un Gentilhomme traitable ,
enfin un homme parfait , je dis ver-
tueux.*

*Vous faites la baze & l'éclat du
mérite personnel , vous rendez un fort
aimable , quand il ne fait qu'arriver
dans une Ville , où chacun vante
à l'envi son faux mérite. Il est vrai
que vous le rendez ridicule , quand
vous vous retirez de lui , qu'il cef-
se d'avoir vos suffrages , enfin d'être
nouveau ; mais bientôt vous savez lui
rendre ailleurs toutes les perfections
& les talens , qu'il faisoit briller d'où
il sort.*

*Vous seule possédez heureusement
l'art d'amuser le grand & le petit par
de*

E P I T R E. VII

de certains riens, qui attirent toute leur attention, de même qu'ils la perdent en cessant de se faire admirer, je veux dire d'être nouveaux.

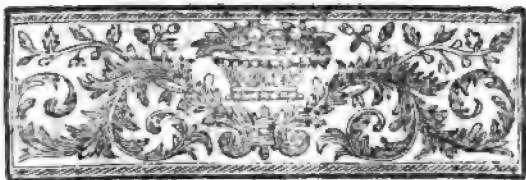
J'implore donc au commencement de ce nouveau Recueil votre nouvelle protection: c'est à vous seule que je consacre & que je dédie ma nouvelle plume, qui vous conjure par tout ce qu'il y a de beau, je veux dire de nouveau, de lui faire savoir le terme de sa disgrâce, & le tems que vous vous réservez vous-même pour l'abandonner, afin de mériter par un nouveau stile votre nouveau secours, & que vous regardant comme sa nouvelle compagne, elle parle pour moi-même,

VIII. E P I T R E.

*quand elle vous dira que je suis avec
un attachement toujours nouveau ,
votre sincère, zèle, & nouveau par-
tisan.*



P R E-



P R E F A C E.

UN mot d'avis, Lecteur, avant de lire quelques Maximes critiques & morales, que je te présente aujourd'hui. Tu t'y trouveras peint, ainsi que tout autre: heureux! si tu y trouve du grave, de l'amusant, & cet

x PREFACE.

heureux Sel , qui te feront rire & réfléchir sur les Sotises de l'Homme.

Je n'ai gardé aucun ordre dans cet Ouvrage, je l'ai seulement distribué en deux parties; l'une qui traite de l'Homme & de ses Passions , l'autre des abus du Siècle. Au reste , ce ne sont que quelques Sentences, que ma plume a produites pendant l'ennuyeuse saison de l'hiver. On pour-

PREFACE, xi

pourra y reconnoître quelques traits des Auteurs que j'ai effectivement copiés, aussi je les donne comme tels, à l'expression près que j'ai changée. On y lira quelques Stances, qui sont anciennes à la vérité, mais assez propres aux Caractères que je traite; le reste, je le donne comme de moi. Si tu me connois un jour, ne t'étonne point de trouver tant de

XII PRÉFACE.

de Morale dans un jeune homme, qui à peine atteint son sixième Lustre : mon naturel m'y a porté dès l'enfance, & je m'y suis entretenu avec le Monsieur, dont on verra une Réponse en Vers & en Prose, quil fit à une Lettre que je lui avois écrite. Mon but est de te plaire, si j'ai réüssi, j'entreprendrai plus volontiers quelques pièces amusantes & badines, que
j'ai

PREFACE. XIII

j'ai dessein de te donner dans la suite ; si je n'ai pas réussi, je tâcherai, en changeant de stile , de regagner par le Comique l'applaudissement que tu as refusé à ma Morale.

Je te donne cet Ouvrage pour bon & mauvais ; c'est ne le point déguiser, c'est aussi la plus juste idée que l'on puisse avoir de tous les Livres. C'est à toi, Lecteur,

XIV PREFACE.

à y distinguer plus de l'un
que de l'autre, ou moins
de celui-ci que de celui-
là.



T A.

T A B L E

D E S

CHAPITRES

Contenus dans cet Ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I.	D E l'Homme.	Pag. 1
II.	De l'Enfance & de l'Adolescence.	10
III.	Exhortation d'un Père à son Fils.	14
IV.	Exhortation de Marius à son Neveu.	18
V.	De l'âge viril.	22
VI.	De l'Homme en particulier.	43
VII.	De la Vieillesse.	79
VIII.	De la Femme en général.	84
IX.	De quelques Caractères des Femmes en particulier.	101
X.	Des Passions.	114
XI.	De l'Ambition.	116
XII.	De l'Avarice.	119
XIII.	De l'Amour.	123
XIV.	Dialogue des Passions, des Vertus, & des Vices.	137

SECONDE PARTIE.

CHAP. I.	D Es Abus du Siècle.	Pag. 164
II.	De quelques abus en particulier, & premièrement de la Religion.	220
CHAP. III.		

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. III. De la Fortune.	Pag. 229
IV. Des Richesses.	234
V. Des avantages de la Médiocrité.	239
VI. Des Sciences.	241
VII. De la Satire.	262
VIII. Critique de l'Ouvrage par l'Auteur, en forme de Dialogue.	274
IX. De la Noblesse.	297
X. De la Cour.	301
XI. De l'Himen.	304
XII. De la Philosophie.	308
XIII. Quelques Règles & Préceptes ques, pour vivre content.	311
XIV. Du Théâtre.	323
XV. De la Folie.	327
XVI. De la Justice.	331
XVII. De la Médecine.	336
XVIII. De la Santé & de la Maladie.	345
XIX. De la Mort.	349
XX. Du Deuil.	354
XXI. Elegie sur la Vie de l'Homme.	357
XXII. Idée que l'Auteur donne de son Ou- vrage.	362
XXIII. Interprétations métaphoriques & Dé- finitions de plusieurs matières.	363



L' H O M M E E T L E S I E C L E .



P R E M I È R E P A R T I E



C H A P I T R E I

De l'Homme.

L'HOMME est l'image de Dieu,
un Etre vivant & raisonna-
ble, la proie de la mort, l'ob-
jet des Passions, quelquefois leur
Sujèt, le jouet du caprice; jusques
ici tout Philosophe m'en dira au-
tant.

Mais, qu'est-ce donc que l'Hom-
Partie I. A me?

2 L'H O M M E E T

me? C'est un Potentat, qui, vêtu d'Or & de Soie, possède tous les avantages de la Nature, à qui tout rît, qui vit dans les honneurs & la gloire; c'est encore un Rustre, à qui la Nature a été ingrate dans tous ses dons, qui vit sous le chaume, de pain & d'eau; sa naissance fut l'origine de son mal, & sa mort le terme de sa misère. Quoi! y a-t-il tant de différence d'un homme à un homme?

Toute la Terre produit des Hommes, ses différens Climats font leurs différens caprices; cependant le Soleil ne donne pas toujours des Hommes prompts & violens, de même que les glaces ne donnent pas toujours des flegmatiques, & l'on peut trouver des francs Normans & des fourbes Picards.

Pour traiter & moraliser sur les défauts des Hommes, il faudroit ne pas être homme: aussi je n'en parle que comme compatissant, je
veux

vœux dire comme sujet aux mêmes défauts.

Chaque condition de l'Homme est pleine d'incidens & de catastrophes, capables de fournir des volumes entiers. L'Homme dans son individu est infini & impénétrable, la révolution de nouveaux fideles ne nous produit toujours que des Hommes, les mêmes états & les mêmes passions: cependant, la variété & la différence des incidens causent notre étonnement, & multiplient la matière; plus la satire voit l'Homme, plus elle s'irrite, parce qu'elle voit plus de défauts.

Les Bêtes sont toutes hommes, c'est-à-dire, douces, soumises, & traitables. Les Hommes sont tous Bêtes, c'est-à-dire, violens, emportés, & déraisonnables. Pour distinguer l'un & l'autre, la figure sert plus que le caractère & l'instinct.

L'Homme, industrieux à détruire son semblable, a paitri le Nitre

& aiguisé le Fer, il a fait plus, il inventa la chicanne: Ce genre de mort civile est un des plus grands maux, d'autant que la misère est plus à craindre que la mort.

Tous les biens sont donnés à l'Homme, il n'y a que de leur inégale distribution que naissent tant de faux usages, & de vains emplois.

L'Homme est un Animal difficile à connoître dans son espèce, & impossible dans son individu.

L'Homme vit toujours dans la tyrannie, la jeunesse le captive par toutes sortes de plaisirs, elle nous y accoutume; la vieillesse nous surprend, nous les défend sous peine de la vie, de sorte qu'en considérant l'Homme plein d'orgueil & dans la situation servile, où ses passions le retiennent, on peut dire qu'il est un Animal plus domté que domtable.

Les Hommes n'ont-ils pas assez de défauts, sans affecter certains
pe-

petits airs & des manières grotesques, qui deviennent défauts par l'habitude, de sorte qu'il ne leur est plus permis de s'en défaire.

Chacun de plein droit se croit juge des autres, décide pour ou contre, sans même connoissance de cause. Hélas ! on juge ailleurs de nous avec la même rigueur, ce privilège est accordé à tous.

Quand la passion domine l'Homme, elle le rend semblable aux Brutes; quand il la domine, il se distingue par là de la Brute.

Naître, penser, agir en conséquence ou sans conséquence, vouloir, & souvent ne pas faire; un amas d'idées confuses; de vains projets, un grand nombre de riens & de bagatelles, nous mènent au terme de la vie; & le même sort, qui se joue des projets que nous nous formons, nous en suscite d'autres, qui deviennent tantôt nécessaires, & tantôt inutiles.

6 L'H O M M E

L'Homme n'a rien en lui, dont il doive se glorifier; cependant il se glorifie de tout ce qui est en lui, d'où naît la source d'aveuglement & d'erreurs.

Trop de contraires agitent la vie de l'Homme, pour être tranquille; & quand elle paroît telle, ce n'est qu'un calme trompeur, & une paix feinte & déguisée.

La Vertu & la Passion mènent routes deux l'Homme à sa fin; l'une par la paix & la tranquillité, l'autre par les troubles & l'agitation, semblable à un vaisseau que le calme & la tempête font néanmoins arriver au même port.

L'Homme est souvent ce qu'il ne paroît pas, de même qu'il paroît souvent ce qu'il n'est pas: suivant cette Maxime, on pourroit le définir, un Animal rusé & trompeur.

Tout plait à qui tout rit, tout déplaît à qui rien ne prospère: les
évè-

événemens bons ou mauvais mettent un Homme dans un plus ou moins de joie, ce qui fait que notre vie se partage toujours entre la peine & le plaisir.

Agir autrement qu'on ne devrait, être soumis à ce qu'on devrait soumettre, faire ce qu'on devrait omettre, aller contre le bon-sens & la raison, suivre la passion, le vice, & le désordre, est la vie de l'Homme telle qu'elle est, & non telle qu'elle devrait être.

Nous connoissons nos devoirs, nous ne les remplissons presque jamais, la passion l'emporte toujours sur la raison.

Faire, promettre, espérer, contenter de paroles, offrir des services, sont quelque chose; tenir sa parole, est un degré de plus.

Si tous les Hommes étoient sourds, toutes les femmes muettes, l'un & l'autre aveugle, la paix & l'innocence régneroit.

L'Homme est homme dans tout l'Univers, l'idée d'un Dieu le suit par tout, & tout ce qui est de l'homme, comme la Passion, la Vertu & le Vice.

Notre carrière commence dès le berceau, ne se termine qu'au tombeau, cependant il faut la remplir; les uns avec de l'important, d'autres avec de l'amusant, les uns avec de l'ennuyeux, d'autres avec du nécessaire, d'autres avec de fades riens, elle ne laisse pas de se remplir.

Ce qui distingue le moins le Monarque d'avec son Sujet, & ce qui le rend plus semblable, c'est le naître & le mourir, toutes autres choses le différentient.

La vie est un songe plus agréable aux uns, plus fâcheux à d'autres, elle ne laisse pas néanmoins d'être un songe, & l'on ne s'éveille que quand il faut s'endormir pour jamais, je veux dire mourir.

Heureux l'Homme, qui n'a d'orgueil,

gueil, qu'autant qu'il a de bien; avec ce système il s'insinue, & partage la fortune des autres. Quand notre vanité se borne à la médiocrité de notre condition, nous vivons en dépit de la fortune; quand notre ambition excède nos revenus, nous languissons; pour se tirer d'affaire, il ne faut que ramper.

Chacun dans ce monde suit son erreur, étouffe ses lumières, & se croit le plus éclairé lorsqu'il est le plus aveuglé.

L'Homme & le Singe sont deux Animaux industrieux, adroits, rusés, & malins; pour les différencier, il faudroit dire à la honte de l'Homme, qu'il est sujet à des passions plus brutales que cet Animal.

La vie se passe dans le simple & l'amusant; la mort vient qui nous apprend le sérieux & l'important: alors nous connoissons, mais trop tard, ce que nous devons faire, & non pas ce que nous avons fait.

Peu de chose suffit à l'Homme, le beaucoup l'embarasse; cependant il court après ce beaucoup, & néglige ce peu qui lui suffit.

Suivons l'Homme dans tous les âges, nous n'y verrons que bagatelles : dans l'enfance, amusement; dans l'adolescence, vices & passions : jusqu'au tombeau il craint, il espère, il abhorre, il aime, il méprise, il estime; il fuit, il évite, il imite le mauvais, quelquefois le bon, & se trompe presque toujours.



CHAPITRE II.

De l'Enfance & de l'Adolescence.

TOut le bonheur semble assaillir l'âge puéril, il est fait pour goûter tous les plaisirs d'une humeur gaie & légère. Les Enfants s'occupent du présent, ils ignorent le dou-

douteux avenir, ils s'ennuient sans souci du lendemain, tous les jours leur paroissent égaux : ils sont sans le connaître les heureux de la terre, à mesure que la Raison se développe, tout leur devient amer, & leur apprend comme à nous, qu'ils sont fils d'Adam.

La Jeunesse n'est pas douée de prudence, comme un âge avancé, les organes ne semblent pas disposés dans ce âge pour donner tout ce qu'ils doivent produire : C'est un tems où la Sagesse est en léthargie, le Raisonnement languit, la Raison dort, une suite de puérilités & d'actions même déraisonnables obsède cet âge, de sorte qu'il semble que ce soit une ivresse & la fièvre de la vie.

Il y a un avantage pour les Enfants, ils ignorent le passé & l'avenir, ils se soucient peu du présent.

De petits riens amusoient Datan même dans son premier Lustre, il alloit à cheval sur un bâton, & jouoit

oit aux épingles; il a employé son adolescence aux Lettres, de sorte qu'il a passé pour profond dans son sixième Lustre : il fut considéré, respecté, suivi quoique critiqué : ses cheveux blancs le conduisent à son terme, débilitent son savoir avec son jugement, il perd enfin sa renommée avec sa science.

Mitius a eu une jeunesse plus précocce , il s'est surpassé dès son second Lustre, la Nature qui lui avoit prodigué ses dons dans un âge trop tendre , lui a été avare dans un âge plus avancé, enfin il a rempli sa carrière comme Datamène. Les uns excellent , d'autres rampent, & tous naissent, vivent & finissent, voila l'homme. Comme cet âge est susceptible plus que d'autres des bons ou mauvais sentimens qu'on lui inspire, j'ai rapporté ici deux exemples de mourans, qui expliquent & développent à leurs héritiers les replis & l'intérieur de leur

leur conscience, quoique bien différemment.

Davole avec une voix foible, un regard mourant, des expressions bégaiantes, se sentant au bout de sa pénible carrière, après avoir essuié les rudes épreuves du sort capricieux de l'audace des Favoris de la Fortune, semble avoir éprouvé toutes les traverses réservées aux véritables partisans de la vertu & de la probité. Il laisse un Fils unique, plus héritier des biens spirituels de son Père, que des temporels, quil ne posséda pas. L'Etre suprême, qui promet le nécessaire & qui refuse le superflu, ne lui manqua jamais de l'un, & lui manqua toujours de l'autre. Il semble que le premier péché devoit être tout-à-fait expié par Davole. Il mangea toujours son pain à la sueur de son front. Enfin, après avoir essuié tout ce que la Nature a de dur, l'image de son Dieu dans le fond d'une conscience-

science d'autant plus tranquille qu'elle ne posséda jamais ce qui la trouble, je veux dire les biens, adresse ces parolles à un Fils qu'il laisse à regret dans un siècle si corrompu & si pervers,



C H A P I T R E I I I .

Exhortation d'un Père à son Fils.

JE vous laisse, mon Fils, dans un âge où la passion, le caprice, votre pente au mal, tout vous portera à vous écarter du chemin que je vous trace; tout ce qui n'est pas Vertu vous semblera plein d'un bonheur séduisant, qui vous éblouira: hélas! peut-être vous entraînera-t-il. Les honneurs de la Fortune, la prospérité des riches vous feront envie; le mépris & la honte de la pauvreté vous feront horreur, vous aurez
be-

LE SIXIÈME. 14
besoin d'une force plus qu'humaine
pour vous conserver.

La vie n'est qu'une ombre & un
vent, vous ne trouverez guère d'a-
mis sincères, mais beaucoup en ap-
parence, qui serviront à fomentier
vos désirs, & à entretenir votre cu-
pidité. Eloignez-vous de tout ce qui
n'est pas cette juste & utile médio-
crité : une grande fortune a toujours
peine à se soutenir, & est aussi à
charge quelquefois qu'une extrême
pauvreté.

Ne faites rien que de droit, é-
coutez la Raison & la sage Nature,
sur-tout quand elles ne vous feront
pas passer les bornes de l'honnête
volupté. Les principes naturels
d'équité, que nous avons tous,
vous prescriront des règles plus spé-
ciales & plus méthodiques, que la
brièveté de ma vie ne me permet
pas de vous exposer.

L'idée d'un Dieu, dont nous som-
mes tous l'image, doit être votre
gui-

guide, rien de plus court que la vie rien de plus proche que son terme ; chaque instant nous y conduit , & ce n'est qu'à la fin de sa carrière qu'on s'apperçoit qu'on a mal vécu : on ne voit les choses dans leur jour , que dans ma situation , tout mortel à la mort voudroit avoir vécu en Philosophe.

Que la prospérité ne vous enfle point ; que l'infortune ne vous abatte point , il faut se soutenir dans l'un & dans l'autre : la vie est un combat , on en passe une partie à se défendre des uns , & à connoître les autres. Le savoir produit l'orgueil , il occupe l'esprit , & ne le satisfait pas. Un amas d'idées confuses & de pensées vagues sont le fruit d'un savoir , qui est de trop à un esprit médiocre , & qui ne suffit pas souvent pour connoître toute l'étendue de son devoir.

La Science aveugle , plutôt que d'instruire , fachez être honnête
hom-

homme précisément ; que l'utile & l'agréable vous occupent , que ce dernier ne serve qu'à vous délasser de la recherche de l'utile. Que mes forces mourantes ne me donnent-elles ici le tems de vous donner du moins une légère idée des Mœurs, des Conditions & des Caractères, de vous peindre les désordres des Passions ; dont la source naît avec nous & me meurt qu'avec nous. Aimez la Vertu & fuiez le Vice.

C'est avec ces principes que la fatale Parque coupa ici le fil d'un Discours si beau , si utile. Mais aussi est-ce pour nous laisser écouter Mortuus, qui découvre ses secrets sentimens à un Neveu ; unique héritier de son mauvais naturel peut-être comme de son bien : la vue égarée ; la langue froide , une voix sinistre , il tâche de dresser dans sa pernicieuse Morale un seul Neveu , puisque le Ciel ne lui accorda jamais de postérité.



C H A P I T R E IV.

Exhortation de Mortius à son Neveu.

R Espectez, mon Enfant, les sentimens d'un Oncle mourant, qui vous trace un bonheur présent. Ignorez tout ce qui ne tendra pas à votre plaisir; ne connoissez point d'autres biens que les richesses, & d'autre mal que la pauvreté; tâchez de ne dépendre jamais.

Voilà l'idée d'un Paradis & d'un Enfer, c'est-à-dire, le mal & le bien que nous éprouvons dans le tems; car après ce même tems, je veux dire la vie, je n'y crois nullement, & ne m'en rapporte qu'à quelques Ames bien avérées, qui reviennent nous assurer du contraire. De ce que j'avance, l'inspiration & la respiration font toute notre Ame, & rien plus. Com-

Comme ce sentiment ne convient pas avec la Politique de la Religion, il ne sera pas goûté, ni suivi; sachez à quoi vous en tenir, sans vous en expliquer. Que la Politique fasse toute votre étude aussi bien que la feinte; la dissimulation & la duplicité, que les débris de l'infortune des autres établissent vôtre fortune.

La fourberie & la trahison sont deux moyens, que je vous propose, pour arriver à vos fins; & sachez qu'ils ne font horreur que par le nom, qu'il font au contraire l'ame de la Société & du commerce.

Ne connoissez pour maître, que la bonne Nature, qui créa tous les plaisirs pour le vôtre propre. Afin d'y parvenir, travaillez à vous assurer une grande fortune; & sachez que toute la probité, & le mérite d'un homme, consistent aujourd'hui dans un million de rente.

Il cessa ici de parler, pour aller reconnoître une autre Vie & un autre

tre Siftême, que celui qu'il venoit de dicter à son Neveu.

Je voudrois ignorer, qu'il y eût des personnes, qui meurent dans de pareils sentimens. Cependant il n'est que trop vrai qu'il en est, je n'ose dire le plus grand nombre, qui poussent l'impunité & l'Athéïsme jusqu'au tombeau, & qui voudroient transmettre leur pernicieuse doctrine à leur postérité. Une force occulte, ou plutôt la Providence en ordonne ainsi par de secretes raisons, qu'elle se réserve à elle seule.

Quoiqu'il en soit, il est certain que la seule raison, pourquoi nous voions la jeunesse si perverse, c'est quelle ne se forme pas assez sur les bons exemples, & copie trop bien les mauvais. Il fut des mechans, il en est plus que jamais, & il en sera toujours. Ces premières années de nos jours, cet âge tendre, cette jeunesse si facile à recevoir les bonnes ou mauvaises impressions qu'on

qu'on lui inspire, ne tardent guère à se corrompre.

Ce commencement de nos jours ressemble à de la cire molle, à laquelle on fait prendre tous les caractères que l'on veut. Il est vrai, que tous les Enfans ont une plus ou moins forte disposition au bien, ou au mal: le sang, d'où ils sortent, y contribue beaucoup, mais l'éducation y fait tout, d'autant que des parens de probité ont souvent le malheur d'avoir des Enfans adonnés à toute sorte de désordres, comme on voit aussi des Enfans qui se font deux-mêmes, qui promettent beaucoup, & qui ne trompent jamais l'attente & la bonne opinion que l'on a conçu d'eux. Enfin on ne peut dire autre chose de cet âge, sinon qu'il est la promesse & le miroir des Vertus ou des Vices, l'attente de l'avenir, le tableau où l'on voit peint le bon ou le mauvais dans un âge compétant par des petits

riens malins ou des bagatelles, de bonté, qui dénotent cependant le bon ou le mauvais caractère.



C H A P I T R E V.

De l'âge viril.

ON se révolte, quand on entend dire que l'Homme, à qui la Raison a été donnée en partage, en est moins pourvu qu'un vil Insect, que la Fourmi, l'Abeille, la Bèbe, le Chien, lui apprennent la diligence, l'économie, la douceur, & la fidélité: Aussi, souvent il n'a rien moins que toutes ces qualités. Son inconstance & sa légèreté le font serrer d'idées en idées. Il approuve, condamne, recherche, évite, aime, abhorre ses propres sentimens. Ennuieux à soi même, il se berce de chimères, qui entretiennent ses erreurs;

reurs; &, à définir l'Homme un Animal raisonnable, traitable, sage, savant, & modéré, on trouve enfin que l'Homme n'est rien moins qu'homme.

Quelque dépravées que soient les mœurs de la plupart des hommes, on trouve toujours d'heureux naturels, qui balancent & prévalent sur le vice. Il y a des caractères susceptibles de toutes les bonnes impressions, qui sont doux, affables, reconnoissans & généreux, ce qui me fait dire, que l'Homme est un Animal bon & mauvais.

Quelque vertueux que l'Homme soit, sa nature fait voir de certaines foiblesses très difficiles, pour ne pas dire impossibles à cacher. Quand le Vice combat, & que la Vertu l'emporte, un secours plus qu'humain s'en mêle.

Nous achetons souvent les plaisirs trop cher, ils devroient ne nous plus être plaisirs: souvent ils se pré-

sentent à nous, & nous en jouissons comme pour rien. Les malheurs suivent les mêmes règles. Rarement nous jouissons de l'un & de l'autre également, parce que ce sont deux contraires, qui se détruisent successivement.

L'Homme le plus libre est celui qui a moins de passions. Je suis jeune, j'ai des défauts, je deviens vieux, les défauts me quittent, mais je ne quitte pas les défauts.

Une Fourmi, contre sa prévoyance coutumière, laisse amasser du grain à ses semblables, & se jette sur des miettes de sucre, qu'elle magasine pour son hiver; les pluies de cette rigoureuse saison fondent ses provisions, elle meurt de faim avec ses Bonbons. Que d'Hommes, qui doivent ici se reconnoître!

L'Esprit, la Volonté, & le Jugement semblent ne trouver rien d'impossible. Les plus grands des-
seins,

seins, les entreprises les plus difficiles s'applanissent par une chaîne de moïens de réussir, qui se présente d'abord; ce qui fait que tant de personnes se forment de si grands projets, qui leur semblent aisés dans l'exécution, dont il ne peuvent cependant jamais venir à bout, d'autant que la pratique est bien différente de la théorie, nos pensées tout autres que nos actions.

Les méchans sont d'autant plus à craindre, que souvent ils paroissent avoir quelques bonnes qualités; c'est par là qu'ils tendent leurs pièges, & qu'ils réussissent. Leur fausse Vertu est si bien déguisée, qu'on seroit blâmable de ne pas s'y laisser surprendre.

Un Homme, dont l'équité ne peut faire fortune que par des rapines, des vols & des concussions, ne sera toujours qu'un sot malgré sa droiture; on se méfiera de lui, on le croira ce qu'il n'est pas, enfin à pei-

ne l'appellera-t-on honnête homme.

Je fais naître un homme dans un Désert de l'Inde le plus inhabité. Je le suppose élevé parmi ces forêts de Cannelle & de Gérofle, avec ces Sauvages hippocentaures & ces Monstres-hommes; je soutiens qu'il craindra le Castor, l'Ours, le Dragon; qu'il aimera le Mouton, la Colombe, & le Chien susceptible des mêmes sentimens; qu'il voudra se distinguer parmi ces Monstres; enfin qu'il aura l'idée d'un grand Tout, qui est Dieu, qui gouverne notre Tout, qui est l'Univers. Un Homme doué d'esprit, de mérite, & de tous les talens favorables, ami de la Fortune, n'est toujours qu'un Homme: un Homme privé de tous ces avantages est encore un Homme; & ils arrivent tous deux à leurs fins, quoique différemment.

Il entre de l'homme dans tous les âges, dans tous les Etats, & dans toutes les Conditions. Un Prélat
est

est dévot par caprice, un autre par hypocrisie, un autre par naturel. Un Magistrat est intègre & injuste alternativement, suivant le tems & le lieu : s'il est l'un & l'autre tout-à-fait, ce sont toujours de certains mouvemens & de secrètes passions, qui le poussent & le déterminent.

Qu'il seroit à souhaiter, que l'Homme ne fût pas si homme, je veux dire, si violent, il seroit traitable ; je veux dire, si intempérant, il seroit sobre ; je veux dire, si incontinent, il seroit chaste ; je veux dire enfin, si vicieux, il seroit parfait.

Il y a des espèces d'Hommes tout de bœuf, & d'ordure, qui n'ont rien de l'Homme que la figure ; & qui tiennent tout de la bête : tous leurs sentimens sont vils & si absurdes, qu'on dit d'eux, qu'ils n'ont pas seulement assez d'esprit pour être des Bêtes.

J'en découvre une autre espèce, qui

qui dogmatifent, qui entrent dans toute forte de fujets, qui parlent de tout fans rien favoir, dont le faux brillant éclate, mais ne contente pas: ils ont l'écorce du favoir, ils pénètrent fans approfondir, & font dire d'eux qu'à force d'avoir de l'esprit, ils n'ont pas le fens commun.

Voions ceux-ci, ils ont vu, ils parlent peu, & retiennent beaucoup; ils ont la science, & l'expérience; ils ne s'en font point accroître: ils ont de l'esprit fans prévention, du favoir fans arrogance, enfin du mérite fans vanité; ils tiennent le milieu de la Morale, ou plutôt ils ont l'excès des Vertus, & le défaut des Vices, qui est ce milieu si recherché; ils feroient parfaits fans ce Proverbe, qui dit: *Nul Homme parfait dans son Art.*

Il est des Hommes, dont la pénétration & les connoiffances font si profondes, qu'ils vont non feule-
ment

ment jusqu'au but ; mais ils le passent , sans quoi ils seroient accomplis.

Il n'est pour l'Homme que ces trois choses , naître , vivre & mourir : il ne se sent pas naître , il oublie à bien vivre , & il souffre à mourir.

Il est des tems , où l'Homme semble se suffire à soi-même ; tout semble l'embarasser , & l'incommoder : le moindre mal alors , qui puisse lui arriver , c'est de s'ennuier.

Il est des Hommes , pour ne pas dire le plus grand nombre , qui emploient une partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

Les plaisirs naissent , & meurent avec l'Homme : ils lui servent , & lui sont ou le fruit d'une bonne fortune , ou le dédomagement d'une mauvaise.

Avec le même jugement , dont on méprise un Homme de mérite , on peut admirer un sot , qui souvent

302 L'H O M M E

venir'a pas assez d'esprit pour devenir un fat, qu'on croit cependant homme de mérite.

Rien de plus difficile que de se résoudre soi-même à son propre bonheur : hélas ! quelle peine pour un Homme, qui cherche son bonheur dans ce qui ne peut le faire.

La dure condition de l'Homme lui fournit peu d'agréable ; sa délicatesse & son raffinement lui en ôtent une partie.

L'Homme se fait une chaîne d'espérances, qui l'empêchent de jouir du présent : il remet toujours à l'avenir son bonheur, & souvent il meurt en défaut : il est tellement en mouvement, qu'il aspire où il n'arrivera jamais ; il tend où il ne parvient guère.

Il est important pour l'Homme, que de tous ses mouvemens, & de ses intrigues, les causes en soient cachées.

Il faut que les Réflexions soient bien

bien graves; quand elles causent du férieux ; la Nature nous a créés pour vivre, c'est-à-dire, pour expérimenter du bien & du mal; la Réflexion nous fait penser, & la Raison nous doit faire agir.

Tous les Hommes sont médiocrement sages, & médiocrement foux; l'excès, ou le défaut de cette médiocrité les rend ou tous sages, ou tous foux.

Tout est homme dans l'Homme; défaut, passions, aveuglement, folie, bizarrerie, & homme, sont synonymes.

Il est dans tous les états, comme dans tous les âges, des personnes pleines de réflexions & de conduite : Monsieur E. me servira ici d'exemple. C'est un jeune homme, qui vit dans les sentimens d'une Morale la plus sévère. Comme il étoit mon ami avant sa mort, il m'écrivit assez amplement en Vers & en Prose sur ce que je lui demandois
dans

dans une Lettre. J'ai rapporté ces deux Lettres ici.

LETTRE A MONSIEUR E.

„ J'AI, Monsieur, une si grande
 „ confiance dans une personne
 „ d'un mérite aussi distingué que le
 „ vôtre, que j'ose aujourd'hui in-
 „ terrompre votre Solitude, & vous
 „ prier de me faire part de ce que
 „ vous apprend votre Désert, ou
 „ plutôt ce que vous lui apprenez.
 „ Partagé, comme vous êtes, des
 „ avantages de la fortune & de la
 „ Nature, dans un âge incapable de
 „ mener un tel genre de vie, je
 „ veux dire enseveli dans des ré-
 „ flexions qui tiennent trop d'une
 „ vieillesse décrépite: votre savoir
 „ d'ailleurs, ces pensées qui fai-
 „ soient l'admiration des Compag-
 „ nies où elles brilloient, tout me
 „ dit que votre Solitude doit être
 „ pleine de raretés, enfin digne d'un
 „ au-

„ autre fort, je veux dire d'être en-
 „ feveli, pour ainsi dire, dans un
 „ oubli éternel. J'attens Monsieur
 „ l'honneur de la vôtre, & suis,
 „ &c.”

REPONCE DE MONSIEUR E.

LE Monde nous abuse sous un
 calme trompeur,
 Ses beaux commencemens & sa
 fausse grandeur
 Deviennent les appas de notre ser-
 vitude.
 Trop heureux, comme moi, qui
 dans la Solitude,
 S'occupe à cultiver les Arbres &
 le Sarment,
 Ne voit que des Saisons l'aimable
 changement,
 Et mollement couché sur la pointe
 des herbes,
 Méprise les entrées de ces portes
 superbes,
 Partie I. C Qui

*Qui sans cesse grâces d'un tas de
mécontents,*

*Leur font perdre enfin leurs en-
gles & leur tems.*

” Voila, Monsieur, une partie
„ de mes occupations ; la poésie
„ me divertit, & le sujet cause mes
„ réflexions. Trop d'inconveniens
„ & d'obstacles assujettissent un
„ homme, qui ne fait pas se fixer.
„ La Vie est une suite de peines,
„ & nos desirs ambitieux devien-
„ nent nos propres bouraux.”

*Le sort promet à tous un bonheur
apparent,*

*L'Evénement commun en est bien
différent ;*

*De tout commencement la douceur
est si grande,*

*Qu'il faut à leurs appas qu'un
jeune homme se rende ;*

*Ses desirs importuns n'en trouvent
point l'issue,*

Peu

*Peu de gens ont le fruit, & tout
le monde sue.*

” Il est vrai que la dépravation des mœurs m’a fait prendre mon parti : j’ai également craint une grande fortune, & une extrême pauvreté. Les biens nous rendent hauts, fièrs, méprisans, & rien moins que contents : ils accroissent nos désirs, d’iminuent notre repos, nous devenons plus inquiets, plus ambitieux, & en même tems plus malheureux.”

*L'ambitieux pérît plutôt que ses
désirs,*

Et n'éprouve jamais de folles plaisirs,

*Il ne goûte au contraire que fiel
& qu'amertume,*

*Au milieu des flots il n'en a que
l'écume.*

Ménéandre n'a rien de l'orage passé,

*Sinon qu'il vient à bord dans un
Vaisseau cassé ,*

*Et quittant à regret le Commerce
ou la Guerre ,*

*Sans argent , sans crédit , il re-
tourne à sa terre.*

” On peut dire aussi que l’espé-
,, rance , qui nous trompe par ses
,, idées flatteuses , est de concert a-
,, vec le caprice du sort : nous é-
,, prouvons trop souvent sa bizarre-
,, rie , & nous nous désabuserions
,, enfin , si l’espoir de la réussite ne
,, nous faisoit rembarquer. Un Cour-
,, tisan , par exemple , qui a son Dé-
,, mon particulier pour le tourmen-
,, ter , n’éprouve du repos que l’es-
,, poir qui le flatte d’en goûter ,
,, quand il sera parvenu à ses fins :
,, il poursuit , prie , flatte , postu-
,, le ; la trahison , l’injustice , la dis-
,, simulation sont les moindres vi-
,, ces , qui servent de degrés à son
,, ambition.”

Il quitte le séjour où le sort l'a
fait naître,

Et préfère la Cour à la douceur
champêtre.

L'on voit peu de personnes à l'é-
preuve du Louvre,

Dès la première intrigue tout
homme se découvre,

Où l'on sort du repos pour entrer
dans le bruit,

Où le Vice peut tout où la fran-
chise nuit,

Où l'adresse ou la fourbe, où l'in-
fidélité,

Recevoient les hommages dus à
la Vérité.

Il est certain que l'adresse fei-
„ te & étudiée, cet art du dégui-
„ sement qu'on pratique à la Cour,
„ souvent découvre mieux l'inté-
„ rieur de l'homme, que l'ingenui-
„ té & la franchise; mais ce n'est
„ pas la Cour seule qui rend mé-
„ content. Comme les Passions
C 3 „ sont

„ font les Tirans de l'Homme, par
„ tout où il y a de la passion, il y
„ a de la peine. La liberté n'est
„ accordée à l'Homme, qu'autant
„ qu'il détruira ses Passions: elles
„ sont antipathiques avec le repos,
„ tant que la Parque file. Nos
„ jours sont d'autant plus agités,
„ qu'ils sont plus sujets aux pas-
„ sions, & d'autant plus tranquil-
„ les, qu'ils y sont moins sujets.

„ C'est dans la Solitude qu'on
„ apprend à se connoître, & j'y
„ mène à la vérité une vie digne
„ d'envie. Il est vrai que je me suis
„ privé de quelques Charges, ou
„ quelques honneurs, que la ca-
„ pricieuse Fortune m'eût octroyés,
„ plutôt que mon propre mérite,
„ mais, persuadé que la Mort nous
„ rend tous hommes, c'est-à-dire,
„ égaux & ses Sujets, j'ai du pair
„ avec les Rois & les Bergeries.”

*Le terme égale tout, & les Om-
bres des morts*

*Méprisent les grandeurs de même
que les Corps.*

*La Tombe d'Aristie borne sa de-
stinée,*

*Il voit avec ses jours sa force ter-
minée,*

*Et les Dieux ne sont pas plus près
de son Châtean,*

*Que d'un foible Pêcheur qui meurt
dans son bateau.*

” Enfin, Monsieur, voilà une
„ partie de mes occupations & de
„ mes sentimens. Si vous me fai-
„ siez l'honneur de venir agréable-
„ ment troubler ma Solitude, nous
„ partagerions le tems entre l'utile
„ & l'agréable. Une partie de Chas-
„ se, une Promenade, une Colla-
„ tion, un Concert, enfin quel-
„ ques autres plaisirs succédroient
„ à nos réflexions, je râcherois
„ de vous découvrir plus ample-

„ ment que dans cette Lettre mes
 „ secretes occupations.

„ Je finis par quelques Rimes ,
 „ comme j'ai commencé : peut-être
 „ n'ont-elles pas tout le beau , qu'u-
 „ ne Poësie choisie demande ; mais
 „ comme ces Rimes fluent natu-
 „ rellement , & que d'ailleurs je ne
 „ fais pas métier de Poësie , peut-
 „ être qu'en voulant les perfection-
 „ ner , je leur ôteroïis le peu de bon
 „ qu'elles peuvent avoir.”

*Je Cherche dans ce séjour l'honnê-
 te volupté ,*

*J'y vis dans le repos & dans la
 liberté ;*

*Les Jardins , les Tableaux , la
 Musique , les Vers ,*

*Une table modique & de peu de
 Couverts ,*

*Des plaisirs innocens contentent
 mon envie ,*

*Et je goûte les fruits d'une inna-
 cente vie.*

*Je suis aimé du Prince , je le vois
rarement ,
Enfin j'attens ici la Mort tout
doucement.*

„ Il est rare de trouver de pa-
„ reils sentimens , dans un jeu-
„ ne Seigneur d'un âge si peu ca-
„ pable de réflexions : cependant
„ il est d'autant plus content , qu'il
„ a méprisé ce qui semble faire le
„ bonheur des autres , je veux di-
„ re l'ambition , la vaine gloire &
„ l'amour propre.

„ A parler cependant avec toute
„ la sincérité possible , un vrai bon-
„ heur & de solides plaisirs sont
„ presque impossibles. C'est ce
„ qui doit nous prouver la certitu-
„ de d'une meilleure vie , de mê-
„ me que la fausse sécurité & l'im-
„ punité des méchans m'assûre d'u-
„ ne justice future , je veux dire
„ d'une punition inévitable. Ce
„ bonheur de cette vie consiste dans

„ le juste milieu : moins de pas-
 „ sions , plus de repos ; moins de
 „ repos , plus de Passions.

„ L'état monastique seroit le vé-
 „ ritable état , où l'on goûteroit
 „ plus de tranquillité , & où l'on
 „ pourroit mieux jouir d'un bon-
 „ heur présent , si ce n'étoient pas
 „ des hommes qui le composent ,
 „ qui sont toujours industrieux à se
 „ tourmenter les uns les autres ; si
 „ enfin le désir des honneurs , la
 „ jalousie , & mille autres petites
 „ passions secrètes n'eussent point
 „ franchi les Monastères , & trou-
 „ blé le repos d'une demeure , où
 „ bien souvent on ne goûte rien
 „ moins que de la tranquillité.

„ Cette condition cependant ,
 „ telle qu'elle devroit être , nous
 „ fait passer nos jours dans une
 „ bienheureuse oisiveté : on est au-
 „ jourd'hui ce que l'on fera demain ,
 „ si l'appétit est borné la subsi-
 „ stance est assurée : rien n'inquiète ,
 „ te ,

„ re, le vivre & le vêtir suivent
 „ par tout; enfin le Moine feroit
 „ heureux s'il vivoit comme il doit,
 „ & non comme il fait; il en est
 „ de contens dans cet état philoso-
 „ phique, & je les atteste & les
 „ prens ici pour témoins.”

~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~

CHAPITRE VI

De l'Homme en particulier.

Quand je me résous de circon-
 stancier & pénétrer l'Homme,
 de faire toucher au doigt ses
 défauts, leur grand nombre, leur
 variété font hésiter ma plume. Si
 je dis qu'un Avocat blaise dans ses
 Consultations, sur-tout quand il
 prévoit qu'il sera le Patron de la
 Cause, aussitôt je vois le Juge ba-
 lancer le bon Droit avec l'intérêt.

Si je dis qu'un Médecin diffère la
 cure

cure d'une maladie, qu'il ne croit pas mortelle, déjà ses adhérens de concert avec lui se font paier au double les opérations, les drogues mal appliquées & multipliées sans nécessité. Mais n'est-il que cet art douteux plein d'abus? Non, il n'est pas le seul; mais il est l'unique, qui les fasse cesser en détruisant ceux qui les commettent, je veux dire les hommes.

Linus se présente ici tout à propos pour continuer ma matière; il ne chercha jamais la Fortune, il n'en avoit pas l'esprit, elle le chercha elle-même, elle l'orna de ses dons: cela suffit, il brille à Paris, il a quitté la Toile & les Sabots de ses Pères; son Carosse éclabousse les gens de probité, que la Fortune laisse aller à pied. On l'eût cru sorti des Gastons & des Valois, sans un Frère, qui s'introduit dans son Antichambre avec les Sabots & la boue de son Village; fatale fraternité, qui dé-

démasque aujourd'hui Linus, & qui apprend au dernier de ses Domestiques, que Linus est moins digne de la Fortune qu'il a, que lui-même. Heureux le Fils dont le Père a fait la fortune par ses rapines & ses concussions; mais c'est un Fils dénaturé, & le Père est trompé dans son attente : disons donc mieux, heureux le Fils pour qui le Père s'est rendu malheureux.

Patius n'eût jamais tant de mérite, que lundi dernier, il en avoit moins le jeudi suivant, il n'en avoit plus le samedi : je m'explique, il avoit un habit d'or, de soie, & de toile ces trois jours-là.

Victor est riche, il prime dans son Bourg, il a médiocrement toutes les commodités de la vie; enfin il est heureux; son voisin l'envie, il seroit content de lui ressembler : cependant Victor se tourmente, s'inquiète, se croit plus malheureux que ce voisin, qui envie son sort, parce

parce qu'il en voit qui sont encore au dessus de lui: *nemo fuit forte contentus.*

Pour rendre la Morale sensible, il faut qu'elle nous rende les matières sensibles: le détail circonstancié persuade mieux que les Maximes générales. Ce n'est pas assez de dire, que l'Homme est plein de passions, qui le dominant; il faut dire que Criton grossit un trésor qu'il enfouit, & dont il ne veut jamais se servir; qu'il se refuse le nécessaire, qu'il fait son ambition d'aller tout nud, & de mourir de faim.

Lanie fait son Dieu de ses charmes, & son mérite de sa coquetterie; mais détaillons & disons, que Lanie fait seule vivre son Parfumeur par la consommation qu'elle fait de Bleu, de Rouge, de Pâte, d'Essence, & de Pomade. Elle veut plaire, c'est le défaut du beau Sexe; à qui? à Tibus qui passe les jours & les nuits chez elle, sans que son
Mari

Mari le sache , parce qu'il disparoit dans un faux mur , que le Mari n'a perçut jamais. Sous la tapisserie Lanie prend ses précautions avec Tibus , parce qu'il est véritablement son Amant , & qu'un Mari quoique commode est obligé en conscience de se fâcher d'un tiers , qui veut percevoir ses droits. Mais pourquoi Lanie ne prend-elle nulle précaution dans les visites fréquentes & également suspectes d'un Financier , qui est d'intelligence avec le Mari. C'est que la Finance est un amour banquier , qui ruine moins les Familles , qu'il ne les soutient : par ce moien Lanie trouve à subvenir à sa dépence , & de quoi entretenir Tibus qu'elle aime véritablement. Un Mari ne sent point son bien périliter , la Femme gagne toujours avec dépens , enfin un Mari porte plus patiemment la Corne d'abondance que celle d'infamie , qu'il croit telle , parce qu'elle n'est point de finance.

Le

Le Caprice & le Hazard font les principales causes, qui font agir l'Homme. Il y a de bonnes & de mauvaises passions. Philinthe est doué des unes & des autres également, aussi il est haï, craint, aimé & respecté. Dave a plus de bon que de mauvais, Phirge est tout le contraire. Dave est aimé, Phirge est haï. Ce n'est point une règle générale, quand le Caprice est de la partie, l'on est haï avec de bonnes qualités, & aimé avec de mauvaises.

Pour faire l'analyse assez particulière des Vertus & des vices, il faudroit pénétrer l'Homme, être le Génie familier de ses plus secrètes pensées.

Il faudroit s'introduire jusqu'à la Toilette de la Marquise R. . . pour voir qu'elle emploie la moitié du jour à étudier ses charmes, pour en tirer profit & l'intérêt. Un Partisan fait plus, il emploie ses veilles à
s'af-

s'assurer des millions, qu'il troque le jour avec les attraites de la Marquise.

Je vois monter fièrement les degrés du palais un jeune sectateur de Justinien : il est l'héritier de toutes les successions ; tous les différends lui paient grassement le droit d'accord & de partage. Voila deux parfaits, qui ont trouvé un Ecu : l'avarice les fait disputer à qui il sera ; ils lui donneront chacun un Louis pour les accorder.

Pisistrate, dans le fond d'une Province au coin d'une forêt, amasse cependant du bien, la pauvreté de son vêtement fait la richesse de ses Troupeaux. Oreste aime la Ville, & la magnificence de sa parure fait la disette de son Patrimoine.

Je ne puis souffrir le scrupule d'un Moine, qui vient au Spectacle, qui cherche pour se cacher un discret treillis, & la place la plus obscure, la bienséance n'étant quasi plus de

faison qu'il y paroisse tout-à-fait, ou qu'il n'y paroisse point du tout, puisque malgré le soin qu'il a de se cacher, il n'a pu se soustraire à la connoissance & aux traits de ma plume.

Quoi, vous fréquentez Panuphe ! Ne craignez-vous pas la contagion ? ne savez-vous pas qu'il a la Lèpre ? je l'ai toujours ignoré, me respondes-vous, & je ne lui fai aucun mal, sinon qu'il est fort pauvre ; & c'est justement là, vous dis-je, la plus dangereuse de toutes les Lèpres.

Quand je vois Gelbor, si parfait de corps & d'esprit, & que je trouve Brondaze, qui est un monstre d'imperfections, je ne puis m'empêcher d'avouer qu'il y a des ouvrages de toutes les espèces.

Thimiane a quitté sa Patrie pour voyager, afin dit-il de se perfectionner : il est revenu avec la qualité d'un sot, comme il étoit parti. Ce
mé-

mérite nous est donné en naissant, l'art & l'expérience ne font que le perfectionner.

Epheslion ne s'afflige jamais, qu'un malheur ne soit arrivé : il ajoute qu'il est inutile de s'affliger, quand il est fait ; la joie est son système. Perficcas vient pour Héraclite : il prévient par les pleurs les malheurs à venir : il ne peut se consoler quand ils sont arrivés. Séleucus partage sa vie entre la joie & la tristesse : Perficcas est l'antipode d'Epheslion, & Séleucus est le centre de tous les deux ; il en faut de toutes les espèces pour varier les humeurs.

Néarque dort, vous dit un Laquais dans l'antichambre, ou bien il a des affaires sérieuses, ou attendez tout le jour, ou bien revenez. Cependant Néarque est à sa toilette, ou bien il lit une gazette mollement couché sur un Sopha : vous pestez, vous grondez tout bas, néanmoins

vous attendez toujours. En vérité, dites-vous, les riches sont aussi difficiles à attraper que leurs richesses : vous avez tort, vous devez savoir que Nérarque ne connut jamais le mérite personnel, & qu'il se fait valloir comme il peut; que ne parlez-vous à son Laquais, traitez-avec lui : si vous cherchez un homme de mérite & d'esprit, il vaut par lui-même ce que vaut son maître par ses biens.

Tout l'Homme se présente plein de passions & d'erreurs : la multitude embarrasse, la variété étonne. L'Homme dans le détail n'est pas moins un labyrinthe. A peine l'avarice me choque, que la lésine, le fordide intérêt, les gains illicites, la méfiance, les soins, l'inquiétude, & tout ce qui suit cette passion se présentent : elle embarrasse la plume, fait bégayer les expressions, rend imparfaites les peintures, que l'on en fait, & fait gemir en secret un homme

me

me plein de vertu & de mérite. Mais entrons en matière. Altam a l'un & l'autre, la Vertu le suit & la Raïson est son flambeau: cependant je gémis de voir un homme si parfait, cela est étrange; mais non, car je gémis de ne voir que lui.

Egiloque passe son tems à la porte des Grands, il gratte, il frappe, il attend, il se fait annoncer: sans doute que le Portier ignore le mérite & la probité d'Egiloque: bagatelle, s'il n'a que du mérite: un Carosse à grand bruit se fait entendre, on frappe, on ouvre, & on fait entrer Neptolène.

Phaette croit avoir du mérite, personne cependant ne lui a dit; n'importe, il le croit: pour moi, je le mets au rang de ceux, qui se croient les seuls sages au monde. Lifis, au contraire, se croit incapable de jugement, & pense qu'il est le seul fou.

Maxance, pour cacher son jeu, semble généreux, & avoir l'ame grande ; mais tout cela n'est qu'un secret désir de posséder tout, en méprisant tout, & de parvenir à de plus grands desseins par des moindres.

Quelque louange & quelque encens qu'on donne à Cloronte, on ne lui apprend rien de nouveau ; son mérite l'obsède : quelque bonnes qualités que vous lui racontiez des autres, tout lui est nouveau, il a peine à le croire, il se croit le seul homme de mérite : cependant sa destinée l'a condamné à n'être qu'un sot ; il ne fait pas seulement des sottises par choix, mais de son propre panchant ; il ne parviendra seulement jamais à devenir un fat.

Héroclès fait cacher ses défauts, & découvrir ceux des autres par le moyen qu'il a de s'insinuer ; il fait plus, en cachant ses défauts il supporte ceux des autres avec autant d'é-

d'égalité d'esprit , que s'il éprouvoit leurs bonnes qualités.

Depuis vingt ans le désir de paroître savant a empêché Marcius de le devenir ; il s'est toujours prévalu de ce qu'il croit savoir , & par là il a négligé d'apprendre ce qu'il ignoroit ; de là la présomption , l'ignorance , ensuite l'opiniâtreté : aussi c'est l'ordinaire de telles gens , de ne croire que ce qu'ils savent , & de ne savoir que très peu de choses.

Toutes extrémités sont vices. Palémon est trop sensible à la médifance , Armond y est insensible : le Public se vange de tous deux , en changeant la médifance en calomnie. Il y a un certain milieu à prendre.

Acanthe étoit heureux , content de sa médiocrité , il menoit une vie d'autant plus douce , qu'elle étoit exemte de passions ; il a gagné du bien ; les Passions , qui suivent les richesses , l'ont assailli , & il n'a fait sa fortune que pour être malheureux.

Lisimaque pense, est abstrait, met son juste-au-corps à l'envers, ne répond qu'à demi, ses paroles sont coupées, ses mots obscures: il ne parle que par monosyllabes, il affecte d'être singulier, & mystérieux: chez lui il se fait servir la soupe à la fin du repas; c'est un personnage qui n'est rien, & ce stratagème le fait paroître quelque chose.

Le Marquis de Q. . . avec de grands biens, vêtu d'or, une table splendide, est considéré & respecté. Gerice sous le chaume vit de pain & d'eau, considéré & respecté. La mort enlève le Marquis Q. . . dans la pourpre, Gerice dans ses hillons, & les rend tous deux égaux.

Prenez patience, dit Cavis à une belle désolée; ne vous affligez pas, dit-il à Xiste, qui a tout perdu: s'il étoit en sa place, Xiste lui en diroit autant, sans qu'il en profitât. Tant il est vrai que nous avons toujours assez de force pour supporter les malheurs

heurs des autres, & jamais assez pour supporter les nôtres.

Euphème est prudent, sage, & tempéré, il ne désire rien; Phoque est avide, ambitieux, il agit, & travaille, pour faire fortune, qui se rit d'Euphème & de Phoque: bizarrerie du sort.

Phamphile octogenaire donne de bons conseils, c'est une Sibille que sa bouche, c'est du moins une marque qu'on se corrige quand on aime la perfection, & qu'on veut que les autres fassent le bien, quand on ne peut plus faire le mal; aussi rien ne se donne plus facilement que des avis.

Morab a paru honnête homme pendant vingt ans, son faux mérite lui a procuré sa fortune; il a changé de mœurs, comme de Conditions; & a fait dire de lui qu'il n'avoit fait du bien pendant vingt ans, que pour faire toute sa vie du mal.

Evandre se croit quelque chose,

quoiqu'il soit moins que rien : la duplicité l'ont tellement obsédé, qu'à force de se déguiser aux autres, il se déguise à soi-même ; il croit dominer ses passions, mais c'est moins sa force sur cette passion, que la foiblesse de cette même passion.

L'art de réussir est impénétrable, il tient autant de la bizarrerie du sort comme de notre prévoiance. Odenat fait des sottises si à propos, qu'il se fait aimer, il gâteroit tout s'il changeoit de conduite. De grands talens ne font rien, si on n'a celui de les menager, & d'en user à propos.

Il est des Favoris des Princes, comme de leurs monnoies, on est obligé de recevoir l'un & l'autre suivant ce que le Prince les fait valoir, & rarement pour ce qu'ils valent.

Gilon déplait avec beaucoup de mérite, Crater est estimé avec beaucoup de défauts. La Nature nous donne des perfections, la Fortune les

les fait paroître. Notre propre mérite & la destinée font tout le bonheur & le malheur de notre vie : le premier nous attire l'estime, ou la haine des gens du premier ordre ; le second celui de la populace, qui juge ordinairement plus par hazard que par discernement.

Le mien & le tien règnent depuis longtems, cependant l'art de voler vogue plus que jamais, d'autant qu'on ne punit que la manière. En pire force une porte, il ne vole que dix écus, il perd la vie : celui, qui lui fait son procès, pille par son emploi le Public depuis vingt ans ; c'est industrie. Un Prince tiran veut usurper des Provinces entières avec le sang des siens ; c'est faire des conquêtes.

Traïus se trompe, de croire qu'il se peut passer de tout le monde, de même que Berge, qui croit qu'on ne se peut passer de lui. Si l'un a du mérite, parce qu'il avoue ses défauts,

fauts, l'autre est un sot qui veut les ignorer.

D'ailleurs un sot est un homme, qui déplaît à tout le monde, qui est en butte au mérite, dont l'esprit ne connut jamais l'agréable & l'amusant ; cependant il faut distinguer, car s'il a du bien, il sera toujours considéré & respecté avec sa sotise.

Tout sot est sot à Rome, comme à Paris : il y a par tout des défauts, parce qu'il y a par tout des hommes. Envain cherche-t-on du contentement aux extrémités de l'Univers, ou peut par tout se faire son propre bonheur : si par tout il y a de la passion, par tout on la peut domter. Félicie est coquette dans l'Inde, comme à Paris : Palie est vertueuse à Paris, comme dans un Désert. Un Trésorier se fait suivre & respecter dans la Nouvelle Angleterre, comme à Londres ; l'homme sera toujours homme,

Un

Un homme à la mode est un homme content, un homme qui du moins le paroît, un homme qui vit d'espérance & d'apparence, qui se flatte d'un espoir trompeur, mais tout cela ne définit rien. Cet Homme content, c'est peut-être Nicanor, qui monte fièrement les degrés d'un Grand, qui se fait attendre dans une longue suite d'antichambres, qui étale tout le mérite du maître, je veux dire la pompe & la magnificence, & jamais les vertus. Mais enfin un homme à la mode, c'est peut-être un Banqueroutier, un fourbe, un ambitieux; non, répondez-vous: c'est donc un Cocu, encore moins, dites-vous, il en fut de tous les tems; mais ne seroit-ce point un Cocu volontaire? il n'y a pas longtems que la mode en est venue: tout cela, dites-vous, fait quelques circonstances d'un homme à la mode. Mais seroit-ce un homme qui auroit toutes les mauvaises qualités,

lités, qui feroit capable de tous les crimes : en voici la moitié ; mais il faut encore qu'il soit susceptible de toutes les bonnes, & plein de toutes les vertus. Mais comment accorder le bon, le mauvais, la vertu, le crime ? Voilà tout juste ce qui fait un homme à la mode, un homme impénétrable dans ses desseins, double dans ses conseils, la physionomie belle, mais trompeuse, des mœurs perverses & un caractère de probité, un Prothée en vertus & en crimes, qui flatte les uns, amuse les autres, & les trompe presque tous ; qui soit aimé, haï, méprisé & considéré ; qui sache l'art de s'insinuer, moquer & de réussir ; qui domte en apparence des passions, dont il est domté ; qui soit un Pauvre riche, un Philosophe opulent & ambitieux, qui semble n'avoir besoin de personne, & dont chacun a besoin, dont l'orgueil s'insinue sous le voile de l'humilité ; qui agisse au-

tre-

LE STICEL 63

trément, qu'il ne pense, enfin qui soit un homme à la mode. Un tel homme est extraordinaire, n'étant composé que de contraires; cependant tout le monde approche plus ou moins de mon sujet; quand il possède ce qui le rend à la mode.

Voici quelques Stances assez convenables au sujet que je traite: elles font d'un Auteur un peu entier, néanmoins elles auront peut-être le don de plaire.



S T A N C E S.

Aujourd'hui notre expérience
 Nous donne un salutaire avis,
 C'est de garder en apparence,
 Des visages fermés à vis.
 Savoir rire, pleurer & feindre,
 Dissimuler & se contraindre,
 C'est le secret d'un esprit fort;
 Car le Baron deviendra Comte,
 S'il

*S'il sait montrer sans nul effort
Un visage qui se démonte.*



*Gardons toujours les déférences,
Pratiquons l'assiduité;
Faisons cent mille révérences,
S'il y va de l'utilité.
Baïser les mains que l'on abhorre,
Plus que les crimes de Gomore,
Parler à double intention,
Sur-tout pour trouver notre compte,
Mêlons y dans l'occasion
Un visage qui se démonte.*



*La plus spécieuse finesse,
Qui puisse nous faire maintenir,
C'est de mentir avec adresse
Et de promettre sans tenir,
Dire après le mot pour rire,
Donner la pointe à la satire,
Piller plutôt dans les auteurs*

En

*En bouffonnant sur un bon conte,
Avoir au gré de l'auditeur
Un visage qui se démonte.*



*Auprès d'un visage de plâtre
Nous contrefaisons les doux yeux,
Et notre respect idolâtre
Les nomme le vainqueur des Dieux:
Puis trouvant une autre fortune,
Nous savons d'une amour commune
Traiter toutes sortes d'objets,
Et sans redouter de méconter
Prendre pour de nouveaux sujets
Un visage qui se démonte.*



*Quelquefois l'apparence trompe
En déguisant la vérité,
Le luxe d'une vaine pompe
Surprend notre crédulité:
Tel aux obsèques de son Père,
De son Epoux ou de son Frère,
Partie I. E Fein-*

*Feindra par des larmes d'eignon
Que la tristesse le surmonte ,
Et trainera jusques aux talons
Un visage qui se démonte.*



*Saitz sans yeux & sans oreilles ,
Si vous voulez vivre à la Cour ;
Car trente de nuits & de veilles
Souvent se perdent en un jour.
La peine est mal récompensée
De celui qui dit sa pensée ,
Il court hazard d'être interdit ,
Si son front de marbre & de fonte,
N'a pour conserver son crédit
Un visage qui se démonte.*



Ah ! le sot homme , dites-vous ,
de Mélapton, il est ridicule dans tout
ce qu'il fait ; on l'ignore, on le mé-
prise, ou plutôt il n'est connu que
pour être ignoré & méprisé ; mais
en-

encore expliquer-vous. Mélapton sans doute n'a donc ni esprit, ni talens; la Nature lui a donc refusé peut-être jusques aux parties de son corps les plus essentielles: point du tout, il a tous les avantages de l'esprit & du corps. Je vous entens, & je crois qu'un homme accompli est Lincus, quoiqu'un monstre d'esprit & de corps, le rebut de la Nature, & ce qu'il y a de plus affreux, excepté qu'il est parfait; disons tout, Lincus est riche, Mélapton est pauvre.

Le homme le plus libre, est celui qui a moins de passions: celui-là est haï, qui vit sous le chaume de pain & d'eau, tout semble lui mal tourner. Remontons par degrés aux différentes conditions, le vice y dominera à proportion de leur élévation, & peut-être trouvera-t-on le comble des désordres dans la pourpre & sous le Dais.

Il y eut grand fracas à la naissan-

ce, de Lascaris, grandes rumeurs, grandes joies, tout présageoit que son nom devoit aller jusqu'au Parais de l'Aurore; cependant il est dans son huitième lustre, & l'on a ignoré qu'il fût au monde, parce qu'on le croioit ce qu'il n'a pas été.

Léonidas perd son Père, il est inconsolable, nuit & jour ses cris redoublent, toute la douleur est de son côté. Arpasie perd sa Mère, elle ne pleure que quand elle voit du monde, sa douleur ne peut s'exercer qu'en compagnie; cependant l'un & l'autre semblent inconsolables, l'un l'est en effet, l'autre en apparence.

Prêtez-moi cinquante Pistoles, dit le Comte D. . . à Pintasie; cependant le Comte D. . . ne rend jamais rien, on le connoît sur ce pied: Pintasie lui en donne vingt en pur don, le Comte la remercie, lui a obligation: elle y gagne doublement, elle eût perdu les cinquante, & il ne

ne lui auroit eu aucune obligation.

Diodore me rencontre, me tire à part avec un air embarrassé: je m'attens à quelque chose d'important; cependant il me dit qu'il vient d'arracher le plus bel Oignon de Lis qu'il eût dans son Partere. Il est des gens du caractère de Diodore, qui me confieroient volontiers pour un secret, que Pompée étoit un Grand Homme.

Priez à dîner Alcimond dès la veille, ou ne le priez qu'une heure avant le repas, afin de lui épargner l'inquiétude qu'il a depuis qu'il est prié, jusqu'à ce qu'il s'y rende: il alloit hier dîner chez Cotta à cinq heures du matin, *trahit sua quemque culina*.

La vie de Déclen est un mensonge perpétuel, il ne ment que pour le plaisir de mentir, il ne fit jamais autre chose; cependant il me surprend, en disant une fois la vérité, je veux dire qu'il est un menteur,

mais que j'ai tort de m'en formaliser; qu'il mente donc à son aise, pour moi je veux dire la vérité, c'est-à-dire, qu'il est un menteur.

Chicano natif de Falaise marie sa Fille, la dote de douze procès, voilà un bon Parti: cependant le Gendre en voudroit davantage, sachant que le bon homme en réserve. Est-il juste, dit Chicano, que je me dépouille de tout mon bien. J'ai vingt procès, je ne lui en donne que douze, il est vrai, mais il faut que je vive. Chicano a raison, un Normand hors de procès, un Poisson hors de l'eau, meurent tous deux hors de leur élément.

La vertu n'exclut pas toujours le vice, souvent elle est sur le trône, quand nombre de défauts la suivent. Elicius rit & pleure pendant sa vie, il nous apprendra donc les effets de la joie & de la tristesse; mais non, car c'étoit sans sujet. Pirus a sujet de rire & de pleurer; mais il contraint ses

ses ris & ses pleurs. Quoi ! Faudrait-il m'instruire de Démocrite & d'Héraclite ? On ne rit, on ne pleure plus comme en leur tems : ils rioient & pleuroient des folies des hommes, aujourd'hui on ne s'en met point en peine.

Je crie contre les défauts d'Arus tout bas, néanmoins je voudrois qu'ils fussent sçus, sans en être l'auteur. J'éclate contre Dige, je vante mes calomnies, je révèle ses moindres fautes : je crains tout de l'un, & rien de l'autre ; l'un est riche, l'autre est pauvre.

Je trouve dans les rues D... je lui fais mille offres de services, mille protestations de lui donner jusqu'à mon sang ; cependant D... est riche, aisè, & se peut passer de moi : c'est la raison pourquoi je lui offre mes services, & que je les refuse à V... qui en a besoin.

A... tombe dans la disette, ses amis l'ont quitté comme ses biens,

il va trouver V... sur qui il se fonde le plus ; mais il se trompe, il n'est son ami que dans la prospérité.

Un Crésus, qui ne tente une Coquette qu'avec du mérite & des talens, est moins que rien ; qu'il étale ce qui fait son Dieu, on l'écouterà : si la somme est modique, il ne fera que bégayer ; à mesure que ses offres grossiront, ses paroles se feront mieux entendre.

Tu te trompe, Mophe, si avec ton équipage éclatant tu crois te rendre estimable ; on écarte tout cela pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un sot : cependant il te faut pardonner, si tu te crois du mérite, puisque tu lis cela dans les yeux de ceux qui t'environnent.

Un sot n'entre, ne s'assied, ne boit, ne mange, & ne marche jamais comme un homme de mérite. Chassez un chien du fauteuil du Roi, il grimpe dans la chaire du Prédicateur ;

teur, il n'a pas de honte ni de quoi rougir, non plus que le Sot.

Césie est un rebut de la Cour, il brille à la ville, il prime sur le Magistrat : quel moien de tenir contre une écharpe d'or, & un homme qui parle au Roi? On l'admire, il fait envie à trois lieux delà, il fait pitié.

Cléante dans les vapeurs d'un bon dîner signe un arrêt, qui ruinera dix Familles; il est à pardonner; comment croire, quand on est soul, qu'on puisse quelque part mourir de faim?

Silvain est enfin devenu riche, il a acheté la Terre où ses Ancêtres paioient la Taille; il n'eût osé prétendre à être Page chez Décius, & il est à présent son Gendre.

Bocius fait des retraites & des méditations, il s'enferme avec des Saints: ils ont leurs pensées, & il a les siennes; le masque de la piété lui sert.

Un jeune Abbé, fleuri & vermeil, possède plus de quatre-vingt mille livres de rente : il y a d'ailleurs quatre-vingt Familles, qui meurent de faim, quel partage !

Poisson fait sa fortune sur le Théâtre, & se retire quand il est riche, pour faire son salut ; chaque chose a son tems.

Triphon est en colère, de ce que quelque chose lui peut manquer, tandis que Daule gémit, de ce que tout lui manque. Rien ne s'est mieux soutenu que Triphon, qu'on croioit sobre, chaste, & tempéré : on le croiroit encore, s'il ne venoit de faire sa fortune.

Acanthe, homme opulent, mais vicieux, ne veut pas se trouver avec Druse, homme pauvre, mais vertueux, qui vaut cependant mieux qu'Acanthe.

Polie attend que je le salue ; je dis, sans doute qu'il est plus aisé que moi, sans doute qu'il a fait fortune :

nié; si elle est considérable, il ira jusqu'à me mépriser.

Plaute, quoique vieux, mais riche, se fait prier pour épouser Ailie, qui est jeune, & belle, mais pauvre.

Elicius est mon ami, mais il ne le sera que pendant que je serai en faveur; il ne m'estimera qu'autant que la Fortune m'estimera elle-même: les Amis nous quittent avec nos biens.

Ces jets d'eau, ces bâtimens superbes ont épuisé le bien de Cléante; ses Créanciers l'en ont chassé, & il en est mort de dépit.

Vous moquez-vous de rêver en carosse, prenez un Livre ou un papier, quand ce ne seroit que pour faire l'homme d'affaire & d'importance.

Il faut que Lécimond soit encore bien de mes amis, si je daigne encore le regarder, après que j'aurai fait fortune. Damon a perdu sa for-

fortune par la même voie qu'il l'a-
voit faite : tant il est vrai qu'on en
descend plus facilement , qu'on n'y
monte.

Qualant fait battre la caisse, quand
il fait du bien ; qu'il fasse mieux ;
qu'il tâche que je ne le sache pas ,
ou du moins qu'on ne le soupçonne
point de l'avoir publié.

Alcipe me salue du carosse , où
il est , quoique je sois à pied ; mais
c'est afin de se faire mieux remar-
quer dans le fond d'un carosse avec
un Grand.

Fauste a tous les vices , cependant
il n'a pu être deshérité par un On-
cle , qui lui donne tout , & qui ne
laisse qu'une légère pension à Délius
homme de mérite , encore est-elle
mal païée par Fauste qui a tout.

Un Historien revenu des Indes
rapporte , que ces Peuples boivent
d'une liqueur qui leur fait mal à la
tête , & les fait vomir ; qu'ils aiment
cependant ce breuvage jusqu'à la fu-
reur ;

reur: Alix les blâme, qui ne voit pas que c'est de lui qu'on parle, en faisant le portrait de l'ivrognerie?

On a dit de Gal, qu'il étoit un fou tout plein d'esprit; cependant il meurt: on le regrette, on lui donne un mérite qu'il n'a, que parce qu'il est mort.

Aristarque a quitté l'obscurité de sa Province, il a paru à la Cour, il a fendu la presse, il a assuré qu'il étoit parfait dans son art; on l'a cru sur sa parole, il a eu l'oreille du Prince, il vient de s'éclipser: le tems de sa disgrâce commence avec le terme de sa faveur: il se retire riche & décrédité, & laisse la Cour encore en état d'être trompée par des gens de son caractère.

Hâtez-vous de dire à Lélius, qu'il est un sot, car il va faire fortune, & il ne vous sera plus permis, que de lui donner des louanges.

Trébius quitte sa chaumière, va à Paris, se place, endosse la Livrée, chan-

change bientôt ses galons de soie en or ; à force d'ouvrir le carosse, il entre dedans ; le voila Partisan , par ses concussions & ses rapines il devient puissant : il faut s'anoblir ; il achette une Charge de Secrétaire du Roi ; mais qui le fera honnête homme , qui est le seul titre qui lui manque : rien de plus aisé ; il se fait Marguillier , ou Directeur d'Hôpital ; c'est le plus beau vernis d'honnête homme sur la réputation d'un fripon.

Critius ne peut prouver sa Noblesse, que depuis qu'il fit galonner ses baillons ; son bien le met aujourd'hui dans l'état de pure nature ; c'est-à-dire , dans la possession de tous ses défauts.

Il est vrai que l'Homme, comme homme, je veux dire dans la vigueur, dans un âge véritablement d'homme, est le jouet des passions, le captif du caprice, & la matière à la satire ; mais il est un âge d'ina-

ction

tion & de repos, où du moins les défauts semblent nous quitter, si nous ne les quittons. Cette même Nature, qui fit tous les plaisirs pour l'Homme, lui défend de les goûter sous peine de la vie, dans un tems où tout lui est à charge, jusqu'à lui même.



CHAPITRE VII

De la Vieillesse.

ON ne peut mieux définir cette extrémité de la vie, qu'en disant que c'est le tombeau des plaisirs, & le berceau des peines. La crainte, souvent une fausse espérance, la foiblesse de l'esprit, du corps, enfin l'infirmité par essence sont le partage d'un âge, qui fait cependant encore distinguer l'Homme, & le rend susceptible de bonnes & de mauvaises qualités. L'Hom-

L'Homme, quoique vieux, n'en est pas moins homme ; en cette qualité il lui faut encore des passions : l'avarice semble mieux convenir à cet âge immobile. L'Homme dans la Vieillesse n'est plus capable d'entreprises, ni de projets, & il trouve cela de commode à l'avarice, qu'il n'a qu'à laisser dormir son bien, & se laisser manquer de tout.

Rien de plus court que nos jours, ils nous sont ravés quand à peine on commence à les goûter : l'âge décrépit nous surprend, l'on ne peut jouir trop tôt de la vie, & demain est toujours trop tard.

Agali abrège ses jours, pour se les conserver, il entreprend un long & pénible voiage, qui le fatigue, l'affoiblit, l'atténue : pourquoi ? me demandez-vous ; écoutez-le parler : je suis, dit-il à l'Oracle qu'il va consulter, ou du moins qu'il croit un Oracle, je suis pâle & défait, je ne puis plus souffrir la fatigue, mon visage

visage se ride, mes mains se dessèchent, enfin je sens une débilité de nature à laquelle je crains de succomber : faites-vous bien toutes vos fonctions, lui dit l'Oracle ? oui, répond Agali, qui vient de trop loin pour apprendre que c'est la Vielleffe qui le tient.

Les Hommes avancés en âge, & qui ne veulent pas passer pour vieux, & les jeunes femmes qui ne veulent pas passer pour coquettes ne sont guère éloignés de la folie. Il est vrai qu'un homme, addonné à cette passion, ne hait rien tant que la qualité de sexagenaire, puisque l'amour est le foible de la jeunesse, le défaut de l'Homme, & la honte de la Vielleffe. De plus une jeune femme peut avoir assez d'agrémens, mais pas assez de conduite & d'expérience: une Vielle souvent a l'un & l'autre, qui n'a ni beauté ni agrément.

Votre Batistaire vous fait tort, la
Partie I. F datte

datte n'en est pas assez fraîche pour que votre teint le paroisse tant, dis-je à la Comtesse de B..... rendez vos cotileurs au Parfumeur, vos dents à Carméline; & paroissez ce que vous êtes, & non pas ce que vous avez été. Mais je rêve de croire qu'une femme veuille paroître vieille. La Comtesse de B..... aimeroit mieux perdre son honneur, que sa beauté, si tous deux étoient encore en sa disposition; elle veut être jeune en dépit des années.

Faire fortune est un beau mot, cependant il faut au moins trente ans pour la commencer; elle n'est pas faite à soixante: la Vieillesse nous prend, quand nous commençons à bâtir; la mort nous détruit, quand à peine l'on est aux Peintres & aux Vitriers.

Quoique la vie soit courte, elle se passe néanmoins toute à désirer; la Vieillesse, qui devrait éteindre nos desirs, les entretient: on ne
re-

revient des maladies les plus dangereuses, que pour désirer davantage, & la mort vient toujours, lorsque nous désirons encore de vivre.

On craint la Vieillesse, qu'on n'est pas sûr d'atteindre; à trente ans on regrette l'âge de vingt; à soixante on regrette l'âge de trente: on espère vieillir, & on craint la Vieillesse; enfin on aime la vie, & on craint la mort, quoique la mort vient souvent à propos, mais toujours trop tôt pour la Vieillesse la plus ennuyeuse.

Une trop grande négligence, & une excessive parure dans les Vieillards multiplient leurs rides, & semblent avancer leurs jours.

L'Homme, comme homme, n'est qu'une partie de lui-même, la Femme fait l'autre: elle n'est pas moins sujette aux passions dans tous ses âges, je pourrois même dire davantage que l'Homme.

Après avoir donc parlé de l'un,

fait voir l'Homme dans son commencement , dans son milieu , c'est-à-dire comme homme , & dans son déclin ; je crois qu'il n'est pas hors de propos de dire quelque chose du Beau-sexe. Je risque beaucoup , cependant comme la vérité & la sincérité sont le partage de ma plume , je crois que les uns & les autres me rendront également justice dans les louanges & dans quelques traits de satire , que je donne aux Femmes.



CHAPITRE VIII.

De la Femme en général.

JE prens la plume , je veux écrire , une matière fertile se présente ; c'est la Femme , tout en est profond & mystérieux : ma plume hésite , se tait avant de parler : le bon & le mauvais qu'elle y trouve l'arrête , elle a trop de quoi s'expliquer

quer pour s'expliquer, & est obligée de reconnoître qu'une Femme est au delà de toute expression.

La plus juste définition qu'on puisse faire de la Femme, c'est de dire qu'elle est un trésor impénétrable & caché, composé de bon & de pire, quelquefois tout l'un, quelquefois tout l'autre.

La difficulté n'est point de trouver une Femme sage, il peut y en avoir, plus qu'il en est; le tout est de la faire passer pour telle & de la recevoir; les faux préjugés nuisent trop pour cela.

La vengeance ordinaire à l'Homme triomphe davantage dans la Femme; la meilleure raison, je pense, c'est que la vengeance est une passion entière, & que la Femme est plus que l'Homme.

La première Eve nous perdit, la seconde nous racheta; notre perte & notre salut viennent de la femme.

C'est outrer la satire, de dire qu'à peine pourroit-on trouver quatre honnêtes femmes: toutes celles qui semblent devoir se choquer de cette vérité, interpréteront quatre mille, encore n'est-ce que la moindre partie de ce qu'il y a.

Il faudroit une Lanterne, pour parler trivialement, afin de conserver la sagesse & le mérite de la Femme, qui se soufle au moindre vent des attaques; mais ce n'est pas là ma pensée, je veux dire que le mérite d'une Femme est si précieux, qu'il doit être conservé avec le dernier soin.

Trouvez moi sept Femmes, dis-je à Matius; vous rêvez, me répond-il, le monde en est plein: trouvez moi une Femme humble, docile, discrète & patiente, & six autres de ce caractère. Je vous entens, dit Matius, vous parlez des sept Merveilles du Monde; point du tout, qui dit Merveille, dit une chose

chose rare, & je crois de bonne foi, que la Femme telle que je la demande est possible, & qu'il en est: cependant Matius avoue lui-même, que ce sont les sept Merveilles du Monde que je lui demande, & qu'il fera la huitième, s'il les trouve.

Rien de plus victorieux qu'une Femme & un Boulet de canon, l'un & l'autre donnent toujours ce qu'ils doivent donner, ils causent tous deux de grands effets, ils éclatent, ils tonnent, ils viennent à bout de leurs desseins: il est surprenant de voir une simple machine être si semblable à la Femme; j'y trouve cependant une différence assez véritable, quoique burlesque, c'est que l'Homme allume le Canon, & la Femme allume l'Homme.

Une ancienne beauté & les précieux débris des appas, qui ont tout charmé dans leur printems, sont encore respectables: une belle Fem-

me plaît avec ses cheveux blancs ; & porte sa beauté jusqu'au tombeau.

Je distingue le défaut d'avec la Femme ; je blâme toute imperfection, & je loue le Sexe. Mon sentiment est de croire qu'il y a peu ou point de défauts dans un Sexe, qui fit toujours nos plus chers délices.

J'ai assuré qu'une Femme étoit entière & absolue dans ses sentimens, j'y insiste, & c'est par là que je prouve qu'elle est plus longtems vertueuse que l'Homme ; je finis ma pensée en disant, que notre Dieu fait Homme est fils d'une Femme, cela suffit pour exalter leur mérite.

Une Femme douée de tous les talens, qui ornent le corps & l'esprit, est digne d'admiration : si la coquetterie s'en mêle, elle n'est plus digne que de compassion.

Un Epoux jaloux & fâcheux ; qui s'irrite du mérite de sa Femme &

des

des respects d'un tiers, à qui l'ombre fait ombrage; une Femme dis-je, dans ce cas, amuse son Mari, flatte son Amant, & les trompe souvent tous deux.

Il est des Femmes, qui charment d'abord, qui même ne font pas languir longtems, la conclusion est la première entrée chez elles, l'on est heureux avec elles, avant d'y avoir pensé, l'estime qu'on a pour elles n'est qu'une reconnoissance des bienfaits qu'on en a déjà reçus.

Une Femme se défend souvent mollement, refuse foiblement, ne rebute que pour attirer, & laisse enfin prendre ce qu'elle aime mieux pardonner, que de donner.

Une Femme, qui a plusieurs adorateurs, les trompe tous, en les faisant espérer tous, & rarement rend-elle heureux celui, qui le mérite mieux.

Il est des Femmes, qui attirent par les rebuts, & qui attachent par les

les rigueurs : cette manière de plaire est puissante, quoique singulière, & l'on ne peut exprimer ce que vaut un bel œil, qui feint d'être sévère.

Il est des cœurs de femmes délicats en choix, altiers, & fiers en amours, qui sont gloire de tout refuser : ce caractère seroit rebutant, s'il n'y avoit d'ailleurs des hommes à l'épreuve des refus & des mépris, qui s'exposent à tout, plutôt que de trouver la place prise par un tiers.

Un Orateur disoit, que notre Seigneur étoit apparu à la Magdelaine, afin de rendre sa résurrection publique, & qu'il n'avoit mené sur le Thabor que des Hommes, parce que c'étoit un mystère secret ; j'explique cette pensée, en disant qu'effectivement un Philosophe avoit assez bien défini la Femme, quand il disoit que c'étoit *Ens loquax*.

Ce désir de parler a cependant des bornes dans la Femme, & pour

la différentier seulement , il faut dire que l'Homme parle moins & réfléchit davantage , la Femme parle plus & réfléchit moins , quelquefois c'est tout le contraire.

Une Femme infidèle ne se corrige que d'elle-même , c'est-à-dire , par le dégoût ; si delà elle passe à de nouveaux objets , & qu'elle donne dans la pluralité , l'art de prendre patience pour lors est le plus nécessaire à un Mari. Un Conseiller encore plein de vie , persuadé qu'il étoit du grand ordre , offroit son mal à Dieu avec patience par ces paroles de la Genèse, *Domine Mulier quam dedisti mihi , dedit mihi de ligno vitæ.*

On doit comparer une belle Femme au Soleil , qu'on ne peut regarder de trop près sans s'aveugler ; elle est le Paradis des yeux , l'Enfer de l'ame , la mort du corps , & le Purgatoire de la bourse.

Les attraites & les charmes , qui
atta-

attachent à une Femme laide, sont bien plus puissans que d'autres, puisqu'ils sont invisibles, & qu'au contraire cette Femme semble posséder tout ce qui n'est pas charme & attraits.

Une Femme doit souvent sa beauté à ses ajustemens, ou à l'opinion de ceux qui la croient belle; elle ressemble au Lis, qui s'épanouit, & qui se fane d'abord.

La dépendance pour les Femmes sert beaucoup pour en avoir des faveurs, cependant elle empêche de connoître si l'on en est aimé par son propre mérite, il n'y a qu'une dupe ou un Allemand qui s'y laisse prendre.

Les Femmes ressemblent à la Mer, elles sont inconstantes, légères, souvent impraticables; comme cet élément, elles ont leur flux & reflux, elles engloutissent dans leur sein de riches trésors, & ne laissent voir que d'inutiles coquillages de même que la Mer.

Les

Les Femmes aiment la constance, parce que leurs attraits sont bientôt passés, & qu'elles en ont besoin.

Comme d'ordinaire le caprice domine les Femmes, on ne peut les mieux comparer qu'à l'ombre; elles suivent ceux qui les fuient, & fuient ceux qui les suivent.

Une Femme est toujours sage, & telle cesse de l'être, quand on cesse de la croire telle.

Une trop grande antipatie pour le Sexe marque moins de la grandeur d'ame, que de la foiblesse: les plus Grands Hommes s'y sont laissés prendre, quoique quelqu'un a dit qu'il ne faut s'engager, que quand on aura trouvé une Femme, qui ne soit pas femme, ou du moins qu'il y faut penser toute sa vie avant.

La mort de l'ame & du corps dépend souvent d'une Femme & d'une Vipère; leur guérison se prend dans l'une

l'une & dans l'autre. La Vipère préparée guérit sa morsure. Il est des Femmes, dont les vertus sont l'antidote de toutes sortes de vices.

On peut comparer la Femme à ces Instrumens de Mathématique, dont les extrémités tendent au centre, je veux dire leurs démarches & leurs parures de tête, qui ne tendent qu'à leur bien commun; mais comme la possession éteint les desirs, elles sont encore comparables à ces autres machines dont parle Euclide, dont le centre s'étend bien loin à la circonférence.

La conversation d'une belle Femme est plus dangereuse que le Théâtre; ce dernier n'exprime que ce que l'autre fait sentir; l'un est l'original, l'autre n'est que la copie; je doute même si le Théâtre nous rendroit si tendre, si ses spectacles n'étoient pas si touchans, & si les actrices n'inspiroient pas ce qu'elles déclament.

Les

Les Femmes sont impénétrables; plus on les examine, plus on les trouve sujettes à la satire: si une Femme n'avoit qu'une espèce de caprice, elle seroit parfaite; & l'on seroit heureux, si dans chacune l'on ne trouvoit que deux ou trois manies essentielles.

Une Femme peut être chaste par tempérament, une autre débauchée par choix, & presque jamais vertueuse par élection.

Je ne sai si la Femme est plus entière dans ses sentimens, plus résolue dans ses entreprises, plus discrète, & plus mystérieuse dans ses affaires que l'Homme; mais je sai qu'elle réussit presque toujours, & qu'en vain tous les Hommes veulent, quand une seule Femme ne veut pas, tout sert au Sexe pour arriver à ses fins, beauté; laideur, joie, tristesse: les Femmes se font un rempart de tout, pour l'opposer à tout ce qui s'oppose à leurs desfeins.

seins. On peut dire que c'est la faculté motrice des évènements , un phénomène impénétrable.

Il est bien des Femmes , dont le prétendu grand esprit les aveugle sur elles-mêmes , & fortifie plus leur folie que leur raison.

On peut trouver une Femme sexagenaire , qui n'ait point eu de galanterie , cela est possible ; mais l'on n'en trouve point , qui n'en ait eu qu'une,

La fierté dans les Femmes est dans les unes déguisement , & contrainte dans les autres : c'est une enchère , qu'elles veulent mettre à leur mérite , quoique véritablement il y en ait à qui cette sévérité soit naturelle , & ne soit l'effet d'une vertu solide dans d'autres ; aussi leur prétendue probité ne subsiste qu'autant qu'on les croit telles.

Il faut juger des Femmes depuis la coiffure jusqu'à la chaussure , de même que les Brochets qu'on ne
me-

mesure qu'entre queue & tête.

Une Femme d'une beauté accomplie, avec le mérite d'un Homme, est un chef-d'œuvre.

La Femme s'attache à l'Homme par les faveurs, & les hommes en guérissent par ces mêmes faveurs.

C'est trop contre un pauvre Mari, d'être dévote & coquette, une Femme devrait opter.

Une Femme savante est comme un Ouvrage de Cabinet, qu'on montre aux curieux, & qui ne sert de rien, semblable à ces beaux Chevaux de manège, qui ne sont propres ni à la guerre, ni à la chasse, quoiqu'ils sachent tous les exercices.

Un Homme garde mieux le secret d'autrui, une Femme garde mieux le sien.

Il est aisé aux Femmes de dire ce qu'elles ne sentent point, & encore

Partie I.

G

plus

plus aux Hommes de dire ce qu'ils sentent.

Une Femme insensible est celle, qui n'a pas encore vu celui qui la doit charmer.

Il y a des Femmes, qui font de grandes brèches à leur honneur, & y font en même tems de grandes réparations. Lucrèce auroit été véritablement Lucrèce, je veux dire le modèle de la chasteté, si elle se fut poignardée avant de se laisser corrompre: il est vrai qu'elle se laissa gagner comme femme; sa mort répara sa faute: comme Héloïse elle redevint Lucrèce. Si toutes les Lucrèces d'à présent faisoient de même, la perte du Sexe seroit trop excessive.

Tous veulent plaire aux Femmes. Le Froc courtise la Guimpe, un jeune Abbé avec une frisure artistement étagée, le teltit fleuri, l'esprit enjoué, tombe dans un cercle de

Da-

Dames, comme une Bombe qui les écarte toutes.

Une Femme peut tout, parce qu'elle gagne ceux qui peuvent tout, je veux dire les Hommes.

Une Femme coquette, vive & piquantée, qui ménage ses faveurs, & qui agace avec esprit, est un Démon apprivoisé, qui peut faire enrager tout le Genre humain.

Il est bien des Dévotes, qui sont plus éloignées de la piété, pendant leur dévotion, qu'elles n'étoient de leur salut pendant leurs défordres.

Il n'y a qu'une honnête Femme; le point, c'est de croire, chacun que c'est la sienne.

Cette peste, que l'on a de plaire au bon Sexe, est si naturelle, que souvent le Masculin & le Féminin se trouvent ensemble, qu'ils ne cherchent à faire le Neutre.

Parlez d'une Femme, bon nous demandera si elle est belle, si elle est spirituelle, & jamais, si elle est sage.

sage, il semble que cette qualité lui soit hétérogène.

Je ne sai si c'est la Femme qui devroit attaquer, peut-être que l'Homme se défendrait trop bien: cependant les Femmes ont plus de penchant à la tendresse, & l'attaque vaudroit bien la défense, il est vrai; mais outre qu'il seroit honteux au beau Sexe de montrer ainsi ses besoins, je pense qu'il est plus doux d'attaquer un objet qui ne fait de résistance, qu'autant qu'il en faut pour faire valoir la victoire, & rendre sa défaite plus glorieuse.

Il n'est que trop vrai qu'une Femme n'est sage, qu'autant qu'on la croit telle; j'en atteste une grande Reine qui passoit pour Vestale, & qui fit appeler de la plus douteuse de ses qualités cette partie de l'Amérique, qu'on nomme encore aujourd'hui Virginie.

L'esprit & la beauté dans la Femme produisent l'amour dans les Hom-

Hommes , & les domtent.

Les Femmes en amour se flattent trop, elles sont si faciles à tromper, qu'il n'y a qu'à tenir bon.

Le plus bel appanage des Femmes , c'est d'être aimables, elles sont parfaites avec cette seule qualité.



CH A P I T R E IX.

De quelques Caractères des Femmes en particulier.

IL restoit à Aréthuse encore une idée de jeunesse, & une pente pour les plaisirs, qui lui faisoit ignorer qu'elle eût quatre-vingt ans ; cependant la voila enrhumée, une toux, un effort, ou plutôt une fatalité sort de son estomac, elle crache une dent de trois qui lui restoit, elle retient désormais sa

toux, elle craint la perte du reste, mais un flegme contraint fort avec effort, jette les deux fatales dents; qu'elle touffe, qu'elle crache, elle ne craint plus rien, le rhume lui a rendu justice.

Je m'inscris en faux contre ceux, qui prétendent que la Femme ne peut garder le silence, & leur propose Linia, qui trompe son Mari depuis vingt ans, sans lui avoir jamais déclaré; il en douterait encore s'il n'en venoit d'être persuadé.

Omphalie semble avoir quelque défaut, mais le mérite caché bientôt l'efface. Sancinia croit avoir quelque mérite, mais les défauts prévalent, & effacent ses bonnes qualités; il en est de toutes les espèces.

Le défaut & la perfection font toute la Femme. Dammalie a plus de l'un que de l'autre, Ephémie est tout le contraire, Céline est également partagée de bon & de mauvais:

vais : pour moi je crois la Femme parfaite, je ne lui fai point de défaut ; quelqu'un voudra que je raille, & publiera que j'ai assuré qu'il disoit vrai.

Flavia brille, charme tout, quoique dans son dixième lustre, elle tire ses appas des extrémités du monde ; l'Espagne lui fournit du blanc, le rouge & l'incarnat lui viennent d'outremer ; son País lui prête des cheveux, des dents, de la taille & un œil postiche ; c'est une beauté de pièces rapportées, comme ces ouvrages de marqueterie : la Nature donne tous ces mêmes charmes à Princia, elle les lui refusera de même à l'âge de Flavia. Il faut dans ce tems de bonne foi se rendre justice, & ne point être des hypocrites en beauté.

Thémiscire voudroit que la Vertu fût défendue & le Vice permis, elle trouveroit un secret plaisir à être vertueuse & à désapprouver le

Vice ; la difficulté l'âme , les défenses l'encouragent : à ce caractère , je reconnois Thémiscire , elle est coquette de son naturel , son Epoux la connoît , la porte à la galanterie , lui facilite ses intrigues , l'exhorte , la prie , lui ordonne de lui être infidèle ; & c'est le seul moien de la contenir dans le devoir , autrement il n'eût jamais réussi , & devenoit un homme à la mode.

Lucie & Gelamire sont également coquettes ; cependant l'une passe pour Vestale , l'autre pour une femme sans honneur : il dépend souvent de nous de faire bien ou mal parler de nous.

Carline est débauchée & coquette dès son bas âge , ce vice lui est devenu un seconde nature. Lindamire commence à peine à connoître le Vice , la moindre remontrance paternelle la remet dans son devoir ; disons plus , peut-être réduirez-vous mieux Carline , qui connoit le
bon

bon & le mauvais du monde: Lindamire ne commence qu'à goûter ses charmes, elle seroit plus difficile à domter.

Trafius étoit heureux dans le Célibat, il a pris femme pour l'être davantage, cependant il s'est trompé dans son calcul: ceci n'est point une règle générale, & Fernand qui bénit tous les jours le moment qu'il s'engagea à Surie, est une preuve qu'il peut y avoir d'heureux himens.

Vous savez que V... est coquette, parlez lui de plaire & de vaincre, mais jusqu'à quelle âge, car enfin tout doit prendre fin, soixante ans par exemple: vous ne connoissez pas V... je veux dire les coquettes, leurs charmes doivent les accompagner jusqu'au tombeau, elles meurent parées, & le fard & la mouche ne les quittent jamais.

Omphaline ne voudroit pas avoir un Amant, cela la fait rougir, elle

le se contenteroit d'un Ami sincère, tendre, & fidèle, qui la trouverât belle, qui lui rendît des soins; elle ne hait de l'amour que le nom.

Zaïde aime qu'on lui dise qu'elle est belle, rien ne la flatte tant que de lui apprendre ce dont elle n'est déjà que trop persuadée.

Quand je dirai que la Marquise D... ne se couche qu'avec le lever du Soleil, qu'elle ne se lève qu'à la moitié du jour, qu'elle emploie le reste à sa toilette pour faire ses conquêtes la nuit, je ne dirai rien que l'on ne sache; mais il me semble aussi qu'on me réplique déjà, que la Baronne de .. est un modèle de piété, qu'elle est trop vertueuse, même pour une femme de sa condition, qu'elle règle son domestique comme une Communauté, qu'on la voit sans cesse aux pieds des Autels, & répandre ensuite dans le sein des Pauvres le surplus de son nécessaire. Je vois en même tems R... qui
 fort

sort d'un lieu tout différent d'un Temple, quoique tous deux publiques, elle vient de se contenter avec le tiers Etat : je les soutiens toutes trois aussi vertueuses l'une que l'autre, elles écoutent dans tout ceci plutôt leur penchant, que leur devoir.

La Baronne de. . . peste, s'empporte contre le jeu, la voila ennemie jurée de cet amusement, ou du moins on la croit telle; cependant elle vient encore de perdre vingt-cinq mille écus chez le Comte de... après quoi elle risqua le plus précieux de ses bijoux.

La Comtesse a été trompée pendant dix ans de son Amant, elle a vécu contente pendant qu'elle étoit trompée, son malheur ne vient que de ce qu'elle est détrompée.

En vérité ma condition est triste, & mon sort à plaindre, disoit Liddy à Parnesse, qui lui répondit qu'elle se plaignoit à tort, & qu'est-

ce

ce qu'elle prétendoit être. Lidie se piqua de cette réponce, & dit à Parnesse, qu'il étoit un insolent, & qu'elle étoit honnête femme; je ne m'étonne plus, repliqua-t-il, que votre condition soit à plaindre, il en est bien qui sont lassés de leur métier : effectivement de telles Femmes ressemblent aux Mines d'or, qui ne sont en sûreté que quand on ne les cherche pas.

Vous êtes savant dans l'art du pinceau, dis-je à Lébel, cependant le portrait de la Baronne de..... n'est pas un chef-d'œuvre, parce qu'il est parlant, rien de plus commun qu'une Femme parlante.

Félicie est si dérégée, parce qu'elle est coquette, que le moindre de tous ses désordres c'est encore sa coquetterie.

Le cœur de Calistie étoit impré-
nable dans un âge, où l'on prend
autant d'amour que l'on en donne:
envain des jeunes gens de mérite
avoient

LE SIÈCLE. 109

avoient tenté sa conquête, elle blâmoit cette passion jusqu'à ne point connoître de vrai plaisir où elle se trouvoit : un riche viellard avec un mérite tout d'or se présenta vainement, elle étoit de marbre & de bronze ; le tems de sa fierté n'étoit pas expiré, il ne vient que de finir, depuis qu'elle a disparu avec un malheureux Valet, qui n'a pour tout mérite que la qualité d'homme.

La M. . . . dans le Palais vend ses charmes, aussi bien que ses bijoux : de toute sa boutique elle est la marchandise la plus chalandée ; & quand elle sourit agréablement à un acheteur, c'est souvent rien moins que sa marchandise qu'elle veut vendre.

J'ai connu Elia pour une Fille d'un mérite consommé, d'un savoir au delà du génie commun de son sexe ; elle s'éclipsa de chez elle, pour faire ce qu'on appelle un tour de
Fran-

France; elle s'est perfectionnée; l'on peut dire que c'est un sujet accompli, rien ne lui échappe, elle a tout appris, excepté l'art de se bien conduire, & de ne point faire parler d'elle.

Agélia en couche se voue à tous les Saints, elle sent des douleurs aiguës, son Mari s'afflige, il se croit la cause innocente des maux de sa femme, il va prier un tiers pour tenir l'enfant, il en est le Père & le Ravaïn.

Anzilla à quinze ans quitte les Sabots & les guenilles de ses parents, vient à Paris; le service est sa ressource, elle s'y ménage, elle profite, & fait ce qu'on appelle une fortune de fille: elle comprend qu'il n'est état pire que la pauvreté, tous les moyens permis ou illicites lui semblant propres pour se tirer de la misère, elle craignoit, servoit, & obéissoit; aujourd'hui elle est grande, servie, & obéie; elle paroit ce qu'elle

qu'elle n'étoit pas, en ne paroissant plus ce qu'elle a été.

Dis-on m'a fait le portrait de Euménie si parfait, & si accompli, qu'il m'a donné de l'amour plus pour l'idée, que pour l'original.

On trouve des digues pour arrêter les torrens les plus impétueux, l'on éteint les plus grands incendies, mais l'on ne peut empêcher Stratonice d'être coquette.

Talie alloit à pied au Sermon, depuis que son Mari est entré dans les Fermes, elle n'y vient plus qu'en carosse; l'Orateur Ménie s'interrompt jusqu'à ce qu'elle soit placée.

Tréna jouit de tous les plaisirs, elle se croit heureuse: la mode de sa coiffure change; elle l'ignore quelque tems; c'en est assez pour troubler son repos, parce qu'elle n'est plus à la mode.

D'où vient que Carie est devenue traitable? C'est qu'on a continué dans

dans sa vertu un penchant à la galanterie : on l'a attaquée par là, elle a résisté, mais foiblement; on l'a persuadée, elle a cru, son cœur s'est épanoui, elle s'est mirée plus souvent, enfin le Galant a pris le dessus.

Plus une Femme aime l'indépendance, plus elle est à craindre. Sophie fait mourir son Mari, qui lui donne toute liberté & qui l'adore, afin dit-elle que par l'exemple d'un bon Mari si maltraité, aucun homme n'ose se charger de femmes, & les laisse en liberté; c'est pousser l'indépendance bien loin.

Aristie a épousé un homme, dont elle est martire, il a même pris le dessein de la faire mourir. Aristie en est avertie, mais c'est une héroïne d'amour & de fidélité; avec des yeux qui marquent son triste état, elle se jette à ses pieds, lui représente qu'elle n'a jamais contredit ses desirs, qu'elle fut faite pour le rendre

dre heureux, que n'y aiant jamais réussie elle prévient son intention, & charmée de commencer son bonheur avec la fin de sa vie, elle s'enfonce un poignard; que conclurre, sinon que les Femmes sont extrêmes, ou meilleures, ou pires que les Hommes.

Célie n'est sage, qu'autant qu'il faut, pour qu'on la croie dévote: Eugénie n'est dévote, qu'autant qu'il faut, pour qu'on la croie sage: elles n'ont toutes deux que la marque de la Vertu.

Mais enfin, qui donne un sujet si fertile à la satire, pour que l'Homme soit si fécond en défauts & si dénué de raison, lui qui n'est connu que sous le nom d'Animal raisonnable? Les Passions se présentent tout à propos: ici leur racine est dans l'Homme, & leurs effets causent ce que nous voions tous les jours; je veux dire beaucoup de bon, peu de mauvais; c'est plutôt tout

le contraire, quelquefois autant de l'un que de l'autre, l'expérience nous l'apprend tous les jours.



C H A P I T R E X.

Des Passions.

POUR bien définir les Passions, il faudroit les avoir toutes éprouvées, disons mieux, il faudroit ne les avoir jamais senties, puisque l'avare, par exemple, dira que l'avarice est prudence, & économie. Chaque Passion cessera d'être passion, si on consulte les Hommes : d'ailleurs on ne peut trouver d'Hommes, qui n'en aient jamais ressenti, il faut donc s'en tenir à dire que la Passion se fait mieux sentir, qu'elle ne se définit,

Les Passions sont graduées, les unes exercent plus d'empire que d'au-

d'autres: vous me demanderez lesquelles; je répons que dans C. . . c'est la vengeance; dans V. . . l'ambition; dans H. . . l'orgueil, & il n'y a que P. . . qui soit également partagé de chacune.

Les Passions sont des prodiges, elles rendent souvent un fort aimable; & un homme de mérite ridicule: elles renaissent de leurs cendres, comme le Phénix; la ruine des unes est la source des autres: elles sont encore prodiges dans leurs effets; la continence souvent produit la débauche, & l'intempérance la sobriété. Servitius est un prodigue avare, & Sceira est constante par légèreté.

Les Passions sont inséparables de l'Homme; quand il les domte, elles ne sont rien moins que passions, quand elles le dominant, elles sont plus que passions: nous avons notre libre arbitre pour nous en défendre; quand la raison prévaut; la

passion languit, quand elle domine, la raison s'obscurcit : nous sentons un tiers mouvement, qui nous détermine ou vers l'un, ou vers l'autre, souvent pourtant les deux alternativement. E. . . est un composé de Passions & de Vertus, souvent il est raisonnable par emportement, quelquefois la raison semble autoriser ses Passions; cette espèce d'Homme est burlesque.

La Passion est le principal mobile de l'Homme, c'est son ame seconde, enfin c'est un Animal passionné.



C H A P I T R E X I.

De l'Ambition.

L'Ambition est de toutes les Passions, celle, qui nous contente le moins, elle nous fait espérer.

un

un bonheur qui nous fuit , notre vie se passe avec elle à désirer : les fins , qu'un ambitieux se propose , deviennent des moiens pour parvenir à d'autres , que nous ne possédons jamais.

Le luxe aujourd'hui augmente avec notre pauvreté , la médiocrité de nos moiens cède à la mode & au tems , ce qui fait que nos biens souvent périssent plutôt que nos désirs.

Un fortune bornée n'a rien qui flatte notre ambition , il faut que nos souhaits & nos désirs meurent avant nos espérances , puisqu'un ambitieux espère au delà de l'espoir même.

Un ambitieux intéressé met tout en usage pour parvenir à ses fins , qui sont de s'élever ; il ne se couche , ne se leve , ne boit , ne mange , que pour cela ; toutes ses vues , ses démarches , ses pensées tendent à tésauriser ; ses Passions & ses au-

tres déréglemens lui servent jusqu'au désintéressement & à la générosité, qu'on nomme dans un aveugle l'hipocrisie & le masque de l'intérêt.

Le monde est un rendez-vous de Passions, les Sages & les Foux les ressentent plus ou moins violentes; mais tous éprouvent également les effets de l'ambition.

La Nature a fait des plaisirs doux proportionnés aux Hommes; ils ont inventé l'ambition, qui les prive de ces mêmes plaisirs, & ne leur procure presque jamais ceux qu'elle leur promet.

Il y a certain milieu dans la médiocrité même; le défaut de ce milieu n'est que misère; l'excès c'est l'ambition, le Démon favori de la grandeur.

L'Homme sans passions est un corps inanimé, l'Homme ambitieux est toujours en mouvement, c'est un corps plus qu'animé.

Ceux,

Ceux, qui veulent nous égaler, sont plus envieux de nous, que ceux qui veulent nous imiter : l'un marque l'ambition, l'autre marque l'estime, qu'on fait des personnes qu'on veut copier.

Un homme tempéré, dont les vices sont palliés, semble doué de raison dans le tems qu'il en a le moins, puisqu'une passion succède à une autre; & loin que la raison les guérisse, il n'y en a pas une, qui n'ait sa raison pour s'autoriser, effet de l'ambition qui fomente tous les autres vices sous l'apparence de la tempérance,



CHAPITRE XII.

De l'Avarice.

Quoique l'Avarice semble le partage de la vieillesse, l'expé-
rien-

rience cependant nous fait voir qu'elle est de tout âge & de tous états ; elle est le tiran des Hommes, elle leur refuse le nécessaire, & enfouit le superflu.

Il est rare que toutes les passions attaquent l'Homme en même tems, elles se succèdent les unes aux autres, quoique chaque âge de l'Homme semble avoir sa passion dominante, & que cependant l'avarice soit de tous les âges. Parisat a été successivement joueur, emporté, avare, prodigue, fourbe, & dissimulé. Arazé seul semble les avoir eu toutes à la fois, lui seul étoit un théâtre de passions ; Razane semble n'en avoir jamais ressenti. Il en est de toutes ces espèces, quoique véritablement tout homme y soit sujet.

Il est des gens mal habillés & mal nourris, qui souffrent du présent, du passé, & de l'avenir, à qui tout manque, à qui rien ne peut manquer ; ce sont les avares.

Tout

Tout le monde se trompe & je le prouve, parce qu'un avare prend l'Or pour de vrais biens, quoiqu'il ne soit qu'un foible moien, pour ne pas dire un rien; mais il faut être plus que Philosophe pour parler ainsi.

L'avarice dans l'Homme est du moins excusable, entant qu'elle veut se mettre à couvert du plus grand des maux, je veux dire de la pauvreté; mais elle est blâmable, puisqu'elle se prive de tout, & qu'elle trouve la disette au sein de l'abondance, & qu'elle s'expose par là aux rigueurs de cette même pauvreté.

L'avare n'a rien de sûr, il iroit perdre à chaque instant ce qui fait son Dieu, & la possession de ses biens le tourmente plus, que s'il en étoit privé.

J'ai un trésor caché, on me le ravit, j'en deviens inconsolable; cependant il ne me servoit à rien: je

H s de-

deviens plus sage , j'y mets une pierre à la place , personne ne l'enlève , & elle me sert autant.

Il est vrai que l'avarice est un vice , dit Oléus , mais la disette en est un plus grand , & de deux maux il faut choisir le moindre. Tout cela est vrai , si l'avarice mettoit à couvert de la misère , mais il est des riches prodigues , & des gueux avarés.

Il arrive souvent aussi que les uns deviennent les autres , je veux dire que la prodigalité diminue les richesses , & que l'avarice diminue aussi la pauvreté ; mais tout cela n'empêche point que l'avare ne soit toujours avare , je veux dire son propre tiran , ressentant les peines de la disette au milieu de ses possessions , en se privant de tout ce qu'il possède.



CHAPITRE XIII.

De l'Amour.

VOici une passion toute opposée à celle dont je viens de parler, puisque la prodigalité en fait seule mouvoir tous les ressorts.

L'Amour est une passion, qui donne du plaisir & de la peine, ainsi deux proverbes également faux : *qui commence à aimer, commence à souffrir,* & cet autre, *en amour tout est beau.* Il est vrai que c'est un feu qui brille, & qui chauffe de loin, mais il brule, & consume de près.

Les Poètes ont fait de l'Amour un Enfant tout nud, avec les yeux bandés : quelques-uns ont dit, que c'est qu'il étoit si beau, qu'il n'étoit jamais mieux que tout nud, & que d'ailleurs si on ne lui cachoit la
moi-

moitié de sa beauté avec un voile, il éblouiroit. D'autres ont cru trouver plus juste, en disant qu'on dépeignoit l'Amour tout nud, parce qu'il met en chemise ceux qui suivent ses déréglemens; de plus, qu'on lui avoit bandé les yeux, parce que c'étoit véritablement une passion aveugle, ou afin qu'il ne vît pas les défauts des Femmes, crainte qu'il ne s'en dégoutât.

L'Amour occupe ceux, qui ne sont pas occupés, aussi est-ce une passion amusante.

Les procès ruinent, & l'Amour de même: celui qui perd un procès, perd le tout; s'il le gagne, il ne gagne rien: celui qui perd sa maîtresse est inconsolable; s'il l'obtient, il y trouve des défauts, qui balancent & diminuent son bonheur.

Un homme passionné dira que l'Amour est le beau Dieu, qu'il plaît dans ses peines, qu'il anime dans
ses

ses tourmens, qu'il conforte dans le désespoir, & qu'il donne plutôt la mort : une partie de ses sentimens font vrais, demain il sera désabusé, & il dira que c'est une peine agréable, une douce amertume, un venin favoureux, une maladie qui plait, un supplice qu'on embrasse, & une mort où l'on court.

Gardons les proportions, & disons que rarement, pour ne pas dire jamais, une Princesse résiste à un Roi, une Marquise à un Prince, une Bourgeoise à un Gentilhomme, enfin une Artisane à un Bourgeois; un degré de plus de qualité, de mérite, disons de conditions, d'honneurs & de biens, fait tout pour vaincre la chancelante vertu du sexe, sur-tout si l'Amour est de la partie.

On peut dire que cette passion se perpétue de race en race, & que rarement une Femme galante fait une sévère Fille.

L'absence n'est pas toujours un
re-

remède assuré contre l'Amour. Si c'est une passion naissante, elle s'éteint à la vérité comme une bougie au moindre vent; mais si c'est une grande passion, elle s'irrite, comme un grand feu s'enflamme au même vent.

L'Amour est unique dans son espèce, mais tous les jours on en tire des copies sans nombre: c'est une passion qui s'irrite par la difficulté, qui s'affoiblit par la facilité; elle triomphe dans le mystère, l'espérance & la crainte l'animent également, enfin elle naît de rien, & s'éteint facilement; elle est mystérieuse, agile, bizarre, fantasque; quelquefois funeste & pernicieuse: plus on possède ces qualités, & plus on est susceptible de cette passion.

Il est bien des honnêtes Femmes, si on peut les appeler telles, qui ne sont ni marchandes, ni hôtelières, & qui tiennent leur maison ouverte à ceux qui paient pour y entrer;

trer; cette espèce de passion s'appelle un amour pirate & corsaire.

Dorine est accomplie, la beauté, l'esprit, les grands biens sont ses moindres qualités; cependant elle se livre à un fat, quoique digne d'un héros, effet bizarre de cette passion.

L'Amour meurt par le dégoût, & l'oubli l'enterre; c'est foiblesse que d'aimer, c'est souvent foiblesse d'en guérir.

Cliton baise si fort Mélite, qu'il lui sent avec étonnement quelque chose dans sa bouche: ce sont des boules de cire, qu'elle tient dans sa bouche, pour ne la pas avoir creuse; amour trompeur.

Un Alsacien disoit à Carine, qu'il l'aimoit tout en Dieu; aimez-moi lui dit-elle tout en Diable: Un François l'eût prise au mot, mais il faut un commentaire à un Allemand; amour stupide.

Agelse caché vit les secrets ap-
pas

pas d'une grande Princesse , qu'il aimoit : elle lui dit , que puisqu'il avoit vu tant de choses , il falloit opter , ou tuer son Mari crainte qu'il n'en fût informé , & l'épouser pour couvrir son honneur , ou bien qu'il se tuât lui-même. Quand on donne un si beau choix à un Amant qu'on aime , & de qui l'on est aimé , il n'est pas difficile de se délibérer ; le Mari périt , l'Amant devint heureux , & l'amour triompha. Il est fâcheux & funeste à l'honneur de se trouver où il n'a que faire.

La raison pourquoi la Sageffe & l'Amour s'accordent rarement , c'est que l'un est passion , l'autre est vertu ; l'une réfléchit , & l'autre agit sans réflexions.

L'Amour est un Dieu , dit Balnius , & par conséquent il est sage : cela est vrai , dis-je , mais comme Dieu de la fable , il n'est rien moins que sage , car il a toujours fait des folies.

La

La plus belle des occupations c'est de faire l'amour, on jouit du secret plaisir de la possession future : tout anime, tout y porte ; heureux qui l'espère toujours, sans jamais y arriver, car c'est le tombeau des plaisirs.

Un homme plein d'ardeur & de glace, je veux dire capricieux, est le singe de cette passion, & un Prothée en galanterie.

L'Amour anime les jeunes, flatte les hommes, amuse les vieillards, & les trompe toujours tous trois.

L'Amour & le Vin. aiguïssent & abrutissent l'esprit : ils sont les seuls de toutes les passions qui excitent deux contraires ;

On peut guérir de l'amour, mais on n'assûre pas pouvoir trouver des remèdes infailibles ; il s'éteint quand on cherche le plus à l'entretenir, & s'irrite par les remèdes qu'on cherche pour sa guérison.

Bélissè est jeune, Léonore est belle.
Partie I. I le,

amour, mais ne le persuadent pas : les effets & la jouissance disent tout autre chose ; un baiser sincère prévaut sur cent œillades déguisées.

Il est des Amans, qui n'osent exprimer tout leur feu dont l'excès de respect étouffe les services : tout le monde s'y trompe, on ne peut deviner toute leur ardeur ; il n'y a que l'Amante qui connoit tout, parce que de toutes les passions aveugles l'Amour est la plus éclairée ; aussi est-elle obligée en conscience de tenir compte à un Amant respectueux de tous les soins qu'il n'ose lui rendre.

Un jeune homme susceptible d'amour, se laisse prendre à toute sorte d'objets ; cette passion l'agite, & le transporte sur tout ce qu'il voit, & son seul embarras est de savoir desquels il se doit défendre.

Un Amant, qui a passé sa vie auprès d'une cruelle, dont le cœur ne fut qu'un martyre ; si ce sont de
véri-

véritables amours, il meurt content, pourvu que son ombre apprenne là-bas que son ingrante l'a regretté, quand il n'étoit plus tems.

Un présent de la part d'une Belle est quelque chose, c'est beaucoup même, si on le veut; pour moi, je soutiens que ce n'est rien, quand on désire davantage.

Les mois sont des années, & les années des siècles, quand une Beauté a promis notre bonheur; & deux jours sont longs à passer, quand on doit être heureux le troisième.

L'équité de l'amour consiste dans le caprice, & l'on ne peut la nommer qu'une injuste équité.

Il arrive souvent qu'un sot ne jouit d'une Beauté que comme un sot, je veux dire comme un mari; un tiers languit pour avoir son reste, qui le mérite mieux.

Deux objets qui s'aiment séparés l'un de l'autre languissent, quoique contens en apparence, & quand ils

se flattent du doux espoir de se revoir, l'un compte toutes les heures, dont l'autre compte tous les momens.

Un souris, une œillade, un moindre signe, une main doucement pressée, la moindre démarche, une parole, une expression tendre, enfin un rien galant est persuasif, tout s'explique en amour; ce Dieu est aussi éloquent que puissant, & l'on se dit tout en ne se disant rien.

L'ardeur de se voir, ce charme puissant qui fait désirer d'être ensemble, n'est pas souvent capable de nous vaincre, sur-tout quand la politique s'en mêle: Paulie éclateroit sans son Mari.

Un Amant se plaint, gémit, presse; sa Belle se défend, il persiste; elle s'attendrit, & promet souvent ce qu'elle n'ose se permettre.

La crainte, la jalousie, la méfiance, marquent l'excès de l'amour; plus l'objet aimé a de mérite; plus l'on en est jaloux. L'en-

L'entreprise & la hardiesse en amour abrègent les soupirs, il faut un peu oser, & prendre quelquefois ce qu'une Belle veut bien qu'on prenne, sans qu'elle ose le laisser prendre.

On a cent choses à se dire quand on s'aime, enfin l'heure de se séparer vient, l'embaras redouble, il reste enfin quand on se retire beaucoup plus de choses à se dire, que quand on a commencé; l'Amour est un Dieu babillard.

Baius & Dalie s'aiment depuis longtems, cependant leur bonheur se diffère de jour en jour: ils examinent trop de part & d'autre le mérite & les talens, ils ignorent en amour le chemin le plus court, qui est le caprice.

Un Amant qui passe sa vie près d'une beauté, à qui le grand nombre & l'importance des services sont garans de ses ardeurs, croit enfin être quelque chose à sa Belle, tout

semble l'autoriser pour cela ; mais il se trompe, & il ne fera toujours que ce qui plaira à sa Maitresse.

Le mérite vient de l'esprit , la beauté vient du corps ; mais les charmes sont de secrets appas, dont on ignore les causes ; ils déterminent & fixent notre volonté, d'où vient que Lindari adore Lalie, à qui l'on ne connoit aucun esprit, ni beauté. La convenance, la proportion des charmes secrets, une certaine simpatie font souvent, que l'assemblage de beaux traits pris séparément ne peuvent faire une belle personne, de même que de petits yeux, souvent une grande bouche, font avec une peau bize ce qu'on appelle encore une personne passable.

J'aurois lieu ici de traiter de chaque passion, du moins de leur faire un Chapitre, comme aux précédentes ; mais outre que toutes les matières que je traite iroient à l'infini,

fini,

fini, si l'on vouloit les approfondir, c'est que j'ai résolu de ne me pas tant attacher à l'arrangement & à la méthode, qu'à suivre quelques pensées ingénues, que je mets aujourd'hui au jour. Ainsi avant de terminer ce que je viens de dire des passions, je fais ici un petit Dialogue assez naïf des passions, des Vertus & des Vices de l'Homme, dans lequel on verra quoiqu'en abrégé les différents effets du bon & du mauvais de l'Homme, qui causent en lui tant de révolutions & de désordres,



CHAPITRE XIV.

*Dialogue des Passions, des Vertus,
& des Vices.*

La Vertu.

JE devrois être ce que je ne suis plus, je veux dire considérée &

respectée : la Vertu n'est quasi plus vertu , toutes choses ont un autre jour , quand on les regarde avec les Hommes d'aujourd'hui.

Le Vice.

La Vertu & l'Homme autrefois s'impatisoient , aujourd'hui ils anti-patisent ; il fut un siècle d'or , il est à présent de fer.

La Vertu.

Dites de rouille , & pire que cela même ; mais apprenez-moi comme vous futes introduit en ma place.

Le Vice.

Ce ne fut pas tout-à-fait moi , car je ne parois qu'avec toute ma Cour , vous regniez pour lors avec la vôtre , & je ne me trouve guère où vous êtes ; écoutez un de mes premiers Favoris là dessus.

L'Orgueil.

L'Homme semble né pour commander à la Nature même , de là certe envie de primer , qui fit que
je

je m'insinuai dans son esprit pour le rendre parfait en apparence, & le faire déifier; & ce fut le bon accueil qu'il me fit, qui vous détrôna de chez lui avec toute votre Cour, je veux dire l'obéissance, la paix, la douceur, le repos, la continence, la pudeur, &c.

La Vertu.

Vous oubliez entr'autres l'humilité avec laquelle vous auriez eu à combattre, peut-être eussiez-vous été vaincue.

L'Orgueil.

Peut-être aussi, car je crois que l'Homme est né pour sentir tout à tour les effets de la Vertu & du Vice; soit privilège, soit force occulte, soit fatalité, il nous reçoit tout à tour, & je doute qu'il soit en son pouvoir d'agir autrement.

La Vertu.

Vous parlez comme un vrai orgueilleux, l'Homme peut & ne peut pas; tout parle pour le système, il est incontestable.

L'Or-

L'Orgueil.

Ecoutez cependant une de vos suivantes, elle vous détrompera.

La Sageffe.

Je suis la guide & le pilote de l'Homme; avec moi il évite l'écueil, il arrive au port; je le rends parfait, je veux dire sage.

La Folie.

Vous fûtes jadis écoutée, mais depuis que j'ai pris le dessus, il n'est point aujourd'hui de plus sage, que celui qui est le plus fou.

La Prudence.

Je parle ici pour ma Sœur la Sageffe; je dis que ce n'est pas avec votre fausse sageffe que je me trouve la Sageffe; ma Sœur fuit la Vertu, & non pas la Folie,

La Folie.

On ne fait plus guère de cas de vos prérogatives, j'ai d'autres avantages; je rends l'Homme content par les biens & les honneurs.

L'Hu-

L'Humilité.

Oui, mais c'est mon ennemie jurée qui les procure, je veux dire l'Ambition.

L'Ambition.

Qu'importe, que je sois votre ennemie, il me suffit d'être l'amie de l'Homme; je l'amuse, je le berce d'espérance, je le nourris de chimères, & je le trompe.

La Vérité.

Je ne vous aime, que parce que vous dites vrai; mais vous oubliez d'avouer qu'en amusant & trompant l'Homme par une fumée, vous le tourmentez; étant la Vérité, je ne puis rien cacher.

L'Ambition.

Je ne le tourmente point, parce qu'il s'y plaît.

La Contenance.

Hélas! il seroit content avec moi, c'est ce qui me fait déplorer son fort, & parler ici; peu lui suffiroit,

roit , & avec l'ambition il n'est pas content de beaucoup.

Le Désir.

Je parle ici pour l'Homme, de qui je suis le Favori & le patron: je tiens pour la Vertu & pour le Vice, quelquefois contre tous les deux, souvent je demeure oisif, & ne sai que souhaiter moi-même; comme intime de l'Homme, je dis qu'il est un vaisseau battu des passions, qui aspire aux ports des Vertus, & qui presque toujours ne peut atteindre l'un & l'autre.

La Raison.

Si nous nous entendions tous les deux, il ne seroit pas le jouet de tant de désordres: quand la Raison s'entend avec les desirs de l'Homme, il devient le maître de lui-même & de ses passions.

La Concupiscence.

Tout cela n'empêche pas que je ne l'agite, c'est mon emploi; mon ori-

origine vient de lui , & je ne le quitte qu'au tombeau.

La Religion.

Vous n'avez aucun pouvoir ; où je me trouve : je suis l'antipode des Vices , mais je suis tout-à-fait oubliée , ou plutôt je semble être encore dans ma vigueur ; disons tout , jamais moins de véritable religion , jamais plus d'apparence de religion.

L'Ipocrisie.

Il semble que vous me demasquez , & que vous vous adressez à moi en révélant mon stratagème : il est vrai que je parois ce que je ne suis pas , & que je suis ce que je ne parois pas ; je suis le masque du bien , l'ombre de la probité , & un fantôme de la Vertu.

L'Ingénuité.

Vous ne parlez pas en hypocrite , & je crois que vous voulez changer votre nom pour le mien , en avouant si juste ce que vous êtes.

L'Ip-

L'Ipocrisie.

Je ne crains rien là dessus, il y a longtems que je suis connue; je ne laisse pas cependant d'avoir mes partisans.

La Coutume.

Il est vrai que l'Homme fait plus souvent ce qu'il voit faire, que ce qu'il devroit; c'est pour cela qu'il m'emploie dans tous les âges, & que je lui sers pour la Vertu & le Vice.

Le Devoir.

C'est faute de ne me considérer pas assez au préjudice d'une fatale coutume. Je dois être quelque chose à l'Homme, & la coutume fait que je ne lui suis rien.

Le Plaisir.

Il est vrai qu'il m'écoute trop, vous donnez l'utile, & moi l'agréable; l'un le flatte plus que l'autre.

La Modération.

Il se partageroit mieux, si je le conduisois; le plaisir lui donneroit l'agréable, & je lui donnerois l'utile.

L'Obéis-

L'Obéissance.

S'il m'eût cru plutôt que lorgueil,
je l'eusse entretenu dans tous les
deux; il seroit heureux sans pou-
voir être malheureux.

La Complaisance.

Il se laissa gagner à mes charmes,
& il avoit une femme; cela suffi-
soit pour être complaisant.

L'Himen.

Mais d'où vient que cela n'est plus
de saison: où je suis, la complais-
sance n'a plus que faire.

L'Avarice.

C'est que l'Himen ne se conclut
plus que par mon moi; si l'amour
s'en mêloit, cela iroit autrement.

L'Amour.

Depuis que l'on a découvert ce
que c'est que le mérite du Sexe, l'a-
varice s'en mêle plus que l'amour,
l'on n'en veut plus que pour leurs
biens.

La Beauté.

Rien ne résiste à ma puissance,

& pour vaincre il ne faut que me
laisser voir.

Les Richesses.

J'emprunte vos mêmes paroles,
mes charmes sont même plus forts;
rien ne leur résiste, & je résiste aux
vôtres.

Le Destin.

C'est moi qui vous gouverne tous
deux, nul himen ne se fait que par
mon ordre. C'est moi qui ai fait
épouser Lucrèce à Lius, un mon-
stre de corps & d'esprit, & privé
de tous les avantages de la fortune :
j'ai fait plus ; il l'aime à l'adoration.
J'ai encore marié a Lucius une jeu-
ne beauté, riche & spirituelle, douée
de tous les avantages de la for-
tune & de la Nature, cependant il
ne l'aime pas : tout cela est de mon
stratagème ; enfin on me connoît
par tout.

La Réflexion.

On éprouve par tout votre pou-
voir, mais on ne le connoit nulle-
ment:

ment : on vous définit un certain je ne fai quoi, qui pousse, qui fixe, qui détermine, & qu'on ne connoit pas ; & vous êtes un héros en mal comme en bien.

La Malice.

Ce n'est pas tout-à-fait le destin. L'Homme depuis sa chute fut toujours mon sujet, & je tâche de le rendre l'ennemi de celle, qui fut mon ennemie dès sa naissance.

La Bonté.

Je ne suis votre ennemie, que parce que vous perdez l'Homme, & que je le conserve avec ma sœur.

L'Innocence.

Que de biens alloient pleuvoir sur lui, quel torrent de bonheur il eût goûté ; il étoit pour jamais heureux, s'il se fût conservé sous nos loix.

L'Envie.

Eût-il ressenti ce noble désir de s'élever, ce feu pour la perfection,

s'il se fût endormi dans le sein de l'oisiveté & du repos.

L'Emulation.

Il est vrai qu'il n'eût pas senti ce vers rongeur , qui le consume ; mais pour le désir de la perfection, je l'eusse toujours entretenu dans ses sentimens.

La Périfection.

Je l'eusse moi-même rendu accompli , & digne du Souverain qui l'avoit créé.

La Passion.

Mais , si je suis né dans l'Homme , il falloit bien qu'il sentît mon pouvoir.

La Victoire & la Récompense.

Si l'Homme ne trouvoit pas d'obstacles au bien , il ne mériteroit pas nos faveurs.

Le Courage & la Force.

Oui , mais sans nous il ne seroit jamais couronné & récompensé.

Le Cœur.

Vous êtes tous quatre les causes
qui

qui me font agir ; la Victoire & la récompense animent ma force & mon courage.

L'Espérance.

Mais ce n'est que par mon moi-même, car tel a travaillé pour la victoire, qui n'en a ressenti que l'attente & l'espoir ; le travail précède la récompense : pour moi je suis l'Homme jusqu'au tombeau, je suis un rêve flatteur qui l'anime, qui le fait agir, & qui le trompe souvent.

La Justice.

J'aurois sujet de me plaindre, car souvent vous lui faites entreprendre des choses, dont il a tout sujet de se repentir, quand elles sont faites contre mon gré.

La Chicane.

Oui, c'est l'espérance qui remplit les coches d'Evreux & du Mans, pour venir m'offrir des présents à Paris, & me reconnoître pour la Divinité de leur Païs.

L'Injustice.

Vous n'êtes que ma Sujette, & si je n'étois dans le cœur des Juges, vous ne seriez pas dans l'esprit des Plaidans.

Le Bon-droit.

Ce n'est pas la chicane, qui est dans les Chicaneurs, il n'y en a pas un qui ne dise que c'est moi qu'il cherche, & qu'il croit avoir, mais hélas ! quoique je me trouve quelquefois dans les Causes, je ne suis quasi plus qu'un phantôme dans le Bareau.

La Pratique.

Mes systèmes l'ont ainsi ordonné, le tems n'est plus que les loix soient sujettes à la droiture.

La Droiture.

J'ai le plus sujet de me plaindre, ce n'est pas Thémis seule qui fait pancher sa balance pour la faveur & l'intérêt, tous les Etats ne me connoissent plus. Dieux ! que dire de la Médecine ? mais il faut se taire, j'au-

j'aurois peur d'en trop dire.

La Médecine.

C'est votre plus court, je suis la fille du Ciel, honorée pour la nécessité; quelque éclairée que je sois, il est bien difficile de ne pas faire des fautes dans un art si douteux.

La Sincérité.

J'excuserois les fautes de vos Sujets, s'ils ne les commettoient pas si impunément, & s'ils les avouoient ingénument; je sai qu'il est presque impossible qu'un homme en connoisse un autre.

L'Ignorance.

J'ai si peur qu'on ne me blâme, d'autant que je suis presque inséparable de cet art, que je m'excuse ici d'avance, avant que l'on m'attaque.

La Présomption.

J'empêche que vous ne paroissiez, ou du moins que chaque Médecin n'avoue qu'il ne vous possède; où je suis, vous ne vous y trouvez guère.

La Maladie.

L'envie, qu'on a de me détruire, fait que l'on emploie souvent des personnes, qui sont plutôt mes amis que mes destructeurs.

Le Malade.

Le triste état, où je me trouve, fait que j'ai recours à tout ce qui me promet la guérison.

La Santé.

Et c'est justement l'amour, que vous me portez, qui fait que vous vous servez de tout ce qui souvent ne peut me rendre à vous.

Les Remèdes.

Il semble que vous vous adressiez à nous, nous n'agissons que prudemment, & quand nous sommes bien commandés.

La Vérité.

Mais vos Chefs sont aveugles; voilà tout le désordre, c'est ce qui cause la mort.

La Mort.

Il faut bien que les Hommes finis-

nissent, & je n'ai pas de plus fidèles Sujets, que ceux qui m'en procurent.

La Vie.

Mais étant votre principale ennemie, je n'ai pas de plus fidèles Sujets, moi, que ceux qui ne sont pas les vôtres.

La Nature.

Je suis maitresse de vous deux, & je sai faire & détruire mon Sujet, je veux dire l'Homme.

La Vigueur.

Je travaille à l'animer, & par ce moien à le conserver tant que je puis.

L'Indolence.

Vous le croiez, mais c'est bien plutôt le détruire que de l'animer; c'est mon fait de le conserver dans le sein d'une molle oisiveté.

Le Travail.

Ce n'est pas vivre, c'est languir, l'Homme est né pour le travail, comme l'Oiseau pour le vol, toute oisiveté l'énerve.

La Nécessité.

Je suis la principale cause pour-
quoi il vous recoit, autrement le
repos seroit bien son fait.

L'Industrie.

Ma fille la Nécessité parle juste ;
je sai aussi ce qui conviendrait à
l'Homme.

La Paresse.

Je vois que vous vous adressez
à moi, sachez que j'ai mes avanta-
ges aussi bien que mon ennemie.

La Diligence.

Vos avantages ne valent pas les
miens : j'éveille l'Homme, & vous
l'énerverez ; je le fais admirer, & vous
le faites mépriser ; enfin vous êtes
la source des désordres, comme je
suis l'origine des bonnes qualités
qui sont en lui.

L'Avarice.

Cette même diligence me sert,
aussi je l'envoie avec l'Homme jus-
qu'au bout du Monde, pour amas-
ser du mérite.

La

La Mode.

Vous voulez dire des richesses, c'est moi qui les fait appeller du nom de mérite, de sorte qu'il n'y a plus de vrai mérite, où il n'est plus de vraies richesses.

L'Or.

Il est vrai que je suis une créature insensible, qui cependant anime tout, je suis ici bas ce beau Tout si désiré, si utile: je pense que s'il en étoit là haut de même, pour parler trivialement, nous n'aurions les mois, les années, le Soleil, la Lune, les Etoiles, qu'en paient.

La Satire.

Il n'y a pas jusqu'aux Suisses, qu'on dit moins pénétrants que d'autres, qui cependant ne veulent pas marcher sans ce métal.

La Probité.

Hélas! c'est ce qui fait, que je ne suis plus qu'un prétexte: le faux brillant de cet Or obscurcit dans l'homme toutes les vertus, qui devroient

156 L'H O M M E E T
vroient faire son bonheur.

Le Contentement.

Qu'importe comme l'Homme me possède, s'il m'a perdu par la perte des vertus, il me recouvre par celui du Dieu commun de tout le monde, je veux dire le plaisir.

La Morale.

Il croit vous posséder, mais ce n'est qu'un faux bonheur, qui le charme, & ne le satisfait pas.

Le Siècle.

Vos sistêmes son trop sévères, on ne vous écoute guères, quand vous dites que l'argent ne contente pas.

L'Expérience.

Il faut que je tienne ici votre parti, & que je suppose un Cinique doué de toutes les vertus, qui se fasse admirer de ceux qui goûtent encore la Philosophie; d'ailleurs gueux comme un Peintre, pour ne pas dire comme un vrai Philosophe, voilà tout son mérite: son parallèle
fera

fera un Financier , qui ne connut point d'autre Philosophie , que celle qui lui procure un million de rente pour tout mérite: tout le monde décide pour ce système; il n'y aura point ou très peu de partisans de la Philosophie.

La Vérité.

Je viens de démasquer notre Sage, & reconnoître que tous ses systèmes pour la gueuserie & le Stoïcisme, ne sont que de secrettes voies pour parvenir à la vraie Sagesse des richesses.

L'Abondance.

Il n'est que trop vrai que les richesses divinisent l'Homme, dont je suis la Nourrice, c'est pourquoi je ne suis aimée qu'à cause de moi-même.

La Disette.

C'est pourquoi aussi je ne suis haïe qu'à cause de moi-même; je suis ce vuide affreux, qui fait désertter mon parti.

La

La Patience.

On a d'autant plus besoin de moi,
quand on tombe dans la diserte,
qu'on est en but à tout le monde.

L'Emportement.

Je suis aussi bien nécessaire aux
riches, je les fais distinguer par ce
ton d'arrogance, qui fait trembler
leur Vassaux.

La Douceur.

Quoique vous disiez, je me trou-
ve que quefois dans la pourpre, &
avec la Noblesse.

Les bonnes Mœurs.

Quoique je sois rarement à la sui-
te de la Fortune, il est encore vrai
que je m'y trouve quelquefois : le
sang & la dignité n'excluent pas le
mérite, comme il ne le supposent
pas aussi.

Les Conditions.

Pour nous, comme nous distin-
guons les Hommes, nous croions
qu'il y a attachées à chacune de
nous certaines vertus & certains
vices

vices presque inséparables.

L'Apparence.

C'est moi, qui en fait tout le lustre, & qui semble les rendre bien souvent ce qu'elles ne sont pas.

La Vanité.

Je vous rends nécessaire, puis qu'il faut enfin que je règne, ce n'est souvent que par vous que je brille.

La Présomption.

Je suis inséparable de ma sœur, & il est difficile de connoître la vanité sans moi.

La Société.

Je ne suis quasi rien, si l'apparence n'est de la partie.

La Civilité & la Courtoisie.

Nous sommes les plus nécessaires, comme le fondement de la vie civile & du commerce.

Le Commerce.

Il est vrai que l'Homme me soutient, mais je le soutiens aussi.

La Banqueroute.

Quoiqu'on croie que je nuise, ce-
pen-

pendant il ne faut que me recevoir une seule fois à propos pour s'installer.

La bonne Foi.

Ce n'est jamais de mon consentement, & je ne me rends guères familière avec vous; c'est je pense pour cela que je suis devenue si rare.

La Trahison.

C'est cette rareté, qui a servi à me rendre si publique & si utile aux hommes, qu'ils ne réussissent quasi plus que par moi.

L' Amitié.

Quoique je sois un présent du Ciel, que mes liens soient sacrés, cependant j'ai le malheur de vous voir à ma suite.

L' Amour.

J'ai le plus sujet de me plaindre, car enfin il entre encore moins de duplicité dans l'amitié, & elle subsiste plus longtems entre ses Sujets, que je ne fais avec les miens.

Les

Les Charms & les Graces.

Nous travaillons cependant à vous soutenir, étant vos plus fidèles Sujets.

Le Caprice.

Vous usurpez ma qualité, & l'Amour ne connoit point d'autre ami que moi.

La Fureur.

Il me reçoit tour à tour, & je cause souvent de grands effets.

Les Malheurs.

Nous nous en reposons bien sur vous, & c'est à la faveur de l'un & de l'autre que nous triomphons.

L'Infortune.

Quand je suis un homme par l'ordre de son étoile, ce n'est pas dans l'amour seul qu'il éprouve le malheur.

La Prospérité.

Rayez ce mot par l'ordre de l'étoile, car vous ne vous trouvez guères à sa suite; cependant il est encore vrai que j'ai aussi mon étoile.

Partie I.

L

le,

le , puisqu'il faut parler comme vous : mais disons mieux , qu'il faut que l'Homme ressente tour à tour nos effets , sans y mêler du destin & de la fatalité ; mais écoutons-le là-dessus :

L'Homme.

Mon Berceau me conduit au tombeau par une chaîne de bonheurs & de malheurs , en éprouvant tour à tour , pour ne pas dire ensemble , le vrai , le faux , le trompeur , le séduisant , la liberté , la tyrannie , le doux , l'amèr , l'utile & l'agréable , la raison , la passion , la vertu , le vice ; voilà les seuls caractères , qui font l'Homme , le plus ou le moins le différentie : plus de bonheur , moins de malheurs le rendent content ; le contraire produit un effet contraire : plus de liberté , moins de tyrannie le rendent libre ; moins de l'un plus de l'autre , le captivent ; enfin me voilà , & c'est par ces définitions la plus juste idée
que

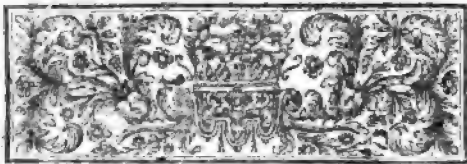
LE SIECLE 163
que je puisse donner de mon espèce.

La Fin & la Conclusion.

Nous sommes deux sœurs inséparables, rien ne se commence que nous ne le terminions; c'est ce qui nous fait parler ici dans notre rang, c'est-à-dire, comme la fin & la conclusion.

Fin de la première Partie.





L'H O M M E
E T
L E . S I E C L E .



SECONDE PARTIE.



C H A P I T R E I.

Des Abus du Siècle.



ATIUS près d'un Fleuve ra-
pide gronde , s'emporte,
s'irrite , veut par ses dis-
cours & ses menaces empêcher le
cours de ses ondes : portrait d'un

Partie II.

Stoï-

Stoï-

Stoïque, qui veut réformer le monde.

La scène du monde donne un mélange d'incidens , qui flattent , & qui trompent ; cependant on y voit du bon , du mauvais , du vrai , du faux , du séduisant : l'un rit , l'autre pleure , tous deux sans sujet ; l'un est battu de l'orage , l'autre l'évite ; l'un perd son bien , l'autre l'augmente ; l'un court après la Fortune , elle court après un autre ; l'un d'une main caressante nous poignarde honnêtement ; l'un aime les siens , l'autre n'aime que soi , un troisième ne fait ce qu'il aime ; l'un fait un Contrat , l'autre fait son Testament ; l'un meurt à vingt ans , l'autre se marie à soixante ; enfin le changement , le caprice , la nouveauté , & plus que tout cela un certain je ne fais quoi , font ce qu'on appelle le Monde.

Le bonheur & le malheur nous suivent , sans que nous nous en ap-

percevions. Dorius se croit infortuné, demain il se promet un bonheur qu'il fuit lui-même ; car demain il se croira toujours malheureux.

Il y a dans le monde peu de solide, un grand vuide, beaucoup de conjectures. Mestius vous considère, examine, apprend, retient, s'instruit ; cependant il avoue qu'il ne fait rien.

Le monde est un grand énigme, que chacun veut interpréter : celui, qui en approche le plus, est le plus éclairé, mais il n'est pas le plus raisonnable.

L'Univers est un grand tout, les idées que nous en avons souvent sont de grands riens ; c'est un tableau si vaste, une peinture si générale, si pleine d'attitudes diverses, & de mouvemens changeans, que nos conceptions n'ont presque jamais l'avantage d'en connoître la moindre partie : la variété des ob-
jêts

jets éblouit nos lumières, leur beauté nous ravit, leurs effets surprénans nous étonnent tellement, que toutes nos connoissances deviennent vaines, ou du moins douteuses.

Toutes choses ont une bonne & une mauvaïse interprétation, plutôt suivant le sens qu'on donne à chaque évènement, que par l'évènement même; delà vient que nous nous trompons si facilement, delà vient la source de tant d'opinions fausses, de pensées ridicules, & de jugemens erronnés.

La dispensation des biens, ou des maux, est encore plus inégale, qu'elle ne paroît: il est vrai qu'il est des personnes assez partagées de l'un & de l'autre, dont la vie est une égale épreuve du bien & du mal, tandis que d'autres ont tout à souhait, que la fortune leur rit malgré eux, à qui le comble de toute sorte de biens semble n'être encore

que le moindre de leurs bonheurs ; tandis que l'assemblage de toute sorte de calamités semble n'être que la moindre peine de certains , dont la triste situation & la misère font horreur à réciter. Tout cela prouve une providence , dont les secrets sont impénétrables.

Il y a un bonheur dans chaque mesure mal prise , dans chaque malheur même : chaque condition , quelque basse & abjecte qu'elle soit , renferme en elle-même un certain degré de félicité.

Cette variété & cette multitude d'incidens , que nous expérimentons dans la vie , est un charme & un attrait pour le désagréable & le rebutant : on blâme le monde , on hait ses maximes , & souvent on lui passe tout , parce qu'il nous amuse.

Le monde est divisé en Roiaumes, Provinces, Villes, Bourgs, Bourgades, Villages, Hameaux, Tanières, si vous voulez ; dans tout cela

la on n'y trouve que de l'homme, je veux dire des vertus, des vices, & toujours de la passion.

La moitié de la vie se passe à connoître ses devoirs & les moïens de réussir, le reste se passe à se délibérer, & de projets en projets on passe la vie à rien, c'est-à-dire, à se délibérer.

Comme le bien & le mal se succèdent, c'est ce qui fait que chacun expérimente le bien & le mal tour à tour.

Ce grand Tout est rond, je veux dire l'Univers, aussi tout y tourne, tout y verse, tout y périt : le plus certain, c'est qu'il n'y a rien de certain au-delà ; tout est erreur & conjecture.

On passe sa vie à se défendre des uns, & à nuire aux autres ; on meurt après avoir causé autant de mal, qu'on en a souffert.

Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter ; si elle est dou-

ce, il est fâcheux de la perdre : tout cela prouve une compensation de toutes choses.

Tel critique & blâme les défauts des autres, qui ne se reconnoit pas sujet aux mêmes défauts, quoiqu'il le soit en effet.

Attendez, m'a dit un Ami, à faire votre Ouvrage sur la fin de vos jours, vous serez plus versé dans la connoissance des mœurs. Ne savez-vous pas, lui ai-je dit, qu'on n'innove plus en bien, comme en mal, tout est dit & fait depuis plus de six mille ans. Messaline s'est prostituée à Rome longtems avant la Marquise de . . . à Paris : le monde est une œuvre comique, quelquefois tragique, il n'y a que les Acteurs & les décorations qui changent.

Il y a dans le monde une variété d'objets, un mouvement continu de tous les Etres, certain nombre de bonheurs & de malheurs, qui ôtent aux uns pour donner aux au-

tres.

tres. Un coup fatal console Alinthe & désespère Gélamire: le même bonheur qui avoit rendu B..... Favori du Prince, l'exile aujourd'hui de la Cour. Je crois avec Mr. de Fontenelle dans sa Lettre à Mr. le Marquis de la Farre, que Dieu a créé une fois & pour toujours certaine quantité de matière, tantôt Homme, tantôt Cheval, tantôt Bois, Fontaines, Pierre, &c. elle jouit du privilège alternatif de l'Âme raisonnable, animale, & végétative; les accidens surviennent, qui meuvent & agitent tellement tous les Corps sublunaires, qu'ils font ce que nous appelons productions, durée, & annihilation.

Comment, continue le même Mr. de Fontenelle, tous les Hommes qui n'existent que successivement, puisque les mêmes corps de nos Pères nous servent & serviront à nos Enfans; comment, dit-il, tous ces Hommes qui n'ont occupé

pé

pé tour à tour qu'un certain nombre de corps, pourront-ils paroître tous ensemble au jugement ? Son sentiment est, que nos coprs n'étant plus sujets alors aux infirmités & misères de la Nature, plus de Forêts pour nous chauffer & bâtir nos maisons, plus d'Eau pour nous rafraichir, plus de Montagnes pour nous fournir par leurs Mines les trésors dont nous avons besoin, enfin mille autres choses qui demeureront superflues, & serviront à la construction des Corps.

Il paroît par ce Siftème, qu'il n'y a que la forme qui souffrira, la matière existera toujours. Quoiqu'il en soit, je ne m'érige point en Philosophe, je laisse ce sentiment problématique, me contentant de l'exposer simplement.

O heureux tems que celui de nos Pères, qui voioient régner l'innocence & la bonne foi, dit-on ; pour moi je crois que l'antiquité n'étoit sage,

sage, que parce qu'elle est éloignée de notre Siècle : plus un objet est éloigné, moins il paroît tel qu'il est. Les Hommes étoient hommes aux tems des Séneques, ils le seront toujours, quoique nos Neveux diront aussi, O heureux tems que celui de nos Pères !

Notre commune Mère la Nature agit toujours avec de justes règles ; mais rarement, pour ne pas dire jamais, jugeons-nous avec ces mêmes règles.

Elle nous accorde en naissant certain nombre de connoissances utiles, toutes les autres découvertes tiennent plus de l'agréable que de l'utile.

L'amour, que l'on a pour l'immortalité, prouve assez que nous avons dans nous quelque chose qui l'est, je veux dire l'Ame.

Les plaisirs ne doivent pas être approfondis, il ne sont pas assez réels ; il ne faut que les effleurer.

si l'on ne veut pas en goûter la lie,
& en découvrir le ridicule.

Dans de certains tous le point central est vertu, le défaut & l'excès de ce milieu sont vices : dans d'autres, la Vertu tient son rang, je veux dire, le milieu ; toutes extrémités sont vices.

Souvent on voudroit n'être pas trompé, quand on cherche le plus à l'être : le masque & le déguisement assaisonnent bien les plaisirs.

Il faudroit faire l'analyse des corps, pour en discerner les opérations secrètes : tout Esprit est Esprit, aussi puissant, aussi voulant dans un enfant, que dans un Homme, dans un stupide comme dans un spirituel ; il n'y a que la différence des organes tellement affectés ou disposés, qui empêchent ou retiennent ses opérations. Semblable à deux prisonniers, dont l'un a plus de jour que l'autre dans son cachot, la raison raisonne toujours, elle

elle est toujours en mouvement, quelquefois elle ne fait ce qu'elle doit faire, elle a besoin pour lors de l'art de douter ; mais pour douter il faut être dans l'inaction, & l'esprit agit toujours ; source de faux préjugés.

Molière assembloit les Hommes dans un certain lieu, leur faisoit payer encore le tout pour leur faire voir leurs sottises : pour moi, je leur vais dire, mon Ouvrage sera éternel, puis qu'il traite des sottises des Hommes.

Sans biens, sans Noblesse, un peu d'esprit pour se tirer d'affaire, tout cela devoit faire le bonheur de Pratte : il se produit, cherche sa fortune, la trouve ; pour son malheur il devient Favori du Prince, il a des envieux, enfin il perd la tête, qu'il eût conservée longtems dans l'obscurité de son premier état.

Si la Vérité n'est pas le partage des hommes, du moins ils ont le fan-

fantôme de la Vérité : dans cinquante mille ans il viendra un Philosophe, qui se vantera d'avoir découvert la Vérité ; il aura des Sectateurs, qui croiront que lui seul a dissipé les erreurs, & qu'on ne commence qu'à voir clair.

C'est la raison qui doit gouverner, cependant elle est gouvernée ; au reste on ne répond que des dehors.

Tout bien pesé & considéré, le bonheur présent de l'Homme consiste dans ces deux mots, *Argent & Santé* ; tout son mal vient de *Pauvreté & Maladie*.

Tu t'ennuies, sans doute Lecteur, la Morale n'a rien que de sérieux d'elle-même, elle devient ennuyeuse quand elle nous reproche nos défauts ; non, il ne faut pas changer de Païs, ni courir les Mers pour trouver un Homme, il en est par tout, je veux dire des défauts.

Quelques-uns ne veulent que les dehors de la Vertu, d'autres ceux du vice,

vice, d'autres ne sont ni l'un ni l'autre, quelques-uns n'en ont que les apparences.

Il vous est bien aisé, me dira un Lecteur, de médire: ou votre Morale doit vous corriger, ou vous êtes le plus ridicule de tous. Je réponds que la raison me doit corriger, & que les passions s'y opposent.

Le monde est un composé de bon, de mauvais, de vrai, de faux, de beau, de ridicule. Travaillez, appliquez-vous aux Lettres, me dira un Père, dont la vie est toute opposée à ce qu'il m'enseigne; soyez chaste & tempérant, me dit un Directeur, dont les dérèglemens pour être secrets n'en sont pas moins blâmables. Tel sortira d'un lieu de débauche, prendra mon Livre, y lira que la raison est notre guide, que la débauche l'abrutit, que l'excès des plaisirs perd le corps & l'âme; que cet Auteur pense juste, dira-t-il, cependant il retourne à

l'instant au Lansquenet ou à un hon-
teux Berlan. Il est vrai qu'on n'en-
tend autre chose, que le Récolet
tonner & fulminer dans les chaires
contre les Mœurs perverses; mais
il est payé pour cela, son but est
de plaire & d'être récompensé; heu-
reux, si par là il peut se tirer de
l'obscurité du cloître, où la bien-
séance & un peu de scrupule le re-
tiennent plus que ses vœux.

La réponse de Rousseau confirme
ce que je dis, qu'il avoit fait ses
Epigrammes sans malice, & ses
Pseaumes sans dévotion. La Mar-
quise de... va écouter avec le même
empressement le Père Terrasson à
St. Roc & P... à la Comédie. La
vie est un mélange de vertus & de
vices, & l'on meurt après s'être
exercé dans l'un & dans l'autre.

On peut être aussi malheureux,
s'il n'y avoit que de la vertu, qu'au-
jourd'hui avec la vertu & le vice. La
variété des objets, la différence,
des

des mœurs, des conditions, des âges & des tempéramens, fait que les uns sont tout bons, les autres tout mauvais; quelques-uns l'un & l'autre; d'autres ne sont, pour ainsi dire, ni bons ni mauvais, point de vices sans quelques bonnes qualités, point de vertus sans défauts: tout cela fait un arrangement dissemblable, une uniformité imparfaite, enfin un tout parfait; beau sublime qui ravit, c'est l'Univers.

Le Masculin & le Féminin sont faits pour s'impatiser: l'Homme & la Femme se solivent antipatisent; comme Genre ils sont faits l'un pour l'autre, comme espèce, l'un cherche à critiquer l'autre.

Voiez cette Pompe funèbre, me dit Cyprien, ce convoi magnifique est un jeune Abbé de dix-huit ans, qui vient par sa mort de restituer à l'Eglise dix mille écus qu'il consumoit auprès de la Baronne M... qui

le tua hier sur son Canapé d'un coup d'Evantail.

Notre bonheur nous fuit , mais nous le fuions en le cherchant ; nous n'omettons rien de ce qu'il faut pour le perdre : ce ne sont pas les biens qui le font , c'est la raison , plus on en a , plus on est content.

Ergaste est infidèle à sa Maitresse , qui l'aime : Canitius aime une ingrate , qui le méprise , parce que les rebuts excitent la passion de l'Homme , & les faveurs l'étouffent.

La Nature a tellement travaillé à notre bonheur , qu'elle nous a donné l'orgueil pour nous empêcher de connoître nos défauts ; cependant c'est une passion , qui fait hair les autres , que nous corrigeons moins pour qu'ils se corrigent , que pour leur persuader que nous n'avons par les mêmes défauts , dont nous les reprenons.

L'intérêt aveugle & éclaire successi-

cessivement , les uns profitent de l'aveuglement des autres. Un homme intéressé joue toute sorte de rôles, même celui de désintéressé : trop de passions le poussent sans le déterminer ; son esprit le porte à un but , son cœur à un autre ; il méprise la même chose, qu'il estimoit auparavant. Ou la succession des tems change bien le prix des choses , ou l'Homme a dans lui un fond de légèreté & d'inconstance , qui ne finit que quand il n'est plus sujet au même tems.

La sincérité, telle qu'elle doit être, est une chimère : ceux , qui croient l'avoir , n'ont tout au plus qu'une feinte dissimulation , pour entrer dans les secrets des autres.

La bonne foi, la vérité, le désintéressement sont à peu près semblables à l'apparition des Esprits, tout le monde en parle, sans en avoir vu, on ne voit que leurs phantômes.

Icaris demande des conseils à Palide, moins par une déférence soumise pour les lumières de Palide, que pour qu'il approuve les siens ; & Palide lui en donne moins par désintéressement, que par le motif de l'orgueil & de la vaine gloire.

La finesse est une espèce de masque, s'est un mensonge continuel ; mais la plus subtile, est de feindre, de tomber dans les pièges qu'on nous dresse.

Il est des caractères si grands parleurs, qu'ils aiment mieux parler d'eux-mêmes que de garder le silence : d'autres ont de l'esprit & du savoir, ils sont véritablement habiles, mais cependant ils se trouvent embarrassés sans la compagnie des sots ; tant il est vrai qu'il manque presque toujours quelque chose à nos perfections.

La constance n'est pas toujours bien nommée, car on l'on s'attache à une personne, parce que l'on y dé-

découvre tous les jours de nouvelles perfections, qui retiennent, & pour lors c'est une inconstance fixée, ou bien une constance, qui va de qualité en qualité; ou l'on se dégoûte d'un objet, & l'on continue malgré le dégoût par fantaisie, ou par crainte d'être raillé, alors c'est une constance forcée. Léandre a aimé vingt ans Talie, il est las de l'aimer, il n'a point sujet de rompre, il la décrit secrètement pour justifier son inconstance.

Nous tirons souvent de grands avantages des vices, leurs mélanges avec les vertus ressemblent aux antidotes composés de poison; la raison & la prudence en tirent des préservatifs fort utiles.

La Nature semble nous avoir prescrit des bornes dès notre naissance pour la Vertu & pour le Vice; de là vient qu'elle nous suscite de tems en tems des Héros en mal comme en bien.

Une honnête médiocrité doit suffire à l'Homme : la vie & l'habit doivent faire tout son essentiel , la manière de les avoir n'est qu'accessoire. Cependant rien ne trouble plus que la manière de la vie & de l'habit. Une table , capable de sustenter dix familles , ne suffit pas à Petrarque , tandis qu'Egine se contente de pain & d'eau sous le chaume : la Toison des brebis la plus simplement préparée couvre Nuge , & le garentit du froid & du chaud , tandis que l'Or & la Soie suffisent à peine à Porgue. Mais , puis que les distributions sont si inégales , il faut bien que les uns en soient mieux pourvus que d'autres , & , si un grand équipage suffit à peine à Criton , Trogus se suffit à lui-même , & fait son bonheur dans sa ténuité.

C'est l'ordinaire de blâmer ce qui nous déplaît : or il arrive que peu de choses nous plaisent , ce qui fait que nous blâmons presque tout.

L'U-

L'Univers est une hôtellerie, où chacun loge à son tour, & l'on n'y est considéré, qu'à proportion de la dépense qu'on y fait, ou de l'apparence que l'on y a en entrant.

Les maux secrets sont plus fâcheux, que ceux dont on peut s'expliquer. Varus, Mari à l'antique, croit son honneur blessé, parce qu'un tiers a ravi celui de sa Femme; cependant il s'afflige, il n'ose s'expliquer, il fait que ce mal n'est rien quand il est caché, & qu'il est tout quand il éclate: un morne silence, une profonde mélancolie le sèche, le ronge & le mine; sa douleur est d'autant plus vive, qu'il la croit incurable, tout se ressent chez lui de son malheur: la gêne, la contrainte accablent une de ses Filles, dont les appas naissans méritoient un autre sort, cependant elle devient semblable au Père, elle meurt mille fois avant sa mort: envain a-t-on recours à l'acier préparé, à

la saignée du pied, Volcus seul peut la guérir; laissons lui cet Amant, les intrigues à la Mère, & faisons du Mari un homme à la mode. Par ce triple secrèt tant de maux s'évanouiront bientôt.

On prend toujours le parti de se flatter dans les choses, qu'on désire ardemment. Un Amant, par exemple, rarement interprète mal les rigueurs d'une Maitresse, dont il veut être aimé.

Après avoir parcouru tous les états, fait la guerre à tous les défauts, je serois content de trouver un Homme, ma bile & ma plume se calmeroient; mais enfin rien de plus facile de trouver un homme: oui, mais un homme qui ne fût pas homme: je m'entends, l'on m'entend; hélas! je demande l'impossible.

L'Art de louer à propos est très difficile à aquérir. Il faut qu'un flatteur sache agréablement prévenir le
le

le secrèt déplaîsir que nous avons presque tous d'entendre louer les autres, qu'il ne place les louanges qu'en passant, & si à propos, qu'il semble qu'elles lui échapent.

L'art des mines est aujourd'hui le plus étudié. Tel veut paroître ce qu'il n'est pas, & ne pas paroître ce qu'il est. Il est une éloquence de geste & de manière, qui s'exprime mieux que la bouche. Les yeux sont souvent des Orateurs muets & persuasifs. L'abord de Dantise m'a frappé, tout m'en a plu; je l'ai reçu, il est entré dans mes affaires, il m'a dupé. J'ai depuis vu Pendocle, dont la physionomie démentoit le caractère, je l'ai méprisé: c'étoit cependant un homme d'un mérite & d'une probité consommés; tant il est vrai que l'abord trompe. Cependant il entre de la mine dans tous les états, parce que ce sont des hommes qui les composent, & qu'ils ont tous la leur.

leur. Outre cela , chaque condition porte sa mine, & son caractère. La mine d'Erostrate ne promettoit rien de bon , elle n'étoit point trompeuse : il est entré dans un parti, il s'est composé , il a eu la mine d'honnête homme ; il en avoit une autre , quand il vint de son Païs , pour être Laquais chez un Fermier Général.

Les vertus & les vices ont leurs saisons , comme les fruits & les modes. Ce sont des gîtes , où l'homme doit nécessairement loger pendant le cour de sa vie : je doute même , s'il renaîssoit , qu'il lui fût permis de choisir l'un , & d'éviter l'autre.

L'envie a un degré au-delà de la haine : l'une prend fin , quand l'objet périt ; l'autre subsiste encore après la mort de la personne , ou de la chose que l'on envie.

La manière d'avouer ses petites fautes est un orgueil déguisé , qui tâ-
che

che de persuader que nous n'en n'avons pas de grandes.

Le caractère d'une grande ame, c'est de regarder la prospérité des autres sans envie, la sienne sans orgueil, leur infortune sans plaisir & avec compassion, de même que la sienne propre.

On juge mieux de l'Homme par la manière qu'il se comporte, que par ses grands talens & ses richesses. Souvent ce qui nous arrive tous les jours de moins considérable, & qui n'est que bagatelle, nous agite & nous transporte davantage, que les choses les plus funestes. Dime voit avec tranquillité son bien & les siens périliter, qui s'irrite à la moindre faute d'un Domestique : La Marquise de P. . . avoit mis en terre son Mari d'un œil sec & d'un air d'Héroïne, elle fond en pleurs aujourd'hui pour un Sérin, qui lui est mort, à cause dit-elle de sa voix & de son plumage.

L'O-

L'Opiniâtreté est le partage de ces gens, qui semblent parfaits en apparence : ils sont incapables de recevoir des avis, encore moins des corrections, leurs grands biens semblent les avoir mis au dessus de tout le monde : rien ne doit cependant mieux les humilier, que le soin qu'ils prennent eux-mêmes de se faire valoir dans mille bagatelles ; ils ont commencé par les guenilles, & finissent dans la dorure : c'est même ce qui entretient le commerce aussi bien que nos réflexions, & je pense que la fréquentation & la société des hommes finiroit, s'ils n'étoient tous les jours la dupe les uns des autres.

L'inconsidération souvent & le défaut d'attention font réussir des choses, qu'une trop mûre délibération empêcheroit par les obstacles qu'on y trouveroit : un esprit inconsidéré pense seulement, agit sans réfléchir, & réussit ; un jugement

mûr

mûr pense, réfléchit, examine, sent naître les difficultés avec ses réflexions, de sorte que souvent il n'agit point, ou s'il agit, il ne réussit point : la bizarrerie du sort sert autant que nos lumières dans la réussite des évènements.

Le comment fait tout dans la vie, on juge moins des choses mêmes, que du comment elles sont faites. Blandine a trompé son Mari pendant vingt-ans ; le comment a toujours caché ses amours : c'est ce comment qui fait valoir une charge le double de ce qu'elle produit ; c'est encore le comment, qui de Laquais nous rend Partisans ; c'est enfin le comment, qui embellit & qui couvre tout, puisque les hommes jugent aujourd'hui de toutes choses avec ce comment si nécessaire.

L'idée & l'imagination font tout notre bonheur & notre malheur ; rien de plus utile que de connaître les choses comme elles sont ; notre
idée

idée nous les représente bonnes, quand elles sont mauvaises, souvent les croions-nous mauvaises quand elles sont bonnes ; l'un & l'autre nous trompent toujours, de même que la probité de la plupart, qui est moins fondée sur un mérite solide, que sur une apparence de mérite.

Le courage semble être le partage des Hommes, comme la pudeur celui de la Femme ; l'une & l'autre qualité est souvent mal soutenue : il est des Hommes timides & poltrons ; il est des Femmes hardies à hasarder ce qu'elles ne peuvent perdre qu'une fois.

Ces mots du hazard, *force occulte*, *sympatie*, & d'autres semblables, ne sont guères capables d'exprimer quelque chose de positif : nous n'avons pas des lumières assez étendues pour approfondir dans les secrets du destin, & je pense que ces mots n'ont été inventés, que pour dire du moins quelque chose quand
 en

on ne fait plus que dire.

Tel croit railler à propos & spirituellement, qui n'est qu'un sot effectivement ; car souvent veut-on railler, quand on ne fait plus que dire.

Le bien & le mal doivent être commun dans la distribution ; cependant on ne s'attribue que le bien ; on murmure contre le mal ; effet funeste des passions.

Je distingue deux mérites dans un homme de mérite, celui qu'il a naturellement, & celui de le faire valoir : il est un certain jour, un certain profil pour regarder les grands hommes, hors de ce point de vue ils ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent : c'est plutôt la rareté que la beauté d'une chose qu'on estime ; c'est je pense une raison pour laquelle on fait tant de cas d'une honnête Femme.

J'ai étudié les défauts de l'Homme dans le silence ; je tâche de les

corriger par des exemples familiers je guéris les Jaloux par les exemples funestes de la Jalousie, la coquette par l'exemple des Coquettes, l'Avarice par l'Avarice. Je prens des armes pour combattre le vice dans le vice même, le portrait du monde me sert à le reformer. L'Homme réfléchit moins sur ses défauts, que sur ceux des autres, & lorsqu'on lui fait appercevoir qu'il est coupable de ce dont il accuse les autres, il faut qu'il soit ou incapable de raisonnement, ou capable de correction.

Le commerce soutient l'Homme, & l'Homme le soutient, c'est l'ame du trafic, ce qui rend les États florissans, & la Terre & la Mer habitables; cependant une suite de bonne foi & de tromperie en est la baze, on cherche l'un & on tâche d'éviter l'autre. Tel n'eût jamais réussi sans une Banqueroute même frauduleuse. Agénor a réussi par sa bonne foi &

& sa probité. Les voies de la Fortune tiennent plus du caprice que de la raison, souvent autant de l'un que de l'autre. Voulez-vous rendre Encire content, il lui faut des millions, puisqu'une honnête fortune ne le rend que plus inquiet. Vous satisferez mieux Tibule, qui n'a rien, la moindre possession comblera ses desirs. J'ai plus, je veux avoir davantage; j'ai moins, peu me suffit. Plus les passions sont violentes, plus leurs effets sont funestes, plus elles sont anciennes, plus elles sont difficiles à déraciner.

Tous les états semblent contenter les desirs, mais ce n'est que de ceux, qui n'exercent point les arts. Lesbius se plaint du Bateau, qu'il fréquente, il en fait voit la peine & le peu de profit; il exalte au contraire la Médecine, il n'y connoit point de travaux, ni de soins, il en conçoit au contraire tout l'honneur & le lucre. Chassau, Docteur en

Médeciné, est dans les mêmes sentimens pour Lesbius ; *Nemo sua sorte contentus.*

Le demain fait toute l'occupation de l'Homme, ses desirs le mènent à la fin de sa vie par une suite de demains, où il se promet toujours un degré de félicité, qu'une trompeuse espérance lui refuse, de même qu'elle lui promet.

Ce qui fait que nous sommes trompés dans nos espérances, c'est que nous nous formons tous un bonheur chimérique, qui ne nous arrive presque jamais, où du moins tel que nous le désirons, parce que notre bonheur est dans nous, quand nous le cherchons hors de nous, qu'il est présent, quand nous le croions futur : souvent il consiste dans la moindre circonstance que nous omettons, quoiqu'essentielle pour notre repos. Chacun seroit content, si on ne s'opposoit à son propre bonheur, si on ne manquoit ce
qui

qui est le plus nécessaire pour y parvenir ; enfin l'idée d'un bien plus grand nous fait perdre le véritable.

Un grand sujet d'étonnement , c'est de voir tant de morale & si peu de perfection ; la seule raison je pense que c'est , qu'on ne s'applique jamais ce qui regarde nos défauts : on attribue toujours aux autres ce dont on a soi-même le plus de besoin , les autres nous paroissent ce que nous ne voulons pas nous paroître à nous-mêmes , je veux dire vitieux.

Sévérus critique , blâme , condamne , désapprouve tout ce qu'il comprend , mais il est fort borné ; c'est pourquoi il comprend très peu de choses , & ne voit pas qu'il est seul blâmable & condamnable. Un sot a quelquefois le bonheur de plaire , il n'en a pas le talent ; un homme d'esprit en a le talent , il n'en a pas le bonheur.

Tous les évènements donnent chacun leurs réflexions, de sorte que tout est plein de morale & de désordres : jamais plus de réflexions, jamais moins d'amandement.

Les vertus ne sont plus que de beaux tableaux, on les admire, on en aime tout, excepté la pratique, de sorte qu'elles sont aujourd'hui plus admirables qu'imitables.

Il faut être insensible, pour ne pas goûter ces sentences; mais il faut être plus qu'insensible de les goûter sans en profiter.

Nous cherchons à passer le tems, & le tems nous passe; la vie nous trompe, l'espoir nous amuse, nos desirs nous tourmentent : nous sommes toujours en but à nous-mêmes, ce n'est qu'à la fin de la vie qu'on reconnoit qu'elle n'est qu'une fumée, un vent une ombre, un rien; semblable au Théâtre, qui fait connoître au dernier acte, que toutes ses décorations n'étoient que statues & toiles peintes. Prin-

Printius, couvert d'or & de soie, brille, éclate, il porte son mérite avec lui: ôtez lui son habit, vous lui ôtez son mérite; cependant on le respecte, on l'estime, disons plutôt que c'est son habit, puisque Fulvius qui a du mérite, qui vaut par lui-même, & dont l'habit ne vaut rien, n'est ni estimé, ni respecté; l'apparence fait tout. Rien de plus difficile de détailler & de circonstancier les abus. Leur multitude & leur variété sont deux obstacles, qui nous empêchent d'en spécifier les moindres circonstances, quoique les plus essentielles quelquefois.

Après avoir considéré la nécessité indispensable d'effrayer des malheurs, je soutiens qu'il n'y a de véritables malheureux, que ceux qui ne l'ont jamais été.

L'imagination éclaire, frappe, touche, produit les préjugés & les apparences; par elle l'on est ce que

l'on ne paroît pas, en paroissant ce que l'on n'est pas; c'est la mère des chimères & des songes.

La moitié du monde vit d'imagination, l'autre moitié ne croit pas en vivre, quoique tout homme en général se repaît d'idées & d'apparences.

Le vice s'est trouvé jusques dans le Paradis, pour faire tomber le premier Adam: depuis ce tems il a été transmis à tous ses descendants; source de tous les vices que l'orgueil.

La méchanceté a cela d'équitable, qu'elle se punit toujours elle même; elle conduit au supplice, & sert de boureau à sa peine.

Un homme, qui n'a point de mérite, est méprisé, avili, on voit son peu de valeur: cet état est triste; il en est un plus fâcheux, c'est d'être pauvre.

Cessons, ma plume, quel besoin de circonstancier les moindres abus:
laissez

laissez C . . . mettre de la chaux & des blancs d'œufs dans son Vin , pour le rendre clair & fumeux ; que P . . . vende du Chat en pâte pour du Lièvre exquis, c'est moins les défauts que leur excès qu'il faut blâmer. On passeroit à la Marquise D . . . de n'avoir que cinq ou six Galans, au Comte D . . . de ne perdre que le quart de son bien chaque nuit , il faut bien que l'esprit s'amuse ; c'est ce qui fit que la Baronne D . . . joua ce qu'on ne peut gagner qu'une fois aux Dames, elle ne cherchoit aussi qu'à s'amuser.

Vatius a passé toute sa vie à se délibérer, il n'eut jamais que des velléités d'effets ; il vouloit enfin ce qu'il n'a jamais fait , & il est mort en se délibérant.

La raison pourquoi les Grands voient d'ordinaire moins clair que d'autres dans leurs affaires, c'est qu'ils ne les voient que par d'autres , & que c'est moins leur intérêt propre

que le sien qu'un Intendant consulte.

Il est des défauts criants dans de certains états, qui imposent cependant silence : l'éclat, la dignité des rangs & des sujets, qui les occupent, font éclater tout bas un Auteur, que la vertu & la droiture conduisent ; & , pour parler tout-à-fait ce système, plus on est puissant, & plus on ose ce que les autres n'osent.

La haine est une passion qui vient par degrés, le tems souvent la fortifie & la rend incurable ; si elle naît tout à coup, elle s'éteint plus facilement.

L'art de gagner les cœurs est plus étendu, plus profond, & plus difficile, que celui de gagner du bien ; l'un tient tout du mérite, l'autre ne dépend que du caprice & de la fortune.

Si la pauvreté est un bien, du moins suivant la Morale chrétienne,
on

on peut dire que c'est de tous les biens celui qui est le moins envié & le moins recherché.

L'Ipocrisie est le masque de la vertu, ôtez le masque, vous ôtez la vertu, il ne reste plus que le vice, je veux dire l'Ipocrisie démasquée.

Le Destin suit l'Homme, & l'homme suit son destin, ils sont tous deux inséparables, savoir, si l'un gouverne l'autre, ou si c'est le contraire: cette question sort de mon sujet, & notre siècle la rendue trop épineuse pour oser la résoudre.

A quoi servent tant de pages, pour apprendre que l'homme est l'esclave des passions, la dupe de ses desirs, pour mieux dire, souvent qu'il n'est qu'un sot: il ne faut que converser avec Clitandre, il est l'original du portrait dont je peins les copies.

Je ne veux pas laisser passer Vo-
clès, que j'apperçois dans toutes les
boutiques des Foires St. Germain &
St.

St. Laurent : il ne fait commerce que de Galanterie , il n'a rien moins que quelque chose à acheter , & il marchandé les faveurs de la L... & de la M... plutôt que leurs Tabatières & leurs autres bijoux.

Nous avons tous en naissant une certaine aptitude pour un certain genre de vie : si nous le manquons, rarement réussissons-nous ; les préjugés cependant , les faux conseils , la dépravation de nos pensées font que rarement embrassons-nous cet état , que le fort avoit destiné à notre disposition ; source de mécontentemens & d'erreurs.

Il est un certain ordre , avec lequel chaque chose doit être faite , hors de cet ordre les choses perdent de leur perfection : elles ne laissent pas de conserver de leur beauté , elles semblent même avoir aquis un certain degré de perfection ; ce qui me fait dire , que ce qui est moins susceptible d'arrangement , semble en-
core

core néanmoins renfermer une certaine économie, que la sage nature ne peut refuser.

Un amas de résolutions & de projets, nous fait passer notre vie dans une inaction de ces mêmes projets : l'esprit en conçoit un trop grand nombre, la multitude empêche leur effet ; on se promet souvent dix années de travaux, quand on n'a plus que dix jours à vivre.

Les passions sont bien plus passions pour celui qui les ressent, que pour celui qui en parle : c'est quelque chose d'en discourir, c'est tout de les éprouver.

L'inquiétude suit l'amour, chaque Amant est visionnaire sans fondement, il craint beaucoup & il espère de même.

La raison pourquoi l'homme est souvent la dupe des plaisirs de l'amour, c'est que les femmes sont toutes extérieures : tout ce qu'on en voit charme, le dedans rebute, les dé-

défauts secrets prévalent sur le mérite apparent, l'écorce en fait toute la valeur; il est vrai que la beauté éblouit, aussi est-elle faite pour punir les curieux qui s'y arrêtent.

Timon s'est marié, Voile s'est jeté dans un Couvent, Endocle s'est précipité du haut d'une tour; la passion fit marier l'un, le caprice froqua l'autre, & le d'efespoir finit les jours d'Endocle.

Les grands effets semblent être le partage du sexe, aussi je pense qu'on peut pour plusieurs raisons comparer une femme à la poudre à canon; la plus juste, c'est que plus on la ressert, plus elle éclate.

Un homme, qui heureusement a été assez malheureux, pour ainsi parler, pour ne connoître d'autre folie bien que la vertu, d'ailleurs plein de savoir, veut prendre un parti au commencement de sa carrière: il parcourt les conditions & les états; Thémis, aussi bien que le

le Commerce & la Finance lui paroissent vuides d'équité : Galien , par ses aphorismes suspects , lui montre le peu de solide de cet art douteux ; enfin , pour ne parcourir pas chaque condition , il apperçoit dans toutes un vuide d'équité & de droiture ; il est en doute , il hésite , ne prend aucun parti : ses paroles contiennent une Morale inutile en ce siècle , il passe enfin ses jours avec le seul titre d'homme de vertu & de mérite , qui à peine peut fournir à un simple nécessaire ce qu'un léger patrimoine ne pouvoit faire ; il meurt inconnu , ignoré , & digne d'une autre fortune.

Un homme sans intrigue est un corps inanimé. L'intrigue occupe l'homme , l'instruit , le perfectionne ; c'est l'ame de la vie civile , c'est ce qui a fait dire à un Politique , que l'homme étoit un animal intrigant.

Il est une certaine disproportion dans l'arangement de chaque chose ;
une

une certaine convenance dans leur différence, enfin un certain ordre dans leurs désordres mêmes, qui surprend, & dont on ignore les causes. Chaque événement tend à sa fin, quoiqu'un obstacle vienne le traverser, qui souvent lui en procure un autre : toutes choses ont leurs issues prévues ou imprévues. Issedon s'embarque pour Tunis, un orage l'écarte de sa route ; il alloit trafiquer en Turquie : il erre sur cet inconstant élément, enfin il aborde le Madagascar, il y vend, il achete, revient en France, & fait sa fortune, il se fût ruiné à Tunis : cependant le gain l'encourage, il se remet en Mer, il retourne aux Indes, il s'y ruine ; il eût profité à Alger. On peut dire que la Mer est le théâtre des incidens, le trône de la fortune, qu'on peint flottante sur ses eaux.

Peucestus est né sous une planète goulue, il a mangé dès son berceau,

teau, son ventre fut son Dieu: la mort l'a surpris à table; il ne connut jamais d'autre bien, & il est mort en faisant son Paradis.

Le monde a toujours été semblable; il y a toujours eu du bon & du mauvais: les Mœurs sont toujours telles, qu'on ne doit s'étonner que de ce qu'on s'étonne encore.

Les Héros sont moins qu'hommes, quand ils se laissent abattre par l'infortune: ils sont plus qu'hommes, quand ils la supportent courageusement; mais à cette vanité près qui les fait agir, ils ne sont toujours que des hommes.

L'amour, que Fuscus porte à son Prince, est moins pour le service qu'il souhaite lui rendre, que pour celui qu'il en espère.

La paresse est une létargie de l'ame, un assoupissement des sens. Ce Vice fait honte à ceux mêmes, qui en sont coupables, de sorte qu'un

pareilleux anime toujours les autres, afin de paroître ce qu'il n'est pas & ce qu'il veut que soient les autres.

Le Courage dans les dangers périlleux est toujours affoibli : rarement est-on extrêmement brave, & extrêmement poltron ; il y a quantité de petites valeurs & de grandes craintes, qui se trouvent entre ces deux extrémités. Exposez un poltron au combat, assurez-le de sa vie, il deviendra brave ; exposez un brave au même danger, avec assurance qu'il y périra, il deviendra poltron. Un brave aime toutes les belles qualités & tous les titres, excepté ceux de *feu* & *d'heureuse mémoire*.

Ceux, qui sont employés auprès des Princes dans leurs Finances, sont mieux partagés que ceux qui ont soin de leurs plaisirs. On ne veut pas toujours se divertir, mais on veut bien devenir riche en toute sorte de tems : l'un & l'autre cependant

dant deviennent utiles ; car après le gain le plaisir.

Il est un Démon qui domine chaque passion ; c'est le génie familier non seulement de nos dérèglemens & de nos défauts, mais de notre humeur & de notre caprice ; aussi, outre le Démon de l'ambition, du jeu, de l'amour, de l'avarice, il est jusqu'au Démon de la rime, au Démon du tabac, au Démon des mouches, du fard, le dirai-je des papiers & des pets-en-l'air, qui servent tous le Démon de la mode : l'un & l'autre rendent l'homme capricieux & fantasque, & l'empêchent d'être appelé un animal raisonnable.

De bien des personnes, il n'y a que le nom qui vaille ; quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien, quoique de loin ils imposent.

Quel malheur pour un homme qui n'a qu'un grand mérite pour

toute recommandation , s'il veut venir au niveau d'un far, qui est en crédit.

Il est plus d'outils que d'ouvriers, de ceux-ci plus de mauvais que de bons, cependant il est des ouvrages de toutes espèces.

On offre sa maison, sa table, ses biens, ses services; on convie, on insiste, enfin rien ne coûte qu'à tenir parole.

Il faut rire avant d'être heureux, crainte de mourir sans avoir ri, car le bonheur ne fuit pas tout le monde. J'approche d'une dupe, que je vois tel; s'il feint de l'être, qui l'est le plus de nous deux?

Il en est qui manquent de tout, tandis que d'autres consomment en un seul repas de quoi sustenter leurs familles: je méprise sur ce pied-là l'abondance & la disette, & m'en tiens à la médiocrité.

Tel se ruine en carrosses, qui n'a pas après le moyen d'aller à pied.

Il est deux moyens de rompre l'amitié, l'un de congédier, l'autre de faire fâcher.

Le peuple est-il en mouvement, l'on ne fait comme le calme en est sorti; quand il est apaisé, l'on ne fait par où il est rentré.

Il ne faut souvent qu'une pendule ou un beau cheval, pour adoucir une grande perte, & calmer un grand chagrin.

Il n'est rien que l'homme aime tant, & qu'il conserve moins que sa vie.

Tout le monde dit d'un fat, qu'il est un fat, & personne n'ose lui dire; il meurt sans qu'il se soit vengé.

Les hommes prennent mieux des mesures, qu'ils ne les observent.

La faveur du Prince n'exclut pas le mérite, & ne le suppose pas non plus; mais on loue ce qui est loué, & non pas ce qui est louable.

Faites garder à un Guerrier quel-

que poste, où il soit en danger sans l'encourir, car il aime l'honneur & la vie.

Les hommes passent souvent leur vie dans des riens importants, & dans des bagatelles de conséquence, qui ne sont telles que par l'application qu'ils y donnent. Barcius entretient un Parterre de Fleurs de toutes les espèces, il s'y amuse, il s'y occupe, il s'y applique tellement, qu'il est toujours dans les Fleurs; il ne se lève que pour admirer le calice d'une Tulippe, la beauté d'une Anémone; il donne la préférence à toutes en particulier; il va, il revient, il se baisse pour admirer une Violette; il est pâmé d'étonnement à l'aspect d'un Oignon de Lis: cependant le jour se passe, & Barcius a vu des Fleurs. Olius a la même manie pour les fruits, il en a de toutes les espèces; il savoure la chair d'une Prune, il vante le Roussellet, & la Tablette de sa Bi-

blio-

bliothèque ne présente que des tomes d'Abricots & de Muscat. Félicius passe sa vie aux Médailles, il en possède de l'antiquité la plus reculée. Altius ne s'occupe que d'Insectes, il a des Papillons chez lui de toutes les couleurs, une Chénille du plus beau velouté qu'on puisse voir avec une mouche de Turquie, qui a les ailes blanches & le corps rouge; enfin voila les riens, qui font l'importante occupation de la plupart.

Si vous dites à un Grand qu'Oronte a de l'esprit, il vous répond tant mieux pour lui; si vous insistez à lui dire qu'il a du mérite, il demande quelle heure il est, & il vous quitte. Au contraire, si vous lui parlez d'un Tabarin, qui fait des subtilités, il vous demande à le voir, & un Bateleur entre dans sa familiarité.

Il est des commencemens dans tous les arts: il y a l'école de la

Guerre, comme celle du Magistrat ; mais le mal vient de ce que le Soldat étudie l'un , & le Magistrat l'autre.

Il est des gens contre qui il est fâcheux de disputer , & contre qui il est fâcheux d'avoir raison ; ils cherchent une chose si déterminément , qu'ils n'omettent rien pour la manquer.

Rien de plus bizarre qu'un Amant, il veut ce qu'on ose lui donner , ce qu'il n'ose souvent demander , & ce qu'il méprise quand on lui a donné.

Si l'on considère de près les effets de l'Amour , il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié , la moindre rupture y porte.

Il est des gens qu'on voit la première fois pour toujours , c'est après les mêmes expressions , & toujours le même langage .

Il est vieux , dit un Grand de son Domestique , il est usé ; un autre
lui

lui succède, & ce malheureux perd sa charge, parce qu'il l'a trop méritée.

Rien de plus utile qu'une mauvaise femme, quand un homme la peut souffrir il est à l'épreuve de tout.

Un Peintre fait un tableau, qui représente un Enfer, où il paroïsoit le Pape : on lui voulut faire biffer, il répond, *in inferno nulla est redemptio.*

Phirné la Courtisane voulut rebâtir les murailles de Thèbes, qu'Alexandre avoit détruites, pourvu qu'on gravât dessus sa qualité de Courtisane, dont elle étoit aussi curieuse qu'Alexandre de la gloire. L'amour a ses plaisirs, la gloire a les siens, les uns sont plus doux, les autres plus honorables : je puis même dire, que si l'on donnoit au Capitaine & au Soldat, aussi bien qu'au hazard, la part qu'ils ont aux conquêtes, les Héros n'en auroient

guères de reste ; mais une Héroïne en beauté doit à elle seule toutes ses conquêtes, elle vient à bout des Conquérans mêmes.

La délicatesse étant le partage des gens d'esprit, il semble qu'ils auroient trop de plaisir avec elle, & elle leur en ôte elle-même une partie ; de sorte qu'il en est qui pous- sent la délicatesse si loin, qu'une feuille de rose pliée est capable de les blesser, & d'interrompre leur som- meil.

Un grand nombre de Courtisanes s'étant assemblées au Palais, le Roi s'arrêta sur la beauté d'Iénis ; déjà elle s'applaudit, elle croit à propos de mêler un trait d'esprit à sa beau- té, elle parla & gâta tout ; car le Roi croiant qu'une Femme belle & spirituelle étoit à craindre, la mé- prisait. Quand le fort s'oppose à no- tre bonheur, en vain tente-t-on ce même fort.

Un fameux Peintre, que la do- sti-

finée ne voulut pas reconnoître pour tel, avoit peint un panier de Cerises si naturelles, que les Oiseaux venoient bequeter la peinture; mais ce Panier étoit porté par un More, qui n'étoit pas peint apparemment assez hideux pour empêcher les Oiseaux d'approcher. La moitié de l'ouvrage fit tort à l'autre, le More perdit la réputation des Cerises, ou plutôt du Peintre.

Les Grands regardent le mérite personnel, & la vie douce & champêtre, comme quelque chose de trop homme & au dessous deux, ils veulent toujours s'élever, & se perdent dans leurs fantômes d'élévation.

Il ne faut par aujourd'hui aimer, & s'attacher à ses amis pour les éprouver; mais au contraire il faut les trouver, afin de les aimer & de s'y attacher.



CHAPITRE II.

*De quelques abus en particulier ,
& premièrement*

De la Religion.

SI je demande ce que c'est que la Religion, un Chrétien me dira que c'est la promesse de l'éternité, la viande de l'ame, & le flambeau des vertus. Un Politique me dira qu'il le pense ainsi, mais que chacun en parle différemment.

Un Bigot me dira que c'est le port assuré du salut, sans lequel on ne peut être honnête homme, sa conduite me dira tout autre chose, enfin un Athée me dira que c'est un stratagème finement inventé, que la Politique la plus raffinée a étendu dans tout l'Univers; qu'on encense le Crocodile en Égypte, les Pagodes aux

aux Indes, & des Statues qu'on appelle Saints en France; enfin qu'il est partout des Bonfes, des Dervis, des Rabins & des Prêtres, qui domptent nos volontés par le système de l'autre monde: si je veux disputer, il insistera qu'un homme n'est qu'un homme, c'est-à-dire, mortel dans toutes ses parties, & qu'il ne doit craindre ni espérer rien au delà de l'homme, c'est-à-dire, du terme de sa mortalité. Ainsi parle un esprit prévenu d'erreurs, pour ne pas dire d'extravagance.

La Religion est une chose sainte par elle-même, divine dans son origine, santifiante par ses effets: elle n'est quasi plus qu'un masque, qu'un prétexte, qu'une politique, pour ne pas dire un rien; & la corruption des Mœurs avilit la chose la plus digne de nos adorations: tout le monde s'en sert, jusqu'à l'Athée, pour parvenir à ses fins, & jamais à celle que cette
 . même

même Religion nous propose!

La Religion quelquefois a encore le don d'en imposer à ceux mêmes, qui semblent la braver. Les Libertins la respectent, jusqu'à s'abstenir de certains plaisirs, pendant les saintes semaines: il est vrai qu'il faut être Athée déclaré pour ne pas donner quelque chose au tems; mais la Politique, l'usage, & presque toujours la coutume les retiennent plus que le devoir.

E. . . est un Athée, mais il ne l'est pas déclaré, il passe encore pour un dévot dans son quartier: on a assuré l'avoir vu à confesse dans la quinzaine pascalle, il est vrai, mais c'étoit à un viellard sourd & infirme, à qui il donna une pièce d'or avant de commencer ce qu'il vouloit & non pas ce qu'il devoit, afin de lui fermer l'oreille en lui ouvrant la main.

L'hipocrisie de la Religion semble braver Dieu & les hommes; semble
ren-

rendre hommage à la vertu, elle paroît ce qu'elle n'est pas, & ne paroît pas ce qu'elle est.

Une femme sexagenaire, pour sauver sa vertu & sa beauté mourante, donne dans la dévotion, afin du moins de se rendre encore recommandable par quelque chose. La Baronne C... entre pour plus d'un tiers dans les galanteries de sa fille, sa complaisance autorise le panchant de l'un, & flatte le tempérament de l'autre : la mère trouve du dédomagement dans les libertés qu'elle permet à sa fille; disons qu'elle veut plaire, du moins après sa fille. La Marquise de vouloit plaire, & une Nièce qui effaçoit par ses charmes naissans les vieux charmes de la sexagenaire Marquise, qui guimpa sa Nièce en dépit de la vocation & de l'amour du cloître; parlez ici toutes celles que la gêne, la Politique, ou la difformité a guimpées, donnez les malédictions dues aux auteurs

teurs de votre dure condition. Il n'est que trop ordinaire de voir des Anges & des beautés naissantes, & les rendre des Démons familiers dans un enfer anticipé. Une Nonne contente d'un état, qu'elle a choisi elle-même, en bût à vingt compagnes mécontentes du même état qu'elles ont embrassé par contrainte; vivant comme devroient vivre tous les Monastères, je veux dire dans la paix & la tranquillité, un tel sujet dis-je est une merveille, du moins à cause de sa rareté.

Un Libertin las de ses mœurs perverses croiroit enfin la vérité qu'il nie; & renonceroit pour jamais à l'Athéisme, s'il ne craignoit un funeste qu'en dira-t-on: la raillerie lui fait peur, il ne brave la religion que par poltronerie; c'est une hypocrite déférence aux sentimens des autres, qui cause tant d'abus & empêche tant de bien.

Un Grand est si vain souvent,
qu'il

quil rougit d'avoir le même Dieu & la même Religion, que ses domestiques.

Les Dévots précisément ne connoissent du crime que les dehors, & les apparences du crime.

Un Curé le plus souvent se fait payer son assistance, sa Messe, tant pour l'office, enfin reçoit trois ou quatre fois le paiement d'un même convoi.

Un Père fait sa Fille religieuse, qui n'a point d'autre vocation pour cet état, que le jeu de son Père & la décadence de sa Famille, afin que le Père ne soit pas responsable des désordres & de l'éclat que cette fille peut faire, étant contrainte enfin pour qu'il ne perisse pas misérable même, il faut que sa fille se sauve.

Il est d'autres filles, qui ont toutes les dispositions nécessaires pour l'état monastique, mais en qui les Religieuses ne trouvent pas assez

de biens pour faire vœu de pauvreté.

Un Chrétien critique l'Orateur comme le Philosophe; il n'est souvent ni l'un ni l'autre.

L'Abbé... prêche, il n'a ni l'éloquence d'un Capucin, ni l'humilité d'un Jésuite: vous raillez, changeons de qualité; il n'a cependant ni l'un ni l'autre, il n'est donc ni Apôtre, ni Orateur, il ne songe non plus à nous convertir que lui même; cependant il charme, il peint les vertus d'après Mignard & les vices d'après Calot: il a fait depuis peu un riche discours, dit-on, cela est vrai, puisqu'il ne tend qu'à obtenir une Abaie; mais il est suivi dans ses carêmes, donc il est savant; fausse conclusion; puisqu'il y a trop de différence entre un discours qui plait, & un autre qui doit plaire. Ne fait-on pas qu'il loue jusqu'à des Carosses, pour placer à la porte des Eglises où il prêche? il aspire à un

Eve-

Evêché quoique ses Sermons feroient suffisamment récompensés d'une Prébende: cependant il a du feu & de l'action, il émeut plus par son savoir que par son Eloquence; il parle latin devant des Marguilliers & des femmes, qu'il ravit par son Texte; ils s'endorment à la division, se réveillent aux suffrages & à la conclusion, pour dire par tout qu'il a fait merveille.

Souvent il n'y a personne au Sermon, moins persuadé de l'Evangile, que celui qui le prêche.

Une Dévote cache un feint orgueil sous l'apparence de l'humilité; on ne la croit humble, que parce qu'elle porte de grandes manches, & qu'elle s'est fait enterrer dans le Capuchon.

Souvent le Directeur enseigne à ses Dévotes, *je crois en Dieu*, & finit avec elles par la *Résurrection de la chair*.

De toutes les fausses Religions,

c'est l'Athéisme qui me révolte davantage. Je sais que je suis, parce qu'il y en a un qui a toujours été, qui m'a fait : je ne puis me persuader qu'il y ait des personnes, qui soient mortes dans l'Athéisme, que je regarde comme un Système que nombre de Libertins soutiennent autant par vanité, comme par vraisemblance. Ils perdent bientôt ce sentiment à l'approche de la moindre maladie, la seule raison les confond. Qu'on me trouve de ces destructeurs de la Divinité, qui soient chastes, tempérans & vertueux, du moins ils parleront sans prévention; pour moi, l'impossibilité où je suis de prouver qu'il n'y a point de Dieu, m'assure de son existence.

Ce n'est pas dans ce qu'il y a de plus beau dans la Nature, que je l'admire, mais dans ce qui semble le plus vil à nos yeux. Dans l'instinct des Insectes & dans la production des moindres végétaux, la gran-

grandeur d'un Dieu se fait sentir. Je parle à ces hommes spirituels, ces prétendus Esprits forts; je ne leur dis pas de faire un cheval & un arbre, cela seroit trop beau; mais qu'ils fassent seulement un crapaud, qui fait horreur, pour me prouver qu'ils en savent autant que celui qui a tout fait.



C H A P I T R E . I I I .

De la Fortune.

LA Fortune n'est souvent qu'un naufrage du bien d'autrui, une dépouille étrangère, dont on se revêt. Toute la vie se passe à vouloir faire sa fortune, & quelque avancé que l'on soit dans ses affaires, l'on meurt toujours sans croire de l'avoir faite.

Heureux est le mortel, qui dans

une douce ignorance possède les faveurs de la fortune, dont l'esprit est borné à en jouir, & rien plus; il ignore ces heureux talens, qui font l'esprit & les beaux arts, sans quoi l'homme n'est pas homme; il soutient cependant qu'un million de rente prévaut sur les beaux arts, que par là un homme est plus qu'homme. Je croirois volontiers qu'il a raison, si je n'avois épousé dès le berceau le parti des sciences.

Qu'vrez-moi, s'écrioit la capricieuse fortune fort tard à la porte d'un Cinique, qui l'avoit toujours méprisée, recevez-moi, j'ai exprès entrepris le voyage de votre solitude pour vous combler de biens: vous seriez le premier homme, qui me refuseroit, je ne vous connois point, lui répondit le Philosophe; quoi! lui dit la fortune, vous ne connoissez point les honneurs, la prospérité, les grandeurs, qui sont à ma suite; non, lui dit-il, & je
ne

ne les veux point connoître, parce que j'aurois affaire aux fatigues, aux soins, aux inquiétudes, à l'envie, qui sont encore à votre suite, & que vous ne nommez pas; enfin passez plus loin, ma demeure est petite, je n'y loge que le repos, la joie, le plaisir avec moi. C'étoit un vrai Philosophe. J'en connois bien de ces prétendus Ciniques, qui auroient au moins logé le Courier de la fortune, je veux dire le désir.

Je pardonne à un sot, que le hazard plutôt que son mérite a favorisé d'une grande fortune, de s'en faire accroire, puisque ses richesses l'empêchent de se connoître; mais je blâme un homme d'esprit & de mérite, de déferer à un sot du caractère que je le dépeins, & de ne lui pas faire sentir, qu'il n'a d'autre mérite, que ses Châteaux & ses équipages. Un sage Persien ayant pris prisonniers plusieurs Seigneurs

du Grand Sophi, les fit délabiller, & les vendit tout nuds, & leurs habits ensuite, pour mieux faire connoître la valeur de l'un & de l'autre.

Je crois autant de fortunes qu'il y a de différens états. Avec ce système il est aisé de faire voir, que le plus fait la fortune, au moins il n'y a que les proportions à garder: le beaucoup contente le plus, de même que l'abondance satisfait le beaucoup.

La fortune ne suit pas toujours le mérite & l'esprit. Un homme doué de l'un & de l'autre est souvent obligé d'avoir recours à un honteux Bonnet vert, pour acquiter des dettes qu'il a contractées en l'attendant; & c'est aussi un double obstacle, que de joindre la probité au savoir, puisqu'elle empêche de s'insinuer, & de gagner du moins une planche sur la mer des richesses par cent moyens vils, abjets, & souvent

vent illicites, tels que sont la flatterie, la dissimulation, la fausse complaisance, disons, la fourbe, l'injustice, & tous les autres vices, qui servent de degrés pour monter sur la roue de l'inconstante fortune.

Il faut un certain esprit pour faire fortune, ce n'est ni le beau, ni le bon, ni le sublime; je ne le fais pas moi-même, & je suis après pour le trouver.

On voit d'ordinaire écrit sur le visage, le plus ou le moins de fortune d'un chacun.

Si l'on a tout fait pour faire sa fortune, quel travail, quels soins! mais si l'on a oublié & manqué quelque chose, quels regrets & quels reproches n'a-t-on pas à se faire?

Il est des hommes si vains & si arrogans, qu'on n'ose les aborder; ils tonnent, ils grondent, tant que leur fortune dure; elle s'éteint, ils deviennent traitables, mais inutiles,

Le destin d'un Artisan m'empêche de me croire malheureux, en manquant de la fortune d'un Prince.

Je suis né pour chercher ma fortune, & je ne dois point avoir de repos que je ne l'aie trouvée, dit Ormière.



CH A P I T R E IV.

Des Richesses.

LA probité fit l'honnête homme de tous tems, aujourd'hui les richesses le font paroître tel sans l'être: en effet l'un est le masque, & l'autre la réalité: le mérite personnel est ignoré, méprisé, avili; les richesses sont vantées, recherchées & suivies; la mode en ordonne ainsi.

Ciphe se fait prier, pour refuser une grace, que Picius lui demande.

de-

demain le vent des richesses soufflera sur Picus, qui traitera Ciphe de même.

Le Dieu, qui fait l'esprit, ne fait pas le mérite: cela étoit anciennement, mais aujourd'hui un homme d'un grand esprit est un partisan, un riche Financier; & ceux qui n'ont que de l'esprit, sont obligés de leur faire la cour, pour devenir eux-mêmes gens de mérite; car la probité, les bonnes Mœurs, & la Vertu ne valent pas cinquante mille écus de rente: ce système est goûté de tout le monde.

L'art de moyennner est fort étendu, c'est cette heureuse industrie qui fait vivre la moitié de ceux que la fortune a méprisés: les riches ont les richesses, mais ils n'ont pas souvent l'Industrie; c'est pourquoi ils ne peuvent se passer de ceux qui l'ont; enfin le pauvre vit avec le riche en moyennant.

L'Evangile dit qu'il faut être pauvre,

vre , la coutume du siècle tient pour les richesses ; cependant il faut opter , mais non , il vaut mieux fuivre la coutume que la loi.

Il est d'un riche de peindre ses Plafons , & d'embellir ses Châteaux ; mais il n'appartient qu'à un homme de bien de vivre content.

Il est certain que l'excès des profusions & des folles dépenses des riches , fait qu'un riche d'un million de rente , peut chaque année s'endetter de plus de six cens écus.

Les richesses coutent trop à acquérir , pour être de si peu de durée : il faut travailler , suer , fléchir , souppler , flatter , ou les recevoir à la mort de nos proches : celui qui ne s'y attache pas , & qui ne souhaite pas que ses parens meurent pour l'enrichir , est seul honnête homme.

Je cède à un Grand son train , sa dépence , enfin ses richesses ; mais je lui envie le bonheur d'être servi

fervi par des gens, qui souvent ont plus de mérite & de probité que lui.

Toute condition est égale, le plus ou le moins qui enrichit, est détruit par le plus ou le moins de peines, qui suivent : plus de richesses, moins de repos : moins de biens, plus de repos ; c'est une question à décider entre le riche & le pauvre. Un riche souvent ne veut faire aucun bien, un pauvre aussi ne peut faire aucun mal ; l'un est content du nécessaire, l'autre inquiet du superflu. Les plaisirs & les richesses font que les Grands ont de la joie de reste, pour rire d'un conte ou des subtilités d'un finge, le peuple moins heureux ne rit qu'à propos.

Il n'est forte de vertus qu'on ne donne à un homme riche, il peut impunément se croire un héros.

Je possède les richesses, dit Arinthe, & les richesses ne me possèdent pas ; je conserve une certaine médiocrité dans mon abondance, qui fait
dire

dire de moi que je suis un miracle, je veux dire un riche sans défauts.

Vous dites que Durius est un sot, parce qu'on ne lui connoît aucun mérite, qu'il s'en fait accroire, qu'il est arrogant, méprisant, colère, sans foi, double, injuste ; mais ignorez-vous qu'il a cinquante mille écus de rente : peut-on avoir tous les avantages, ou plutôt ne les a-t-on pas tous, quand on a cinquante mille livres de rente.

Roxanne combat les abus, blâme les vices, entre, pénètre, & circonscrit trop la matière ; de sorte qu'il donne à connoître qu'il est lui-même sujet aux mêmes dérèglemens, qu'on lui reprocheroit, s'il n'étoit riche.

Les richesses & le mérite personnel sont deux biens, le premier plus estimé que le second ; mais aussi le dernier plus réel, & plus estimable que le premier.

La pauvreté est un écueil des riches.

chesses, les richesses en font le port : pour mériter le port, on tâche de n'avoir jamais tombé dans l'écueil.



CHAPITRE V.

Des avantages de la Médiocrité.

LEs malheurs de la Vie humaine semblent être distribués dans la grandeur & parmi le bas Peuple. Chez les uns l'ambition les captive, la gloire les stimule, la vanité les ronge ; chez les autres l'excès du travail les abat, la disette les atténue, les infirmités les accablent : il semble même que les grandes chutes & les revolutions paroissent plutôt chez les Favoris des Cours, aussi bien que la pauvreté, qui en attire une autre ; *abissus abissum invocant.*

Les plaisirs tiennent le même
che-

chemin. Les Grands ne les goûtent jamais, sans mélange d'amertume & de cuisans remors : les pauvres en sont privés par leur propre indigence, puisqu'ils sont dans la dure nécessité de ramper, de craindre, d'obéir, de servir.

La Vertu, cette reine des mœurs, semble être le partage de la médiocrité, puisqu'elle fuit toujours l'excès & les défauts. Les Diadèmes & les Couronnes sont semés d'ennuis & de gênes. Le Guerrier achete aux dépens de sa vie la fumée de la gloire : le misérable aux dépens de cette même vie achete le pain de douleur & l'eau de larmes. Heureuse donc, & mille fois heureuse la Médiocrité, qui donne du plaisir sans remors, de la joie sans chagrin, dont les jours coulent sans inquiétude. Fortunés Bourgeois, qui dans un commerce aisé, ou avec des rentes acquises par vos Pères, ignorez le faste de la Cour & les tra-

travaux de la Charue, & qui avec la seule ambition d'Echevin de ville goûtez à longs traits la douceur de votre voisinage. La frugalité de vos festins vous mène insensiblement au Siècle d'Or & à une vieillesse estimable, vénérable, & désirable.



CHAPITRE VI.

Des Sciences.

LA science éclaire & aveugle souvent en même tems ; il vaut mieux la soumettre à la raison, que la raison à la science : l'une fait le savant, l'autre le pédant, source ordinaire d'opiniâtreté. Un homme plein de passages & de textes, qui a plus songé à remplir sa tête que d'éclaircir son esprit, prend parti dans les doutes & les disputes : rien ne lui est difficile, il s'obstine, & sou-

Partie II.

Q tient

tient un parti dont il connoitra l'abus ; mais la honte de se retracter l'empêchera d'être fauteur de la vérité : c'est ce qui fait la différence entre le Docte & le Docteur, l'un fait , l'autre croit savoir ; enfin le Docteur souvent n'est que l'ombre & le phantôme d'un docte.

C'est l'ordinaire des petits esprits de blâmer ce qui passe leur portée. Je lis mon Ouvrage à ma Servante ; si elle le condamne, ou du moins qu'elle dise qu'elle n'y entend goutte, j'en tire un aussi bon augure, què j'en tirerois un mauvais, si des esprits du premier ordre parloient comme ma Servante. Dans tous les évènements, les prétendus gens d'esprit affectent de ne pas être d'un sentiment le plus suivi, soit pour faire parler d'eux, ou parce qu'ils ne veulent pas être d'un avis que d'autre ont pris avant eux.

Dans un Ouvrage la brièveté nous fait gagner ce que nous gagnons par
l'ex-

l'excès d'es paroles; ce qui est court est doublement bon, parce que l'on en laisse toujours la moitié à deviner.

Tiphe a fait un Livre, qui se vend, qu'on estime par le ridicule de l'Ouvrage: il est vrai qu'il n'est pas si aisé de se faire un nom par un bon Ouvrage, que d'en faire valloir un mauvais par le nom qu'on s'est déjà aquis.

Une Ouvrage médiocre, donné sous le manteau avec mystère, & promesse de le rendre de même, est beau, est sublime; l'impression est son écueil.

Un Auteur se nourrit des Anciens, en tire ce qu'il peut; après qu'il se croit auteur, il déclame contre, semblable à ces enfans précoces qui battent & mordent leurs nourrices.

Il est vrai que tout est dit depuis plus de six mille ans, & que les Modernes ne font plus que glaner:

heureux s'ils peuvent encore raffiner !

Quoiqu'il en soit il y a autant d'esprit pour un Auteur à s'enrichir par un sot Ouvrage, qu'il y a de sotise à un Lecteur à l'acheter ; d'ailleurs un auteur est véritablement sot de ne pas hasarder à contenter le Public par un Ouvrage quoique ridicule.

Il a tiré cela d'un Auteur, dirait-on ; non, mais il l'a dit sans savoir qu'un Ancien l'eût dit avant lui. Tous les jours on pense ce qu'ont pensé nos Pères.

Cependant, se faire valoir avec un sot livre, ne vient que de l'aveuglement du lecteur, ou du bonheur de l'étoile.

Il y a une si grande différence entre un bon Ouvrage, & un Ouvrage qui plaît, qu'on est presque toujours trompé dans les jugemens qu'on en fait.

Il est des Ouvrages, qui commencent par A, & finissent par Z, & dont il n'y a rien de bon que le papier, la reliure & le caractère.

Il arrive souvent, que dans un Ouvrage le bon plaît aux uns, le mauvais aux autres, le pire même & l'insipide trouvent leurs partisans.

Strabon prend la plume, fait un Livre sans autre talent que cinquante pistoles, dont il a besoin : quoiqu'il en soit, il l'achève, il le vend en dépit de celui qui est un Auteur consommé ; il l'eût même vendu plus cher, s'il eût eu moins besoin de le vendre. Cette préférence vient-elle du sort, ou du bon goût du Lecteur.

Si j'ai réussi dans ces Maximes, je m'estime heureux ; si je n'ai pas réussi, je laisse donc à un plus heureux le talent de plaire, puisque souvent le même esprit qui nous fait dire de bonnes choses, nous fait

presque toujours appréhender qu'elles ne soient pas reçues pour telles.

On lit, on apprend tant de bon & de mauvais, qu'il arrive que l'un gâte l'autre.

Tel lira cet Ouvrage, qui me blâmera, & me louera peut-être en même tems : le caprice l'emporte souvent sur le discernement; je le donne au Lecteur, pour bon & mauvais : je sai que le grand livre est l'Univers; que les autres ne sont que des copies & des manuscrits. Qui nous eût appris que la Marquise D... se prostitue à son Laquais, lorsqu'elle a un Mari beau, galant, riche, libéral, & qui l'aime, s'il n'étoit écrit dans le grand livre, que la Baronne D... aime le sien, qui est un monstre de corps & d'esprit; que la Comtesse joue jusqu'à ses appas après ses Diamans, que l'Abbé est un prothée en galanterie, un Dragon dans le Régiment des Belles,

les, qui combat à pied, à cheval, les plumets d'hiver; qu'il fait capituler même le Financier, qui n'est reçu toute l'année chez les Belles que parce qu'il a une clef d'or, qui ouvre les cœurs de toutes les farouches.

Je prévois fort qu'un Lecteur me blâmera, dira qu'il n'y a dans mon Ouvrage qu'une froide Morale & une ennuyeuse critique, & qu'en vain je lui représente que la Fourmi est soigneuse, la Colombe plus chaste, le Chien plus fidèle, le Tigre moins tigre que lui, je veux dire, que l'homme.

Il faut avouer qu'il y a du risque à écrire: une pensée vient à l'esprit, si l'on néglige de la coucher sur le papier, rarement se représente-t-elle: cependant si elle revient, ce n'est plus de même, on l'écrit pour lors, on la goûte, on la veut perfectionner, on la corrige, on la gâte; cependant elle plait au Lecteur;

qui l'eût méprisée, si elle eût été meilleure, c'est-à-dire, telle qu'elle s'est présentée d'abord. Tout le contraire arrive quand un fat plein de lui même veut nous faire admirer ses fades expressions; on leur rend justice, on les méprise: l'une n'est méprisée que parce qu'elle paroît méprisable, l'autre n'est estimée que parce qu'elle paroît estimable, & rarement parce qu'elle l'est en effet; l'on donne tout aux apparences.

La quantité fait moins dans le sublime que la qualité: un bon Auteur n'en dit jamais assez, quoiqu'il semble long; un froid Auteur en dit toujours trop, si peu qu'il parle.

Les pensées souvent assaillent un Auteur, de sorte qu'il est dans une abondance de matière, qui le met hors de lui: tout lui vient à la fois, il ne peut s'exprimer, parce qu'il a trop de quoi s'exprimer, tout en seroit

roit beau, la moindre expression auroit de quoi ravir, s'il la pouvoit mettre au jour; mais la multitude l'embarasse, la confusion l'arrête, la beauté des sujets l'interdit, & à peine peut-il dire, je pense.

Auteur, qui voulez hazarder la composition, craignez votre foiblesse plus que la critique, quittez ce dessein qui vous rendra ridicule; mais non, écrivez plutôt, bannissez la crainte, le Public n'est pas quelquefois si judicieux dans ses critiques,

Apprenez, imitez, copiez, produisez même du vôtre; traitez du bon, du sublime; passez votre vie à vous instruire, & vous ne saurez encore rien: le monde est le seul livre qu'il faut voir, & la science la plus solide, c'est l'expérience.

Le sublime ravit, le changeant plait, l'agréable nous divertit, & chacun d'eux nous amuse.

Minothé est à craindre, il porte

Qs

avec

avec lui des armes offensives & défensives ; le dirai-je , ce sont ses écrits , il court de cercles en cercles les réciter : c'est alors peu de bâiller & de l'interdire , il faut désertter , ou l'on est trop heureux d'en être quitte pour quelque accès de fièvre ou une migraine. Il se vangea depuis peu d'Amalthé , en lui imputant la composition d'une élégie , dont il étoit lui-même l'auteur.

Parthésius composa un livre en deux jours ; le premier , ses pensées couloient , ses expressions choisies ne donnoient que du beau , la matière & la manière étoient également profondes , il fournissoit à quatre Ecrivains ; mais que n'en prenoit-il six , il n'a dit des merveilles que ce jour-là , il devoit se précautionner : le lendemain il le racheva ou plutôt le gâta , il ne dit plus que du froid , du languissant , & de l'insipide ; cependant cet Ouvrage s'imprime en un seul volume :

me : qu'elle peine d'en conserver une partie dans un cabinet, & de vendre le reste à Michon? s'il eût fait deux tomes, on eût choisi, & on n'eût pas été contraint d'avoir en même tems dans les mains du beau & de l'insipide.

Le Livre de Trogus embarrasse moins. Cét Auteur a de tems en tems des raions d'esprit, qui plaisent, mais il n'est pas toujours dans cet heureux entousiasme : son livre est varié, il est passable, il sera même lu, quand ce ne seroit que parce qu'il y a des lecteurs de l'une & de l'autre espèce.

Tel bâille en lisant Pascal, qui prend plaisir à D.... je dis plus, tel vante également Chapelain & Despreaux; cette espèce de goût est encore plus dépravé.

Alextus écrit je ne fai quoi, il ne le fait pas lui-même; cependant il pense, il emplit la page & le revers, le livre s'achève, & il l'infinitu-

titule : *Porte du mystérieux, du sublime; Plan d'un nouveau Système; Aventures secrètes*, ou quelque chose se semblable; enfin il y gagne sa vie, & l'enseigne fait vendre la marchandise.

Un Auteur susceptible de réflexions, qui traite des passions, l'homme qui en est l'image le suit par tout, l'abondance des expressions l'empêche de s'exprimer; cependant il prend l'homme en détail, il parcourt ses défauts, la matière lasso sa plume; il se perd lui-même, reconnoit que l'entreprise va au-delà de ses forces, enfin qu'il n'est qu'un homme.

Peccatus a dit des merveilles, il a fait profiter ses talens, il a même passé pour sublime; cependant il fut pauvre d'extraction, c'est pourquoi il cultiva les talens que le Ciel lui donna: si la fortune l'eût favorisé, il n'eût pas daigné avec ses talens applaudir les Auteurs dignes de louanges; la science est trop au dessous des richesses. Le

Le beau dans un ouvrage est cet heureux sel qui plait, ce point du sublime qui ravit, cet instant de faillie, enfin ce je ne sai quoi, qui flatte l'oreille & le cœur: je n'ose me flatter de l'avoir jamais senti, c'est à mon Lecteur d'en juger.

Il y a une certaine assiette, où doit être un Auteur, un certain degré d'entousiasme lui fait dire merveille; au-delà c'est pédanterie, au-dessous ce n'est que bagatelle.

L'art de penser est très commun, l'art de penser juste est très rare: l'un & l'autre sont en vogue, & sont peut-être également suivis, ou du moins la différence ne vient toujours que du caprice, qui fait tout.

Phiton pense juste, ses expressions sont nobles, son stile est grand & choisi, l'utile & l'agréable s'y trouvent: quel dommage qu'il n'écrive pas! mais il a cent fois tenté l'entreprise, & tout son sublime disparoit à l'aspect d'une plume & du pa-

papier ; enfin c'est un Auteur du premier ordre, si un tiers pouvoit exprimer ses pensées. Palante s'explique mieux ; il dit spirituellement une bagatelle, un rien, il a tout l'art du dehors ; mais il a l'esprit foible, le jugement occupé, une expression belle, une pensée ridicule ; il est au dehors ce qu'est Phiton dans l'intérieur.

L'art de parler peu & de savoir beaucoup, est grand & profond ; celui de savoir peu & de parler beaucoup, le passe ; & est plus universel. Afin qu'une pensée soit dans tout son jour, il faut qu'elle soit écrite si-tôt qu'elle se présente, le retard la gâte souvent ; aussi elle veut être digérée & polie avant de paroître. Celui qui fait à propos produire l'un, & perfectionner l'autre, est un Auteur parfait : il est un certain quart d'heure pour les saillies, le tems, le lieu, & d'autres circonstances servent ; mais il faut qu'el-

qu'elles partent rien que de la réflexion.

Canisius passe les jours & les nuits dans un Cabinet, qui n'est confident que de fadaïses; il quitte le cabinet, renonce à sa plume, se repand au dehors, & devient l'élite des Cercles les plus spirituels: il est plein de jolis riens; qui flattent les oreilles & concilient les cœurs par un Sel attique, qu'il ignoroit dans son Cabinet. Valère fait l'agréable, veut briller dans le public, qui l'intimide par sa présence, & fait bégayer ses expressions; il réussira dans le Cabinet de Canisius, il donnera du beau, ou Canisius ne donnoit que de l'insipide. Bajus est le mieux partagé de la Nature, la compagnie & la solitude le font également briller, & font dire de lui qu'il est tout esprit.

On ne peut bien connoître tout l'esprit de l'homme, plus il pense, moins il s'explique; plus il s'énonce-

ce-

ce, moins il parle juste: un bon mot, une faillie, valent toutes les fadaïses que Daxe dit toute sa vie. Pintius étoit sublime, il n'avoit que du brillant, & l'on s'étonne de ce qu'il sort d'un tel homme rien moins que du beau, je dis de fades riens.

La Poësie est un art beau, abjet, sublime, & méprisé: il est des règles pour les bons Vers, la faillie sert beaucoup; plus de l'un, moins de celle-ci fait souvent du beau: plus de règle & de méthode avec moins de faillie se font lire, mais ne ravissent pas: le caprice, un certain feu, ignoré de presque tous, fait l'ame du Poëte.

Le beau, le sublime, & le brillant dans un Ouvrage, viennent plus du Lecteur, que de l'Auteur, souvent aussi plus de ce dernier, le point est qu'ils viennent de tous deux: il faut qu'un Lecteur trouve aimable ce qui est aimable; les pré-ju-

jugés souvent font qu'on ne trouve rien moins que du sublime dans un Ouvrage qui ravit : il donnera ses suffrages au froid & à l'insipide : pour moi, je pense qu'un Ouvrage, dont l'exorde commence simplement, dont chaque pensée devient faillie, dont les expressions amusent, fixent, arêtent, divertissent en même tems, dont le sujet d'abord se découvre & se dénoue sans peine, dont les matières nobles & choisies se suivent & se varient souvent, passent du grave au doux, du sévère au plaisant ; dont le simple est sans artifice, le sublime sans faste, & l'agréable sans fard, qui flatte, éveille, chatouille & plait, va droit au cœur, l'échauffe, l'agite & le persuade ; outre cela soumis à la critique d'un censeur profond & désintéressé, s'il ne lui rend pas justice, je dirai qu'il y a des défauts dans la perfection même.

La pensée & l'expression diffèrent
Partie II. R

rent beaucoup. Si l'on n'a l'art de penser juste, rarement a-t-on celui de s'exprimer. Une pensée s'explique avec plus ou moins de netteté, selon qu'elle a été conçue de belles pensées, qui souvent sont mal exprimées, de même qu'une expression qui flatte est ordinairement peu de chose.

Dans un Ouvrage un peu long & suivi, il est rare qu'un Auteur ne s'oublie, & ne repète sous différens termes les mêmes tours & les mêmes expressions; il faudroit être un génie choisi, & le favori du sublime, & ne pas ressembler à Oritie, qui en cent façons nous repète dans son livre, que le Marq... n'est qu'un sot.

O le beau, l'excellent tour! une pensée vous ravit, vous courez la vanter à vos amis; cependant elle s'échape, vous ne sentez plus qu'une sécheresse d'esprit, qui dément votre premier feu.

Les

Le beau si recherché dépend souvent du censeur : il y en a de deux sortes, le réel & l'apparent ; l'un est où il ne paroît pas, l'autre paroît où il n'est pas. Le goût & le discernement, que l'on trouve dans chaque chose, fait souvent ce beau si recherché.

La nouveauté ne plaît que comme nouveauté, elle na point d'autres appas pour se faire estimer, & quelque digne qu'elle soit un Ouvrage, elle cesse de valoir, quand elle cesse d'être nouvelle.

Quand on force l'esprit dans ses productions, il paroît stupide ; il le faut dissiper avec mesure, je veux dire, lui fournir l'agréable pour en tirer l'utile, alors il se repand en faillies, & donne lui-même l'utile & l'agréable.

Méléagre tourmente son cerveau, presse son génie, remplit la page & le revers d'une Morale utile, mais insipide & ennuyeuse ; qu'il se pro-

mène, qu'il fasse trêve au papier, qu'il dissipe sa plume, puis qu'il revienne écrire peut-être un rien qui plaira.

Lorsque je veux corriger mon Ouvrage, & le remettre sur le métier, j'efface, j'ajoute, peut-être je le perfectionne, ou je le gâte; j'ôte le bon, je laisse le pire, peut-être aussi est-ce le contraire. Un censeur profond & désintéressé est si rare, que je suis contraint de donner mon Ouvrage pour bon & mauvais.

Hativa est savant, il donne du passable de tems en tems; mais il n'écrit que dans le vin: une certaine médiocrité de cette liqueur lui fait dire merveille, cependant il fait trafic de ses Ouvrages; il y trouve son compte, il se croit Auteur, il n'est que marchand de Vin.

De bien des Ouvrages souvent c'est le sujet, souvent c'est la manière, quelquefois ce n'est que la
vogue

vogue & la voie publique qui en fait le mérite ; quelque éloquent que soit un Livre, il ne touche pas également tous les esprits : un connoissant Lecteur en goûte seul tout le mérite, il échape au commun. Il est d'autres espèces d'Ouvrages , où le vrai & le naturel brillent, qui semblent à la portée de tout le monde ; ils sont vantés du connoisseur & de l'ignorant : d'autres sont marqués au bon coin du plaisant , qui sont néanmoins ignorés ; ce qui prouve qu'il en est de toutes sortes.

Il est des Poètes , qui semblent pour ainsi dire avoir fait la fortune à certains mots, qu'ils ont insérés dans leurs Ouvrages , quoique ces mots soient véritablement riches & valent plus que l'Auteur, semblables à ces Maçons ignorans , qui emploient de beaux matériaux , & dont l'ouvrage est toujours blâmé , & qui

sont toute leur vie gueux d'esprit & de biens.



CH A P I T R E VII.

De la Satire.

LA Satire à la vérité doit avoir des bornes, elle coute souvent des larmes à l'Auteur; on l'aime, on ne veut pas qu'elle parle de nous. Quoiqu'il en soit tout fat m'est en but, une sotise me déplaît; il faut que je parle, moins de dessein plus de silence: hélas! sur ce pied je ne vois pas lieu jamais de le garder.

Quelque fatirique que soit un Auteur, quelque penchant qu'il ait à révéler les défauts, les grands, les riches, dont il ménage l'appui, sont toujours à l'abri de ses traits mordans; & cette fatirique sévérité, qui
lui

lui fait dire ce qu'il pense, s'évanouit à l'aspect du bien & de la qualité. Les défauts des riches & des grands sont toujours cachés sous des noms empruntés, de sorte qu'on s'entend dire d'agréables sottises sous le nom de Térentius.

La Condescendance, ou du moins la crainte, que l'on a de faire son portrait dans celui des autres, fait que l'on est toujours indulgent, ou que l'on n'entre pas dans un récit si spécifié: on veut toujours pallier, ou du moins ne faire qu'effleurer les circonstances les plus secrètes, de sorte qu'on aime autant à ignorer ses défauts, comme à révéler ceux des autres.

Le feu de la Satire pétille, tant qu'il voit des défauts; il devrait toujours être en action, me dira-t-on; mais non, car elle se tait quand elle les voit incorrigibles.

Vous rêvez, mon esprit, de vous placer si tard au rang des Auteurs;

ils ont tout dit, vous serez fislé : vous vous confiez sur le peu de discernement d'un Lecteur, mais vous en aurez de toutes sortes, & l'impression vous fera naître leur esclave; vous semblez néanmoins ne rien craindre, l'ardeur de grandir vous emporte. Polémon est un sot, Astaconne vend ses appas, Astiage les achète, c'est ce qui vous irrite; écrivez donc, tonnez, fulminez contre un siècle, qui vous laissera écrire, tonner & fulminer. Le Marquis D... n'en fera pas moins joueur, la Baronne moins coquette, la Chicane moins en vogue, les sottises enfin moins fréquentes.

Seroit-ce d'ailleurs l'ardeur de vous faire connoître? Que pensez-vous que mérite un Ouvrage, que tant d'autres ont traité avant vous? Chaque Auteur, me repondez-vous, peut exprimer la même pensée diversement; mais votre sublime rampant vaut-il celui de Perse,

Ju-

Juvenal, Théophraste, & de l'illustre Despreaux? Quoiqu'il en soit, ce n'est que l'ardeur d'écrire, qui vous emporte, écrivez donc, mais comment entrer dans une si vaste carrière? la foiblesse de vos expressions, l'étendue des sujets, l'impuissance de votre plume, la multiplicité des incidens, tout contribuera à vous faire avouer un sincère je ne saurois.

Il y a un livre sous la presse, dit-on, dans tous les cercles des savans, un Auteur inconnu va se faire connoître; c'est un Ouvrage sublime, la meilleure raison, c'est qu'il n'est pas encore publique: sa nouveauté plait, elle trompe le censeur & l'acheteur, & ce n'est qu'en cessant d'être nouveau qu'on lui rend justice, & qu'on s'apperçoit que l'Auteur est un sot, avec un stile de Province, qui a brôillé inutilement du papier.

Il est sorti de la presse un Ouvra-

ge, qui ravit, me dit Scolophite : l'avez-vous vu , lui dis-je ; non , mais je le tiens de ceux qui l'ont vu , il n'y a pas six mois que l'impres-
sion le fit éclore ; cependant je suis en peine moi-même de le trouver , je m'informe de l'Auteur & du Li-
braire , où il se vend , quand ma Servante m'en apporte des fragmens autour d'un pain de sucre qu'elle a acheté chez Morin.

Il y a plusieurs siècles qu'on ne fait plus que coudre & copier ; nos Anciens ont épuisé la matière , & nous épuisons la manière : tout le beau d'un Ouvrage va à l'apparence , on vend du rare & du nouveau , on outre , on fatigue le pinceau , on charge trop le portrait , & l'on gâte la peinture : nous étouffons le naturel , & nous épuisons l'artificiel , & souvent l'on ne réussit point en voulant trop réussir.

Il est des Auteurs féconds dans le stérile , & arides dans la matière. Ter-
mo-

modon a fait une histoire des Annales, un Poème héroïque qu'il a poussé jusqu'au huitième chant, une Apologie, une Oraison funèbre d'un Sérin, que son Chat a mangé. Palestris a écrit de tout, il a attaqué la matière la plus fertile; cependant il a fait venir la sécheresse au sein de l'abondance, à peine a-t-il pu dire dans sa description de Paris, que c'étoit une grande Ville.

De toutes les dispositions pour critiquer, je n'en trouve point de plus convenable à un Auteur, que d'être dans la solitude d'un Bourg de Province, ignoré même, un peu méprisé; alors la veine s'échauffe, l'on voit le siècle dans tout son jour, chaque sottise passe dans l'esprit, on les blâme toutes; excepté les siennes.

Pour plaire aujourd'hui en écrivant, il faut bannir le bon sens d'un Ouvrage, la netteté, le vrai, le sublime,

me, mépriser les Anciens, coudre, joindre, piller les Modernes, dire en cent mots ce qu'on diroit en un; rarement se soumettre au censeur, qui n'entre pas toujours dans tout notre Livre, qui est écrit par caprice & imprimé par orgueil. Qu'il est doux & flatteur, de voir moulé au bas d'un sot livre le nom d'un sot Auteur! A cette peinture que Lampédon se reconnoisse. Tel a commencé à louer ses Ouvrages, qu'on a cru sur sa parole; tel a méprisé par modestie ceux qui méritoient des louanges, qu'on a cru aussi sans approfondir. Censeur, c'est à vous que je parle.

La plume de Marthésius vole doublement, elle vole ce qu'elle dit, & elle le dit en volant & en fendant les airs. Ne fût-ce qu'un bonjour, elle l'orne, ou plutôt l'embarasse de cent épithètes, promène le Lecteur de país en país, elle semble l'élever, elle le perd, elle se perd
el-

elle-même ; elle a méprisé le but , la méthode & l'arangement ; elle commence sans ordre , puis elle coule , flue , entasse le bon , le mauvais , le vrai , le faux ; moins on l'entend , plus elle se croit sublime ; elle me traite de Q.... quand je la méprise , enfin Marthésius s'est aveuglé jusqu'à se croire capable.

Je ne sai si l'on est savant , quand on veut , du moins cela n'étoit pas encore du tems de nos Pères : ils ont acheté de peines , de recherches , de veilles , & d'assiduités ce que nous croions posséder comme de source. Le Démon de Ménalipe est d'écrire. On lui a dit qu'aujourd'hui tout passe ; il a fait imprimer ce qu'il rêve la nuit , ce qu'il fit jeudi dernier , quoiqu'il ne parlât tout le jour qu'à son valet , enfin il faut gagner sa vie , il y gagne vu bon habit : toutes les matières sont épuisées , les sujets usés , cependant Ménalipe trouve de quoi écrire toujours , il va en-

encore donner au public un Ouvrage, qu'il vante, plein de réflexions morales, & de faillies critiques & spirituelles : heureusement je me souviens du titre, c'est un *in folio* en deux Tomes de paraphrases sur les contes des Fées.

Jamais on n'a plus de besoin d'implorer le secours de ces Héros de Litterature, je veux dire de cette illustre Académie, que dans ce tems, où l'ignorance, aussi bien que la science, semblent avoir monté à leur comble; mais hélas! peuvent-ils reprimer un abus si général? il y aura toujours de Marthésius & des Ménalipes, comme des Corins & des Q...

Mais, qui me fait parler ainsi? Ai-je plus de savoir qu'un autre, & quand j'exhorte ces sages maîtres de l'éloquence à censurer tous les Auteurs, je plaide peut-être contre moi-même.

Le écrits des Anciens sont pleins
de

de roses, ceux des Modernes en ont aussi : il y a eu du beau, il y en a plus que jamais ; tout cela n'empêche pas que la satire ne trouve son mot & sa place.

Je fais revivre le Stoïcisme avec des pincettes en main, auprès de mes tisons un hiver me paroît court, quoique seul avec des pincettes : les abus me passent dans l'esprit, le monde & les maximes m'occupent en faisant claquer les pincettes entre mes mains, & en excitant des étincelles à la cheminée. Je règle les Etats de même que mes tisons, je me donne carrière, je me forme de nouveaux systèmes, que je crois aussi faciles que de reculer la buche, & d'aprocher le chenet. Un tison est éloquent, il nous représente les Sages & les foux, le fracas d'une grande ville, où l'on voit tout le monde fourmiller : il semble que de ce jour seul dépend leur bonheur : à voir les allures des hommes
on

on en veut peindre les caractères ; on ne nomme personne , le Lecteur seul , soupçonne , devine , enfin je condamne tout le monde en ne nommant personne , rien donc de plus moral qu'un tison quand on l'écoute avec des pincettes.

Que dire , quand on a tout dit , si le vice cessoit en cessant la satire ; mais il continue en dépit de la satire & de la critique : quelle inutilité d'écrire !

L'excès & le défaut de la joie , comme de la tristesse , empêchent également la faillie : si elles dominent également , Aspalipe dira des merveilles : voici une règle générale , j'en connois qui en font l'exception , qui donne du sublime dans une extrême joie , de même que la tristesse abat l'esprit ; d'autres ressentent tout le contraire.

Quand je commençai ces sentences , je pensois en être quitte pour quelques réflexions morales , quelques

ques espèces de faillies critiques ; mais hélas ! quand on traite de tout, tout se présente, tout offusque, tout embarrasse , tout suit notre peinture , l'abondance & la variété menent loin dans une si vaste matière, que je croiois à peine avoir commencée, quoique ma plume ait trompé mon dessein ; & si je ne l'arrêtois dans sa course , elle démasqueroit encore un Révérend P . . . de l'obscurité de son cloître , pour l'entendre expliquer à ses Dévotes trop énergiquement le grand précepte de l'Amour, elle feroit pancher la balance de Thémis. Le Lecteur apprendroit , que D . . . est un fourbe , F . . . un trompeur , A . . . une putain , V . . . un joueur , S . . . un hypocrite , L . . . un brutal , N . . . un fripon ; que B . . . fait banqueroute , que G . . . est un débauché : bon , ma plume , ne sentez-vous pas que l'ancre & le papier vous manqueront plutôt que la matière , cessons , cela suffit pour

avoir fait peut-être le portrait de nous-mêmes.

Voici un petit Dialogue critique sur cet Ouvrage , que j'ai cru à propos d'insérer à la suite de ce Chapitre de la Satire , & qui contient à peu près tout ce qu'on pourra dire de ce livre.



CH A P I T R E V I I I.

*Critique de l'Ouvrage par l'Auteur ,
en forme de Dialogue.*

L'Auteur.

Avez-vous lu un certain Livre qui paroît , & dont on ignore l'Auteur , cela n'est déjà pas à son avantage : je crois que son Ouvrage n'est bon , que parce qu'il est nouveau ; cependant les uns le louent , d'autres le blâment : au reste ce n'est qu'une rapsodie de plusieurs Auteurs

teurs qu'il a voulu coudre & imiter, un amas de Sentences & de Maximes morales, qui n'ont pas grand fel ; cependant l'Auteur est un jeune homme , & il est rare de voir tant de Morale dans un âge si peu capable de réflexions.

Le Censeur.

Votre procédé m'étonne, je vous jure que j'ai quelquefois vu un Auteur blâmer un mauvais Ouvrage : souvent on reconnoit la vérité, mais vous ne la reconnoissez pas en blâmant le vôtre.

L'Auteur.

Que ce que vous me dites soit sincère ou déguisé, je sai à quoi m'en tenir ; la vérité a pour moi de secrets appas, je la fais voir par tout où je la rencontre, il est juste de censurer un Auteur qui censure tout le monde.

Le Censeur.

Je le prétens faire comme vous & vous savez qu'on se fait un secret

plaisir de censurer un Ouvrage ;
vous donnez le vôtre pour bon &
mauvais, pour moi je le trouve tel-
lement plus l'un que l'autre.

L'Auteur.

Vous voulez dire plus mauvais
que bon.

Le Censeur.

Tout le contraire.

L'Auteur.

Mais nous nous abusons ici , &
nous faisons tous deux dans ce Dia-
logue des personnages qui ne nous
conviennent guères ; il paroît si na-
turel que je m'excuse & que vous
me blâmiez , que le langage que
nous tenons ici est bien forcé.

Le Censeur.

Il est d'un Censeur de blâmer ce
qui est blâmable , je loue votre Ou-
vrage , donc... concluez vous-mê-
me.

L'Auteur.

Rien de plus véritable , si l'on ne
louoit que ce qui est louable ; mais quel-

quelle difficulté de trouver un Censeur tel qu'il devroit être, & non pas tel qu'il est.

A votre compte, je n'ai donc pas toutes les qualités requises, vous m'insultez.

L'Auteur.

De deux choses l'une, si vous êtes ce Phénix des Censeurs, je veux dire éclairé, profond, intègre, & judicieux, j'ai autant de peine à le croire, comme si vous me persuadiez que mon Ouvrage vaut, quoique vous n'ayiez pas ces qualités.

Le Censeur.

Mais enfin tout Censeur trouve une secrète joie à blâmer & ridiculiser un Ouvrage, & quand il opine pour lui, il faut qu'il le mérite.

L'Auteur.

Bien souvent aussi le contraire arrive, sur-tout quand on est censeur de sa propre plume; un doux penchant, une secrète indulgence, un

ordinaire je ne sai quoi nous fait désirer qu'on trouve bon ce que nous semblons désapprouver : je décris mon Livre, il est fade, ennuyeux dis-je, à Persius; il l'irrite, il nie, blâme, & me dément en même tems, me flatte, me gagne & me contente.

Le Censeur.

Puis donc que vous faites si bien l'analyse de votre Ouvrage, entrez dans le détail du mauvais que vous y trouverez, comme je circonstançierai le bon.

L'Auteur.

Je dis ce qu'on dira, rien autre chose sinon que l'Ouvrage eût passé, si l'Auteur eût été plus connu & eût passé lui-même pour bon; car enfin le renom fait beaucoup, & si par impossible Despreaux ne nous eût donné que du froid & de l'ennuyeux, il eût été toujours Despreaux. Un bon bon Auteur peut facilement faire valoir des bagatelles,
il

il n'en est pas de même d'un Auteur inconnu , à peine le sublime lui passe-t-il.

Le Censeur.

Croyez qu'on n'est pas toujours si duppe , & qu'on estime souvent un Auteur à cause de son Ouvrage , & non pas un Ouvrage à cause de l'Auteur.

L'Auteur.

Je ne souhaite pas que cela soit à mon égard , je n'ai pas assez de présomption pour faire croire que mon Ouvrage vaille par rapport à moi.

Le Censeur.

Cependant c'est par là qu'il vaudra , si il vaut quelque chose , puisque vous vous dites vous-même inconnu , c'est donc l'Ouvrage qui fera connoître l'Auteur.

L'Auteur.

Quoiqu'il en soit j'ai eu dès mes tendres années un penchant pour la composition , c'est une manie , peut-

être un défaut ; chacun à les siens , & quoique j'eusse traité de toute autre matière que celle de cet Ouvrage , j'eusse toujours fait voir les défauts de l'homme, en suivant mon panchant pour la composition. Au reste on ne me verra point dans une préface à genoux aux pieds d'un Lecteur , pour lui demander grace : un tel procédé le prévient mal , il blâme déjà l'Auteur , & veut pour ainsi dire trouver des fautes dans un Ouvrage , où on le prie d'excuser celles qui pourroient s'y trouver ; il examine plus scrupuleusement , il condamne ce qu'il n'entend pas , ce qui fait souvent qu'il condamne tout l'Ouvrage.

Le Censeur.

Cependant si c'est la raison pourquoi vous ne dressez point de Préface au Lecteur , il semble donc que c'est la crainte qu'il ne blâme votre Ouvrage.

L' Au-

L'Auteur.

Vous m'interrompez avant que je finisse ma pensée, c'est une raison en effet, mais elle n'est pas l'unique, & l'essentiel pour moi, je la trouve utile, sur-tout depuis qu'on approuve tant de mauvais Ouvrages, qu'on en condamne tant de bons; dans ce sens je souhaite être condamné.

Le Censeur.

Vous ne le ferez peut-être pas, quoique votre Ouvrage soit bon, quand ce ne seroit que pour vous convaincre de l'intégrité, du Lecteur.

L'Auteur.

Mais que trouveroit-on qui plaise dans un jeune Auteur, qui sans expérience guidé de ses pensées, imite, copie, invente lui-même, dir quelque chose, mais ne contente pas, ou bien semble contenter, mais semble ne rien dire de solide : sa carrière est trop vaste & son terme trop difficile à atteindre, son sujet trop

étendu ; le sublime de sa plume n'est pas assez sublime , le bas & l'insipide l'est trop : cependant il entreprend de faire le portrait de l'Homme , il lui échape de tems à autre quelque saillie , il écrit pour lors du passable , en d'autres tems il ennuie , il veut décrire les défauts de l'Homme , & l'Ouvrage fait voir ceux de l'Auteur ; enfin il dit que Dureus est un froid Auteur , sans penser que c'est de lui qu'il parle.

Le Censeur.

Cela arrive souvent.

L'Auteur.

Du moins je crois que cela est à mon égard , mais je fais assez me rendre justice , pour ne m'en point faire accroire ; après tout le beau a toujours un certain je ne fais quoi , que l'Auteur connoît avant tout autre , qui lui donne une certaine hardiesse due au vrai mérite.

Le Censeur.

Mais la sentez-vous cette hardiesse prétendue ?

L'Au-

L'Auteur.

Ce n'est pas à moi à le dire, & jamais on ne me croiroit.

Le Censeur.

Quelle conjecture voulez-vous que je tire de votre Ouvrage, puisque vous semblez le blâmer, & que d'ailleurs vous n'osez assurer qu'il n'est pas blâmable.

L'Auteur.

Je n'en fai rien moi-même, j'ai bien envie plutôt que de le voir mouler, de le livrer à la commune destinée du sucre.

Le Censeur.

Mais savez-vous qu'on y a vu servir de bonnes pièces, & que votre Ouvrage ne seroit pas le premier.

L'Auteur.

Je le crois de même que le dernier : je montrois depuis peu à des Savans une Elégie qu'ils trouvèrent charmante, que ma Servante m'apporta autour d'une once de Cannelle de chez Rotrou.

Le

Le Censeur.

Pour moi, je voudrois que le Libraire fût Epicier, l'on ne verroit pas honteusement les Auteurs sauter de chez l'un chez l'autre; cela feroit à leur avantage, on ignore-roit leur destinée, semblables à ces criminels de conséquence que le poison fait périr, crainte d'éclar.

L' Auteur.

Peut-être deviendroient-ils tout-à-fait Epiciers. Que fait-on si on alloit rendre justice à tant d'Ouvrages, auxquels on fait injustice par l'approbation qu'on leur prête.

Le Censeur.

Mais revenons au nôtre, les autres nous touchent peu, & puisqu'il faut parler en Censeur, & non pas en flatteur, voions si vous n'êtes point de ceux à qui on fait injustice en les approuvant.

L' Auteur.

Je vous aime de ce caractère, qui vous est plus naturel, & la défensive me convient mieux. *Le*

Le Censeur.

Du moins nos deux personnages seront plus vraisemblables , quoiqu'on sache bien que vous les fassiez parler tous deux.

L'Auteur.

Il me semble déjà entendre Créti-
tius dire , que mon Ouvrage est in-
sipide , disputer ce sentiment à Var-
ron qui le louera , qui dira , que
c'est le miroir de l'homme , une
peinture des passions , qu'un cha-
cun s'y reconnoit , à moins qu'il ne
s'aveugle lui-même.

Le Censeur.

Qu'attendre autre chose sinon
qu'il sera loué & blâmé ; c'est le
fort commun de toutes choses , pour-
quoi votre Ouvrage en feroit-il
exemt ?

L'Auteur.

Je ne le prétens pas , mais je
voudrois savoir s'il sera plus digne
de l'un que de l'autre.

Le

Le Censeur.

Vous voulez dire d'estime que de blâme, ou tout le contraire, cela est impossible; posez deux choses, la bizarerie du fort, & celle du Lecteur.

L'Auteur.

Mais encore faut-il en quelque forte savoir la destinée d'un Livre, avant qu'il paroisse.

Le Censeur.

Nullement. Il en est comme d'un Vaisseau, qu'on met en Mer, on fait bien où l'on voudroit qu'il allât, mais on ignore précisément où il ira.

L'Auteur.

Je fai qu'il est des personnes, qui blâment tout, d'autres qui approuvent tout; & rarement en trouve-t-on qui estiment ce qui le mérite, & qui blâment ce qui est condamnable; le Censeur en cela n'est rien moins que Censeur.

Le

Le Censeur.

Croiez qu'il s'en trouve de véritables, je veux dire intègres & profonds: ils sont rares, je l'avoue, mais il en est.

L'Auteur.

Plût au Ciel que mon Ouvrage tombât entre de pareilles mains: je pourrois le croire bon, s'ils opinient pour lui, & je me consolerois de le voir condamné, du moins avec justice.

Le Censeur.

Vous vous abusez. Qu'un mauvais Censeur approuve votre Ouvrage, vous l'applaudissez, qu'un bon censeur le condamne, vous le condamnez; nous aimons mieux ceux, qui louent injustement, que ceux qui nous rendent justice en nous blâmant.

L'Auteur.

Vous entrez trop dans le détail, & je commence à connoître que vous êtes véritablement Censeur.

Le

Le Censeur.

Je le suis effectivement, mon nom porte la censure avec lui ; mon plaisir est de démasquer un Auteur, & si vous ne me faisiez pas parler dans ce Dialogue, je serois peut-être plus que censeur pour vous.

L'Auteur.

Qu'importe, que je fasse votre personnage, cela ne doit pas empêcher votre critique.

Le Censeur.

Elle l'affoiblit, diminue son crédit, & c'est toujours peu qu'un Auteur, qui est son propre censeur.

L'Auteur.

J'avoue qu'un Auteur se critique presque toujours par vanité, & trouve un secrèt orgueil à se blâmer dans l'espoir qu'on le démentira.

Le Censeur.

Que dire donc d'un Auteur comme vous, ou plutôt comme moi-même.

même; car en vous blâmant, je me rends ridicule.

L'Auteur.

Quoique vous soyiez ce que je suis, & que je sois ce que vous êtes, je veux dire que ce soit moi qui vous fasse parler, rien n'empêche que vous ne disiez votre sentiment.

Le Censeur.

Je pense, puisqu'il faut le dire, que la critique que vous faites de votre livre ne servira qu'à vous faire critiquer davantage: il me semble déjà entendre Scalendre dire par tout, que vous affectez de vous blâmer, & de censurer votre Livre, afin que d'autres ne le censurent point, peut-être le croira-t-on, quoiqu'il dise qu'il ennuie.

L'Auteur.

On ne le croira point, quand on saura qu'il est trop démasqué dans ce même Livre, & que la vangeance le fait plus parler que l'intégrité.

Le Censeur.

Si vous dites qu'il ne sera pas cru, parce qu'il est partie intéressée, pourquoi voulez-vous qu'on vous croie vous-même, qui l'êtes davantage.

L'Auteur.

Si je dis que mon Livre vaut, je ne veux pas qu'on me croie tout-à-fait, de même que Scalandre, qui assure qu'il est mauvais; je cherche un certain biais.

Le Censeur.

Je crois l'avoir trouvé, c'est-à-dire, qu'un tiers examine votre Ouvrage, & l'applaudisse en même tems en dépit de Scalandre.

L'Auteur.

Mais laissons là l'Ouvrage & sa critique, & n'ayons écrit que pour le plaisir d'écrire, & de brouiller du papier; j'aime mieux que l'Épicier emploie du papier transcrit que du moulé.

Le

Le Censeur.

Il n'en fera rien, on voit peu d'Ouvrages sauter chez Francœur, qu'ils n'aient passé par la presse de Petit; tant que ce n'est qu'un manuscrit, qu'on fait mystère de l'Auteur, c'est du ravissant, on l'applaudit sans l'examiner, en un mot c'est le moulé qui gâte tout.

L'Auteur.

Aussi ce sera toujours malgré moi, ou jamais de mon vivant, que l'impression fera éclore ces caractères.

Le Censeur.

Eh bien! soit après votre mort, ils paroîtront sous le titre d'Ouvrage posthume, & ils seront sifflés ou applaudis, plutôt suivant le caprice que suivant la destinée, & vous apprendrez là bas par les ombres de ceux que vous critiquez, que votre Ouvrage passe pour un Q. . . peut-être pour un Virgile.

L'Auteur.

Je serois plus fâché qu'ils m'apprirent , qu'il est imprimé , que s'il étoit siflé.

Le Censeur.

Mais il ne fera l'un , que parce qu'il est l'autre ; après tout je sens que nous nous flattons ici , & je vois de l'autre monde où vous seriez , que c'est l'envie de le voir imprimé , qui vous donne cette fausse peur qu'il ne le soit.

L'Auteur.

Eh bien ! brûlons-le , qu'il n'en soit plus parlé.

Le Censeur.

Vraiment si vous le montrez à quelque savant , & que vous l'exposiez ensuite au feu , c'est le secret de le faire estimer : ils vous blâmeront d'avoir détruit un Ouvrage , qu'ils n'estiment que parce qu'il est détruit.

L'Auteur.

Mais si je le garde , ils ne l'esti-
me-

meront plus, que parce qu'il subsistera.

Le Censeur.

Il faut l'oublier dès sa naissance, l'ignorer & son Auteur aussi, & laisser au tems & au destin le soin de faire paroître l'un & l'autre; car envain va-t-on contre son étoile, & jamais un froid Auteur ne parviendra au sublime en dépit de sa destinée.

L'Auteur.

J'approuve votre raison. Déjà trop de tems s'écoule en critique, peut-être je fournis moi-même trop de matière à celle de mes Lecteurs.

Le Censeur.

Cela peut arriver, qu'ils n'en diront pas tant que vous-même; mais aussi ils peuvent bien en dire davantage, & un Censeur est fertile, quand il n'a pas fait l'Ouvrage qu'il critique.

L'Auteur.

Je deviendrois Moderne en blâ-

mant ma plume, si l'on se persuadoit que je parle sincèrement.

Le Censeur.

Combien aussi d'Auteurs, qui ont cru parler sincèrement en louant leurs Ouvrages, parce qu'ils les croyoient louables, qu'on n'a pas cru sur leur parole.

L'Auteur.

S'ils les avoient blâmés, ils eussent été crus ; on a plus de pente pour l'un que pour l'autre.

Le Censeur.

Je vous conseille de ne pas tant détailler la critique d'un Livre, qui sera peut-être bien plus critiqué, ou peut-être beaucoup moins : si vous m'eussiez même consulté, je ne vous eusse pas conseillé d'insérer ici la critique de votre Livre, il semble par-là que vous la craigniez en la faisant vous-même.

L'Auteur.

Je vous assure, que je ne suis pas assez ridicule, pour vouloir empêcher

cher le feu de brûler, je veux dire le Public de censurer.

Le Censeur.

Vous voudriez empêcher l'impossible, peut-être votre ouvrage sera-t-il estimé sans qu'on lui rende justice.

L'Auteur.

Vous piquez, Censeur, je n'ose vous dire aussi que vous êtes intègre & savant, sans vous railler.

Le Censeur.

Brisons là-dessus, nous voilà paës tous les deux : la raillerie n'est pas tout-à-fait de la compétence d'une critique.

L'Auteur.

Il est très sûr que si l'on raille mon livre, je ne vois pas comme il pourra s'en tirer.

Le Censeur.

Rassurez-vous dans vos appréhensions, votre Ouvrage aura peut-être une meilleure issue que vous ne croiez ; il ne faut pas toujours juger des choses par leur valeur.

L'Auteur.

A votre compte, s'il est estimé , c'est donc qu'il ne vaudra rien ; vous choquez par-là l'Auteur , & le Lecteur.

Le Censeur.

Voici comme je raisonne. Ou un Livre est tout bon ou tout mauvais, ou il est autant l'un que l'autre, ou bien il paroît bon sans l'être, ou il l'est sans le paroître : il faut que le vôtre ait quelqu'une de ces qualités, ne pouvant pas les avoir toutes : cela posé, vous ne pouvez douter qu'il ne soit digne d'estime ou de blâme.

L'Auteur.

Je sai cela comme vous ; mais vous ne m'apprenez rien de positif.

Le Censeur.

Pardonnez-moi , il faut donner votre Ouvrage pour tel qu'il est , & tel qu'il paroît ; c'est par-là que je finis cette critique, c'est à toi Lecteur

cteur à la continuer peut-être sans sujet, peut-être avec justice: le but de l'Auteur est de te plaire, cependant il n'attend de toi aucun encens mendié: si tu le loue, il te remercie; si tu le blâme, il s'en met peu en peine.



CHAPITRE IX.

De la Noblesse.

LA Noblesse est le mur de l'Etat, un honneur permanent, enfin elle recompensoit autrefois le mérite, aujourd'hui elle couronne la fortune.

Souvent vingt ans de belles actions ne peuvent faire un Noble, & vingt ans de concussions en font mille. Combien de Nobles malhonnêtes gens, qui auroient été vertueux dans la Roture.

Les peuples ont tant de déférence pour la Noblesse , que si les Grands ufoient de clémence envers eux , ils les adoreroient.

Il fuffit feulemment de n'être pas né à la Ville, mais dans une maison au coin d'un Bois, & au pied d'un Marais, pour être cru noble sur sa parole.

Lindari est noble , c'est-à-dire , extravagant avec ses égaux , mystérieux & d'édaigneux avec ses inférieurs , libéral fans discernement , injuste par tout , fait des graces par caprice , se laisse emporter par des passions nouvelles , qui se succèdent l'une à l'autre , ne connoît que celui qui a une qualité & des titres de Noblesse.

Qu'un pauvre fasse une petite faute , c'est un grand crime ; qu'un Grand fasse un grand crime , ce n'est tout au plus qu'une petite faute.

La Vicomtesse G... méprise tout ce qui n'a point de qualité & de noblesse ,

blêssé , elle achète la Terre qui la fit naître roturière : elle y est venue trop tôt , elle devoit attendre que Mr. Thibau son Nèveu & Collecteur du Village fût mort ; il est son parent de trop proche , pour ne pas obscurcir l'éclat de sa Noblesse.

Un Gentilhomme n'ayant pu s'immortaliser , veut du moins rendre son nom immortel : apparemment qu'il le croit de meilleure condition que lui-même ; cependant ils tiennent tous de nous , & nous ne tenons rien d'eux ; qu'elle folie de croire qu'en les attachant pompeusement à du marbre , nos corps en soient moins corruptibles ! que diroit l'ombre du Marquis D... s'il favoit que sa Femme a fait construire un escalier du marbre de son Mausolée , & que sa Statue a été placée au milieu d'un jet d'eau , avec une branche de corail sur la tête , sous le nom du bassin de Vulcain.

Un parchemin aujourd'hui fait un
No-

Noble, souvent sans autre mérite. Nos Pères ont aquis ces titres avec la valeur & la vertu; nous les conservons souvent sans l'un ni l'autre, desorte qu'un ancien Noble n'est rien moins qu'un Noble de nos jours, de même qu'un Moderne n'est rien moins qu'un Ancien.

La clémence d'un Gentilhomme n'est ordinairement que l'art de gagner ses Vassaux: il est bon pour ses inférieurs par vanité, pour ses égaux par politique, pour ses supérieurs par crainte, & il entre presque toujours de ces trois motifs dans ses douceurs.

Il est vrai qu'à parler sans fard, il faut autre chose que du parchemin pour faire l'honnête homme; il est vrai qu'il est certaines vertus attachées à la qualité, dont on hérite avec les titres, telles que sont la fierté, l'indépendance, la gloire, le mépris, qui rendent un homme vain & altier, mais non pas vertueux.

rueux. Plus une Noblesse est ancienne, plus on l'estime, de même qu'elle déchoit de cette estime, si elle n'est que nouvelle. On devroit tenir une autre conduite, & en juger comme de toute autre chose, qu'on ne considère que pour la nouveauté: la raison, c'est qu'un Maréchal de France n'a obtenu le bâton, que par son courage, sa valeur, & ses vertus; comme tout périt, son Fils n'aura que la moitié de ses qualités, son Petit-fils n'en aura aucune, & les titres leur resteront sans les vertus; leur Père étoit noble, & ils le paroissent.



C H A P I T R E X.

De la Cour.

LA Cour est le théâtre des vertus, & des vices; l'un & l'autre

tro sont alternativement sur le trône. Il est des règnes entiers, qui ne suivent que la vertu, quelquefois c'est le contraire, tout y paroît plus qu'ailleurs. Le caprice souvent récompence le mérite, souvent il le néglige, la vertu y est quelquefois considérée, quelquefois méprisée; c'est le rendez-vous des passions, elles y commandent sous l'autorité de l'ambition, qui est le Démon favori des Cours.

La Cour a deux défauts essentiels, un c'est qu'elle ne rend pas contents ni satisfaits ceux, qui la fréquentent; l'autre, c'est qu'elle empêche qu'ils ne le soient ailleurs. Il y a dans les Cours des gens, qui portent envie à ceux à qui l'on donne: ce caractère est le véritable de l'ambition.

La Cour donne un certain air de grandeur apparente, un grand air en gros, & on le repand en détail dans les Provinces. Un Duc en

Pro-

Province n'est tout au plus qu'un Comte à la Cour, de même qu'un Duc à la Cour est un Prince sur ses Terres. Un Gentilhomme à la Cour flatte, postule, respecte; dans ses Terres il est flatté, postulé, respecté.

La Cour tourmente, agite, consume nos moyens, & nous rend presque toujours mécontents.

La Cour est l'ame des Passions, la principale est l'Ambition, les Acteurs sont les Courtisans, & les fins qu'ils se proposent dans leur ambition, deviennent des moyens pour s'élever davantage.

Il faut être plus que Philosophe & un héros en politique, en duplicité, savoir rire, s'affliger, & se contraindre, pour être un véritable Courtisan.



C H A P I T R E X I.

De l'Himen.

C'Est un doux Tiran, une prison dont la mort délivre, un lien nécessaire; c'est le terme des plaisirs, le commencement des soins; enfin l'Himen & l'Amour s'accordent rarement, parce que l'un est la possession même, l'autre n'est que le désir, ou du moins la possession défendue. L'Himen est le tombeau de l'Amour, quoique l'Amour soit le berceau de l'Himen: étrange réciproque à la vérité, & dont on ignore encore la cause, malgré les exemples que nous en avons tous les jours.

L'Himen autrefois allumoit son flambeau à celui de l'Amour; aujourd'hui c'est à celui de l'intérêt,
des

des richesses, des honneurs, tout change. L'Himen étoit jadis un Dieu de Paix, aujourd'hui il est celui du Divorce, enfin il n'est rien moins de ce qu'il fut du tems de nos Pères, sur-tout depuis qu'on marie la jeunesse avec la vieillesse, l'honneur avec l'infamie : enfin depuis qu'on ne garde plus de proportion & de convenance, l'on ne fait plus que se méfaillir.

Il faut démasquer ici Ctésiphone qui traite son Mari de Zero, qui fait commerce de piraterie d'amour, qui amuse & qui trompe à la fois vingt Amans, dont le cœur ne ressent jamais ce qu'elle inspire. Lippe a la même indifférence pour son Mari, elle le méprise un peu moins, cependant elle veut plaire, quoiqu'elle soit un remède d'amour, elle n'inspirera jamais ce qu'elle ressent; ses Amans la trompent & l'amusement, comme Ctésiphone amuse les

siens ; il en est de toutes ces espèces.

Tous les jours l'on peste contre l'Himen, tous les jours on s'y engage, j'en ignore la véritable cause, je n'y ai pas encore passé moi-même ; quoiqu'il en soit, je crois qu'il peut y avoir des mariages heureux, mais jamais de délicieux.

Picinius, après avoir consommé toute sa vie à connoître le monde & ses maximes, m'a assuré qu'il avoit vu jusqu'à un mariage où l'Himen & l'amour subsistoient ; un suffit aussi pour croire qu'il peut y en avoir.

Il étoit difficile autrefois de se marier, avant que les séparations fussent si fréquentes ; on a trouvé par-là le secret de conserver les apparences du mariage, & de jouir des délices du Célibat.

Phax épouse Laure dans la vue d'une fidélité sans pareille ; voila un point outré, pour ne pas dire impossible : il est trompé, il devoit s'y at-

attendre : il en est tous les jours de trompés comme lui , il trouve cependant que Laure a du bon , mais il ne trouve pas ce qu'il cherchoit.

De tous les Mariages , il y en a les trois quarts de mauvais ; du reste il s'en trouve quelques bons , mais pas un d'agréable.

L'Himen est le beau Dieu , quand on veut s'y engager , il a un autre jour quand on y est ; c'est un Païs où quelques-uns veulent aller , & dont tous ceux qui y sont veulent sortir. O le beau jour , que le jour de l'engagement de Pirax avec Damilie ! il bénit ce jour , enfin il est heureux , tout comble ses désirs , ou plutôt Damilie fait tout son bonheur ; il la perd au bout de six mois , il va être inconsolable ; non , il dit encore , ô le beau jour !



C H A P I T R E. XII.

De la Philosophie.

LA Philosophie, ou l'amour de la Sagesse, étoit anciennement un assemblage de préceptes, qui composoient une espèce de Secte, qui n'étoit souvent rien moins que philosophe: aujourd'hui c'est une peinture qu'on regarde comme impraticable; la Morale est depuis longtemps hors de cours & de saison.

Un Cinique moderne, malgré ses dogmes, qui condamne les richesses, a une telle horreur du plus grand de tous les maux, je veux dire la pauvreté, qu'il se vange de la fortune, qui lui a refusé ce que sa doctrine sembloit blâmer, je veux dire les richesses, par un mépris dissimulé de ces mêmes richesses, &

un

un secret désir de mériter les honneurs qu'il ne pouvoit posséder, que par les richesses que la fortune lui a refusées; la haine, qu'il porte aux richesses, semble s'adoucir par l'espérance de les égaler par sa fausse sagesse; il ne leur refuse les honneurs, que parce qu'il ne peut leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde.

Tout choque un Stoïque plein de morale & de réflexions, il ne voit pas qu'il choque lui-même tout le monde: le premier rien qui se présente à lui l'irrite, l'emporte, excite sa bile & sa plume; il fuit le tumulte & cherche les déserts, il s'y promène, il y rêve; un atome, les vents qui se battent, lui tracent l'image de l'homme, qui ne peut souffrir son semblable.

Ces Philosophes, qui sembloient mépriser les richesses & les plaisirs, étoient ou bien fous, ou bien fourbes: je les crois plus l'un que l'autre,

tre, leur conduite démentoit leur Morale; ils n'étoient pauvres que par nécessité; ils ont presque tous erré dans leur doctrine. Des Modernes ont assuré, que la Bête étoit un automate, je veux dire machine, d'autres lui ont donné une Ame corporelle sans être corps: le premier sentiment est impossible, le second est incompréhensible. Diogène s'enferma dans un tonneau; il étoit d'autant plus fou, qu'il se croioit le plus sage.

Les Athéniens avoient condamné Socrate à la mort; il répondit fièrement qu'il ne craignoit rien, & qu'ils y étoient eux-mêmes condamnés par la Nature.

Le caprice aussi bien que l'inclination déterminent à un certain genre de vie. Socrate est cinique, fait le prude par contrainte, se bande l'esprit: Anacréon rit, chante & boit, fait voir un si grand dégagement des embarras du siècle, qu'il pa-

paroît plus Philosophe que Socrate.

Souvent c'est le faux masque de la vérité, qui plait. Un Philosophe prédit des choses, qui le font admirer, en attendant l'évènement il ne parle que par problèmes, par énigmes, il est applaudi par ceux qui en cherchent le sens.

La Philosophie produit presque toujours l'orgueil & l'ambition parmi la continence & la médiocrité, de sorte qu'un Philosophe n'est tout au plus qu'un hipocrite en perfection.



CHAPITRE XIII.

Quelques Règles & Préceptes stoïques pour vivre content.

LE seul & véritable bien de l'homme, c'est d'écouter la raison, & pratiquer la vertu. Les richesses &

la santé ne sont pas des biens ; car si la santé étoit un bien , ce seroit parce qu'elle entretient le corps dans l'embonpoint : je dis aussi que la maladie seroit un bien , qui éclaire l'esprit , le perfectionne : or il est impossible d'appeler bien deux choses si contraires ; elles ne sont aussi mal , qu'autant que nous les croions telles : je les regarde comme des moyens pour arriver au bien , je veux dire à la paix & à la perfection des vertus. Le bien nous fuit , quand nous le cherchons hors de nous.

Les Curces & les Fabrices ont moins brillé par la valeur de leurs armées , que par leur extrême sobriété : leurs Figues , leurs Carottes , qu'ils préféroient aux repas des Samnites furent de meilleur goût à la postérité , que tout les délices d'Apicius.

O richesses ! qui verroit la rouille des crimes , que vous causez , comme

me on voit l'éclat de votre or, de votre argent, vous cesseriez d'être ce que vous êtes, je veux dire si recherchées : vos Partisans ont deux vertus, la discrétion & la constance à cacher les peines, que vous leur faites souffrir, & à montrer le faux bonheur qu'ils semblent posséder.

L'Ambition, qui est aujourd'hui l'ame des Cours, le masque d'une feinte modestie, le symbole de ces hommes, qui sont d'autant plus méprisables, qu'on peut les comparer trivialement à ces Tonneaux, d'où l'on ne peut rien tirer, qu'on ne leur donne du vent; cette ambition, dis-je, est le premier obstacle à la vie Stoïque & tranquille, c'est le Démon familier de la paix, & d'autant plus spécieux, qu'il ne donne jamais ce qu'il promet.

Nos craintes sont vaines & chimeriques, comme nos espérances; cependant l'un & l'autre est le seul

obstacle à notre bonheur.

Anicius envie les richesses & les honneurs; cependant il peut les posséder, il faut s'abaisser, travailler suer, flatter, s'insinuer, souffrir des affronts & des injures: on ne les acquiert qu'aux dépens de la liberté; ce prix-là est trop cher à un véritable Stoïque.

J'entre dans une boutique, j'achète, je donne un écu d'or, on me donne du drap: Plutus en sort, sans rien acheter, il a son argent, & moi de la marchandise; cela n'empêche pas que nous ne soyons d'égale condition tous les deux: il revient de souper de chez Afer, il a payé son écot avec de la contrainte, de la flatterie, & de la soumission; je n'ai point été au festin, & j'ai ma marchandise & ma liberté de reste.

Prenons chaque événement, comme nous le devons, le plus fâcheux nous deviendra doux par l'habitude: un Forçat se désespère d'être
tre

tre condamné aux galères, il y rit six mois après.

La patience doit faire une des principales vertus morales. Pausidonius discourt dans le bareau, le Goûte l'y surprend; il n'interrompt pas seulement son discours; le pied n'a point de part à la douleur, qui tient du corps.

Quelque état que nous embrassions, considérons en toutes les suites; si elles sont fâcheuses, elles ne nous surprendront point, nous n'en ferons que rire: tirons de l'avantage du désavantage même, de l'accident & du désordre. Zénon n'eut pas en sa vie un jour plus heureux, que celui du naufrage qu'il fit: les vents de la tempête le conduisirent au port de la Philosophie & de la paix; il commença depuis ce jour à être Zénon.

Que la contrariété n'irrite point nos desirs; ne souhaitons point de sortir d'une ville, où l'on nous a con-

confinés ; ne désirons point d'y rentrer, si l'on nous en a bannis ; toute terre nourrit les hommes, elle leur donne des parens ; *ubi bene, ibi patria.*

Si vous souhaitez de posséder des charges & des richesses, il faut les acheter aux dépens de la paix & de votre liberté : vous perdrez l'un, pour acquérir l'autre, peut-être ne l'acquerez-vous pas, & cependant vous perdrez tous les deux.

Dans tout ce qui vous plaît, considérez ce qu'il est, & non pas ce qu'il vous semble. Si vous aimez un vase de fayance, considérez qu'il est fragile, s'il se casse vous n'en ferez point fâché ; si vous aimez votre Femme, ou votre Enfant, n'oubliez pas qu'ils sont mortels, & vous-vous consolerez de leur perte.

Ne vous glorifiez en rien qu'en ce qui dépend de vous. Si un cheval disoit lui-même, je suis un beau
Che-

Cheval, il seroit moins blâmable, que si vous êtes glorieux vous-même, parce que vous avez un beau Cheval, parce que le mérite de votre Cheval & le vôtre font deux mérites.

Ne souhaitez pas que les choses vous arrivent, comme vous le voudriez bien, mais comme elles ont continué d'arriver; il faut vous faire aux évènements, & ne pas faire les évènements à vous.

Ne dites jamais, j'ai perdu mon enfant, mais je l'ai rendu; on m'a ôté mon héritage, mais je l'ai rendue: c'est un mauvais homme, qui me la ravie, qu'importe; celui qui vous l'a prêtée, je veux dire Dieu, ne vous la redemandera pas, quand vous ne l'aurez plus.

Si vous voulez être véritablement Philosophe, ne dites pas; si je n'ai soin de mes affaires, je mourrai de faim; si je ne châtie cet enfant, il deviendra vicieux; car il vaut
mieux

mieux mourir de faim en paix & en tranquillité, que d'être opulent parmi les soins & les peines, il vaut mieux que votre enfant soit vicieux, que vous soyez misérable.

Voilà de l'huile repandue sur votre habit, cette petite perte est le prix de votre tranquillité, si vous ne vous en courouchez pas. Si vous appelez ou commandez à votre valet, & qu'il ne vous obéisse pas, croiez qu'il ne vous a pas entendu, ou qu'il n'a pas encore pu exécuter vos commandemens.

La vie est une Comédie, c'est à vous de bien jouer le personnage, qui vous est destiné; mais pour le choisir, c'est le fait d'un autre.

Si quelque accident fâcheux, quelque augure sinistre vous annonce du malheur, croiez que ce n'est tout au plus qu'à votre corps, à vos biens, à votre honneur, à votre Famille, à rien moins qu'à vous, puisqu'il dépend de vous de tirer
avan-

avantage de tout ce qui vous arrive.

Rendez-vous invincible en ne combattant que contre ceux que vous croiez pouvoir dompter. Sachez que ce n'est pas celui qui vous dit des injures, ou qui vous frappe, qui vous offense, c'est l'opinion que vous avez de lui. Si quelqu'un a pris un autre conseil que le vôtre, si c'est un bon conseil, réjouissez-vous en; si c'est un mauvais conseil, réjouissez-vous de ne l'avoir pas donné.

Pourquoi voulez-vous être autant que celui, qui ne bouge de la porte d'un Grand, vous qui n'y paroissez pas: il y a différence entre celui qui le suit par tout, & celui qui ne l'accompagne jamais; entre celui qui le loue, & celui qui ne le flatte pas. Vous n'avez pas été au festin de Lucius, vous n'avez pas payé votre écot, qui étoit de flatter le maître, de louer ses désordres,
d'exal-

d'exalter son faux mérite, de l'attendre à sa porte, enfin de paier l'écot:

Si la femme de votre voisin meurt, vous le consolez ; si la vôtre meurt, vous vous désespérez : attendez votre voisin, il viendra vous dire ce que vous lui avez dit à la mort de la sienne.

Le devoir doit suivre la qualité des personnes ; si c'est votre Père, il faut en avoir soin ; mais il est dénaturé, dites-vous ; qu'importe, la Nature vous devoit un Père, & non pas un bon Père.

Si vous voulez aller trouver un Grand, préparez-vous à ce qui vous peut arriver ; qu'il n'y sera peut-être pas, qu'il vous recevra mal, qu'il vous fera attendre, ou qu'il ne vous écoutera point du tout ; si tout cela vous arrive, vous ne vous en étonnerez pas.

Si votre Frère vous a fait tort, ne le considérez pas comme vous
aiant

ayant fait tort, mais comme votre sang, vous l'aimerez toujours.

Ne forcez jamais des bornes de la médiocrité. Tel a bâti sa maison de boue, que le luxe, la vanité, la passion, l'orgueil, l'ambition lui ont convertie en pierre, en marbre, en or, en diamant. Florus faisoit faire un habit de laine pour se couvrir, la commodité & l'utilité étoient tout son but : le luxe aujourd'hui l'a fait pour son habit, qui est devenu soie, brocard, & or.

Appliquez-vous à connoître la Nature, & à la suivre : qui vous l'apprendra, c'est Crisippus ; mais vous n'entendez pas les préceptes de Crisippus, vous cherchez quelque interprète : il n'y a rien dans tout cela, qui mérite l'admiration ; après tout cela il vous reste de pratiquer ce que vous avez expliqué ; autrement vous ne ferez qu'un grammairien, & non pas un Philosophe : au-lieu d'Homère, vous avez in-

interprété Crisippus, cependant vous devez plus rougir de ne pas savoir observer les préceptes de Crisippus, que de ne pas savoir interpréter Crisippus.

Ces Maximes seront peu goûtées. Je sai que c'est le propre du Philosophe de reprocher les défauts, & non pas de les guérir : quand il s'agit de se corriger, l'Homme donne plus à la spéculation qu'à la pratique. L'homme Aime la Morale, mais il ne se corrigera jamais des défauts, que la Morale lui fait connaître.

Tout Philosophe est sage, on veut passer pour tel; il semble mépriser les richesses, il compose un Ouvrage, qui traite du désintéressement & du mépris des richesses, il réussit, ou plutôt il plaît sans réussir, fait sa fortune, qui étoit le but secret qu'il s'étoit proposé.



CHAPITRE XIV.

Du Théâtre.

LE Théâtre est proprement la vie de l'Homme, de même que la vie de l'Homme est un vrai théâtre: c'est un second monde où l'on voit au naturel ce qui se passe dans le nôtre.

La Scène donne du bon & du mauvais, elle produit des effets souvent tout contraires, elle nous représente nos défauts, & tâche de nous les rendre ridicules. L'Orateur sacré donne trop au sérieux, & à la spéculation; souvent leurs mines & leur conduite dément leurs discours. Un jeune Abbé, gras & vermeil, avec un menton à triple étage, vêtu de lin & de soie, éclate & fait briller tout autre chose que

les vertus, dont il ignore la pratique; aussi tout se termine à dire qu'il est savant, & qu'il s'exprime bien. Le Théâtre entre plus dans le vrai, quoique l'on ne fasse pas tout-à-fait une juste comparaison de l'un avec l'autre. Cependant il châtie en riant, il tire un écu de la poche d'un Viellard, pour venir écouter qu'il est un jaloux, & un avare; enfin l'on convient qu'il démasque tous les défauts, quoiqu'il soit lui-même masqué: comme il corrige en riant, il peut avoir de ce côté-là de bons effets; d'ailleurs il nous peint les passions si vives, il les représente marquées d'une fausse vertu, que le cœur qui se porte volontiers au mal, quand il s'offre à lui sous l'apparence du bien, s'y laisse bientôt surprendre. Julie étoit neuve, elle ignoroit les effets de la plupart des passions; un jeune Amant, qui l'adore, & dont l'amour a toutes les qualités d'innocence, de
pudeur

pudeur & de retenue, la mène au spectacle; Julie voit l'amour représenté si chaste, en même tems si tendre, qu'elle se fait un crime de lui avoir résisté: son cœur ne voit rien que de beau dans son engagement, elle devient plus traitable, & les beaux voiles de probité qu'elle s'étoit proposés, ne l'empêchent pas de devenir mère avant le terme: la possession éteint l'amour de l'Amant qui dispaeroit, & laisse Julie en état de faire de tristes réflexions sur la Comédie, qu'elle a vue, & qui devient Tragédie pour elle; tristes effets du Théâtre.

Rome méprisoit le Théâtre, la Grèce l'estimoit; nous pensons de lui à la Romaine, & nous vivons avec lui à la Greque.

Le Théâtre est le plus beau livre de Morale, qui puisse nous instruire, & il n'est rien moins que condamnable: il découvre, représente, flatte, amuse, persuade, c'est le

miroir des désordres. On va au Théâtre s'entendre ridiculiser , on en rit , parce qu'on ne sent pas que c'est de nous que la Scène parle. Décia voit Armide outré , qui extravague pour un Amant qui la méprise , elle ne sent pas que c'est elle & sa coquetterie qu'on joue ; Lubin croit que c'est véritablement les fourberies de Scapin , & non pas les siennes. Il ne manque au Théâtre que l'art de nous corriger ; il deviendra par-là aussi utile qu'agréable : les Acteurs seront des Philosophes , qui enseigneront au Spectateur leurs dogmes parmi les ris, les jeux , les boufonneries , aussi bien que le grave & le sérieux , qui font tout le tragique & le comique du Théâtre.



CHAPITRE XV.

De la Folie.

LA Folie est une maladie d'esprit, qui nous prive du raisonnement & de l'usage de notre jugement. Il en est une autre espèce, qu'on appelle le beau système; par-là un homme s'avance, se produit, & devient le plus sage, à force d'avoir passé pour le plus fou. Damius est du nombre des premiers: il y a vingt ans qu'il n'a quitté son lit, il craint le fracas, il s'imagine que ses jambes sont de verre, il ne veut pas les casser: on le pousse, il crie, on est obligé de mettre le feu à son lit pour le lui faire abandonner. Voilà une espèce de fou, véritablement fou. Eulalius l'est sans le croire, il exigeroit volontiers l'en-

cens & les autels, parce qu'il re-
çoit les vœux & les prières de Fla-
vius, qui n'a que du mérite, & qui
a besoin du crédit d'Eulalius : sa
folie est aujourd'hui la plus suivie,
il croit que les richesses font le mé-
rite.

Il est des gens, qui extravaguent
dans leur bon sens, & pendant que
leur raison semble la plus sage, leur
moindre défaut est la folie : ils se
croient ce qu'ils ne sont pas, &
souvent ne se croient pas ce qu'ils
sont. Cette espèce d'homme est
burlesque, cependant il en est.

Barcinus se croit malade depuis
vingt ans, cependant il n'est que
fou : il n'a quitté depuis ce tems ni
son bonnet de nuit, ni sa chaise
percée : il se promène autour des
meubles de sa chambre, comme un
enfant ; son esprit, quoique plus
malade, que son corps, pense, agit,
se remue, opère médite, il regar-
de, examine, considère tantôt la
se-

fenêtre, tantôt la cheminée : il trouve à la fin la porte de son cabinet trop loin de son lit, il la fait murer, déjà les maçons font une nouvelle ouverture, il s'applaudit de son dessein, il trouve qu'il ne fait plus que six pas, au lieu qu'il en faisoit dix pour y entrer ; quelle épargne pour le reste de sa vie qui se terminera dans l'année !

Il est des gens, qui ne se lassent point de voir les femmes, tout est grace pour eux ; premier degré de folie. Démocrite s'aveugla lui-même, crainte de voir les Femmes, il croioit par-là fermer une porte au luxe, en ouvrir cent à la sagesse ; second degré de folie, il en est de toute espèce. La Femme est comme le verre, qu'il ne faut jamais laisser tomber, pour voir s'il casseroit ou non : une telle épreuve est ridicule ; troisième degré de folie, de tenter un corps qu'on ne peut sonder.

Dans certains une médiocrité d'esprit les rend sages, le défaut de cette médiocrité les rend stupides, l'excès les rend fous.

Oui, la folie est un bien, il faut prouver ce système : oui, c'est souvent un bien, souvent c'est le contraire. C'est la folie, qui fait qu'on mange son bien en procès, & qu'il n'y a proprement que les Justiciers qui les gagnent. C'est la folie, qui fait que les vieilles Maitresses se ruinent avec les jeunes Amans. C'est la folie, qui fait qu'Albius à 80 ans épouse Thamire belle, jeune, & charmante, & qui vient de se promettre à Oreste, qui la rassure, & la console de la mort d'Albius, qu'elle regrette fort peu.

La fausse sagesse & la réalité font que tout le monde se trouve égal ; pour moi, je les égalise mieux par la folie, que je crois universelle ; enfin tous les hommes sont fous, il
n'y

n'y a que le plus ou le moins, qui les distingue.

Il n'est point de plus fou que celui qui se croit le plus sage, de même que le plus sage, est celui, qui ne s'en fait point accroire, qui condamne ses défauts, & ignore ceux des autres: le contraire est un avare, qui blâme la prodigalité & la-bondance; un prodigue, qui condamne l'avarice: un tiers les blâme tous deux; chacun critique ce qu'il voit dans les autres, & ne voit pas ce qui est blâmable dans lui,



CHAPITRE XVI.

De la Justice.

LA Justice est un don du Ciel, un des attributs de Dieu, ce qui règle & compose les hommes: elle
n'a

n'a rien que de bon, tous ses défauts ne viennent ordinairement que de ceux qui la vendent, souvent elle n'est rendue rien moins qu'à celui à qui elle appartient. Il est vrai que les monceaux de Loix, le grand nombre de Coutumes & d'Ordonnances, ont introduit ce qu'on appelle aujourd'hui la Pratique, qui, de concert avec l'avarice & l'intérêt des Partisans de Bartole, ont mis en vogue ce qu'on appelle les Détours, les Retards, les Ruses, les Finesses, enfin tout l'attirail de la Chicane la plus raffinée.

La Coutume souvent prévaut sur la Loi, quelquefois la Loi l'emporte, mais rarement s'accordent-elles toutes deux.

Une belle, par exemple, qui plaide un procès, ou qui défend un parti, est toujours sûre de gagner : la cause devient incontestable, lorsqu'une Femme sert d'Avocat, & que le Juge est un homme.

Le

Le devoir d'un Juge est de rendre la justice, son métier est de la différer : ô, combien savent leur devoir, & ne font que leur métier.

Il est certain qu'un Client, qui sollicite son Juge, le prie, & lui offre des présens, lui fait injure, en doutant de son intégrité: si sa cause est bonne, il est sûr de la gagner sans solliciter; si elle est mauvaise, ses sollicitations ne doivent pas prévaloir sur l'intégrité du Juge.

Cette somme lui est due, dit un Avocat, mais s'il manque cette circonstance, il la perdra: Or je suis sûr qu'il la manquera, donc voilà une conscience de Praticien.

Un coupable puni est un exemple pour la Canaille, un innocent condamné est un exemple pour les honnêtes gens.

La Question est un supplice inventé pour tirer des connoissances plus

plus certains des crimes connus, cependant elle sauve le coupable, qui la peut supporter, & condamne l'innocent, qui n'a pas le courage de la souffrir.

Judicius est si intègre pour un Magistrat, qu'il n'écoute ni les conditions, ni les présens, ni même le sang; il a même passé pour injuste, crainte d'être incorruptible; cependant il vient de juger contre la droiture & l'équité en faveur de la beauté de Bucinde.

La seule différence de celui qui gagne, & de celui qui perd un procès, est souvent que le gagnant s'est ruiné en poursuites, & le perdant ne peut plus paier les dépens.

Dans l'obscurité d'un bois solitaire, couché négligemment sur le gazon en écrivant ces sentences, je vis deux jeunes Loups, qui sembloient se mordre; je leur criai de cesser leur querelle, & de faire informer: ils dressèrent d'abord les oreilles,

les, feignant de m'écouter ; mais ils se sauvèrent, quand je leur parlai de procès. En effet, on ne connut jamais parmi le Chêne & l'Orme, & dans les repaires de ces Animaux, le Procureur, le Greffier, le Sergent ; ils ignorent l'art de se manger par écrit, & j'étois plus fou qu'eux de leur parler du bareau.

Ma cause est juste, dites-vous ; si cela est je vous conseille d'en décider par voix d'arbitrage : que fait-on ce qu'elle deviendra entre les mains des Procureurs, des Avocats, Rapporteurs, Conseillers, & des Juges. Mais quoi ! ils sont donc tous injustes ? point du tout : ils ont tous le caractère de probité & de droiture, ils voudroient que dans un procès les deux partis gagnassent, ils ne le peuvent pas ; d'ailleurs ils sont les maîtres & les dispensateurs du bon droit, & ils le font incliner de quel côté il leur plaît.



CHAPITRE XVII.

De la Médecine.

CET Art est l'art divin par excellence, respectable par son antiquité, & à cause de sa nécessité, beau dans son principe, bon dans ses qualités, douteux dans ses conjectures, & presque toujours aveugle dans la pratique. A ces caractères qu'on reconnoisse cette Fille du Ciel.

Un Médecin est un homme à triple visage. Il n'est qu'un homme, quand on n'a pas besoin de lui, c'est un Ange & un Oracle, quand on a besoin de lui, & un Diable quand il nous empoisonne. Au reste ce n'est pas sa faute, nous avons tort nous-mêmes de confier nos vies à un Art, qui nous les ravit presque
tou-

toujours: Il est vrai que tout l'attirail des Drogues, & tout ce que contient l'Arcenal des Médecins, je parle des Boutiques d'Apoticaïres, n'ont rien en elles-mêmes, qui fasse horreur; mais on nous les ordonne sous peine de la vie, c'est ce qui fait que nous nous faisons crever souvent par les drogues, crainte de mourir de maladie.

Le langage ordinaire d'un Médecin, est de faire toutes nos maladies mortelles, afin de tirer plus de gloire, si l'on en réchape, & s'excuser plus facilement, si l'on en meurt: hélas! il ne les rend que trop souvent mortelles: le Soleil éclaire ses actions, & la Terre cache ses fautes.

Le Médecin souvent coupe, il tranche, arache, brule, déchire, ôte, vuide, atténue, affoiblit, détruit toute la machine, afin de la rétablir en santé, & la crainte de succomber à la maladie fait que

nous fuccombons à la médecine; semblables à ces braves Soldats, qui craignant de périr dans le combat, le préviennent en se donnant la mort à eux-mêmes.

Je distingue deux sortes de Médecins; d'Ordinaires, c'est-à-dire, qui se fixent dans un lieu, qui guérissent quelquefois, sur-tout quand la Nature s'aide elle-même, qui se trompent presque toujours, aussi bien que le malade. Il y en a une autre espèce, qu'on appelle Extraordinaires, je veux dire Empiriques: ils errent, comme leurs connoissances, de lieu en lieu, ils n'apportent avec eux que du prodige, du mérite, du savoir, des secrets merveilleux, & presque toujours rien de tout cela: leurs fautes, leurs erreurs, & leurs meurtres restent où ils ont passé; cependant ils promettent la guérison, sans avoir même vu le malade: le moindre de leurs remèdes est capable de ressusciter.

rer. Quoiqu'il en soit, quand l'un & l'autre Médecin ne parle pas Médecin, je veux dire qu'il veut être sincère, il avoue que pour être habile dans cet Art, il faut distinguer le possible d'avec l'impossible, & avouer presque toujours que la Fièvre quarte, la Goutte, le Calcul, & la moitié des autres maladies, plus ou moins dangereuses, passent bien souvent leurs lumières. Delà je conclus, qu'un bon Soldat & un mauvais Médecin causent bien des désordres.

Il est encore de ces francs Gaulois, qui font des restes du siècle d'or, l'innocence est encore sous leur chaumière, ils ignorent ce que c'est que de languir longtems malades, la même fièvre les envoie le lendemain ou piquer leurs bœufs, ou dans le Cimetière: la Nature les abat, la Nature les rétablit; ils ignorent les Médecins, & les Médecines: ils disent dans leur patois,

que notre corps est une Futaille, que le Médecin met en vuidange; le Chirurgien la saigne, il en tire le clair; l'Apoticaire la purge, il en tire la lie; enfin le Curé vient emporter la Futaille, qui y gagne encore sa vie: tant il est vrai, disent-ils, que les Prêtres mangent les morts, le Médecin les malades, les Avocats les vivans; enfin la funeste & triste expérience qu'ils ont, que les gros mangent toujours les petits, les fait parler ainsi. Un malade doit s'abandonner à la conduite, au savoir, & à l'expérience de ceux, qui n'en ont souvent que très peu, pour ne pas dire point du tout. Je n'ose entendre ici les Médecins, qu'ils le présumant eux-mêmes; s'ils croient avoir ces qualités, encore n'est-ce que des ignorans que je parle, je suppose qu'il y en a d'autres.

Calistie est malade, faites venir un Médecin de loin; mais encore, de trente lieux, par exemple; bon, il ne

ne fera qu'un ignorant : faites-le venir de cent lieues & davantage, son savoir augmentera par la difficulté, la rareté, l'éloignement & la nouveauté : consultez-le, écoutez sa réponse, n'en faites rien, autrement je ne répons point de votre vie ; payez-le bien, & le renvoyez, vous n'en mourrez pas ; cependant on exalte son mérite, on vante son savoir dans toute la Province ; fût-on déjà mort, dit-on, il est capable de nous ressusciter : sa réputation, qui est tout dans cet art, s'augmente ; on retourne le chercher, on l'amène à grands frais pour sauver la Comtesse d'A..., qui se meurt d'une migraine : il arrive, il interroge, il voit, il ordonne, on exécute, la Comtesse meurt ; mais c'est que sa migraine s'est changée en fièvre chaude, & en transport : ce n'est pas sa faute, il falloit faire ce que fit Calistie ; un Médecin est pour ordonner, & pour être payé ;

c'est à nous à prévaloir souvent sur leurs lumières, & ne pas pousser leur pouvoir jusques à l'exécution de leurs Recettes.

Le Théâtre se rit de la Médecine, & les Spectateurs s'en servent. Egide sort de la Comédie, où il a vu jouer le Malade imaginaire, il entre dans le sujet, s'inscrit en faux contre la Faculté; il tombe malade le lendemain, appelle un Médecin, le croit, & le paie bien. Tant que nous aimerons la vie, nous nous servirons des Médecins, & tant qu'ils vivront eux-mêmes, nous les censurerons.

Vitello, grand Opérateur de Rome, a un remède, qui fait la nique à la Faculté, il guérit sûrement & promptement: belles prérogatives! quelles consolation, de dire à un malade qu'il en reviendra, & qu'il n'est que passablement mal, quand il est à l'agonie: cependant Vitello vient fort pauvre à pied de delà les Monts,

Monts, & son spécifique le renvoie riche & opulent. Médecins, decriez-le, puisqu'il s'est éclipsé; car enfin un Charlatan n'a qu'un tems; faites voir la fausseté de sa science, il vous a nuit en arrivant, son départ vous est utile, il pouvoit faire vivre plus longtems que notre sort, & vous ne pouvez empêcher de mourir.

Un ancien Docteur entreprit de guérir Antiochus d'une fièvre quartre, qu'il croioit qu'il avoit à l'élévation de son poux; mais la maladie étoit au cœur: il le consulta, & s'aperçut qu'Antiochus étoit amoureux de sa Belle-mère. Il faut être habile Médecin, pour se connoître à de pareilles maladies.

Une Dame, plus malade d'idée que d'effet, fit venir un Médecin, qui lui demanda si elle dormoit, & mangeoit bien, enfin si elle faisoit bien toutes ses fonctions.; elle lui répliqua qu'oui: Eh bien! lui dit-il,

il faudra vous ôter tout cela pour vous guérir avant de vous entreprendre. Voilà un Médecin bien ami du vrai.

La Chimie, ou plutôt l'Alchimie, qui fait une partie de la Médecine, est belle, comme chimie, c'est-à-dire, tant qu'elle ne fait que l'analyse des Corps sublunaires, mais quand elle demande l'impossible, elle extravague, elle engage Herminius grand Souffleur de profession à travailler par des idées aussi vaines que la fumée de son fourneau : voilà ce point outré, qui pousse Herminius à chercher ce qu'il ne trouvera jamais; mais il se trompe, il est vrai qu'il trouve chemin faisant de beaux secrets, il fait des découvertes, mais il ne trouve jamais ce qu'il cherchoit, ses Métaux restent toujours imparfaits.

Quelle multiplicité, ou plutôt quelle confusion de Drogues je vois chez Jauslin ! A quoi bon faire pré-

précéder les Emulfions & les Juleps rafraichiffans avant de purger la Duchesse de C.... Il faut être aveugle, pour ne pas reconnoître les abus de cet Art.



CHAPITRE XVIII.

De la Santé & de la Maladie.

L'Une entretient notre corps, l'autre l'abat, elles sont toutes deux incompatibles; cependant elles servent & nuisent quelquefois à l'homme, qui de lui-même est si orgueilleux, que toutes ses vertus & son mérite se perdroient par la vanité qu'il en tireroit, si les peines & les maladies ne le forçoient à rentrer en lui-même, à reconnoître ce qu'il oublioit dans la santé, je veux dire qu'il n'est qu'un homme.

L'affliction & l'infirmité nous

rendent honnêtes hommes, les plaisirs & la santé nous font oublier notre devoir. Le Marinier fait des vœux au Ciel pendant la tempête, qu'il oublie pendant le calme. Peu de gens usent bien de la santé, peu de gens méfussent de la maladie; c'est le seul état, qui nous fait reconnoître que nous ne sommes rien, ou peu de chose.

La santé chatouille notre corps, entretient nos plaisirs, fait mourir nos vertus: la maladie chatouille & réveille nos vertus, entretient notre espérance, & fait mourir nos vices & nos défauts.

Un malade ne peut rien faire, & voudroit tout faire; il promet merveille; s'il revenoit en santé, il ne tiendrait rien: tout le service qu'on attend de lui, c'est de n'en point attendre, & on ne lui demande que la patience.

Il est rare de voir des gens sains, & de voir des gens saints; la santé & la sainteté

ne

ne simpatissent guères. Dieu parle moins aux sains, qu'aux Saints. La maladie est un état de prédestination, & d'Elus. Il est des maladies d'élite pour les riches, il en est pour les pauvres; ces derniers ne sont guères attaqués que de famine, misère, atténuation, fièvre lente, & abattement, qui sont les fruits ordinaires de la disette & de la pauvreté.

Le Mal galant & la Goute sont le partage des gens de distinction, ce qui devrait consoler un Gentilhomme, qui ne marche plus que par ses valets & sur deux potences, dont tout l'espoir est son fauteuil, quoique ses doigts crochus, ses jambes retournées, & sa taille racourcie le fassent mourir longtems avant sa mort; sans parler de mille pustules, ulcères, déboitement, dislocation, & carie des os: c'est toujours une grande consolation de souffrir d'un mal de qualité, & de distinction.

La

La privation des sens naturels met un homme dans un état fort triste. Un Manchot souffre, un Sourd est inquiet de voir parler & remuer sans y rien comprendre, un Punais, un Muet sont à plaindre. Mais rien n'est plus triste, que l'état d'un Aveugle, il ressemble proprement à un trépassé, il est comme lui privé de lumière; il est vrai qu'il se remue, qu'il marche, mais ce n'est que pour se casser le cou, si Dieu & un bâton ne l'en détournent.

La même Nature, qui nous donne des secrets pour nous préserver des maladies, nous les refuse quand elle veut que nous nous succedions les uns aux autres par la mort; beau système pour les Médecins.



CHAPITRE XIX.

De la Mort.

LA Mort est le terme du tems, le commencement de l'éternité, une sûreté incertaine, l'ennemie de la vie, la fin des plaisirs, comme des peines ; c'est pourquoi on la craint, parce qu'elle finit nos plaisirs, & on la souhaite souvent, parce qu'elle termine nos peines.

Les gens d'esprit craignent plus la mort, parce qu'ils ont plus de connoissance pour en concevoir toute l'horreur ; elle est plus douce à ceux qui n'ont pas l'esprit de pénétrer, qu'elle met fin à la chose du monde la plus précieuse, qui est la vie.

Apamie près de succomber sous les ruines d'une sinistre maladie,
après

après avoir tourné le dos au vrai Dieu pendant trente ans , possesseur des biens qui sont le fruit de ses rapines & de ses concussions , se voue à toutes les Puissances du Ciel , il craint beaucoup , il espère peu , promet un genre de vie tout nouveau ; cependant il échappe au ciseau de la Parque , & ne révit que pour mourir plus scélérat. La fin de la vie est l'image de notre conduite , le terme de la mort est certain , on la craint , on l'attend , & cependant on la néglige.

Un poltron craint tant le danger , qu'il ne bouge de chez lui ; le destin envoie le peril chez lui , & il y trouve ce qu'il craignoit dehors. Il faut pour vivre en paix , se moquer de la vie , de la mort , & de la souffrance.

Il est des tems où la mélancolie nous abat , il faut au contraire l'abatre ; car d'ordinaire ce n'est qu'une chimère , un songe , un rien , qui cause

cause notre tristesse, nous fait languir, trainer une vie ennuyeuse, qui se termine bientôt par le tombeau.

Si la crainte empêchoit de mourir, je conseillerois à tout le monde de craindre la mort : au contraire un homme, qui craint la mort, la voit toujours devant lui par avance ; il semble l'avancer, & meurt tous les jours, crainte de mourir une fois.

Il faut faire mourir notre espoir avant notre crainte, ou plutôt pour ne plus craindre. Un criminel a cent fois pâli, & cent fois sué ; ses esprits glacés dans un cul de basse fosse attendent l'arrêt de sa mort : la seule raison de ses fraieurs, c'est qu'il espère encore, & qu'il se flatte d'une grace chimérique ; mais dès qu'il est sur l'échafaut, que le Bourreau lui a bandé les yeux, que déjà il entend le fer fatal qui siffle à ses oreilles pour le priver du jour, il ne craint plus ou peu, la
crainte

crainte est morte avec son espérance.

La mort craint ceux, qui la méprisent; & méprise ceux, qui la craignent. C'est moins la mort, que ses aproches, à cause de ses suites, qui épouvante; on sent les unes, on craint les autres, parce qu'on les ignore: cependant bien vivre, & bien mourir, se suivent conséquemment; il en est de même du contraire.

Ces Guerriers, qui, comme des Lions affrontent mille morts au champ de Mars; croient que c'est l'acheter, de penser seulement au danger; ce sont des poltrons courageux, ils sont plus qu'hommes avant le choc; dans le feu ils sont moins que femmes, ils ont usé toute leur bravoure avant le tems, je veux dire qu'ils sont aussi vaillans à se préparer, que laches à exécuter. Alexandre; au contraire, ne laissoit pas de trembler, quand on lui at-

ta-

tachoit sa Cuirasse. La crainte suit aussi les Héros, parce qu'ils sont tous hommes; mais dans la mêlée ils étoient véritablement invincibles, parce qu'ils ne craignoient ni la mort, ni les Ennemis.

Il est des Fanfarons de mort, témoin celui à qui on signifia l'arrêt de sa mort; il joue aux Dés dans le cachot, il le reçoit froidement, & répond qu'il va suivre le bourreau, pourvu qu'il lui laisse encore faire cette dernière raffe. Ces sortes de gens n'espèrent rien là-bas, & ne craignent rien ici; non, je les veux excuser, en disant qu'ils sont des Héros d'extravagance.

Quand même la mort n'auroit rien de formidable; c'est toujours l'action la plus sérieuse de notre vie. Des Sages se sont ciniquement enfoncé le poignard pour éviter des malheurs qu'ils craignoient plus, que celui de perdre la vie; d'autres sont morts, en bouffonnant la der-

nière scène de leur vie a été la plus comique; quel héroïsme! D'autres ont tant frémi à l'approche de la mort, qu'ils ont plus craint à l'attendre qu'à l'éprouver; quelle folie! Pour moi, je pense que le meilleur est de s'y bien préparer, & de l'attendre en paix.

J'admire la réponce bouffonne & hors de saison d'un Chancelier d'Angleterre, condamné à avoir la tête tranchée; comme on lui voulut couper les cheveux; ma sentence porte, dit-il, qu'on me coupera la tête, & non pas les cheveux.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

CH A P I T R E X X.

Du Deuil.

LE Deuil est aujourd'hui la marque des successions; plus elles sont grosses, plus la tristesse paroît, eu du

du moins semble paroître, puis-que ce n'est à bien dire que le masque de la bienfiance, le prétexte de l'affliction.

Oxius perd sa Femme, il en paroît plus affligé qu'il ne la regrette.

Eumène perd son Mari, elle semble le regretter plus qu'elle n'en paroît affligée, l'un vaut l'autre.

Le Deuil n'est plus précisément que l'opinion du Deuil, & l'habit même du Deuil; il s'accommode moins à la douleur qu'aux sentimens de ceux à qui l'on veut paroître affligé, & cette feinte affliction croît suivant que la succession est grosse.

Racine ne fit jamais un plus tragique spectacle, que celui d'un mourant, & Molière un plus comique, que celui de l'héritier, qui va s'affliger jusqu'aux talons, je veux dire prendre le Deuil suivant que la succession le mérite.

Paxius perd son Père, il est Fils unique; le défunt lui laisse de gros biens: il prend le Deuil; son habit est tout en pleurs, & il est tout en joie.

Africius & Aristophe viennent recueillir une succession d'un Oncle, qui leur meurt fort riche; ils prennent le Deuil, ils s'affligent, parce qu'ils croient trouver de quoi paier leur tristesse: cependant on lève les sceaux, le défunt a testé, il fait son héritier universel Africius: Aristophe, qui se voit deshérité, quitte le Deuil, le laisse à Africius, qui est payé pour s'affliger.

Je viens vous témoigner la part que je prens à la perte que vous avez faite, dit Nazar à Julius, qui vient de perdre son Oncle, dont il devient un riche héritier: cependant il est inconsolable; il pleure, gémit; se lamente; jamais Deuil ne fut mieux feint, car jamais il ne fut plus content, & plus joyeux: Na-

zar

zar s'en doute bien, il fait ce que c'est que le Deuil, sur-tout quand la succession en vaut la peine; néanmoins il vient par bienfiance le consoler, & essuier des pleurs, qu'il est persuadé que Julius ne fait couler que par politique.

Voici une Elegie, qui peut passer pour un sommaire de tout cet Ouvrage; c'est pourquoi je l'ai placée à la fin.



CH A P I T R E XXI.

Elegie sur la Vie de l'Homme.

H *Eureux tems de nos Peres,
où regnoit l'abondance,
Qui nous servoit de gages d'une
aimable innocence.*

*Notre vie s'écouloit sans crainte &
sans desirs,*

*Et son terme venoit sans causer
nos soupirs.*

*La Terre à nos besoins , comme
une bonne Mere ,*

*Offroit dans sa saison les présents
de la Terre ,*

*Sans attendre qu'un Bœuf pressé
de l'éguillon ,*

*Préparât dans nos champs un pé-
nible sillon.*

*Cet âge a disparu depuis l'homme
indocile ,*

*Avare , ambitieux , orgueilleux ,
& fragile :*

*Frêle Vaisseau battu des orages &
des vents ,*

*Sa raison le séduit de même que
ses sens.*

*Il se voit tour à tour la cruelle
victime*

*Des traits de la vertu & des ef-
fets du crime.*

*Ses mœurs sont infectées de mille
sales désirs ,*

Les

Les crimes de ses Pères deviennent ses plaisirs.

Érasme, par exemple, fauteur de l'Athéisme,

Fait briller son savoir, & vanter son sophisme :

Soit caprice, ou raison, son cœur est combattu,

Sa vertu fait son crime, son crime sa vertu ;

Et demain accablé d'une fièvre brûlante,

Qui, forçant ses esprits & son âme tremblante,

Donnera à son cœur un autre sentiment,

Ses vœux, comme ses craintes, meurent successivement.

Tel est l'Homme en effet ennemi de lui-même,

Souvent il déplaît, & lorsqu'on croit qu'il s'aime,

Il se hait, toujours seul il craint de se trouver,

Un vain singe ; un rien le porte à
s'égarer.

Dans sa condition l'Homme se
montre à peine ,

Il est toujours lié par une fatale
chaîne.

Un Favori de Mars affronte le
trepas ,

Qu'il craindrait au lit , & n'at-
tendrait pas.

Un avide Marchand parcourt
toute l'Asie ,

Au sordide intérêt il expose sa
vie ;

Il trouve cent moyens séduisans &
trompeurs ,

Et ressemble au soleil qui naît
dans les vapeurs.

Par des biens apparens la santé
nous éniivre ,

On en connoît le faux quand on
cesse de vivre.

Ainsi coulent nos jours , qui ne
reviennent plus ,

Et

Et ne laissent enfin que regrets
superflus.

O quatre fois heureux celui dans
sa carrière,

Qui se fait à soi-même une éter-
nelle guerre,

Qui dompte ses désirs, & dont
la liberté

Fait l'unique repos & la félicité,
Jouit du revenu que lui laissent
ses Peres,

Sans troubles & sans soucis con-
tent du nécessaire,

Eprouve de la paix les charmes
& les douceurs.

Que d'appas, que de joie, quel
torrent de bonheur,

Quel état fortuné, quelle agréable
vie!

Mon cœur s'en ressent, mon ame
en est ravie,

Et sensible au penchant, qui char-
me mon esprit,

Je dis qu'on n'est heureux qu'au-
tant qu'on se suffit.



CHAPITRE XXII.

*Idée que l'Auteur donne de son
Ouvrage.*

JE finis cet Ouvrage par quelques interprétations & définitions assez sensibles, & qui m'ont paru fort naturelles. On ne voit dans tout ce Livre aucune matière traitée à fond, elles sont trop vastes, trop sérieuses, trop profondes, pour les entreprendre sous le nom de simples Maximes ou Sentences. Ma plume ne s'est expliquée que foiblement, le sujet lui a semblé trop étendu; aussi l'on n'y reconnoît que des Caractères vagues, quoique réels. Les digressions d'un sujet à un autre y sont fréquentes, & si cette production de ma plume passe pour accomplie, ce ne sera que par son imperfection. Le

Le bizard, le faux, soutenu quelquefois du vrai & du solide, mêlé d'un peu d'amusant, aussi bien que de sérieux & d'important, je n'ose dire de sublime, fait toute la baze de ce Manuscrit. Je n'y ai gardé de la méthode, qu'autant qu'elle m'a semblé nécessaire pour éviter l'extrême confusion. Je n'ai pas même qualifié du nom de Chapitres (a) les matières, que je n'ai fait qu'effleurer; je m'en suis choisi un très petit nombre parmi tous les sujets, qui causent les désordres & les abus journaliers de l'Homme & du Siècle, enfin je pense avoir assez suivi mon intention par ma brièveté, qui étoit de ne donner qu'un petit recueil de Maximes, & sentences critiques & morales, étant l'ennemi de ces gros volumes qui laissent déjà le lecteur à les re-

rer

(a) C'est l'Editeur qui a divisé cet Ouvrage en différens Chapitres.

rer de l'oubli d'une tablette, où ils sont en proie à la poussière la plus antique. D'ailleurs j'ai cru qu'il convenoit mieux à une jeune plume de traiter fort légèrement des matières fertiles & profondes, de même qu'à un Auteur consommé de gloser sur des riens, qu'il peut étendre, fournir, orner, embellir, augmenter, enfin en faire du beau & de l'important ; heureux, si cette première production de ma plume est applaudie, sur-tout si elle a le malheur d'être soumise à la presse, que je regarde comme le naufrage des Ouvrages de l'une & de l'autre espèce. Ce me fera un double plaisir, de savoir que mon penchant naturel pour la composition puisse être reçu du Lecteur d'une façon à m'engager de nouveau à lui devenir utile & agréable en continuant d'écrire.

CHA-



CHAPITRE XXIII.

- *Interprétations métaphoriques &
Définitions de plusieurs
matières.*

L'Homme est l'hôte de la terre ;
l'image d'un Dieu ; l'objet &
le sujet de la Loi & du caprice ; u-
ne fable de l'amitié ; la proie de la
mort , un passage de la vie , & le
jouet de la fortune.

La Fortune est une Femme de
distinction , qui se prostitue à des
Valets , un but qu'on touche sans
y viser , souvent un naufrage du
bien d'autrui ; elle éclaire où elle
va , & laisse l'ombre d'où elle vient.

Les Richesses sont des riens de
distinction , des apas secrets qu'on
aime , qui font tout entreprendre ,
qui

qui rendent un sot aimable, & un Roturier Gentilhomme.

La Noblesse est la marque de la puissance, l'éclat des Cours, l'élite des Provinces, la marque du mérite, quelquefois rien moins que tout cela, elle ne consiste que dans le parchemin.

Une Lettre est un Messager muet, qui souffre tout, & qui découvre tout.

L'Ecriture est une voix visible, durable, & qui donne de la couleur, & des figures aux pensées.

La peinture est une fausse vérité, & un mensonge vrai.

L'Espérance est le songe d'un homme éveillé, qui se réveille encore quand il cesse d'espérer.

Un Monument fait des pierres artistement travaillées & arrangées, qui arrêtent les yeux des passans oisifs, & rien plus.

La Pauvreté est la peste des

Ccs,

Cœurs, la terreur & l'épouvante de tout le monde, le tombeau des honneurs, & le Tiran des plaisirs; c'est pourquoi un pauvre est comme un Pais désert & démoli, que chaque passant regarde à la vérité, mais laisse comme il l'a trouvé.

Le Soleil est un feu mobile, le producteur des productions, un Astre qui emporte & qui apporte le jour.

La Lune est le secours du jour, le flambeau des ténèbres, la compagne des Etoiles.

Les Etoiles sont des lumières nocturnes, les yeux de la nuit, qui éclairent le Vol ordinairement, & le Concubinage.

La Nuit est la privation du jour, le gain des Filoux, la perte de l'honneur des Filles, l'occasion des crimes.

La Terre est un fertile Continent, le réservoir de la vie, un Globe habitable.

La

La Mer est un fluide incompréhensible, un chemin incertain, un élément douteux.

Un Navire est une maison vivante, une hôtellerie qui va partout.

Le Ciel est un air sans mesure, un comble sans limites, un tout errant & impénétrable.

Le sommeil est l'image de la mort, l'inaction de la vie, un rien vivant, & le repos du labeur.

Un Lit est un lieu d'ennui pour un malade, de repos pour un homme fatigué, d'inquiétude pour un jaloux, & de délices pour la Femme.

L'Amour est le Tiran d'un Cœur oisif, c'est pudeur aux Enfans, c'est honte aux Filles, c'est fureur aux Femmes, c'est ardeur aux jeunes gens, c'est moquerie & ruse pour les Viellards, & pour ceux qui sont toujours doubles dans leurs amours c'est malice & fourberie.

La Guerre est l'exercice des puissances,

fances, l'emploi de la Noblesse, ce qui soutient les Etats, souvent en les détruisant.

La gloire & la Victoire sont des ombres pleines de fumée, qui n'ont rien de solide que l'apparence.

La Paix est la fin de la Guerre, une tranquille liberté, un repos public.

Un Soldat est le mur de l'Etat, la défense du Païs, une glorieuse servitude.

Les Amis sont des Statues d'or, qu'on ne peut employer sans leur faire tort, des Citrons dont l'écorce est belle, & la chair amère & gâtée.

Les Flateurs sont des poissons, qui suivent l'amorce, & qui prennent les autres à l'hameçon.

La Chicane est l'horreur des gens de bien, le gain des Plaideurs, l'élément des Normans.

L'Envie est une passion qui nuit,

& qui ronge davantage l'envieux ;
que la personne & la chose enviée.

L'Argent est l'ami de tout le monde, celui qui rend plus de services, & avec qui l'on ne se brouille jamais.

Les Biens sont des trésors qu'on envie, quand d'autres que nous les possèdent, & que les autres envient quand nous les possédons, c'est le cache-défait d'un fort.

Une Femme est ce qu'il y a de meilleur & de plus mauvais, la cause de grands biens & de grands maux.

La Religion est la marque de la Divinité, le Culte de Latrie de l'Etre souverain : toutes les Nations ont chacune la leur, & toutes y souffrent des abus.

La Nature est notre Mère, & nous voulons être la sienne, nous devons la suivre & lui obéir, & nous voulons qu'elle nous obéisse.

Un

Un Père est celui qui nous a donné le jour, & rarement celui à qui nous devons le respect & la soumission.

Un Libraire est un homme, qui fait commerce de science, plus ou moins science, souvent il ne vend que de l'ignorance.

Le Vin est l'élixir de l'homme par sa qualité, il devient poison par sa quantité.

Une Coquette est un Démon, qui peut tout, sur-tout si les graces & l'agrément s'y trouvent : ce tems de vogue passe, elle devient un meuble inutile, & le mépris même des autres Coquettes.

L'apparence est ce qui gagne, & ce qui trompe ; tout va par elle, excepté le vrai & le sincère, car elle est presque toujours trompeuse.

Une Ville est l'image de l'Univers, qui renferme du beau, du bon,

372 L'HOMME ET LE SIECLE.

bon, du vrai, du faux, la science,
l'ignorance, le Sor. aussi bien que
l'Homme de mérite, les richesses
& la misère, enfin c'est un tout en
racourci.

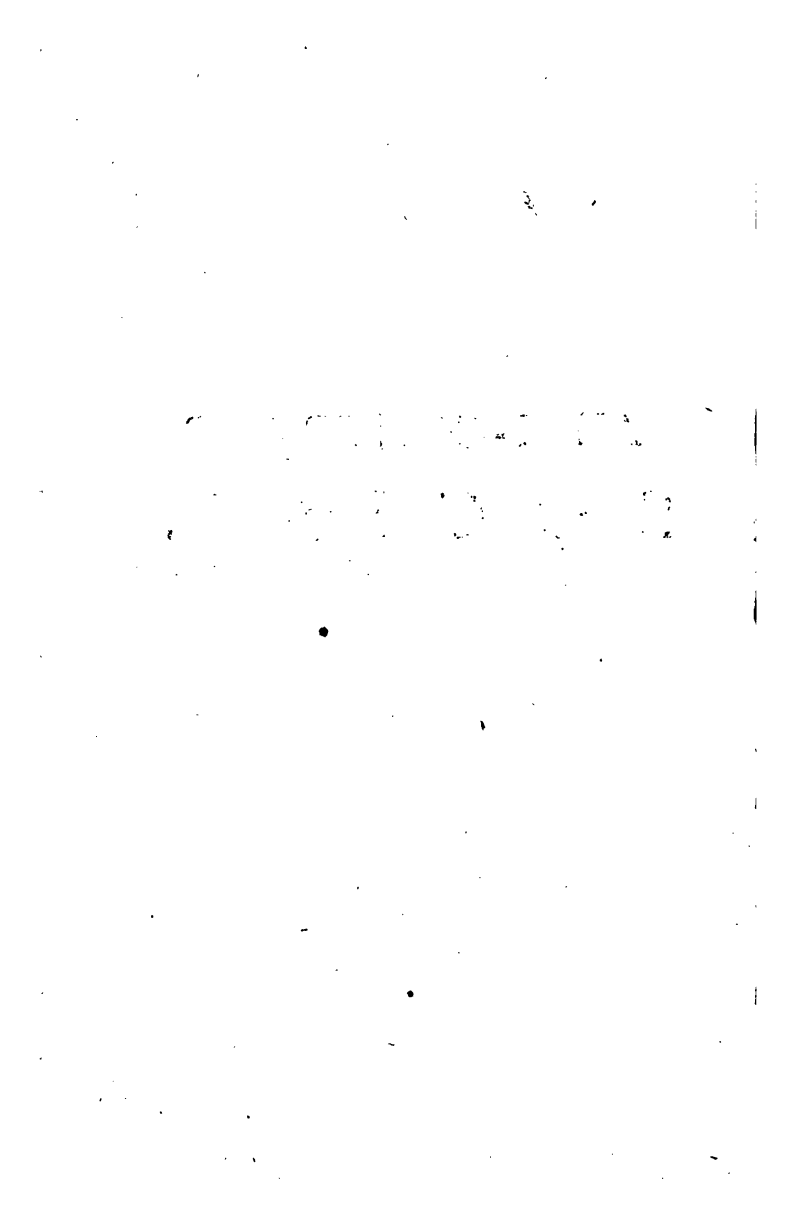
F I N.



**ANTI-
CONTRACT
SOCIAL.**

1874
21 10 10
1899

**ANTI-CONTRACT
S O C I A L.**



ANTI-CONTRACT SOCIAL,

Dans le quel on réfute, d'une manière
claire, utile & agréable, les Prin-
cipes posés dans le

CONTRACT-SOCIAL

DE J. J. ROUSSEAU, Citoïen de Genève.

PAR

P. L. DE BAUCLAIR,

CITOÏEN DU MONDE.



A L A H A T E,
Chez FREDERIC STAATMAN,

Libraire sur le Kalvermarkt,
Vis-à-vis le Maréchal de Turenne.

M. DCC. LXIV.



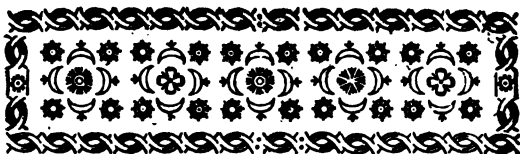
AVERTISSEMENT.

JE ne fais, comment ce petit ouvrage sera accueilli du Public : je fais encore moins, comment il m'est venu en pensée. A peine, dois-je jeter les yeux sur le Contrat Social, long-tems après son avènement au grand jour; qu'un instinct secret me dit ; lis & réfute. Cette voix intérieure a eu le talent de se faire obéir, & voilà le fruit de son conseil. Je prévois bien, que ces foibles prémices d'une plume, encore jeune & peut être indiscrete, ne manqueront pas de critiques : tant mieux. Je ferai ravi, qu'on me rende, avec usure, ce que j'aurai prêté.

COMME j'étois sur le point de finir ; j'ai appris, avec douleur, la fatale nouvelle de la maladie du célèbre Rousseau. Déjà on le condamnoit à une mort certaine, & nous devions perdre, pour toujours, ce Génie sublime, & le plus singulier de son siècle. J'étois consterné de cette prédiction, car je n'aime point à lutter contre les morts. Aujourd'hui,

IV AVERTISSEMENT.

d'hui, j'augure mieux, & je souhaite, à notre Malade, un prompt rétablissement & une longue vie. Quoique ce Monde n'ait rien de délicieux, & que quelques-uns l'appellent une vallée de larmes & de misères, il est assez rare qu'en en déloge avec plaisir, parce qu'on craint de rencontrer pis. Du reste, si quelqu'un est charmé de faire cette folie; qu'il aille librement: je ne fais point m'opposer aux plaisirs d'autrui; & je serois fâché, qu'en pareilles circonstances on s'oposât aux miens. Soit, cependant, à tous mes Lecteurs, qui ne sont point encore dégoûtés des choses de ce Monde; Fortune, Gloire, Durée. &c. &c. &c.



T A B L E

D E S

LIVRES ET DES CHAPITRES.



L I V R E. I.

Où l'on voit , comment & avec quels avantages l'homme passe de l'état de Nature à l'état Civil , & quelles sont les conditions qui conviennent au Pacte Social.

C H A P I T R E. I.

Sujet de ce premier Livre. - - Pag 5

C H A P I T R E II.

Des premières Sociétés. - - - 7

C H A P I T R E III.

Du droit du plus fort. . . - 13

* 3

CHA-

vj TABLE DES LIVRES

CHAPITRE IV.

De l'Esclavage. - - - Pag. 17

CHAPITRE V.

*Qu'il faut toujours remonter à une première
Convention.* - - - - 23

CHAPITRE VI.

Du Pacte Social. - - - 29 ,

CHAPITRE VII.

Du Souverain. - - - 32

CHAPITRE VIII.

De l'Etat Civil. - - - 36

CHAPITRE IX.

Du Domaine réel. - - - 40



L I V R E I I.

Où il est traité de la Législation.

CHAPITRE I.

Si la Souveraineté est inaliénable. Pag. 47.

CHA-

ET DES CHAPITRES. VIJ

CHAPITRE II.

Si la Souveraineté est indivisible. Pag. 51

CHAPITRE III.

Si la Volonté générale peut errer. - 55

CHAPITRE IV.

Des bornes du pouvoir Souverain. - 57

CHAPITRE V.

Du droit de Vie & de Mort. - - 63

CHAPITRE VI.

De la Loi. - - - - 71

CHAPITRE VII.

Du Législateur. - - - - 80

CHAPITRE VIII.

Du Peuple. - - - - 87

CHAPITRE IX.

Suite. - - - - 91

CHAPITRE X.

Suite. - - - - 95

VIII TABLE DES LIVRES

CHAPITRE XI.

Des divers Systèmes de Législation. Pag. 99

CHAPITRE XII.

De la Division des Loix, - - - 107



LIVRE III.

Où il est traité des Loix politiques, ou plutôt, des formes du Gouvernement.

CHAPITRE I.

Du Gouvernement en général. Pag. 111

CHAPITRE II.

Du Principe, qui constitue les différentes formes du Gouvernement, - - - 119

CHAPITRE III.

Division des Gouvernemens. - - - 126

CHAPITRE IV.

De la Démocratie. - - - 129

CHA-

ET DES CHAPITRES. IX

CHAPITRE V.

De l'Aristocratie. Pag. 135

CHAPITRE VI.

De la Monarchie. — — — 140.

CHAPITRE VI.

Des Gouvernemens mixtes. - 158

CHAPITRE VIII.

Si toute forme de Gouvernement n'est pas propre à tout Païs. 161

CHAPITRE IX.

Des Signes d'un bon Gouvernement. - 168

CHAPITRE X.

De l'Abus du Gouvernement & de sa pente
à dégénérer. - - - - - 172

CHAPITRE XI.

De la mort du Corps politique. - 177

CHAPITRE XII.

Comment se maintient l'autorité Souveraine.
- - - - - 179

X TABLE DES LIVRES

CHAPITRE XIII.

Suite. - - - - - *Pag.* 181

CHAPITRE XIV.

Suite. - - - - - 184

CHAPITRE XV.

Des Députés ou Représentans. - 186

CHAPITRE XVI.

*Que l'institution du Gouvernement est un
Contrat.* - - - 191

CHAPITRE XVII.

De l'institution du Gouvernement. - - 194

CHAPITRE XVIII.

*Moyens de prévenir les usurpations du
Gouvernement.* - - - 196

ET DES CHAPITRES. XI



L I V R E I V.

Où, continuant de traiter des Loix politiques, on examine les moyens d'affermir la constitution de l'État.

CHAPITRE I.

Si la volonté générale est indestructible. Pag. 202

CHAPITRE II.

Des Suffrages. - - - 208

CHAPITRE III.

Des Elections. - - - 215

CHAPITRE IV.

Des Comices romains. - - - 219

CHAPITRE V.

Du Tribunat. - - - 230

CHAPITRE VI.

De la Dictature. - - - 238

511

CHA-

xij TABLE DES LIVRES &c.

CHAPITRE VII.

De la Censure. - - - Pag. 242

CHAPITRE VIII.

De la Religion civile. - - 247

CHAPITRE IX.

Conclusion. - - - 271

Fin de la Table des Matières.



ANTI-

CONTRACT SOCIAL.

LIVRE PREMIER.

0000 0000000000000000000000 0000 00 00000

JE ne prétens point ici m'ériger en censeur. *Rousseau* a fait part de ses sentimens au public ; je suis bien aise de lui faire connoître les miens.

A

Rous-

II ANTI-CONTRACT

Rousseau est un Original ; je le suis peut-être plus que lui. Je m'en consolerois aisément, si j'avois son génie & ses facultés réelles ou personnelles ; car quel est l'homme qui n'ait pas quelque vernis d'Originalité ? (*)

Quoi-

(*) CE qui rend le nombre des fous ou des Originaux infini, c'est cette variété d'actions, de Caractères, de sentimens, d'inclinations, qui règnent parmi les hommes, effet certain d'une sage & prudente économie. Rien n'amuse tant que cette diversité ; sans elle on ne verroit dans l'univers que des Automates ambulans. *Democrite* rioit de tous ses confreres & en particulier de cet *Heracrite* qui étoit assez dupe pour pleurer de tout : l'un & l'autre sont à leur tour l'objet de la censure du public & cependant chacun ici bas joue les rôles contradictoires de ces Philosophes. Voilà comme la moitié du monde se moque de l'autre. Tant que l'on se borne à rire ;
passe :

Quoiqu'il en soit; l'avou que je viens de faire donne assez à connoître, que j'agis à l'égard de l'illustre Citoyen de Genève plus en disciple que comme rival. Si je me reconnois son égal en quelque chose, c'est peut-être dans le nombre d'ennemis : que fait on, si je ne travaille pas ici à me faire un Ami ? Mes égars, mes complaisances, mes politesses n'ont servi qu'à armer contre moi la haine, la vengeance, la jalousie, & tout le feu de la persécution la plus injuste & la moins méritée ; peut-être que mes censures, qui n'auront pourtant rien de dur, ni de dangereux, me deviendront une source de bonnes grâces, d'esti-

passé : mais souvent on écorche, on déchire, on égorge ; c'est là le danger de la censure, voila ce qu'on ne sauroit proscrire avec trop de soin dans toute Société.

S'il eut été simplement animal, la nécessité ou quelque mouvement indélibéré de la Nature auroit déterminé ces égars; étant homme, la raison dut les produire.

ON conçoit aisément, que la femme n'étoit pas plus Maitresse de son sort: ses besoins & ses affections voluptueuses, sa foiblesse, ses infirmités lui firent sentir, qu'elle n'étoit que la moitié d'un tout, dont l'autre partie étoit hors d'elle même: elle reçut le joug avec d'autant plus de plaisir, qu'elle y trouva plusieurs avantages. Ainsi le premier pas de l'homme fut pour former une Société, dont la Nature ou la Raison lui prescrivit les devoirs, d'autant mieux fondés, qu'ils étoient à l'avantage des parties contractantes & qu'un choix volontaire les leur imposa. Le Contrat Social, si je ne me trompe, commença donc avec le monde. Quoique ses expressions ne subsistassent qu'au fond du cœur, elles n'en avoient ni moins de force, ni moins de solidité. Aujourd'hui, le Contrat Social a des bornes beaucoup plus étendues & sur lesquelles nous avons à parler. En ne considérant que la force, comme principe de la dépendance, il est encore raisonnable de conseiller l'obéissance à ceux qui sont déjà soumis; la révolte est toujours pour eux-mêmes un mal plus grand que la soumission. L'ordre social, quelque subordination qu'il apporte aux membres de la Société, doit toujours être regardé comme sacré & inviolable; il dérive de la Nature même, quant à l'essence, quoique sa forme

dé

dépende de Conventions arbitraires. Il s'agit de savoir jusqu'où l'on peut étendre ces Conventions. C'est ce que l'on verra dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE II.

Des Premières Sociétés.

LA plus ancienne de toutes les Sociétés n'est donc point celle de Peres à fils. *Les enfans ne restent liés au pere qu'autant de tems qu'ils ont besoin de lui pour se conserver* ; j'en conviens, si nous n'envisageons ici que les liens d'une obéissance aveugle & d'une soumission totale, que l'enfant, délicat & sans expérience, doit à ceux qui lui donnent la nourriture & l'éducation : mais lorsque ces besoins cessent, est il quitte envers ses parens ? C'est une absurdité de le croire & une impiété de le dire.

IL est d'autres liens qui succèdent aux premiers : l'amitié du côté du pere veut qu'il travaille au bien de sa famille & qu'il s'efforce d'en éloigner tout ce qui peut lui être préjudiciable ; la reconnoissance dans les enfans doit produire le respect & une docilité légitime aux conseils de leurs parens.

Qu'on ne dise pas que ce sentiment est une

suite des préjugés de l'éducation ; il tire sa source de la Nature & le contraire naît de l'engourdissement du cœur & de l'aveuglement de l'esprit. Le respect même dans les enfans ne suffit pas, si des Parens, accablés par l'âge ou par les infirmités, se trouvent dans l'impossibilité de travailler à leur subsistance ; les premiers sont chargés du soin d'y suppléer. L'homme seroit-il en cela moins susceptible de tendresse & de reconnoissance que les animaux ? *Plin*e ne nous dit-il pas, que les jeunes cigognes, lorsque ceux qui leur ont donné le jour sont infirmes & impuissans, les portent sur leurs aîles & leur procurent les choses nécessaires à leur subsistance : mais quand ceci ne seroit qu'un conte fait à plaisir, la voix de l'humanité crie en faveur de ma proposition.

La dépendance est une suite de la Nature de l'homme ; étant fait pour la Société, il est lié, dès qu'il paroît au jour, par des rapports plus ou moins proches, avec tous ceux qui l'environnent. Je fais que ses premiers soins sont ceux qu'il se doit à lui même ; mais cela même suppose, qu'ils ne sont pas les seuls & qu'il y en a qui occupent le second rang. Ce sont ceux qui regardent les êtres de son espèce ; ils suivent des premiers

L'UTILITÉ du particulier exige qu'il se rende utile aux autres : S'il ne consulte que ses propres besoins, ne se verra-t-il pas abandonné & forcé de périr, lorsqu'il sera dans l'impuissance de se les procurer autrement, que par le ministère de ses Coexistans ?

La famille peut, sans difficulté, être regardée comme le modèle des Sociétés politiques. Comme les enfans ont besoin de conseils & d'exemples; le peuple doit avoir des loix & un chef qui les maintienne. L'avantage réciproque produit l'aliénation des soins & des travaux. Le chef donne les siens aux membres pour conserver parmi eux le bon ordre, la justice; la tranquillité; & en même tems pour repousser l'injure & les mauvaises pratiques des étrangers; les membres se donnent au chef pour le même but & par les mêmes raisons: d'où il paroît, que l'avantage, qui résulte de cette aliénation, est tout entier pour le peuple; mais le chef est dédommagé par le plaisir de commander, si c'en est un, & par la soumission des membres.

Je dis donc aussi, contre le sentiment de *Grotius*, que tout pouvoir humain est établi en faveur de ceux qui sont gouvernés. L'esclavage fait violence au droit naturel: je veux dire, l'esclavage proprement dit, qui consiste dans une soumission totale du Sujet aux volontés d'un Maître, & dans un pouvoir absolu & illimité de ce Maître, sur les biens & la vie de son Sujet.

Ce n'est plus ici un droit, mais un abus de la puissance. Une domination, qui ne connoît d'autre frein que le caprice, tire sa source de l'orgueil & de la cruauté. L'esclave qui s'échape est toujours en droit de le faire; la violence l'assujetti, l'occasion doit briser ses fers.

IL n'en est pas ainsi des Sociétés politiques, où

l'intérêt agit de part & d'autre; le peuple n'appartient pas plus à son guide, que le guide n'appartient au peuple. Je dirois bien que chaque homme a son génie particulier, distingué de lui-même, & que le génie du chef est supérieur à ceux qui résident dans les membres; mais bien des gens refuseront de me croire, & il n'est pas de notre sujet de le prouver.

Les membres d'une Société n'en sont pas moins d'une espèce commune au chef. L'allégorie d'un Pâtre de bêtes, assujetties à ses loix, ne conclut rien à l'égard d'un Pasteur d'hommes. Le premier ne doit rien à son troupeau; son intérêt personnel est le seul qu'il consulte & qu'il ait à consulter; en un mot il ne travaille que pour lui-même. Il n'en est pas ainsi du dernier; ses principaux soins sont dus au troupeau qu'il gouverne: S'il agit autrement, il va contre le droit & rompt les liens du contrat civil, autant qu'il est en lui. Si donc les *Nérons*, les *Caligulas* & autres chefs de cette Nature, qui tiennent plus du Monstre que de l'homme, n'ont envisagé que leur intérêt personnel & ont travaillé à la ruine & à la destruction de leurs Sujets; ce n'est point un vice du Contrat, mais une prévarication à ses loix, un abus énorme de l'autorité & un exemple d'assujettissement, qui ne peut tirer à conséquence.

J'ai dit bien avec *Aristote*, que parmi les hommes, les uns naissent pour l'esclavage, les autres pour la domination; en ce sens, que ceux ci doivent gouverner, & les autres doivent être gouver-

ver-

vernés; quant à l'esclavage strictement pris & tel que je l'ai défini ci-dessus, il révolte la Nature, fait dégénérer l'homme & l'associe aux plus vils animaux. On ne voit guères de ces esclaves aimer leurs fers; l'impossibilité de les rompre semble quelquefois étouffer le désir de recouvrer la liberté; mais élargissez les chaînes, & vous les verrez bientôt secouer le joug qu'ils paroissent porter non seulement avec patience, mais aussi sans chagrin.

EN supposant l'universalité du Déluge & ses circonstances, il seroit difficile de soutenir que les fils (*) de *Noé* aient pu gouverner des peuples nombreux, quelque calcul que l'on puisse faire en faveur d'une population subite & presque prodigieuse. Mais, quelque descendant de l'un de
ces

(*) Ce que l'on peut dire de plus probable à cette occasion, c'est que ces trois fils de *Noé* virent multiplier la semence de leur pere au point, de se pouvoir dire un grand nombre, en comparaison du peu qu'ils avoient été. Mais il y a apparence que tous ne formerent qu'un seul peuple & une même Société, jusqu'à *Nimrod* petit fils de *Cham*, qui fut l'Auteur de la construction de cette fameuse tour, dont le faite devoit monter jusqu'au ciel. Après cela, les hommes se sont dispersés à droite & à gauche, soit par la confusion des langues, dont parle l'écriture; soit plutôt, à cause de la multitude, qui trop resserrée dans une même habitation, résolut d'en former plusieurs & de cultiver différentes parties de la terre.

ces trois Princes & même de la branche aînée ; notre Auteur ne doit pas craindre , que par la vérification des titres , il soit chargé des embarras du Gouvernement. La Loi *Salique* ne subsistoit peut être pas encore , ou supposé qu'elle subsistât , elle a subi des révolutions qui doivent calmer les inquiétudes de tous les descendans de ces Princes. Qu'il cesse donc de s'inquiéter à ce sujet ; sa curiosité pourroit être mal payée : car s'il se trouvoit être un des petits fils de *Cham* , seroit-il bien content de sa généalogie ?

ADAM seul avec sa Compagne n'étoit pas si tranquille que l'on peut se l'imaginer. S'il a eu tant de vacarmes à essuier pour un morceau de fruit défendu , combien croîez vous qu'il dut en avoir davantage , pour des objets plus intéressans , dont on ne parle pas ? Sa propre inaction devoit lui être à charge : l'homme est son plus cruel ennemi dans le repos ; il s'agite , il se tourmente , & s'il n'a pas d'occupations & de soins qui regardent les êtres qui sont hors de lui , il tourne ses inquiétudes sur sa personne , il se livre intérieurement des assauts & des combats mille fois plus cruels & plus importuns , que ne sont ceux qui lui viennent de dehors.

CHAPITRE. III.

Du droit du plus fort.

LA raison du plus fort est toujours la meilleure, dit un ancien proverbe. Quant à l'exécution d'une chose, rien n'est plus certain. Quelques raisons que puissent alléguer les deux prétendans au Duché de *Courlande*, le mieux apuïé l'emportera sûrement : mais nous n'en sommes pas ici sur le fait, il s'agit de constater le droit, indépendamment des expéditions militaires.

J*e* fais que le succès d'une entreprise décide ordinairement du blâme ou des applaudissemens qu'on lui donne. Par exemple, les *Provinces-Unies* ont entrepris de se soustraire à la Domination *Espagnole* ; elles y ont réussi ; par conséquent elles ont eu raison. Les *Napolitains* ont voulu agir à leur imitation , mais le succès n'a pas répondu à leur attente ; les voila dans leur tort. Les *Corses* veulent aujourd'hui secouer le joug des *Génois*, on ne fait encore s'ils auront droit ou raison ; les apparences sont pour le premier, mais les suites de la guerre en décideront. Ainsi raisonnent la plupart des hommes ; ainsi nous voyons, dans les écrivains , des Eloges pompeux prostitués à des forfaits du premier ordre & une condamnation

14 A N T I - C O N T R A C T

nation déplacée des choses, qui bien considérées méritent l'estime & l'admiration de ceux, que les préjugés n'aveuglent point. Ne suivons pas la maxime du Vulgaire. Sans examiner le bon & le mauvais succès d'une entreprise, décidons par sa nature, si elle est légitime, ou si elle doit être condamnée.

Nous convenons qu'une obligation contractée par la force est nulle, ou de peu de vigueur. Agir par contrainte, c'est le sort des bêtes ou des esclaves : mais on ne sauroit dire que toute contrainte soit une puissance physique ; il en est une morale, produite par la crainte ou par un désir violent d'obtenir quelque chose. Je ne fais, si une Maîtresse aimée éperduement ; n'est pas capable de faire une plus grande violence à la volonté de son amant, qu'un Maître redouté n'en peut faire à son esclave. Si l'amant & l'esclave recevoient ordre en même tems d'exposer leur vie ; je crois que cet ordre seroit plus promptement exécuté de la part du premier. Nous pouvons donc mettre le désir en parallèle avec la crainte. Il est de ces contraintes morales, qu'on peut associer à la force physique : qu'on fasse subir des tourmens cruels à celui de qui l'on veut être obéi, ou qu'on lui refuse du pain dans le tems qu'il est dévoré par une faim cruelle, je dis qu'il est autant violenté que si on le conduisoit par la main, & qu'il ne fût que l'instrument d'une Puissance motrice. Quant à la force purement morale, & qui ne donne qu'une torture médio-

cre

être à l'affection de l'âme, on peut dire qu'elle ne sauroit imposer une obligation ferme & inviolable, quand elle opère un acte qui demande la souscription libre & volontaire des Contractans; mais si cette liberté & cette spontanéité ne sont pas requises, la valeur de l'acte n'est pas moins constante. Nous expliquerons ceci dans la suite.

Obéissez aux Puissances. Cette loi n'est pas seulement positive, elle est de droit naturel. Un mouvement plus fort que tous les discours de la séduction, étonne & rend interdit l'homme ordinaire aux piés du trône, ainsi que le coupable devant le tribunal de la justice. Je ne doute pas que *Jacques Clement* & *Ravaillac* n'aient éprouvé de furieuses crises, & des révoltes intérieures avant que d'exécuter le massacre des deux *Henris*: aussi fallut-il que le Fanatisme & la superstition emploiasent tout ce qu'ils avoient de plus fort & de plus séducteur, pour les conduire l'un & l'autre à cet attentat affreux! Les promesses d'une Eternité, vainement, mais fermement espérée, peut être aussi quelque breuvage pernicieux, ou les enchantemens d'une magie, peu connue de nos jours, mais pas moins certaine, ont opéré ces prodiges d'horreur & d'exécration.

Je fais, que naturellement le Souverain n'est pas plus qu'un homme de la lie du peuple. Les Honneurs, les Dignités, les Richesses, la Fortune en un mot ne changent pas l'espèce; le meurtre d'un Roi, n'est toujours qu'un meurtre; mais les révolutions qui naissent ordinairement de ces sortes

tes d'accidens, sont si terribles & si pernicioeux à la Société, qu'on ne sauroit assez les détester ni leur donner des noms trop odieux. Qu'on me prouve effectivement, qu'un Monarque, affermi sur le trône, ait péri par la main de ses sujets, sans que sa mort ait été vengée par des désastres & des calamités sans nombre. Le Ciel paroît s'intéresser en leur faveur, & Cromwel, qui a eu assez de crédit pour conduire son Souverain sur un échafaut, n'a t'il pas assez fait expier aux Anglois leur sotte crédulité & l'inconstance de leur affection ?

LA Providence a établi les Monarchies & les Républiques; quoique la forme en soit différente, le même esprit les anime & les dirige. Nous ne connoissons pas les ressorts intérieurs & mystérieux qui jouent pour leur Création & Conservation; nous connoissons au moins l'image de celui qui y préside dans la personne du Souverain. C'est là que nous devons chercher la loi: Ce n'est point la contrainte qui doit nous y conduire: c'est l'amour de nous même & celui de la Société; c'est notre intérêt, autant que celui des autres.

CHAPITRE. IV.

De l'Esclavage.

Nous nous sommes déjà expliqués sur ce que nous entendons par le mot Esclavage strictement pris. Cet état ne suppose effectivement aucun contract entre celui qui sert & celui qui commande; car il seroit absurde qu'un homme se livrât entièrement à son semblable, sans quelque obligation, au moins implicite de la part de ce dernier.

J^e fais que le Gouvernement despotique donne, à celui qui gouverne, une autorité pleine & entière sur les biens & les personnes de ses Sujets. Bien des Monarchies sont aujourd'hui despotiques en ce sens; mais il est question de savoir, si les loix fondamentales du Gouvernement autorisent le despote à dépouiller l'innocent & à massacrer l'homme de bien; précisément par caprice & sans aucun égard pour l'équité. Si cela est, ce Gouvernement est non seulement injuste & contraire à la droite raison; il est encore exécrationnable & digne de toutes sortes de malédictions.

M^AIS si au contraire ces mêmes loix n'autorisent le despote, qu'à la punition des coupables

& à la récompense des bons , le despotisme n'a rien que de juste & de raisonnable. Par là, chaque Sujet s'étudie & s'empresse à pratiquer le bien, par l'espérance d'être récompensé ; pendant qu'il fuit & évite le crime, par la crainte du châ-timent. Le Souverain peut bien être vicieux , & confondre la justice avec l'iniquité ; mais dès-lors, ce n'est plus un vice du Gouvernement, mais bien du Gouvernant. Trouvez moi une Société d'hommes, qui ne soit pas exposée à com-mettre des injustices, & je reprouverai toutes les autres. Sera-ce cette espèce de Société, pour laquelle l'Auteur a une inclination & une affec-tion toute particulière ? mais n'est-ce pas cette espèce de Société, qui fit périr à *Athènes* ces fa-meux Capitaines, qui avoient gagné contre les *Lacédémoniens* la Bataille Navale près les Îles *Arginusés*, parce qu'ils avoient trop bien profi-té de leur Victoire ? n'est ce pas cette même So-ciété, qui a condamné à mort le célèbre *Socrate*, l'homme le plus vertueux de son siècle & même de toute l'antiquité ? Je ne finirois pas si je vou-lois rapporter tous les exemples que l'histoire nous fournit, sur les tristes égaremens du Gouverne-ment populaire.

QUAND *Rousseau* nous dit, que les Sujets donnent à un Roi leurs personnes, à condition qu'il prendra aussi leur bien ; il a voulu sans doute égaler sa plume, & donner dans la critique. Le Roi, dit-il, reçoit tout, & ne donne rien.

Voilà

Voilà peut-être effectivement ce qui arrive, mais ce n'est pas ce qui doit être.

Je serois tenté de dire & je le dirois avec certitude, si les proportions étoient bien gardées, qu'un Roi donne beaucoup plus à ses Sujets, que ceux ci ne donnent à leur Roi. Si l'on jette les yeux sur l'illustre Monarque, qui a brillé dans ces dernières guerres & que ses Sujets appellent leur pere, à bien juste titre; on apercevra aisément la vérité de ce que j'avance; c'est dans sa conduite, qu'un Roi peut lire ses obligations.

Le Monarque, en sa qualité de chef du peuple; doit partager ses soins sur tous ceux dont la garde lui est confiée; & sa grandeur bien considérée, n'est qu'une servitude honorable. C'est sur lui, que tombe particulièrement le faix de la guerre; il en doit diriger toute l'économie, sans cependant cesser de veiller à la tranquillité intérieure, de l'état. Tels sont les soins qu'il doit prendre: quelle est maintenant la charge des particuliers?

Celui là est riche & fort à son aise, qui donne dix sols par jour au Gouvernement, & si quelqu'un doit se plaindre des impôts, c'est le pauvre qui donne son nécessaire, tandis que le riche ne donne qu'une mince portion de son superflu. Je demande si c'est trop paier la tranquillité dont il jouit. Ajoutez, que ces tributs ne tournent pas au profit du Monarque; sans compter ce qui en est détourné par les différentes mains qui sont chargées de les manier; l'entre-

tien des troupes nécessaires à la garde de l'Etat n'absorbe-t-il pas la plus grande partie du produit qui en résulte : & quels services cependant sont moins païés que ceux du Soldat ? Quel artisan est réduit à une dépense aussi bornée ? Quel salaire ne vaut pas la Solde d'un malheureux, qui sacrifie son repos & sa vie pour ses concitoyens, qui s'expose à la peste, à la famine, & qui se voit encore l'objet du mépris de ceux qu'il défend & protège aux dépens de tout son sang ? Nous devons donc considérer les Puissances par rapport à leurs devoirs & non par égard à leur conduite, qu'il est dangereux d'éclairer de trop près : mais si dans l'univers on ne peut trouver un homme exempt de foiblesse, se flatera-t-on d'en voir un sur le trône, situation critique, qui demande d'autant plus de force & de vertu, qu'elle a plus d'étendue & d'élévation, & que tous les objets s'y voient pour ainsi dire avec le Microscopé ?

Je ne présume pas, que la guerre donne au Vainqueur, le droit d'immoler le vaincu, si ce n'est qu'il refuse de se soumettre ; il n'y a que la fureur & l'acharnement du combat, qui puisse justifier le massacre que les Victorieux font de leurs ennemis désarmés & hors d'état de se défendre. Faire main basse sur les vieillards, les femmes & les enfans dans le saccagement d'une ville, c'est une licence qui tient de la cruauté & de la barbarie. On ne peut attenter à la vie d'un ennemi, qu'autant qu'elle peut préjudicier aux

aux intérêts de la Société, dont on fait partie; ce n'est pas la haine, mais la gloire qui doit guider le héros & le soldat; or la véritable gloire n'est fondée que sur les avantages légitimes, qui résultent pour la patrie.

Si donc on n'a pas droit sur la vie d'un ennemi vaincu, on ne sauroit lui faire acheter l'esclavage, pour sauver ses jours. S'il est des hommes à qui l'on puisse offrir cette vicissitude, ce n'est qu'à ceux, qui par leurs forfaits sont morts à la Société, s'étant rendus dignes du dernier supplice. Le Souverain, aiant droit sur leur vie, peut disposer à son gré de leurs personnes; & la faveur qu'on leur accorde d'échanger leur vie avec leur liberté, est, à mon avis, bien triste, puisqu'elle prolonge des chagrins & des tourmens, qu'un instant devoit terminer. En effet, si la mort violente, dont on punit les malfaiteurs n'étoit un exemple frappant, pour ceux qui voudroient les imiter, il seroit bien plus utile de réduire les criminels en servitude, que de leur donner la mort. On gagneroit des bras au service de l'Etat, & le supplice de la servitude qu'on aggraveroit à proportion de leurs forfaits, seroit beaucoup plus dur & plus insupportable, qu'une souffrance momentanée qui les dérobe pour toujours aux afflictions de ce monde; d'ailleurs, en conservant de ces sortes d'esclaves dans chaque ville, ou dans chaque place un peu considérable, on y auroit des exemples peut-être moins frappans,

mais aussi plus assidus des suites funestes du crime.

IL est à remarquer que, quoique la guerre ne soit qu'une relation d'Etat à Etat, cependant par les circonstances, elle peut intéresser les particuliers. La haine & la vengeance y occupent souvent la première place : la perte de ses proches, de ses amis, de ses biens, de ses connoissances, de ses compatriotes même quoiqu'inconnus, inspire quelquefois au soldat une fureur qui s'attache aux particuliers : il n'envisage plus les dé-mêlés de l'Etat, il ne considère que le sang qui a été répandu & les terres désolées ; il s'imagine faire un sacrifice agréable aux mânes de ses concitoyens, s'il peut arroser leurs tombeaux du sang des ennemis. Cette fureur est quelquefois déraisonnable, elle peut aussi être légitime. Si l'ennemi, agissant contre les loix de la guerre, comme l'ont fait les conquérans du *Mexique*, & comme il s'est pratiqué souvent dans les guerres qui ont désolé l'*Europe*, a massacré de sang froid des peuples soumis & désarmés ; dès lors sa condition est changée : ce n'est plus un Ennemi de l'Etat, c'est une troupe de brigands & d'assassins qui méritent la mort & que l'on peut traiter à discrétion, si le sort des armes les soumet à vos loix.

IL résulte de notre principe, que, de même qu'on peut ôter la vie à ces ennemis une fois vaincus, de même on peut les réduire au plus
triste

triste esclavage ; mais comme une nation n'est pas coupable de ces sortes d'attentats, ce droit n'existe que contre ceux qui peuvent être censés criminels ; je veux dire contre les gens armés, qui ont du servir à la destruction des habitans indignement massacrés. Je ne disconviens pas que des hommes ainsi asservis ne soient tenus à rien envers leurs Maîtres, qu'autant qu'ils y sont forcés ou qu'ils craignent de leur déplaire. Mais je dis aussi, qu'il est permis aux Maîtres de s'en servir comme de bêtes de charge, d'en exiger tous les travaux possibles, & de les y contraindre à force de coups, quand le commandement ne suffit pas, sauf toutefois les droits de l'humanité.

CHAPITRE. V.

Qu'il faut toujours remonter à une première convention.

CE que nous avons dit peut paroître suffisant pour justifier le despotisme ; mais pour mieux discuter le fait, remontons à la première convention. Le despotisme ne suppose point une multitude assujettie par la force des armes, ni châtiée pour ses forfaits. Il s'agit d'un peuple qui se soumet de lui-même à un chef, & qui

lui donne droit & autorité absolue, sur les personnes & sur les fortunes des particuliers. Nous avons fait voir ci-dessus, que cette donation ou cession de droits, n'est ni absurde ni extravagante, puisqu'il ne s'agit pas d'un don pur & simple, mais d'un don conditionnel qui engage & oblige le despote à bien des soins, des embarras & des dangers. La condition du despote n'a pas toujours été la même; son autorité s'est accrue par degrés, & tel brille aujourd'hui par le faste & l'opulence, dont les prédécesseurs ne se distinguoient au commencement, que par le nom & peut-être la vertu. D'abord, la force du corps donna des Maîtres; les plus foibles ne pouvant défendre leurs intérêts contre l'avidité de plus puissans qu'eux, ont cherché de nouvelles forces pour recouvrer leurs droits; on a tâché d'opposer fort à fort & le foible, à couvert sous la protection & l'amitié de celui-ci, lui a donné par retour son respect & son obéissance. Ce n'étoit que quelques particuliers qui donnerent l'exemple de la soumission; bien-tôt après la multitude l'a suivi; la force & la bravoure ont multiplié insensiblement le nombre des Vassaux & la fortune de plusieurs, réunie en un seul, a fait de puissans Monarques & des Sujets nombreux.

Plus on lit l'Histoire ancienne, plus on se confirme dans mon opinion. Les premières Monarchies se réduisoient à bien peu de chose; chaque ville, chaque bourgade, chaque habitation même avoit son Roi. Quels devoient être ces qua-

quatre Rois qui enleverent *Loth* avec ses richesses, puisqu'*Abraham* avec trois cens dix huit serviteurs mal armés les défit & s'empara de tout le butin qu'ils possédoient. Remontons jusqu'à l'ancienne *Troye*; combien la *Grèce* ne comptoit elle pas alors de Souverains qui s'associerent pour ruiner cette superbe ville?

La coutume d'avoir un chef étant une fois introduite, on en a reconnu l'utilité; mais cette dignité, dans les siècles reculés, étoit comme l'Épiscopat au tems de la primitive Eglise. C'étoit une charge honorable, mais plus pénible qu'avantageuse; il falloit rendre la justice, écouter les débats des particuliers, se prêter à leurs besoins, les mener au combat & leur donner l'exemple de la bravoure & de l'équité: tels étoient les premiers Rois.

SONT ils aujourd'hui plus heureux? c'est ce que j'ignore; malgré l'éclat brillant qui les environne, je n'envie point leur fortune; souvent l'or & les pierreries couvrent des chagrins cruels & des amertumes bien profondes. (*)

UN

(*) Il n'est pas besoin de courir le monde pour avoir des preuves de cette vérité: jamais elle n'a été mieux sentie & exprimée que par *Denis* le tyran, lorsqu'attribuant tous les privilèges & les honneurs de la Majesté Royale, à celui qui le disoit heureux, il fit suspendre au milieu d'une table délicatement & magnifiquement servie, une épée nue, qui mena-

UN peuple a donc pu se donner à un Roi, & quoique ce peuple fut sans liaison auparavant, l'intérêt de chacun des particuliers se réunissant en un intérêt général & commun, a pu en former une Société soumise à un chef; c'est ce que nous apellons Monarchie.

IL ne faut pas demander, comment la Monarchie est devenue héréditaire, d'élective qu'elle étoit au commencement; comment les Rois se sont déchargés peu à peu des soins du Gouvernement, pour en revêtir des Ministres, qui au défaut du nom, partagent à peu près les prérogatives du Prince. Ne demandez pas non plus, d'où vient le pouvoir sans bornes de quelques Puissances, & l'assujettissement illimité de certains peuples; considérez le présent, vous y verrez l'image des siècles passés. Il seroit d'ailleurs si pernicieux de vouloir réformer l'état actuel des choses, que l'homme sensé doit chercher à les maintenir, en s'imaginant avec *Candide* que tout est au mieux dans ce monde.

C'EST aparemment dans cette persuasion que la sage police des *Lacédémoniens* avoit introduit

poit la vie de ce Monarque imaginaire. Voilà l'histoire de bien des Souverains: regardez & voyez. Celui qui brille davantage par le faste & la grandeur, est aussi plus sujet aux inquiétudes, aux soucis, aux alarmes: *Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.*

duit une cérémonie, aussi pompeuse que singulière, aux funérailles de leurs Rois. Les citoyens, les peuples voisins & alliés, tant hommes que femmes, y témoignent la douleur qu'ils avoient de la perte du défunt Roi, en se cicatrisant le front, & crioient en même tems d'une voix triste & plaintive, qu'ils avoient perdu le meilleur des Rois, quelque méchant & injuste qu'il eut été pendant sa vie. N'étoit ce pas à peu près une imitation de la prière que cette vieille adressoit aux Dieux en faveur du tiran de *Syracuse*, parce qu'elle craignoit qu'après lui, il n'en vint un encore plus méchant, qu'il n'étoit lui-même ? ou peut-être les *Lacédémoniens* faisoient ils ce compliment au mort, pour avertir son successeur de ce qu'il devoit être. Revenons à notre sujet.

Si, pour établir des Loix dans une Société, il falloit attendre l'unanimité des voix, on verroit périr un Etat avant qu'on eut dressé une loi pour sa conservation. Quel tumulte, quelle confusion ne règne pas dans les diètes & assemblées générales de *Pologne*, où cette unanimité est requise ? Les villes de cette Monarchie Aristocratique sortent au pouvoir de quiconque se présente à leurs portes, les armes à la main. N'a-t-on pas vu au commencement de ce Siècle, dans le cours d'une guerre d'assez peu de durée, le fameux Roi de *Suede*, *Charles XII.* & son Disciple le Czar *Pierre Alexiowicz* s'emparer successivement

ment de cet Etat , y commander en Maîtres , élever le trône & le renverser ?

R I E N n'est plus difficile , que de réunir les suffrages de gens qui ne se doivent rien , qui ne veulent admettre aucune subordination & par dessus tout , qui voudroient faire valoir leur sentiment au préjudice de celui des autres ; car tel est l'orgueil d'un citoyen , qui se croit libre. Ajoutez à cela , que les intérêts des particuliers sont quelquefois si opposés , qu'il est impossible de les accorder ; d'où je conclus , que , dans ces occasions , le suffrage du grand nombre est celui qu'on doit suivre , & qu'il oblige non seulement ceux qui en sont les auteurs , mais ceux là même qui n'ont pas voulu y souscrire ; par ce que là où se trouve l'opinion la plus générale , il est à présumer que le bien public doit se rencontrer. Il ne faut pas juger des conventions publiques , comme des particulières. Dans celles-ci , il faut que les parties contractantes soient d'accord , pour établir une obligation réciproque ; dans les autres , c'est l'avantage du plus grand nombre qui fait le devoir , & cet avantage doit se trouver , dans l'adhésion à la pluralité des suffrages , quoique ce sentiment ne soit pas toujours justifié par l'événement.

CHAPITRE VI.

Du Pacte Social.

IL résulte de ce que nous avons dit ci-dessus, que l'intérêt de plusieurs, se trouvant en danger, a donné lieu à une forme d'association, qui, réunissant en quelque sorte les intérêts particuliers, en a composé un intérêt commun, qui ne peut plus être violé impunément. Ainsi les uns ont concouru à former un corps de personnes indépendantes l'une de l'autre, mais soumises à tout le corps; c'est ce qu'il a plu d'appeler État libre, ou Gouvernement républicain. Les autres ont préféré de se donner un chef, dont ils fussent les membres & auquel ils promettoient une obéissance & une docilité légitime; voilà la Monarchie. Quelques uns, au lieu d'un chef, se sont soumis à plusieurs, afin que la puissance ainsi divisée les rendît plus modérés, voilà la source des Gouvernemens Aristocratiques. Ces Gouvernemens étoient simples dans les commencemens, aujourd'hui on les voit mixtes dans la plupart des Sociétés, comme en Pologne, en Allemagne, en Angleterre &c.

Le Contrat social se trouve également dans

ces differens Etats; car pour l'établir, il n'est pas nécessaire que les contractans mettent en masse une portion égale, dans toute la précision Géométrique, il suffit qu'ils y trouvent un avantage réciproque & qu'ils en soient satisfaits. Or chacun peut trouver son compte dans une mise inégale; tout dépend de la manière de penser.

Si dans une forme d'association, où chacun obéissant à tous, n'obéit pourtant qu'à lui même, les membres de ladite association peuvent se flatter des avantages de l'indépendance, & des prérogatives de suffragans aux délibérations publiques; dans le corps Monarchique, où tous obéissent à un seul; les membres peuvent se réjouir de leur côté, de ce qu'ils sont exemts & débarassés des soins du Gouvernement. Les premiers sont guidés par l'orgueil & la vanité; les autres par les charmes du repos & de la tranquillité. Tous consentent d'aliéner leurs droits, mais à différentes conditions, & ces conditions, quelles qu'elles soient, dès qu'elles sont acceptées du grand nombre, rendent le contract valide & obligatoire; pour ceux qui demeurent renfermés dans le corps de la Société.

J'ose dire que la Nature de la Société incline à la Monarchie, tout membre veut avoir un chef.

C'EST sous ces auspices que les *Romains* ont fondé leur Empire; ils espéroient sans doute y trouver l'avantage de la Société, & leur espérance

rance n'a point été trompée. Tant que le luxe, l'ambition & la mollesse n'ont pas inondé l'Etat, tant qu'ils ont eu la liberté de se choisir des Maîtres, la communauté s'est accrue & fortifiée : mais la Monarchie ayant dégénéré en Tirannie, leur orgueil n'a pu supporter un assujettissement, qui les rendoit victimes des caprices du Souverain. Ils étoient Soldats pour la plupart, aguerris par l'exercice & le nombre des combats, endurcis dans la fatigue & par les travaux ; ils n'ont pas craint d'exposer une vie triste & dure, pour s'affranchir d'un joug insupportable. Le succès a répondu à la grandeur de l'entreprise, & leur gloire a trouvé des admirateurs & des imitateurs parmi la postérité. Cependant, malgré leurs efforts, leur haine pour la tyrannie, leur vigilance à éloigner ce qui n'en étoit que l'ombre, ils sont retombés dans leur premier état. Le nom de Roi, pros crit parmi eux, a été changé en celui d'Empereur : Mais leur joug n'étoit pas moins pesant, & ont ils jamais enduré sous les Rois ce qu'ils ont eu à souffrir sous les *Nérons*, les *Caligulas*, les *Domitiens*, & autres de cette espèce ?

Je pourrois demander non-seulement, si les *Romains* ont été plus heureux, formés en République, que subordonnés à des Maîtres ; mais encore, si la justice a été mieux observée sous le premier Gouvernement. N'est ce pas sous le Gouvernement républicain, que l'Etat a été vingt fois à deux doigts de sa ruine, par les incursions
des

des étrangers, par les divisions intestines, par les révoltes des esclaves, les contrariétés des suffrages, & d'autres accidens qui portoient le fer & le feu au centre de la Société? n'est-ce pas sous ce même Gouvernement, qu'on a exilé *Coriolan* & *Camille*, après de leur patrie, dont ils avoient si bien mérité?

Ces fameux citoyens de la Capitale du monde nous ont appris, que pour la conservation d'une Société, on ne doit pas en examiner l'espèce, mais avoir soin d'en éloigner l'orgueil, l'ambition, le luxe, l'intérêt, d'où naissent ordinairement les dissensions, les perfidies & les injustices.

C H A P I T R E. VII.

Du Souverain.

DANS toute administration, il y a engagement réciproque du chef avec les membres. Le chef doit pourvoir à l'utilité & à la conservation des membres, & les membres, travaillant pour le même but, doivent rapporter au chef les maladies qui les attaquent & les accidens qui surviennent, se soumettant à ses décisions, afin que le remède puisse être appliqué. En s'obligeant au Souverain, le particulier s'oblige à la communauté

hauteur qu'il représente, ce n'est donc point à un homme particulier qu'il doit répondre, c'est à un homme chargé du dépôt public, c'est à la Société même.

C'EST une maxime dangereuse, de croire que la communauté ne puisse s'imposer une loi inviolable pour elle même : c'est soumettre les loix publiques & fondamentales à des variations & à des changemens souvent injustes, toujours pernicieux. C'est donner atteinte à la foi commune, c'est exciter des révolutions dans le cœur de la Société, c'est en saper les fondemens & travailler à sa ruine. Dès que le corps peut rompre les liens par lesquels il a sa forme & sa subsistance, il peut dès-lors se dissoudre & changer de nature ; comment donc admettre ce principe de variation, & soutenir en même tems que ce même corps s'engage irrévocablement avec l'étranger ? comment les conditions seront elles observées, si celui qui devoit les remplir, se met dans l'impossibilité de le faire ?

CEPENDANT, lorsque le grand intérêt de la Société l'exige, le Souverain peut changer les loix publiques du Gouvernement ; mais il est besoin d'une rare prudence, pour que cette variation ne devienne pas plus nuisible que profitable à la communauté.

IL est sans doute nécessaire au bonheur & à la conservation de la Société, que ses membres remplissent leurs engagements, soit explicites soit implicites ; car j'admets, & ce n'est

pas sans fondement, qu'une clause intéressante pour l'avantage public, quoiqu'omise dans le contract, oblige chaque particulier, autant que celles là même qui y sont exprimées. Ainsi, quoique les loix de *Licurgue* n'eussent décerné aucun châtiment contre les parricides, on ne dut pas moins punir celui, qui le premier attenta à la vie de ses parens, parce que le bien public exige manifestement, qu'une telle abomination soit réprimée.

DE LÀ j'ose inférer que, la Société une fois établie, il n'est pas besoin de mandier les suffrages, & d'exiger le serment de ceux qui s'y introduisent, soit d'une manière fixe, soit en passant; il est autant inutile de consulter l'agrément de ceux qui naissent dans le sein de cette Société; d'autant plus, que pour l'ordinaire ils peuvent en sortir, si elle ne convient pas à leur goût & à leur inclination; & que, d'ailleurs, ils sont obligés naturellement d'observer l'ordre établi, afin de ne pas troubler la tranquillité publique; en suivant cet axiome de droit :

Cum Romanus eris, Romano vivito more;

Si fueris alibi, vivito sicut ibi.

Si la mauvaise disposition de quelques particuliers les porte à fomentier la discorde & le trouble, alors le Souverain est duement autorisé, comme conservateur & gardien du repos public, à les retrancher, par la mort civile ou naturel-
le,

le, du nombre des Citoïens; comme étant réfractaires aux loix, quoiqu'ils puissent exposer, qu'ils n'ont jamais eu intention de s'y soumettre.

Je lis ici avec plaisir, qu'on peut-être libre & contraint en même tems. Il y avoit long tems que je cherchois à concilier ces deux qualités irréconciliables; mais *Rousseau* nous annonce avec autant de sérieux que d'enthousiasme, que quiconque refuse d'obéir à la volonté générale, y sera contraint par tout le corps; *ce qui, dit-il, ne signifie autre chose sinon, qu'on le forcera d'être libre.* J'avoue que je n'ai jamais bien compris, comment la liberté peut être l'effet de la contrainte. On apprend tous les jours quelque chose; & c'est à grand tort que l'Ecclesiaste nous dit, qu'il n'y a rien de nouveau sous le Soleil. Le paradoxe que je viens de citer est sans doute des plus nouveaux & me force à croire les miracles, quand j'aurois été jusqu'ici assez incrédule pour les rejeter. Bien-tôt l'Etre & le néant, la guerre & la paix, l'infini & le borné habiteront sous le même toit & deviendront amis.

Ne pensons point à exempter l'homme de toute dépendance personnelle; elle naît avec lui, & ne l'abandonne qu'au tombeau. Cependant on peut dire, que la soumission au Souverain, quel qu'il soit, n'est point une dépendance personnelle ni particulière; puisque ce Souverain représente le corps de la Société, qu'il porte la volonté générale & qu'il

30. A N T I - C O N T R A C T

est revêtu de toute l'autorité civile. C'est lui qui ordonne & défend, qui fait mouvoir & arrête les ressorts du corps politique.

Les engagements des membres, pour être contractés avec un particulier, avoué pour Chef par le public, ne sont ni plus absurdes ni plus sujets aux abus les plus énormes, que ceux qui demeurent entre les mains de la communauté : au contraire, comme il est plus facile de trouver un homme vertueux, juste, intelligent & désintéressé, que d'en rencontrer plusieurs ; dans les Monarchies, lorsque le Souverain est bien choisi, on est moins exposé à l'injustice & à la cruauté, que dans les Etats prétendus libres, où l'envie, la haine, l'ignorance, la brutalité, l'orgueil, la fraude, marchent d'un pas égal avec la science, la droiture & la simplicité.

C H A P I T R E. VIII.

De l'Etat civil.

LE bien & la justice ne sont pas des vertus de convention : Mais si le passage de l'état de Nature à l'état civil substitue dans la conduite de l'homme la justice à l'instinct, & donne à ses actions la moralité qui leur manquoit, on en peut inférer que, dépouillé de l'état civil, l'homme n'a aucun principe de droiture & d'équité, &

& comme cet état civil selon *Rousseau* n'est pas fondé sur la Nature, mais sur les conventions; il en résulte, qu'il n'y a ni justice ni moralité naturelles. Plus de vertus par conséquent qui soient innées & dont la semence réside au fonds de nos cœurs. Ainsi le caprice seul doit décider des vertus & des vices, & en retranchant les conventions, il n'y a rien de sacré & de profane. Je vais plus loin & en suivant l'Auteur je dis que, dans la plupart des Sociétés qui subsistent aujourd'hui, le pacte Social n'étant pas fondé, on peut conclure, que tous les membres sont exemts de crime, & qu'aucun frein ne peut les retenir, si ce n'est la crainte du châtement, lequel cependant est injuste, puisqu'il est infligé à des innocens. Il n'est donc plus de danger pour eux, il n'est plus de remors, si dans le particulier, & à la faveur des ténèbres, ils commettent les attentats & abominations dont la foiblesse humaine est capable. Peut on applaudir à ces principes & aux conséquences qui en résultent? Quel est l'homme qui ne sente pas naturellement, qu'il est des choses à pratiquer & d'autres à fuir? Quel est l'homme qui indépendamment des suplices & des récompenses, n'éprouve pas des remors, que le crime fait naître & nourrit dans son sein, pendant qu'il ressent une joie douce & solide, en marchant sous les auspices de la vertu?

L'ÉTAT civil ne procure pas à l'homme tous les avantages qui lui sont attribués. L'homme peut exercer ses facultés, étendre ses idées & enho-

blir ses sentimens, indépendamment de ce contract & des loix, qui loin de donner tout l'effort possible aux facultés de l'ame, sont au contraire un frein qui la retient, & s'opose à la propagation des arts & de certaines sciences. Voila donc ce que l'homme perd d'un côté & ce qu'il gagne de l'autre, en passant du naturel au civil.

L'HOMME, dans l'état de Nature, avoit un droit illimité à tout ce qui peut flater ses desirs; mais, ce droit étant égal en tous, il lui étoit d'autant plus difficile de parvenir à son objet, qu'il trouvoit une multitude de Concurrens: il n'avoit ni Juge, ni Souverain; mais, s'il en pouvoit tirer avantage, pour commettre impunément toutes les injustices que ses passions pouvoient lui suggérer, il avoit aussi le désavantage d'être exposé à l'injure & à l'insulte de ses Cœexistans. Dans l'état civil, l'homme est partagé; s'il n'a qu'une portion mediocre, il en jouit tranquillement; s'il a un Maître, il en a moins de soucis; s'il a un Juge, il est exempt d'exposer sa vie pour la defense de ce qu'il possède: il peut vivre avec ses Concitoïens sans crainte, sans défiance; tels sont les avantages que procure un Gouvernement sage & dirigé par une main habile.

ON sait bien, que par la suite les partages deviennent inégaux; les uns ont plus, les autres moins; parceque l'industrie enrichit les premiers, pendant que les autres s'appauvrissent dans le repos ou par incapacité: mais cette heureuse inégalité fait la plus belle disposition d'un Etat: car

si tous les hommes étoient partagés également du côté des honneurs & de la fortune, qui voudroit se charger, du poids d'un travail dur & pénible? Les arts mécaniques & sur tout la culture des terres, qui est la science la plus précieuse & la seule essentielle, feroient négligés. Délà, naîtroit infailliblement la décadence de la Société. Concluons donc toujours, que tout est pour le mieux.

Ajoutons que, si tous les hommes ont également droit aux biens & aux avantages de ce monde, on ne sauroit dire qu'ils y aient un droit égal. La capacité de chacun doit régler ce droit. Un enfant n'a pas le droit d'un homme formé, un infirme n'a pas celui d'un homme sain, le tempérament vigoureux a plus de besoins qu'un tempérament foible. Ainsi, pour donner à chacun la mesure qui lui est propre, & maintenir l'égalité des possessions, en proportionnant les jouissances aux besoins; il faudroit entrer dans des détails infinis & sujets à mille erreurs de calcul. Chaque particulier peut être bien, s'il le veut; quiconque a le nécessaire a toujours assez, & ce qui doit être le plus grand objet de l'attention du Souverain, c'est qu'aucun des membres ne se trouve hors d'état de subsister : car la chute des membres produit la défaillance du corps.

CHAPITRE. IX.

Du Domaine réel.

IL est incontestable que, l'association une fois établie, la communauté doit avoir un domaine réel & personnel sur tous les membres, en sorte qu'elle en puisse exiger les secours nécessaires pour se maintenir : mais il est très contesté, que la propriété des fonds assignés aux particuliers appartienne directement à ladite communauté. Chaque membre est tenu à la vérité de fournir son contingent à l'Etat, suivant l'occurrence des cas, & les besoins qui surviennent; voila quels sont les revenus de la communauté. Pour le particulier, ce qu'il possède lui appartient en propre, & il ne peut-être dépossédé, que pour cause de crimes, par lesquels il meurt civilement à la Société. S'il étoit autrement, aucun particulier ne pourroit disposer de ce qu'il possède, soit dans la vie soit à la mort; car on ne peut disposer que de ce qui est à soi en toute propriété. De plus, si la Société venoit à se défunir, soit par la volonté des membres, soit par la violence d'un étranger; on pourroit dire, que le particulier seroit entièrement dépossédé, puisque la Société, qui l'avoit établi son dépositaire, venant

nant à perdre ses droits, ne sauroit plus donner aucun droit au particulier. Délà, le plus fort, pourra sans crime envahir ce qui est entre les mains du plus foible, & s'assujettir même sa personne, dont la propriété est demeurée comme suspendue par la faillite de la communauté. Ce qui est absolument oposé à ce précieux état de liberté, qui fait l'objet des plus chères complaisances de l'Auteur.

La possession publique n'est donc point continue, quant à la quantité des forces & des moyens. Le Souverain, en considérant les forces réunies des membres, peut bien dire: *toutes ces forces sont à ma disposition*; mais il ne sauroit dire; *elles sont à moi, je les ferai servir à mes caprices & à ma volonté*. C'est l'utilité de l'Etat, qui en doit fixer & prescrire l'usage.

A l'égard des Puissances étrangères; les possessions des particuliers doivent être également légitimes; ce qui suit de ce que nous avons dit ci-dessus. Car, par le principe du droit naturel, chaque homme doit considérer son semblable comme un autre lui-même. Quelque Religion quelques usages, quelque police que suive un étranger, nous devons respecter ses droits comme nous voulons que les nôtres soient respectés. Si les *Juifs* volèrent autrefois les *Egiptiens* & massacrèrent leurs ennemis vaincus, pour jouir tranquillement de leurs dépouilles; n'imitons pas leur exemple: un décret de cette nature, contre ses semblables, ne s'obtient pas aujourd'hui faci-

lement de la Divinité; ce n'est point une loi particulière, qui nous ordonne de ne pas faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse; c'est une loi plus forte que toutes celles établies par les hommes; c'est la Nature raisonnable: il faut être bien sourd, pour ne pas entendre sa voix dans cette circonstance.

Le droit de premier occupant me paroît légitime & incontestable, tant que la nécessité n'oblige point un autre à le disputer: mais si un second survient qui n'ait d'autre moyen de subsister, qu'en troublant la possession du premier; le droit de celui-ci devient douteux & incertain.

SUPPOSONS, qu'une multitude trop resserrée dans le pays qu'elle habite, se décharge de la portion d'habitans qui est excédente au produit du fonds qu'elle occupe; que cette portion, à qui l'on donne le nom de Colonie, aille chercher un établissement parmi des étrangers, possesseurs d'un terrain plus étendu que leurs besoins ne le demandent: ces derniers auront ils droit de refuser aux autres le domicile qu'ils viennent chercher, & en cas qu'ils le fassent, la Colonie peut-elle légitimement s'approprier par la force des armes, ce qu'on lui refuse? Ce que je dis de communauté à communauté peut s'entendre de particulier à particulier.

QUAND les *Gaulois*, expatriés sous la conduite de *Brennus*, passèrent en *Italie* & voulurent y fonder un établissement auprès de *Clusium*, ils appuierent leur droit sur la nécessité, où ils se trou-

trouvoient & sur la vaste étendue des terres des *Clusiens*, suffisante pour les deux peuples.

Les *Toscans*, de leur côté, demandèrent aux *Gaulois* de quel droit ils venoient s'emparer d'un bien, dont ils étoient en possession paisible depuis si long-tems. Quel tribunal eut pu décider ce différend d'une manière incontestable ? Les *Romains* pris pour juges pensèrent en être la dupe ; la négociation ne put terminer les débats, il fallut en venir aux mains & la Fortune fut chargée de prononcer un jugement, dans lequel la Raison se trouvoit interdite. Les *Gaulois* furent cruellement condamnés ; j'aurois décidé tout autrement : à deux pas du triomphe, ils se virent tomber dans le précipice ; le Dictateur *Camille* les défît entièrement & les extermina dans une double bataille. Ainsi la terre fut déchargée d'un fardeau, qu'elle refusoit de porter.

JE ne trouve pas que, pour autoriser la possession du premier occupant, il soit besoin qu'il n'occupe que la quantité du terrain nécessaire pour subsister. Il est permis de se mettre à l'aise quand on le peut, ou d'être en état de se rendre les autres redevables. Quoi donc ? Si, me promenant sur les bords de la mer, un gros & excellent poisson venoit se mettre en mon pouvoir ; parceque je ne pourrois en manger que la 20^e partie, le premier venu seroit autorisé à m'en disputer une portion ? A la bonne heure, si la faim le dévorait, ou s'il avoit le bonheur de captiver mes bonnes grâces, par une disposition
vifi-

visible à la reconnaissance; je me sens assez généreux, pour ne pas le laisser aller les mains vuides: mais me réduire à portion congrue, sans aucune utilité, lorsque le commerce est si raisonnablement établi parmi les hommes, c'est une erreur, & un abus du premier ordre!

Ce n'est donc pas que je défende la charité envers ses égaux, je voudrois qu'elle fut exercée dans toute sa vigueur; mais je demande aussi, que celui qui reçoit, reçoive comme un don ce qui lui est offert, & non pas comme une dette.

Il ne suffit pas de mettre le pied sur un terrain vacant, pour être censé possesseur de ce terrain; il ne suffit pas non plus d'avoir la force d'en écarter les autres; il faut y avoir fixé sa demeure, être dans la disposition de le cultiver & le cultiver effectivement.

Quant à des prises de possession, semblables à celles de la Mer du Sud & de l'*Amérique Méridionale* faites au nom de la Couronne de *Castille*, elles ne valent, qu'autant qu'on ne veut pas les disputer. Quand nos Colonies se sont échappées dans les *Indes*, elles ont bien fait de s'approprier les terres qui n'étoient point occupées, sitôt qu'elles y ont trouvé leur utilité; mais quand elles ont dit aux Naturels du pays, *Vete-res migrate Coloni*, quand, non contentes d'envahir leurs biens, elles se sont assujetti leurs personnes, on peut fort bien leur demander *quo jure*. L'oracle de la justice n'a pas sans doute été consulté.

Les anciens Monarques, ont donc méconnu la subtilité des Modernes! Leur pouvoir étoit-il plus borné, en se disant Rois des peuples, que s'ils se fussent nommés, Rois du païs? Peut-être n'osoient ils pas imposer des taxes & s'approprier les biens des particuliers, ou peut-être que pouvant disposer des personnes, ils n'auroient pas eu le même pouvoir sur les effets? Un *Nabuchodonosor*, un *Cyrus*, un *Alexandre*, avoient ils moins d'autorité, que *Louis XIV.* *Charles XII.* *Guillaume I.* &c.?

N'ADMIRERA-T-ON pas avec moi, que la communauté, en recevant les biens qu'on lui donne, en assure, par là-même, la propriété aux particuliers? Comment ceux ci peuvent ils être en même tems, & pour le même objet, propriétaires & dépositaires? Ce paradoxe s'expliquera s'il est possible; jusqu'ici je n'y vois goutte.

J'AI déjà dit, qu'ils en devoient être propriétaires: car si ces biens n'étoient qu'un dépôt entre leurs mains, ils ne pourroient donc ni les vendre ni les engager. Quelle nouvelle espèce de liberté! Quand les dépositaires viendront à mourir, que deviendront leurs habitations? Elles ne sauroient tomber entre les mains de leurs enfans; car les uns en laissent beaucoup, d'autres peu, quelques uns point du tout. Il faudra donc, qu'à la mort de chaque particulier, les habitations changent de Maîtres; parceque, ce qui suffit pour une famille ne suffit pas pour deux, encore moins pour quatre: à moins qu'on n'ait destiné d'avance la portion des membres à venir.

IL me survient encore une autre difficulté à cette occasion? Les hommes seront-ils récompensés de leurs travaux, ne le feront-ils pas? S'ils sont récompensés, quel usage feront ils de leur fortune, puisqu'elle ne leur appartient pas? S'ils ne sont pas récompensés : dès-lors plus d'émulation, plus de zèle pour le travail; ils se réveilleront au besoin & s'endormiront pour le reste.

Si les hommes s'unissent avant de rien posséder & qu'ensuite ils s'emparent d'un terrain suffisant pour tous; il est naturel qu'ils le partagent entre eux ou dans une parfaite égalité, ou par proportion à leurs mérites & à leurs besoins : ces deux espèces de partages ne s'éloignent point des règles de la justice & de l'équité.

QUAND les *Romains*, ce peuple libre, s'emparoient des dépouilles des ennemis, le partage du butin se faisoit suivant la qualité des particuliers: plusieurs *Plébéens*, par état ou par inclination, voulurent introduire la loi Agraire, par laquelle les terres devoient être également partagées; mais cette loi fut toujours contestée avec beaucoup de chaleur & fut enfin totalement abolie, après le meurtre de *Catus Gracchus* son plus zélé défenseur. Depuis cette mort, les Grands se rendirent Maîtres de ces biens, moyennant une légère redevance qu'ils faisoient au peuple, & qu'ils se dispensèrent bien-tôt après de continuer. Voilà l'histoire de tous les partages, qui se font dans les Sociétés du premier ordre.

Fin du premier Livre.

000

CHAPITRE. I.

LA volonté générale peut seule diriger les forces d'un Etat, suivant l'exigence du bien public. Si l'on doit avoir égard aux différens intérêts des particuliers, ce n'est que pour recueillir & consulter celui du plus grand nombre: ce principe bien entendu & bien suivi est la règle du Souverain.

COMME l'oposition des intérêts particuliers a rendu nécessaire l'établissement des Sociétés, aussi est-il moralement impossible de les accorder tous, même en un point. Si tous les hommes étoient nés avec des sentimens supérieurs de droiture & de justice, cet accord ne seroit pas difficile; mais les différentes passions qui les agitent & qui peut-être constituent la plus agréable

ble harmonie de l'univers, triomphant dans la plupart, y mettent un obstacle invincible. L'ambition d'un côté, de l'autre l'orgueil, ici l'avarice, là l'incontinence, par tout l'intérêt divise la volonté des malheureux Mortels & y verse des semences de discorde, que jamais la sagesse & la vertu du petit nombre ne pourront étouffer.

LOIN donc de penser, que l'accord des intérêts particuliers forme le lien Social; je dis que, si cet accord étoit possible, les loix de la communauté & le pacte civil deviendroient également inutiles.

LA Souveraineté, que l'on peut raisonnablement confondre avec la volonté générale, en ce qu'elles résident dans le même sujet, peut-être aliénée & passer de l'être collectif à l'être individuel, qui le représente: car si le pouvoir suprême peut se transmettre, comme l'avoue ingénieusement notre Auteur, la volonté doit le suivre. Autrement, il pourroit y avoir deux Souverains l'un revêtu du pouvoir, l'autre de la volonté; ce qui répugne à l'indivisibilité que le même attribue à la Souveraineté. Si c'est avec raison; c'est ce que nous verrons dans le Chap. suivant.

IL est constant, que la volonté particulière ne s'accorde pas toujours avec la volonté générale. S'il existoit un homme en qui cet accord subsistât, ce seroit le Phénix des hommes, & la Souveraineté du monde entier lui seroit naturellement dévolue: mais de quelque vertu, de quelque génie, que puisse être orné un individu raisonnable,

ble, il ne sauroit manquer de faire des faux pas & des chutes violentes, à proportion de sa sublimité.

J'AI déjà remarqué, que ces écarts ne sont ni moindres, ni moins fréquens dans l'Etre collectif, phisiquement pris, & si vous n'envisagez la volonté générale que d'un manière abstraite & métaphisique; c'est un Etre de raison, qui peut bien agir, mais qui n'agira jamais.

QUAND un peuple (*) dépose la Souveraineté entre les mains d'un particulier, il ne perd pas pour cela sa qualité de peuple; il se décharge bien du fardeau du Gouvernement, mais il ne le jette pas au hazard. S'il a dessein de se donner un Maître, ce n'est pas un Maître capricieux & indépendant des loix, c'est un juge capable de maintenir la tranquillité & la justice; c'est un
Chef

(*) JE pourrois remarquer ici en passant, que le peuple ne jouit point de la Souveraineté, & que par conséquent il est inutile de discuter, s'il a le pouvoir de l'aliéner ou non. Je pourrois soutenir, qu'un même corps ne sauroit être en même tems le Souverain & le Sujet, que la volonté générale étant celle du peuple, le peuple, en la suivant, ne sauroit être Sujet; que là où il n'y a point de Sujets, il ne peut se trouver de Souverain; mais je laisse à part toutes ces réflexions & je veux bien supposer le peuple Souverain, pour ne pas affliger l'Auteur du Contrat Social.

Chef, qui puisse régler ses mouvemens & ses démarches.

QUAND le peuple de Rome créa les Décemvirs revêtus de la puissance souveraine, pour transcrire les loix de Solon, peut-on dire que le corps politique fut détruit par cette création? Cependant la Souveraineté étoit aliénée & les Décemvirs tirent tellement avantage de cette aliénation, qu'ils laissent la patience des Romains.

La passion effrénée d'Appius, qui vouloit asservir une fille libre, pour la prostituer à ses infâmes desirs, réveilla le génie romain qui paroisoit assoupi & fut le dernier trait de la Tyrannie des Décemvirs. *Virginius* père de cette fille infortunée, préférant la perte de sa vie à celle de son honneur, la poignarda de sa propre main & par cet acte d'une vertu féroce & barbare, souleva le peuple, qui, déjà fatigué du joug, cherchoit à s'en affranchir.

Deux femmes furent le ren mobile des plus grandes révolutions de l'Empire romain. La première, en mourant, put se flatter de n'être ni chaste ni vierge; la seconde emporta peut-être avec elle le pesant fardeau de la virginité.

La Souveraineté, ainsi arrachée des mains de dix particuliers, retombe au pouvoir de deux seulement, qui, quoique Maîtres dans Rome, pendant le cours de leur administration, ne détachèrent point la substance & l'union du corps politique. Car les ordres des Chefs sont la vo-

lon.

lonté générale, tant que le gros du peuple s'y foumet, quoique quelques particuliers veulent y résister.

CH A P I T R E. II.

Si la Souveraineté est indivisible.

Où le peuple est un, la volonté générale doit être une; car de même que la divisibilité répugne dans l'Etre suprême, qui régit l'univers, de même la volonté générale, dans une Société, ne sauroit se multiplier; autrement elle se détruiroit elle même.

IL est encore certain, que la volonté générale, n'ayant qu'un but simple & unique pour objet primitif, elle ne sauroit encore en ce point être partagée. Le bien public est ce grand objet: comme il ne peut se trouver dans deux rapports différens & éloignés, aussi la volonté qui l'envisage, doit suivre l'unique rapport sous lequel il peut être considéré.

S.I, au contraire, vous considérez la Souveraineté, eu égard aux objets secondaires auxquels elle doit ses soins & son activité; vous la trouverez partagée en autant de parties, que vous lui suposerez de rapports différens. Par exemple, l'administration de la paix paroît toute opposée

aux soins de la guerre; le gouvernement des finances est tout autre que celui de la justice; les négociations intérieures demandent d'autres soins, d'autres projets, que celles avec l'étranger. Toutes ces parties, dans leurs différentes espèces, sont indépendantes l'une de l'autre & ont leur degré de Souveraineté; toutes, cependant, ont leur ressort au bien public qui les dirige. Pour savoir donc, si la Souveraineté est divisible ou indivisible, il ne faut que déterminer sous quel rapport vous voulez l'envisager. Convenez du principe & bien-tôt vous ferez d'accord sur les conséquences. (*)

Jr

(*) CEUX, qui disputent sur cette question, ressemblent aux Sectateurs de *Molina* & de *Janfenius*, qui ne s'accordent point sur la liberté de l'homme; parce qu'ils ne veulent pas s'accorder. Rien cependant de plus facile.

Les uns disent, *il est nécessaire que nous agissions suivant la plus forte délectation intérieure*; les autres s'écrient *non, rien n'est plus faux; nous pouvons y résister*. Grandes disputes! Contestations sérieuses! Elles ne roulent que sur les mots & parce qu'ils détournent, chacun de leur côté, le véritable objet de la question.

Janfenius considère la force de la délectation, dans l'effet qu'elle produit & *Molina* dans le principe. L'un dit *je ne puis résister à la délectation qui m'entraîne*, il a raison; l'autre répond; *je puis résister à la*
de-

Je dis donc, que la Souveraineté est indivisible dans son principe & dans son objet principal;

délectation qui m'invite; il n'a pas tort. C'est ce que je rendrai sensible par un exemple.

SUPOSEZ que, combattu d'un côté d'un amour violent, de l'autre par l'attrait de la vertu; je résiste, à la première délectation, pour suivre la seconde: le Sectateur de *Jansenius* dira, *la plus forte délectation étoit celle de la vertu*, l'autre s'éciera, que c'étoit l'amour. Ils gagneront tous deux. Voici comme je le prouve.

EN considérant l'effet, la vertu a été la plus forte dans mon cœur, puisqu'elle est victorieuse; en examinant le principe, l'amour étoit le plus fort, puisqu'il agissoit avec plus de violence; car personne n'ignore que l'impulsion de la vertu est douce & modérée, pendant que celle de la volupté est impétueuse, opiniâtre, ardente.

ON peut donc dire, que j'ai résisté à la plus forte délectation & que je m'y suis abandonné. C'est ce que je compare à deux armées ennemies, dont l'une seroit plus nombreuse & l'autre mieux commandée.

Ces armées en viennent aux mains & celle, qui l'emportoit par l'expérience & la sagesse de la discipline, est devenue victorieuse de son adversaire, qui étoit supérieur dans le nombre des chevaux & des hommes. Délà on peut dire: le Puissant a été terrassé & le foible a remporté la victoire, suivant les principes de *Molina*. Suivant ceux de

pal ; n'en déplaise à Mrs. *Grotius* & *Barbeyrac*. Je conçois bien que la plupart des Auteurs, trouvant un intérêt sordide à faire la cour aux Puissances, ont fort maltraité les droits du peuple, en accordant au mensonge le triomphe que mérite la simple & unique vérité. C'est pourquoi l'homme sage les lit avec réserve & se donne bien de garde de penser comme eux, à tous égars.

Barbeyrac avoit tort de donner le nom d'abdication à la retraite de *Jacques II.*, qui n'a jamais renoncé à la Couronne, que lorsqu'il s'est vu dans l'impossibilité de la conserver. Mais aussi, n'auroit-il pas eu raison de déclarer le Roi *Guillaume* Usurpateur ; si loin de porter la discorde & le feu de la guerre dans la *Grande-Bretagne*, il y est venu éteindre l'incendie, que la foiblesse de son prédécesseur avoit fait naître ; & s'il ne s'y est pas engagé de son propre mouvement, mais à l'invitation de la plus grande partie du peuple, dont le suffrage est le droit le plus incontestable, qu'un Souverain puisse avoir.

Jansenius ; le victorieux a été le plus fort & le plus puissant. La prédétermination bien entendue souffriroit la même interprétation ; mais c'en est assez sur des objets, étrangers à la matière que nous traitons.

CHAPITRE III.

Si la volonté générale peut errer.

POUR résoudre cette question, il faut encore distinguer, entre volonté générale spéculative & pratique. Dans le premier sens, la volonté générale ne sauroit errer, parce qu'elle est intimement attachée au bien public, qui seul est la règle qu'elle doit suivre ; mais cette volonté ne passe jamais à l'exécution.

CELLE qui se nomme pratique, est très sujette à l'erreur, parce qu'elle prend souvent l'apparence pour la réalité, & que, distraite & aveuglée dans ses supôts, elle ne peut distinguer le vrai bien, des avantages peu solides & plus éblouissans.

Le peuple est non seulement trompé, mais souvent corrompu ; parce que, sacrifiant l'intérêt national à des avantages particuliers, il se trahit lui-même, en croiant travailler à son utilité. C'est ainsi que les *Anglois* séduits par *Cromwel*, sous les apparences d'une modération affectée, donnerent dans le piège le plus funeste. Ils crurent gagner beaucoup du côté de la fortune & de la liberté, ils ne furent que plus malheureux & plus honteusement assujettis ; la joie

dont ils s'étoient flattés se changea en amertume, & leurs lauriers en cypres. La *France* fut également abusée par les Ligueurs : elle couroit, volontairement & avec opiniâtreté, vers les bords du précipice où elle fut entraînée. Alors la volonté générale pratique ne répondoit point à la spéculative. Quand je parle de la volonté générale, j'entens celle du plus grand nombre & non celle de tous ; car pour terminer les contestations dans une Société, il est à propos, que le suffrage du grand nombre tienne lieu de volonté générale ; C'est ce que j'ai déjà dit.

On a beau supposer le peuple suffisamment informé, & les Citoyens sans communication entre eux ; la délibération publique est toujours sujette à erreur. L'homme n'a pas besoin de conversation étrangère pour être séduit ; son propre cœur & ses passions, toujours en guerre avec la raison, réussissent à le corrompre, dans la solitude comme dans le grand monde, dans les ténèbres aussi bien qu'à la lumière. Les brigues & les associations particulières peuvent bien diriger au mal les délibérations publiques ; mais elles ne sauroient empêcher, que le sentiment du plus grand nombre ne soit la volonté générale.

Il n'est pas possible d'écarter entièrement les cabales & les Sociétés partielles d'une communauté. Elles régneront dans les familles même, pour peu qu'elles soient considérables ; comment les détruire dans un Etat ? Au reste, il peut arriver qu'elles soient salutaires : celle de *Brutus* fit
tom.

tomber le joug de *Tarquin le superbe* & affranchit les *Romains* d'une Tyrannie insupportable.

SANS les factions & les brigues, les *Sardanapales*, les *Dénis*, & autres Monstres couronnés auroient continué de répandre le sang innocent. La ligue des Seigneurs de *Hollande* a sauvé cette République de la rigueur d'une domination étrangère & de l'abominable tribunal de l'inquisition.

IL est donc inutile de vouloir décider, si les Sociétés partielles, multipliées ou non multipliées, sont les plus avantageuses à l'Etat. Pour moi, je pense que, plus elles se multiplient, plus il se trouve d'intérêts particuliers & plus il est difficile d'établir le concert & l'union, sans lesquels aucune Société ne sauroit subsister long-tems.

C H A P I T R E. I V.

Des bornes du pouvoir Souverain.

VOULOIR que les membres d'une Société, formée de gens de toute espèce, de tout âge & de toute condition, se trouvent réunis dans les choses de la dernière importance & dont l'équité même porte l'évidence avec soi; ce seroit souvent entreprendre d'allier les Elemens, ou de

réunir tous les corps célestes sur le globe que nous habitons. *Pléade* nous dit avec raison, qu'il y a souvent plus de bon sens dans un seul homme ; que dans toute une multitude ; lui remettre la décision des affaires les plus importantes, c'est les exposer au danger de n'avoir aucun succès. Le Souverain doit être actif, vigilant, ferme, laborieux ; la multitude est ordinairement difficile à mouvoir, lâche, inconstante, & paresseuse.

Le Contrat Social, pour donner au Souverain l'action qui lui est nécessaire, doit lui accorder une autorité absolue & raisonnable sur ses membres, afin qu'il puisse disposer de tout, de la manière la plus convenable : sans cela, l'action manque & l'Etat est exposé.

J'ai dit, que l'autorité du Souverain doit être raisonnable, parce que la justice & l'équité doivent servir de règle à ses commandemens & à ses démarches.

Si le Souverain peut commander à ses Sujets, il est clair que ceux-ci doivent obéir. Tous les services qu'ils peuvent rendre à l'Etat, ils les lui doivent, si-tôt que le Souverain les exige ; mais ils ne doivent porter aucune charge inutile, & les travaux, aussi bien que les tributs, doivent être mesurés suivant les forces de chacun ; afin que les uns ne soient pas gravés, pour la décharge des autres. Car le grand art du Gouvernement consiste ; sur tout dans une juste

juste proportion des fardeaux imposés sur les Citoïens. (*)

(*) JE ne doute point de la signification particulière que *Rousseau* attribue au mot *Citoïen*. Il nous permettra de ne pas suivre son sentiment, au préjudice de l'opinion commune à tous les *François*, comme il l'avoue lui même ; & également adoptée parmi les anciens.

IL ne disconvient pas, que les mots français, *Cité* & *Citoïen*, doivent être pris dans le même sens, que les mots latins, *Civitas* & *Cives* ; or il est certain que parmi les *Latins* ces deux mots s'entendoient également des villes libres & non libres, des hommes républicains & non républicains.

César, que l'on ne doit pas taxer d'en avoir ignoré la signification propre, ne fait aucune difficulté d'appeler *Civitates*, toutes les villes des *Gaulois*, la plupart soumises à des Rois &, qui pis est, toutes tributaires de l'Empire romain. Qu'on lise ses commentaires sur la guerre des *Gauls*, on sera convaincu de ce que j'avance. Je veux bien qu'à *Genève* on distingue le *Citoïen* des autres habitans, comme en *Hollande* on fait la distinction du *Bourgeois* & de celui qui ne l'est pas ; mais ce sont des distinctions particulières qui ne concluent rien pour le général. Le préjugé, je crois, a beaucoup de part à la remarque. L'habitude d'entendre donner la dénomination de *Citoïens*, à ceux là seuls, qui sont membres du Gouvernement *Genevois*, lui a persuadé, qu'on ne devoit l'attribuer par tout, qu'à ceux qui jouissent des mêmes privilèges.

Je n'accuserai point *Rousseau* de contradiction, en ce qu'il nomme ici les membres de l'Etat Sujets du Souverain, parce qu'il m'avertit de n'en rien faire : mais je ne serai pas si complaisant, pour ce qui suit.

Ns se souvient il plus, qu'il a dit au Chap. 6. du 1er. livre, que le Contract Social emporte l'aliénation totale de chaque Associé, avec tous ses droits à la communauté? Or, comment cette aliénation totale peut elle subsister, avec l'aliénation partielle de tout ce, dont l'usage importe à la communauté, qu'il dit ici être la seule, acquise à la Société par ledit acte? Est ce-aussi la pauvreté de la langue qui l'a jetté dans cette contradiction? Est elle de mots, ou de sens?

Les engagements, qui nous lient au corps Social, sont obligatoires; non pas précisément parce qu'ils sont mutuels, mais parce qu'ils rapportent au bien public. Si le réciproque de ces engagements établisoit seul leur obligation, dès que l'un des membres refuseroit de les acquiter, les autres pourroient sans crime se dispenser également de les remplir; ce qui est absurde: car tant que le bien public subsiste, il n'est pas permis aux particuliers de le violer, en quoi que ce soit,

Je n'admets point, que la volonté générale cesse d'être telle, lorsqu'elle ne s'applique point directement à tous & qu'elle tend à un ou plusieurs objets déterminés. Il est encore faux, qu'en jugeant de ce qui nous est étranger; nous ne soions guidés par aucun vrai principe d'équité;

j'imagine tout le contraire. C'est lors-que nous portons un jugement qui nous intéresse , que nous devons particulièrement nous méfier de nous mêmes, l'amour propre étant une source empoisonnée , qui corrompt le jugement des grands, comme des petits, des sages, aussi bien que des Insensés.

Tout jugement, rendu par un tribunal dépositaire de la Souveraineté, doit être censé la volonté générale, tant qu'il a pour but réel ou apparent le bien public. Ainsi les honneurs du Triomphe , décernés par le peuple romain, aux Généraux victorieux , & les supplices infligés aux traîtres à la patrie, étoient des jugemens émanés de la volonté générale, tendant au bien public, auquel il importe que les services publics soient récompensés & les attentats punis. Si donc, la volonté générale est la cause efficiente de la Souveraineté; celle-ci à son tour est le principe de la première & la dirige légitimement. Voilà sans doute un paradoxe: je me flate que l'explication n'en est pas difficile & que ce que je viens de dire, s'entendra mieux que ce qui suit.

DANS le Contrat Social, dit *Rousseau*, il n'y a aucune renonciation véritable des particuliers, qui au lieu d'une aliénation, n'ont fait qu'un échange avantageux. Remontez ensuite au Chap. 6. du 1er. livre déjà cité; & vous y trouverez, que, par ce même Contrat, il ne reste aucun droit aux particuliers , que l'aliénation de leurs biens & de leurs personnes y est faite sans réserve, que nul As-
socié

socié enfin , n'a plus rien à réclamer. Je voudrois bien avoir le talent d'accorder ces contradictions, ou qu'on pût me prouver, qu'il n'y en a point

J E suis bien d'accord avec lui, quand il soutient que des hommes unis ensemble, par le Contrat Social, gagnent beaucoup plus qu'ils ne perdent; non pas tous à la vérité, mais du moins la plupart. Car les choses de ce monde sont tellement disposées, que l'un ne sauroit y trouver son compte, sans que quelqu'un en souffre; l'avantage de l'un naissant ordinairement du dommage de l'autre. Par le Contrat Social, les plus foibles ne sont plus exposés à la Tirannie du plus fort; le plus fort lui même n'a point à craindre ni trahison, ni embûches du plus foible; les différends se terminent en paix & sans effusion de sang, la tranquillité règne dans les familles, la justice parmi les Citoyens & la sûreté à l'égard des étrangers; avantages, qui ne se trouvent point dans l'état de Nature, qui expose les hommes à la violence du plus fort, à la perfidie du lâche, à la cruauté du méchant, aux désordres domestiques, aux incursions de l'étranger & à tous les dangers d'une licence effrénée, qui ne peut être arrêtée que par la crainte du supplice. Sans elle, le sage, le juste & le vertueux ne manqueroient pas d'être les victimes de l'ambitieux & de l'insensé.

CHAPITRE V.

Du droit de Vie & de Mort.

JE trouve ici que l'Auteur, quoique peu touché des opinions communes des Casuistes; établit sans difficulté un principe, naturellement sujet à beaucoup de contestations.

IL suppose, que les particuliers n'aient pas droit de disposer de leur vie. Examinons sur quel fondement est appuyée cette supposition.

LA 1^{re}. raison qu'on allégué à ce sujet, c'est que *celui qui nous a donné l'existence veut être le Maître d'en disposer*. On peut répondre; que la providence ne nous a point encore fait connoître sa volonté sur ce sujet, que, si elle eut décidé de disposer seule de nos jours, elle n'en auroit pas attaché la durée à un fil, si facile à rompre, & qu'elle ne nous auroit pas environnés de moyens propres à l'expédier promptement. Supposé d'ailleurs, qu'il fut besoin de sa permission, ne fait on pas que rien dans ce monde ne sauroit arriver sans elle, & qu'un *Suicide*, par cela même qu'il se tue, a déjà obtenu de son Créateur la permission de le faire?

2°. *L'homme est, dit-on, tenu naturellement de s'aimer & de chercher son bien-être, plutôt que*

que son mal-être : je souscris à cette maxime. Mais suppose t-on qu'il soit avantageux de vivre , à cet homme , ennuïé de la vie , qui y éprouve mille chagrins , mille amertumes ; qui est affligé de maladies incurables , attaqué par des douleurs cuisantes & continuelles ? La vie est elle donc un bien à ce prix ?

3°. *C'est une lâcheté de se donner la mort.* En souscrivant à cette proposition , je dirois que toute lâcheté n'est pas un crime ; car si un voleur m'attaque & que je me laisse tuer en fuyant , c'est une lâcheté , qui n'est aucunement criminelle. J'ajoute qu'il est grand , généreux & honorable de supporter patiemment les maux de cette vie ; mais combien en est-il qui refusent de se donner la mort , par un principe de générosité ? C'est la crainte , c'est la fraïeur qui les retient & non pas le courage.

En quatrième & dernier lieu , on oppose le VI. Commandement , *tu ne tueras point.* Mais si ce Commandement devoit être pris à la lettre & d'une manière illimitée , il ne nous seroit pas permis de donner la mort , même à un moucheton , ou autres insectes qui nous inquiètent & nous persécutent ! Il doit donc s'entendre dans un sens moral , & comme nous en trouvons l'explication dans les loix politiques du Deuteronome. *Tu feras au méchant , comme il avoit dessein de faire à son frère. Tu lui ôteras vie pour vie , dent pour dent , main pour main , pied pour pied , œil pour œil.* Aucun châtiment n'est décerné contre le Suicide.

IL s'agit donc ici de l'homicide contre le prochain & non du *Suicide*. Car comment ôteroit-on à celui-ci le sang qu'il a déjà versé. D'ailleurs, l'Écriture qu'on cite à cette occasion, a-t-elle désapprouvé *Samson* & *Saül*, qui ont préféré une mort glorieuse à la servitude? Les Chrétiens même n'ont-ils pas applaudi à *Pelagie* & *Sopronie*, qui ont mieux aimé se donner la mort, que de consentir à la perte de leur vertu? Le Politique, blâmera-t-il les *Codrus*, les *Decius*, qui se sont sacrifiés à l'intérêt public? Assurément, si le *Suicide* peut être justifié, c'est dans le cas de servir sa Patrie.

IL est donc assez difficile de convaincre l'homme, qu'il n'est pas le Maître de sa vie & de sa mort. L'opinion contraire a long-tems prévalu, & il n'étoit pas rare de trouver des familles, des communautés, des villes entières creuser elles mêmes leurs tombeaux, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi barbare: l'affirmative est de mode aujourd'hui, c'est le meilleur argument qu'elle ait en sa faveur.

ON croira sans doute, que je pense favorablement du *Suicide*: on se trompe. Je ne le crois pas un crime; cependant il me fait horreur. Je hais l'effusion du sang, & si l'on s'en raportoît à moi pour le choix & la préparation des alimens nécessaires à la vie; les animaux paîtroient en sûreté dans leurs campagnes, aussi bien qu'à la ville. Si je ne déteste pas le *Suicide* comme méchant, je le regarde comme un Bourreau, qui;

sans être criminel, exerce un art infame & odieux à l'humanité. C'est peut-être préjugé! Quel homme en est exempt?

Je ne sois-je pas moins, qu'un homme est Maître de sa vie, qu'il peut & qu'il doit en disposer à l'avantage de sa Patrie. Cette disposition n'a rien de révoltant; c'est le supplice mérité, ou les hasards de la guerre qui vous l'arrachent. Dans le 1^{er}. cas, la perte que vous en faites vous déshonore; parce qu'elle est attachée au crime; dans le second, elle est glorieuse, parce qu'elle est l'effet de la valeur.

Je veux bien supposer encore, que le droit de disposer de ses jours ne compete pas au particulier; le Souverain n'en jouira pas moins. Ce ne sera pas par la raison qu'en apporte *Rousseau*, qui peut-être effectivement fondée pour celui qui expose ses jours à la guerre, mais qui ne prouve rien, à l'égard du criminel condamné. La position de l'un & de l'autre n'est pas la même; le 1^{er}. défend sa vie; le second la donne gratuitement.

Je dis donc que le Souverain, en vertu de sa dignité & des devoirs qui y sont attachés, jouit du droit d'ôter la vie aux criminels & d'exposer celle des guerriers. Voici la 1^{re}. raison que j'en apporte.

Le Souverain est chargé par état, de veiller au bien de la communauté, d'éloigner tout ce qui peut y être contraire & de prendre les moyens les plus efficaces pour le lui procurer. Un particulier, qui
trou-

trouble le repos public , qui enfreint les loix , qui désole ses Concitoïens , qui les massacre inhumainement , est le plus grand ennemi de la Société ; le Souverain doit donc en délivrer le corps , soit en lui donnant des fers , soit en terminant ses jours , s'il le trouve expédient au bien public. On peut , dira-t-on , remédier souvent à ces désordres , sans faire périr le criminel ; *on doit donc alors conserver ses jours ?* C'est aussi mon sentiment ; ainsi plus de dispute.

QUANT à ceux qui périssent à la guerre ; rien n'est plus légitime. Quand le corps est menacé ou attaqué par un ennemi violent & ambitieux , il est à propos de sacrifier quelques membres , pour en prévenir la ruine entière. Quand un homme défend sa vie , ne doit il pas exposer ses pieds & ses bras pour protéger le corps ? D'ailleurs , l'homme n'est-il pas autorisé à faire une juste défense ? Or , quand une Société est attaquée par un ennemi , l'attaque retombe directement sur les particuliers ; ils peuvent donc retourner à une vengeance légitime , qui les fait voler à la mort ; non d'une volonté formelle , mais indirectement.

Si le criminel cessoit d'être membre de la Société , il ne seroit plus soumis à sa juridiction ; il ne pourroit donc être puni. Disons mieux : le criminel est un membre pourri & gangrené , qui porteroit la corruption jusqu'au cœur de l'Etat : ainsi , le Souverain , qui fait l'office d'un Médecin habile & expérimenté , retranche promp-

tement ce membre corrompu, & empêche le poison de faire un plus grand ravage. Voici la seconde raison, qui vaut bien la première.

LE Souverain sur la terre représente l'Etre suprême; c'est de lui qu'il tient ses droits & son autorité. Je ne m'appuie point ici sur la révélation. *Rousseau* reconnoît un Dieu créateur, qui dirige & gouverne tout; cela me suffit. On ne sauroit nier, que la constitution d'un Etat ne soit un effet de sa providence. Supposons 1°. avec les Dérègles que, trop sublime pour abaisser ses yeux jusqu'à nous, trop puissant pour s'inquiéter de notre faiblesse, trop grand pour s'apercevoir de notre petite existence, il se repose sur les causes secondes, du soin de régler tout ce bas univers; il sera vrai pour lors, que ces agens froids & aveugles accomplissent toujours la volonté de celui qui les commande, sans qu'il leur soit permis de s'écarter à droite ou à gauche: delà, une nécessité absolue dans les choses humaines.

Si donc il existe des Souverains sur la terre; ils existent nécessairement, & leur puissance, si elle ne vient pas immédiatement de Dieu, du moins est-elle un effet des loix qu'il a prescrites à l'univers. En conséquence, ne tenant rien des hommes, le Souverain ne doit les consulter en rien; c'est sa justice, c'est sa prudence qui doit régler toutes ses actions, toutes ses démarches. S'il craint Dieu, il se conduira avec piété & suivant

vant les préceptes de sa Religion ; s'il ne le craint pas , il aura son tempérament , ou si vous aimez mieux , son caprice pour guide. Dans l'un & l'autre cas , il gouvernera , punira , récompensera les particuliers , sans tenir d'eux le droit de le faire.

EN 2d lieu , si Dieu agit immédiatement sur les créatures , comme il n'est guères permis d'en douter ; il est clair que c'est lui qui donne aux Souverains la puissance & l'action. Je prouve l'antécédent.

Nous voïons tous les jours des événement singuliers & que toute la prudence humaine n'a pu prévoir ni empêcher. Qui eut dit à *Alexandre* , qu'il devoit être empoisonné , au milieu de ses conquêtes ; à *Charles I.* qu'il périroit sur un échafaut ; à *Mahomet* & à *Sixte Quint* , qu'ils seroient un jour , l'un instituteur de Religion & de Monarchie , l'autre Chef suprême de la Chrétienté *Catholique* , & réformateur d'un Etat ? A quoi attribuez vous les accroissemens de l'Empire *Ottoman* & la chute de la République romaine , l'élevation , la grandeur , l'éclat du peuple Juif & sa décadence , ses persécutions , sa misère ? Si j'ajoute la propagation du Christianisme , me nierez vous qu'il y ait une Providence particulière , invisible & cependant prochaine , qui a conduit & dirigé tous ces événemens extraordinaires ? Si l'incrédule rejette de la Religion la vérité & l'authenticité des miracles , quel prodige plus grand & plus surprenant , que celui d'une Société fondée sur la boue & sur la poussière , au-

jourd'hui cimentée avec le marbre & la pierre, & qui remplit tout l'univers de l'éclat de son nom & de sa grandeur? L'homme attentif & sincère ne désavouera pas, que ce ne soit une opération furnaturelle & l'effet de la puissance d'un Génie supérieur & Divin.

Je crois avoir assez prouvé, que le droit de vie & de mort est légitimement acquis au Souverain. On pourra seulement m'objecter, que j'ai parlé pour la défense du corps & non pour l'attaque de l'étranger: je répons, que mon but n'est point de justifier un Souverain qui attaque. L'agresseur est toujours injuste & le Conquérant n'est, à mon avis, qu'un Pirate honoré du nom de Roi, *Alexandre*, qui, de plein gré, porta le fer & le feu jusqu'aux extrémités de l'*Afie*, sans aucun motif raisonnable, fut l'assassin de ceux qui périrent sous ses ordres: il n'écouloit pas le droit, mais le préjugé; ce n'étoit pas la raison qu'il avoit pour guide, mais la vanité.

IL est souvent impossible de justifier la grace qu'on accorde aux criminels. Pour être raisonnable, elle doit être appuyée sur quelques circonstances diminutives du crime, ou sur quelque mérite du criminel, & non sur la richesse, la faveur, ou la dignité. Ces titres n'autorisent pas à être un méchant homme. Si le criminel peut s'excuser, ce n'est que sur la violence ou la nécessité. Par une grace déraisonnable, on viole le droit des Citoyens, on rompt l'égalité, qui doit se trouver parmi les membres, dans ce qui concerne
la

la justice, à qui la clémence doit toujours être subordonnée.

C A P I T R E V I.

De la Loi.

JE reconnois avec plaisir, que *Rouffeau* veut bien admettre une Justice universelle, émanée de la Nature & indépendante des conventions: nos idées commencent à se rapprocher, je crains que bientôt elles ne s'identifient.

DANS cette vie malheureuse, si l'on en excepte les Loix, qui vengent quelquefois le juste opprimé; il n'y auroit de biens & d'avantages que pour le méchant : & comment le pourrions distinguer de l'homme vertueux, si la Nature n'eut gravé au fonds de nos cœurs des règles de justice & de droiture? Nous ne connoissons le vice, que par son opposition à la vertu.

DANS la foiblesse & le décri, où sont maintenant les Loix dans la plus grande partie des Etats de l'Europe; si l'on ne devoit pas craindre un Dieu vengeur, je dirois que l'injustice doit être préférée à l'équité, la fourberie & le mensonge à la droiture & à l'innocence. L'artifice réussit, où la simplicité succombe, & la vérité est cruellement humiliée, pendant que la flatterie triom-

phe & emporte la balance. L'ambition & l'avarice, l'intérêt & la jalousie trouveront de la défense, pendant que la modestie, le désintéressement & la charité manquent de Protecteur. Enfin, on punit les petits coupables; les grands criminels sont applaudis & respectés.

COMBIEN de fois a-t-on envoyé au supplice un malheureux, qui par nécessité dérobe à l'avarice du riche une portion médiocre de son superflu, pendant que le riche s'abreuve impunément du sang des misérables, en les dépouillant de leur propre subsistance?

Les Loix devroient réprimer ces désordres; elles crient assez vengeance, mais leurs cris se perdent dans la faveur & la puissance.

On conçoit aisément, ce que c'est qu'une Loi, Les définitions ne servent qu'à embrouiller la matière au lieu de l'éclaircir; l'essentiel est qu'elle soit équitable & exactement observée.

Tout ce, qui est mauvais & préjudiciable au bien public, ne sauroit être l'objet de la Loi; il en est de même de ce qui est indifférent à tous égars. L'utilité seule peut rendre la volonté de Souverain légitime & obligatoire.

J'Avoue que peu de particuliers ont le droit d'en juger, si vous les prenez séparément; mais quand tout un Etat crie à la fois contre une Loi; c'est une forte présomption contre son équité, & quoi qu'elle puisse effectivement être avantageuse au bien public; je ne doute pas qu'on ne doive alors la supprimer, ou du moins différer son exécution.

oution, jusqu'à ce que la Multitude paroisse mieux disposée. Ce que la force seule exécute, ne sauroit avoir de consistance & est sujet à mille dangers.

LORSQUE *Sylla* proscrivit tous les partisans de *Marius*; & que *Marius*, victorieux à son tour, porta un arrêt de mort contre ses ennemis; ces Loix ne subsisterent que par la violence. C'est pourquoi dès que *Sylla*, rassasié du sang qu'il avoit versé, se fut démis de la Dictature, au grand étonnement des *Romains*; ces loix sanglantes & criminelles tomberent d'elles mêmes, aussi bien que la plupart de celles qu'il avoit établies, pendant qu'il jouissoit de la suprême autorité.

IL y a des Loix générales; il en est de particulières. Les unes se raportent à toute la communauté, les autres ne regardent que certaines classes. On appelle décret ou sentence, l'aplication de ces Loix au particulier. Ainsi la Loi ordonne des récompenses & des punitions: la sentence les attribue à tels & tels individus. S'il y a injustice, elle ne vient point de la Loi, ni de celui qui l'a dictée; mais du Magistrat qui en fait l'aplication.

Les Loix particulières, qui sont des exceptions de quelque Loi générale, deviennent souvent onéreuses à la communauté. Les immunités des Nobles, des Ecclésiastiques, des Officiers des finances & de justice sont une charge de plus pour le public. Elles sont par conséquent odieuses & on ne doit ni les multiplier, ni les étendre trop.

Le Souverain est soumis aux Loix générales; mais, quoiqu'il se dispense de les observer, Nul

ne fauroit l'en punir, si ce n'est la communauté, qui, rompant le lien Social, fait du Souverain (*) un particulier, & rentre dans les droits qu'elle lui avoit conférés. La Sentence de mort, prononcée contre *Néron*, ne laissoit rien à désirer. Sa conduite étoit reprochable à la face de tout le peuple, lequel, convaincu de ses excès, se servit de l'organe du Sénat pour le condamner. Tout particulier est soumis à l'application de la Loi générale ou aux sentences qui en sont émanées, de quelque rang, ou de quelque condition qu'ils puissent être. Le Souverain, étant au dessus d'eux, a droit de les juger. Ce droit peut être aliéné, mais il est inamissible.

On fait de grands éloges de la bonté de *Nerva* & de *Trajan*. Cette vertu ne peut trouver trop d'imitateurs; mais, dégénérée en foiblesse, elle devient crime dans un homme public. *Nerva* devoit-il jurer, à son avènement au trône, qu'il
ne

(*) LA France reproche aux *Anglois*, comme un crime énorme, d'avoir fait périr des Rois par la main du Bourreau; comme si elle étoit plus innocente en les faisant assassiner, sans aucune formalité de justice.

LEQUEL est plus glorieux d'agir en juges, ou en assassins? Je ne prétens point justifier les *Anglois* en ce point; mais je soutiens qu'ils agissent plus sensément & plus sagement que ceux qui les critiquent,

ne feroit mourir aucun Sénateur, quelque raison qu'il en eut? Est-il quelque serment contre la justice? Il y a des cas, où il vaut mieux être parjure, que fidèle & superstitieux. Les vœux indiscrets d'*Alexandre & de Jephthé* sont des abominations; quand on les accomplit au préjudice de l'humanité.

AUCUN des membres de l'Etat ne doit être soustrait à la juridiction du Souverain. La Religion même n'est point un motif suffisant. Les privilèges Ecclesiastiques ont produit des abus considérables. C'est sur ces degrés, que la Puissance romaine s'est apuïée, pour donner des loix à la plus grande partie de l'*Europe*. Foibles Monarques! Qu'avez vous fait, en soumettant à ses piés votre Couronne & votre autorité? Une Société, qui souffre un Chef hors d'elle même, se vend à un mercenaire, plutôt qu'elle n'adopte un Roi. L'étranger, qui gouverne un troupeau, ne songe qu'à s'engraïsser de ses dépouilles. Il cherche son intérêt personnel & lui sacrifie tout. A quelles vexations affreuses n'étoient pas sujettes les Provinces de l'Empire romain, par l'avarice & la cruauté des Préteurs? Pendant le cours de leur administration, ils travailloient à se faire une fortune brillante, pour en faire parade & en tirer vanité, à leur retour dans *Rome*.

Je n'ignore pas que, parmi les membres d'un Etat, il se trouve ordinairement des frêlons, qui consomment le miel des abeilles laborieuses; ou plutôt des sang-sues publiques, qui dévorent les par-

particuliers, par leurs concussions & leurs injustices. Mais du moins on peut recourir aux plaintes & le mal n'est pas tout à fait sans remède. D'un autre côté, il faut que la fortune de ces particuliers se décharge dans l'Etat, par une circulation, qui ne cause aucun déperissement des espèces. Cet inconvénient est donc moindre & plus supportable.

Rousseau a bien fait de nous prévenir de ce qu'il entend par les mots *République* ou *Républicain*. J'aurois pu m'y méprendre, d'autant plus qu'il leur donne une signification peu commune, pour ne pas dire extraordinaire; mais puisqu'il veut bien nous expliquer sa pensée, j'aurois sans doute mauvaise grace de m'y méprendre; comme peut-être il m'est arrivé ci-devant, faute d'identifier le Despotisme & la Monarchie, avec l'Aristocratie & la Démocratie.

Quoiqu'il en soit; le peuple, dit-il, soumis aux Loix en doit être l'auteur. J'ai fait voir ci-devant le fonds que l'on doit faire sur les suffrages de la Multitude. (*) Je consens que le peuple

(*) „ Il faut, dit *Montagne*, trier de toute une Nation, une douzaine d'hommes, pour juger d'un arpent de terre; & le jugement de nos inclinations, de nos actions la matière la plus importante & la plus difficile qui soit, nous la remettons à la voix de la commune & de la tourbe, mere d'ignorance, d'injustice & d'inconstance! Est-ce raison, de faire
„ dé-

plé doive établir le Contract Social du moins par acquiescement; mais pour les Loix qui en dérivent & qui ont rapport au bien-être présent ou à venir de la Société, il seroit dangereux & imprudent de les attendre de lui. Si le Héros de notre siècle, s'en fut rapporté aux délibérations de la Multitude pour prévenir & écarter les malheurs dont il se croïoit menacé; son Roïaume eut été envahi & ruiné, avant qu'il eut pu y apporter remède. Au contraire, la Saxe n'a été exposée à tant de désolations & de maux, que par la dépendance des Rois de Pologne, (*) qui ne sauroient décider de la paix ni de la guerre, que par les suffrages réunis de tous les membres de la Diète.

Il est donc avantageux, le Contract Social une fois établi, que le soin de la Législation soit confié à un ou plusieurs Personnages, distingués par leurs connoissances profondes & par des vertus

„ dépendre la vie d'un sage du jugement des fous?
 „ Et comme dit Ciceron. *An quidquam stultius est,*
 „ *quam, quos singulos contemnas, eos aliquid putare esse*
 „ *universos?* ” Ce jargon n'est plus de mode, mais il est expressif.

(*) PLUSIEURS fois le sang y a coulé à grands flots, pour affermir l'Élection des Rois. Sera-t-on plus heureux aujourd'hui? J'en doute fort: la crise est proche, le corps est replet, il lui faudra des saignées nombreuses ou des purgations violentes. Je le prédis, puisse-je être faux Prophète.

aux éminentes. Il n'est donc pas nécessaire que le peuple en soit l'auteur ; mais il doit y donner son consentement.

Le Législateur n'est pas celui qui importe le plus à l'Etat ; ce ne sont pas les Loix qui font son bonheur, mais bien leur exécution. (*). Bien des gens peuvent donner de bons avis ; peu sont capables de les suivre, ou de les faire exécuter. Les *Spartiates* devoient beaucoup à *Licurgue*, je n'en disconviens pas ; mais ils devoient plus encore aux Magistrats qui faisoient fleurir les Loix & rendoient justice à tous. Dèsque ces mêmes Magistrats, indociles aux Loix, se sont laissé corrompre, il n'est demeuré aux *Spartiates*, que le souvenir de les avoir connues & le regret de n'en pouvoir plus tirer de secours. Que devinrent pour lors la grandeur & l'utilité de ces Loix ? Une ombre, une fumée, un éclair, si vous voulez, qui brilloit un instant & disparoissoit aussitôt.

Il seroit à souhaiter, que les Loix générales fus-

(*) Il est d'un Législateur, comme d'un Poète Théâtral : le succès de ses ouvrages dépend plus des Acteurs, que de leur beauté intrinsèque. Une belle Pièce mal exécutée trouvera peu d'applaudissemens, & une Pièce médiocre, représentée avec grace, saisit le sentiment & arrache les suffrages de la Multitude. Delà vient qu'on s'amuse au Théâtre & qu'on s'endort souvent, le livre à la main.

fussent simples & en petit nombre , pourvu que les Magistrats fussent équitables & intelligens : mais quand on achète le droit de rendre la justice ; il est assez rare que l'on soit désintéressé , & l'intelligence n'est pas souvent le partage des riches , avides de dignités . On ne veut pas donner pour rien , ce que l'on a reçu pour de l'argent : delà , l'oppression du pauvre & le triomphe du riche . Malheur aux peuples , dèsque les Charges deviennent vénales ; malheur à l'Etat. Les troubles y naissent & s'y entretiennent par la vexation des membres . Bientôt le suc s'épuise , les nerfs s'affoiblissent & le corps tombe dans l'inaction ou dans la caducité , avant-coureurs d'une décadence inévitable.

C'EST par de tels ressorts , que *Rome* , triomphante du monde , est devenue la proie de ses esclaves . L'ambition & l'avarice des Chefs , qui s'efforçoient de tirer tout à eux , produisirent bientôt le mécontentement & les plaintes d'une Multitude justement indignée . Ensuite elle se divisa en factions , forma des brigues , des cabales , dont ses voisins surent profiter . Les *Huns* & les *Vandales* partagerent les dépouilles de l'Occident , dans le tems que l'Orient pouvoit encore se soutenir : mais à la fin , les *Sarrasins* & les *Turcs* acheverent de démembrer les restes de ce vaste Empire & d'en détruire jusqu'aux fondemens .

CHAPITRE VII.

Du Législateur.

ON ne sauroit mieux parler du Législateur que ne fait le Contract Social. Les qualités qu'il doit avoir, y sont détaillées d'une manière pompeuse & supérieure. Il est triste que l'Original d'un tableau si magnifique soit introuvable, & qu'il faille recourir aux Dieux, pour l'ouvrage de la Législation.

MAIS, au défaut d'un Législateur parfait, donnez moi un grand Prince, & je vous répons du bonheur de la Société. De même que la pratique & l'expérience des choses l'emporte sur la théorie; aussi l'usage ou l'exécution des Loix est plus excellente que les Loix mêmes. Il est peu de Nations, qui ne se glorifient d'avoir un Dieu pour Législateur. Les *Juifs* particulièrement & les *Chrétiens*, qui leur ont succédé, se persuadent d'être en possession de ce privilège. Supposé qu'ils se trompent, l'opinion en est pourtant avantageuse, en ce qu'elle inspire plus de respect & plus d'égards pour l'observation des Loix.

UN Philosophe agit autrement. Il ne régarde point à une source éloignée, sur laquelle il peut être abusé; il n'envisage que l'objet présent, qu'il peut comprendre & pénétrer. De quelque

autorité que découlent les loix, si elles sont sages, il leur applaudit; sont elles déraisonnables? Il les rejette & les méprise.

CELLES, dont je viens de parler, n'ont rien, qui ne soit conforme à la justice, à la prudence, à la modération, à la charité. Toutes les vertus morales & civiles y sont renfermées, & quiconque sauroit les observer, toucheroit de près à la perfection. Mais de quelle utilité est aujourd'hui leur excellence? Que produit-elle parmi les Sectaires de l'une & l'autre Religion, si ce n'est qu'elle les rend plus misérables que les sauvages & les peuples le moins policés? Je me trompe, c'est leur prévarication à ces Loix qui produit ce fâcheux effet.

Je doute si, parmi les *Rouintons* & les *Cannibales*, on pourroit trouver des exemples de crime & de barbarie aussi frapans, que ceux qui éclatent journellement au sein d'une Religion, qui n'inspire que la clémence & la bonté. Ces sauvages, s'ils sont cruels, ce n'est que contre leurs ennemis; mais ceux-là se déchirent & se dévorent les uns les autres; loin de soutenir l'innocent opprimé, ou de soulager le pauvre misérable, tous abandonnent l'un & l'autre à l'horreur des disgrâces & des afflictions, sous lesquelles il languit consterné.

La dureté des grands, l'avarice des riches, fruits malheureux du luxe, de la mollesse & des débauches, sont la source du mal. Les Plébéïens, qui jettent des yeux avides sur ces exem-

21 ANTI-CONTRACT

ples de corruption, s'y laissent facilement entraîner & la contagion devient générale. Qu'on examine si, parmi les barbares dont je viens de parler, il y a des indigens, des misérables, déshérités de tout, en aussi grand nombre, que parmi nous. Heureux Empereur, qui vous déponillates de vos chemises pour bander les plaies de vos Soldats blessés ! Que vous connoissiez bien le prix de l'humanité ! Quand trouvera-t-on un Monarque assez généreux pour vous imiter ?

Je reviens à mon sujet : un Souverain, vraiment digne de l'être, fait le bonheur de la Nation. Je sais qu'il lui en coûteroit bien des soins, bien des inquiétudes & des travaux ; mais n'est il pas dédomagé par la gloire du succès, l'amour des gens de bien & l'acquit de ses devoirs ?

C'est un abus, que de croire, qu'il soit facile d'observer, & de faire observer les Loix : on y trouve des obstacles à chaque pas, & à moins qu'on ne tienne les rênes du Gouvernement d'une main forte & assurée, elles se relâchent ou vous échappent.

Je dis donc, que la grande difficulté n'est pas de donner des Loix : les Législateurs anciens nous en fournissent à choisir. J'avoue que toutes ne conviennent pas à tous les peuples : il faut avoir égard aux inclinations, au tempérament, aux opinions de chacun, aussi bien qu'à la situation des lieux. Mais, ces circonstances une fois observées par un esprit judicieux, il n'y a plus qu'à

qu'à dicter. La solidité & la perfection des Loix subsisteront, autant qu'elles seront bien exécutées; n'ayant par elles mêmes aucune vertu exécutoire, c'est de leurs dépositaires qu'elles attendent leur solidité.

Il est par conséquent fort inutile, de vouloir distinguer le Législateur des membres de la Société. Un étranger (*) doit inspirer plus de méfiance; car outre qu'il n'est pas guidé par l'amour de la Patrie, il manque souvent de la science des mœurs & des usages de la Nation qu'il doit instruire. Ajoutez, que l'ouvrier, jaloux ordinairement de son ouvrage, travaille avec beaucoup plus de zèle & d'activité à lui donner du succès.

De ce que celui qui commande aux hommes ne doit pas commander aux Loix, je ne vois pas comment il résulte, que celui, qui commande aux Loix, ne doive pas commander aux hommes.

(*) *Rousseau* ne pense pas se dispenser qu'il veuille établir, quand il conseille de confier à un étranger l'ouvrage de la Législation, ou de l'établissement des Loix. Un peuple, qui est assez sage pour gouverner & pour exercer la Souveraineté, ne doit pas manquer d'habileté, ni d'industrie pour ordonner les Loix; or à cet important ouvrage demande plus de génie que celui de l'Administration d'un Etat; il n'y a que celui qui est capable de second, qu'on puisse juger, digne du premier.

mes. La crainte de ses injustices futures n'est pas ce qui doit vous retenir : si vous lui accordez la gloire d'imposer des Loix, il doit se faire honneur de les maintenir. Je veux bien que, pour montrer plus de modération & assurer la liberté des suffrages, un Monarque descende un instant du Trône, pour donner des Loix : mais, dès-qu'elles sont une fois imposées, rien ne l'empêche d'y remonter ; au contraire, tout l'y engage.

Si Rome se vit près de périr, pour avoir réuni l'autorité Législative & le pouvoir Souverain ; ce n'est pas à cause de cette union qui fit autrefois son bonheur, mais par le mauvais choix qu'elle fit des Législateurs. Celui qui rédige les Loix, peut donc aussi avoir le droit Législatif ; & les particuliers peuvent non seulement s'en dépouiller, mais ils le font avec raison, quand ils le remettent entre les mains d'un homme vertueux & expérimenté. Alors la volonté générale se trouve concentrée avec la volonté particulière, ce qui lui donne plus de succès & d'activité, que lorsqu'elle réside dans la Multitude. Les Sociétés les plus brillantes ont eu des Législateurs Souverains & des Souverains Législateurs. Dira-t-on que *Numa Pompilius*, *Mahomet*, *Moïse*, aient confié au peuple le soin de discuter les Loix & de les prononcer ? Les Sociétés formées sous ces Chefs ont-elles eu moins de succès ? Quelle Loi plus forte que celle de ce fils adoptif de *Pharaon*, qui malgré sa candeur, malgré le décri de la

com-

communauté qu'elle forma, subsiste cependant encore dans son entier chez une Nation, haïe, persécutée, abhorrée; & refleurit en partie sous une forme nouvelle dans le monde entier, sous la protection du fils d'*Ismaël*, & de *Cbrist*? (*)

Si *Moise* fut un imposteur, cet imposteur étoit un grand homme, ou fut bien agréable à la Divinité, puisqu'elle protége si visiblement ses ouvrages, & qu'elle semble leur assurer une vie aussi constante & aussi durable que le Monde.

Je n'entreprendrai point de justifier ici la Religion, attaquée dans ses fondemens, & trop peu respectée par un Génie sage & éclairé; je parle à un Philosophe; je dois donc répondre en Philo-

(*) Les Loix, dont je parle ici, sont celles des mœurs & de Religion, qui sont l'ornement & l'appui de toutes les autres. Je sais que les Loix civiles & politiques, dont le *Deuteranome* est chargé, n'ont plus de force ni de vigueur; il s'en trouve cependant parmi elles, qu'on pourroit bien raisonnablement préférer à celles, qui leur ont été substituées.

IL n'est pas surprenant que *Calvin* ait contribué à la réduction des Loix politiques, en réduisant celles de la Religion; elles ont trop de connexion & de rapport, pour que le changement des premières subsiste avec la conservation des autres. Quiconque entreprend de réformer la Religion, travaille en même tems à la réformation de l'Etat.

lofophe, non en Théologien. En fupofant, que toutes les Religions ne foient qu'un degré politique, pour atteindre au maintien du Gouvernement, il eft dangereux d'en infpirer le mépris à la Multitude. Perfuaadée une fois, que tous les dogmes qu'on lui enfeigne ne font que des vifions & des chimères de l'efprit humain; par quels liens pourra-t-on l'affujettir aux Loix; puis qu'il eft vrai, que le frein de la Religion eft celui qui a le plus de force? Les Loix de *Numa*, quoiqu'attribuées à une Divinité, font tombées dans le décri. Celles de *Solon* & de *Licurgus* ne font plus que des monumens faftueux, qu'on admire encore, mais qui n'ont plus de vigueur. Les Mofaïques feules ont bravé la voracité des tems, la fureur des révolutions & les perfécutions des barbares. Si elles ont paru s'éteindre ou s'affoiblir, ce n'étoit que pour briller avec un éclat nouveau, & porter une lumière vive & frappante, dans toutes les parties de l'univers.

Rouffeau lui même convient de ce prodige, dont il attribue la gloire au génie du Légiflateur. Quelques efforts qu'il faffe pour s'écarter de la vérité, il y revient comme malgré lui; & tout éloigné qu'il eft d'admettre un Légiflateur Souverain, il en reconnoît cependant l'utilité & en prouve le fuccès.

CHAPITRE. VIII.

Du Peuple.

IL est naturel d'avoir égard aux dispositions de la Multitude dans la Législation. Si *Motse* eut voulu réduire à la *Monogamie*, des hommes accoutumés à la pluralité des femmes, ce nouveau joug les eut peut-être revoltés contre le reste, qui déjà leur paroïssoit assez dur. *Mabomet*, qui n'ignoroit pas l'Empire de la volupté sur le cœur humain, en a permis la jouissance à ses Sujets, leur en promettant la continuation éternelle dans une autre vie, pour récompense de leur soumission. Cette tolérance a aplani bien des difficultés.

Si *Platon* refusa d'être Législateur des *Arcadiens* & des *Cyréniens*, je ne saurois en cela lui applaudir, quelque prétexte qu'il allégué de ce refus. Un grand homme trouve toujours des ressources pour se rendre utile. Quelques intéressées, quelques injustes que fussent ces deux Nations, il eut pu trouver des moyens, pour favoriser le pauvre & adoucir la fierté du riche.

Il est absurde de dire, que les peuples ne soient dociles que dans leur jeunesse: c'est au contraire le tems des troubles & des agitations.

Ce n'est que l'habitude du joug, qui le rend supportable : au reste , la sévérité range & corrige les plus endurcis.

DIRA-T-ON que *Sixte Quint* avoit affaire à un peuple naissant ? Son nom cependant n'est devenu fameux , que par la réformation de ce peuple. Une verge de fer supplée à l'impuissance des Loix : on souffre pour quelque tems , mais le calme revient après. Qu'on consulte le règne d'*Elisabeth d'Angleterre* , on y verra une preuve de ce que j'avance ; *Henri IV.* s'est trompé , en refusant de suivre son exemple. Les tems orageux où il se trouvoit , exigeoient qu'il cherchât plus à se faire craindre , qu'à se faire aimer.

Je ne crois point encore , que la liberté naisse de la barbarie : vous trouverez peu de Sociétés libres en naissant , je veux dire de Sociétés républicaines.

UNE Nation , qui n'a point encore porté le joug a besoin d'un Maître pour se contenir dans l'ordre. Si la *Suisse* & la *Hollande* ont secoué celui de la Monarchie , ne doutons pas qu'elles ne subissent un jour le sort de *Sparte* & de *Rome*.

LES Gouvernemens circulent comme le sang ; plus ou moins lentement , à proportion de la vivacité ou de l'engourdissement des peuples. Les Monarchies actuelles deviendront Républiques , quelques unes peut-être plutôt qu'on ne pense. L'ennui & le dégoût d'un Gouvernement est la source des révolutions : la variété est de tous les peuples & de tous les siècles.

LA

LA violence de la Tirannie produit la liberté : les maux qu'endure le peuple lassent sa patience, & l'obligent de recourir au remède.

ALORS de mou & efféminé qu'il étoit, il devient dur & pour ainsi dire barbare. Il se réforme de lui même, en reconnoissant ses droits qu'il avoit longtems oubliés; il rejette & répare avec force les erreurs de son indolence & de son repos.

D'AILLEURS où trouver sur la terre des peuples nouveaux, si l'on en excepte ceux qui prennent une forme nouvelle d'administration? Ceux que nous connoissons depuis peu, ne sont nouveaux que pour nous. Il peut y avoir, & l'on trouve effectivement des terres nouvellement existantes; car le prodige de *Deucalion* se renouvelle tour les jours. Le monde périt d'un côté & ressuscite de l'autre; mais tous les hommes ont le même degré d'antiquité & sortent de la même source. Ceux qui sont venus planter les fondemens de *Venise* avoient ils existé sans Loix? Les *Moscovites* ne connoissent ils le joug, que depuis qu'ils ont fait parler d'eux? On ne sauroit donc dire qu'un peuple soit nouveau, tant pour l'origine que pour les loix. On peut en rafraîchir dans tous les siècles, mais on n'en édifie pas.

CEUX que nous apellons barbares méritent-ils bien cette dénomination? Parce que leurs usages, leurs mœurs, leurs inclinations diffèrent des nôtres, les croïons nous moins raisonnables & moins policés que nous ne sommes? A coup sur, ils

nous voient du même oeil dont nous les regardons. *Alexandre*, qui traitoit les *Perfes* & les *Indiens* de nations barbares; n'étoit-il pas plus barbare que ces peuples? Sont-ce les habits superbes, les carottes magnifiques, les spectacles pompeux, les édifices galans, les propos badius, qui font la polittie d'un Etat? Est-ce la propriété des femmes & des biens? Est-ce le grand nombre des sujets réunis à un Chef? Est-ce la multitude & l'élégance des domestiques, gens pour la plupart inutiles à la Société, méprisables par état & faquins par imitation? Heureux sont ceux qu'on appelle barbares; chez qui règnent la candeur, la simplicité, la constance, l'humanité le désintéressement & la justice.

Surosea que des peuples ne soient pas disciplinables, c'est les supposer dépourvus de jugement & de raison. Peut être les *Russes* ont-ils été mal disciplinés; mais ils pouvoient l'être bien, & ce n'est pas le tems qui a fait manquer la discipline, ce ne pourroit être que le génie borné du Législateur. Il en est peu cependant qui ne le reconnoissent pour un grand homme. Comment, *Rousseau* peut-il juger des défauts de son génie? Est-ce par le succès de sa réformation? Elle n'en a pas manqué & il est trop tôt encore de désespérer des suites. Les *Romains*, avant de parvenir au faite de leur grandeur, ont subi les plus violentes révolutions. Ne jugeons donc pas désavantageusement de celles que nous présente la *Russie*. Quand on réunit la police & ce qu'on
apel-

apelle barbarie, on est capable de grands projets. Le Czar *Pierre* s'est assez distingué pendant son règne: celui d'aujourd'hui n'est pas à mépriser & l'on peut espérer beaucoup, de la main habile & prudente qui le dirige.

J'ai peu de foi aux prédictions: si les *Tartares* deviennent un jour maîtres de l'*Europe*, adons les décrets de la Providence. En attendant, goutons toujours un sommeil pur & tranquille.

CHAPITRE. IX.

Suite.

ON ne peut nier, qu'un Etat trop puissant & trop étendu ne soit sujet à bien des inconveniens. Plus un attelage est nombreux, plus les courroies se rompent & plus le Conducteur doit avoir de force & d'habileté, pour en modérer les rénes. Ces Génies ambitieux, qui se croient capables de régir le Monde entier, ne sont que des écervelés, peu propres à se conduire eux mêmes; il faut plus de prudence que de bravoure dans un Souverain, plus de modestie que d'orgueil, plus de méfiance que de présomption. Celui, qui se croit digne de gouverner, en est ordinairement incapable, & je ne saurois lire sans in-

indignation l'insolence & la vanité de cet Empereur, qui ne craignit pas de dire aux *Romains*: *Vous avez besoin d'un Empereur & je suis le plus digne que vous puissiez choisir.* Il n'en falloit pas davantage, pour l'exclure du trône, s'il eut été récompensé selon son mérite.

NÉANMOINS, un grand Etat a ses avantages; qui, selon moi, doivent être préférés à ceux d'un Etat médiocre.

1°. S'IL est administré avec sagesse, les particuliers doivent être moins écrasés par les impôts. Je laisse à part les Starosties, les Satrapies, les Vice-Royautés, qu'on peut réduire à un degré d'économie, qui ne surcharge point les Provinces. Mais il est clair, qu'une Couronne coûte moins de dépense que plusieurs. Un grand corps a toujours moins de surface à proportion qu'un petit.

Si vous dites qu'il lui faut un plus grand nombre de gens, pour veiller à sa conservation, & à sa tranquillité; j'en conviens. Mais si vous partagez ce grand Etat en plusieurs Roïaumes ou Cités, & que chaque Province devint un Etat indépendant, faudroit-il moins de défenseurs? Chaque Province ne devoit elle pas veiller à sa sûreté & entretenir certain nombre de soldats à cet effet? Ce secours, qui seroit nécessaire dans toutes les parties de l'Etat, ne le devient que pour les extrémités ou frontières: reste à rabattre, ce qui serviroit pour l'intérieur. Voilà donc une dépense qui rentre dans la bourse des particuliers.

culiers. Si ce grand Etat trouve peu de ressources dans ses besoins, ce n'est donc pas à cause de son étendue, mais par le vice des Administrateurs, qui ne savent pas ménager les années d'abondance, pour les tems de stérilité.

IL est plus sujet aux orages, parce que dans la Multitude il naît plus de débats que dans le petit nombre; mais on y trouve des moïens plus efficaces pour les arrêter.

Qu'un petit Etat souffre un incendie, bientôt l'embrasement est général & il est impossible de l'éteindre; dans un grand, si le feu destructeur en déssole une partie, les autres y accourent pour la secourir.

IL s'agit donc, de savoir maintenir l'ordre & la discipline dans la circonférence, de même qu'au centre, dans les Provinces écartées, comme dans celles qui sont contigues au trône: & le moïen d'y réussir, c'est d'en confier l'administration au mérite & non à la fortune.

2°. Si la guerre survient, un grand Etat peut fournir des armées nombreuses, pendant que l'autre n'aura pas la moitié des forces à y opposer. Les ieres. auront plus de peine à être mises en mouvement; mais si elles y sont une fois, elles accablent l'Ennemi; à moins que l'industrie, de son côté, ne supplée au petit nombre. Autrement; s'il veut prévenir sa ruine, il faut qu'il évoque un secours étranger, dont souvent il ne se sert que pour précipiter sa chute, ou pour la rendre
moins

moins équivoque. Les *Romains* nous en ont fait connaître le danger.

Mais faisons abstraction d'un péril incertain. Des étrangers, dont vous ne goûtez ni les mœurs, ni le langage; & qui d'ailleurs ont un intérêt distingué du vôtre, feront-ils jamais le devoir de vrais Citoyens? De plus d'un million d'hommes, qu'on a vu se liguer ensemble, pour conquérir quelques pouces de terre, & donner un frein à la puissance *Ottomane*, combien en est-il revenu? Quelles expéditions ont-ils fait? L'effort principal de leurs armes tourna sur eux mêmes, & le feu des divisions en engloutit davantage, que l'épée des ennemis.

Ce qui est arrivé dans ces tems de folie & d'erreur, arrive encore tous les jours; une armée d'Alliés est rarement victorieuse contre une troupe de Citoyens, proportion gardée.

Ajoutez à cela, que, plus un Etat est considérable, plus il peut se donner cette base & cette solidité dont parle l'Auteur; plus il a cette force centrifuge, propre à entraîner ses voisins, incapables de lui faire équilibre. Il est donc avantageux à un peuple de s'agrandir; pourvu qu'en multipliant son étendue, il augmente aussi ses forces. Ce n'est pas cet agrandissement qui causera sa ruine, mais la faiblesse de son Gouvernement.

CHAPITRE X.

Suite.

UN peuple nombreux peut absolument s'établir dans un terrain médiocre, de même qu'un terrain vaste peut être occupé par un nombre d'habitans peu considérables, pourvu que ce soit sous les auspices de la paix : Mais il s'agit de prendre des mesures convenables.

DANS le 1er. cas, il faut recourir au commerce, dans le 2d. à la population.

UNE Société, dont la ressource est dans le commerce, n'est pas sans danger, mais il lui convient d'être pacifique & de fuir les débats. Elle trouve encor son salut dans la jalousie de ses voisins. Si, outre cela, ce peuple est ennemi du luxe & de la superfluité, s'il est brave & ami de son païs, rien n'empêche qu'il ne sorte un jour des limites que la nécessité lui avoit prescrites.

Les *Provinces-Unies* ne se soutiennent que par le commerce & l'économie de ses habitans; quel païs plus stérile & cependant plus peuplé? Aussi vivent-ils des productions de l'étranger. Le voisinage de la mer leur est sans doute d'une grande ressource, plutôt par l'aïssance qu'elle procu-

re au commerce, que par les alimens qu'elle y fournit.

ON trouve toujours des Nations mal peuplées, & qui sont ravies d'échanger leur superflu pour l'utile & l'agréable. Elles pourroient sans doute parvenir à faire usage de ce superflu, si la population devenoit plus nombreuse; mais soit que la nature du Climat, ou mieux, le Gouvernement s'y oppose, elles demeurent constamment dans la même situation; ce qui favorise l'inaction & l'oïveté des Nobles, qui, du travail de leurs vassaux, entretiennent parmi eux le luxe & la mollesse.

QUEL que soit le Climat, je ne doute pas, qu'il ne fut possible de peupler un terrain, même en peu de tems. Il ne s'agit que de rapprocher les Loix de la Nature: il n'est guères d'hommes impuissans & encore moins de femmes stériles. Si quelques-unes le paroissent, c'est par un vice des alimens, ou parce qu'elles ne trouvent pas une semence convenable à leur tempérament.

TOUTE terre ne produit pas toutes sortes de fruits. Les uns demandent un terrain chaud, d'autres le tempéré, d'autres le froid. Ceux-ci veulent avoir le sol humide, ceux-là le sec. Il faut donc avoir égard à ces considérations.

EN secondant la Nature, on peut aisément en une dixaine d'années doubler & tripler même le nombre des sujets d'une Société quelconque: par là, d'une petite communauté on peut en faire

un peuple nombreux ; & d'un Etat dépeuplé , une fourmilière d'habitans.

LA politique de *Moïse* , en exterminant les peuples vaincus , dont il ne se réservait que le sexe féminin le plus propre à la génération , contribua à l'agrandissement & à la sûreté de son peuple ; il ne donna que des *Hébreux* à l'Etat , & aucun homme ne put se dire étranger à la société. Il lui avoit tellement inculqué la tolérance des membres , exclusivement à tout autre , qu'elle ne se faisoit aucun scrupule de piller & de massacrer tout ce qui n'étoit pas *Juif*. Ce n'étoit pas sans raison , que ce peuple étoit odieux à ses voisins. Aussi , lorsqu'il tomba entre les mains de Conquérans habiles & judicieux , ils ne se laisserent point aveugler sur son compte ; on eut grand soin de le disperser & de le faire gémir sous une triste & dure captivité. Ceux qui ne le firent pas , furent punis de leur imprudence , ou de leur peu d'habileté.

On peut tirer de l'exemple de ce peuple & de beaucoup d'autres , qui se sont établis dans le tumulte des armes & les désordres de la guerre , que , pour ordonner un Etat , il n'est pas nécessaire de jouir de l'abondance & de la paix ; que ceux , qui naissent du sein des alarmes , ont souvent plus de force & de continuité que les autres.

Tout peuple est capable de Législation , comme je l'ai déjà dit , soit qu'il ait été libre ou déjà soumis , superstitieux ou sans Religion , agité ou tranquille , dépendant ou indépendant , riche ou pauvre ,

docile ou indocile. Quelle Nation étoit plus difficile à soumettre, que la Nation dont je viens de parler ? En est il cependant de plus constante dans ses Loix & ses usages ?

Si l'on peut louer la sagesse des *Tlascalans*, ce n'est pas de ce qu'ils ont refusé tout commerce avec les *Méxiquains*, c'est d'avoir su se borner au nécessaire & mépriser le luxe de leurs voisins. On peut dire de cette petite république, qu'elle représentoit l'austère *Lacédémens* au milieu de la Grèce voluptueuse.

Si, cependant, moins fière & moins sauvage, au lieu de semer la haine & la division avec ses voisins, elle eût travaillé, de concert avec eux, à repousser la violence d'un Ennemi commun, peut-être ne languiroient-ils pas aujourd'hui dans l'esclavage. Croiant affermir leur Gouvernement, ils en ont hâté la ruine.

J'ai crains, que les *Corfes* n'aient un pareil succès ; mon pressentiment ne leur est pas avantageux : ils pourront changer de Maître, mais non pas de condition. Ils méritent un autre sort, j'en conviens ; leur valeur & leur constance sont dignes d'un siècle moins efféminé ; mais qui peut prévoir, si l'ennui & le dégoût de la guerre ne laisseront point à la fin leur patience, ou si la suite répondra aux commencemens ?

CHAPITRE. V.

Des divers Systèmes de Législation.

SI l'on veut trouver les moyens de rendre une Société puissante & bien constituée; les deux principaux sont la justice & la population. Car la liberté ou l'indépendance, ne sauroit, eu égard, à la Nature humaine, faire le bonheur d'un Etat, comme je l'ai déjà insinué. Elle ne sert qu'à entretenir l'orgueil des Citoïens, qui est la source des divisions & des débats. La subordination, au contraire, mitigée & adoucie par les Loix, établit la concorde & l'union. Quant à l'égalité, outre qu'elle n'est praticable que parmi les Sauvages, elle ne serviroit qu'à faire des fainéants & des hommes sans liaison.

Pour la justice, elle est la base & le fondement de la tranquillité publique: observer les Loix, rendre à chacun ce qui lui est dû, punir les méchans, & blamer le vice, récompenser les bons & faire l'éloge de la vertu; voilà le premier moyen d'affermir un Etat, en le mettant d'accord avec lui même.

Ceci bien observé; l'artisan jouira paisiblement du fruit de ses travaux, le riche conservera son bien, sans opprimer l'indigent, l'homme de Cour

ne maltraitera point le Bourgeois & le Magistrat respecté ne vendra point aux plaideurs, ce qu'il doit leur accorder gratuitement. Mettez à la place l'injustice, vous anéantissez l'ordre, vous révoltez les esprits, & divisez tous les membres de l'Etat.

MAIS pour rendre la justice aisée; il faudroit anéantir cette multitude de Loix, qui semblent se détruire & qui révoltent le bon sens; ce cahos énorme, qui, par son obscurité, jette la confusion dans les affaires les plus simples & les plus claires; ces sources intarissables de tracasseries & de chicanes, qui dépouillent les particuliers & enrichissent l'homme de Robe. Le Barreau n'est plus qu'un labyrinthe inexplicable, & les Juges séduits par l'adresse des Ministres subalternes, ou s'abusant volontairement sur le droit, trouvent toujours de quoi justifier le crime aux dépens de la justice. On voit pour l'ordinaire le criminel absous & l'innocent condamné par la Loi. On sent assez, que c'est par l'abus & non par l'usage qu'en fait le Magistrat. Celui, qui fit couvrir le tribunal de la peau d'un Juge inique, trouveroit aujourd'hui à meubler tous ses appartemens de peaux humaines.

LA population doit être mesurée suivant les besoins de l'Etat; si la Multitude est assez nombreuse pour consommer les productions des terres soigneusement cultivées, il est inutile de travailler à se donner une charge incommode par une population excessive; mais cet inconvénient est.

est le moins à craindre. On fait assez les moyens de purger un Etat, quand il regorge de Citoyens.

LES Législateurs, qui ont voulu éviter l'incommodité d'une population excessive, ont donné dans une extrémité toute opposée & funeste à bien des Etats. Au lieu de mettre la fécondité en honneur, comme elle y étoit chez les anciens peuples & en particulier parmi les Hébreux; peu s'en est fallu, qu'ils n'en aient fait une abomination. Au moins, ont-ils donné à son contraire le nom de vertu, & ont ils attaché une espèce de honte à la production de son semblable! Egarement étrange de l'esprit humain!

CE (*) qui perfectionne l'homme, ce qui enrichit la terre, ce qui glorifie la puissance du Créateur, doit-il avoir le titre de vice ou de corruption; pendant que l'innocence & la vertu sont attachées à l'extinction de la Nature, au dépérissement des Etats, à l'oubli du Créateur; je dis plus

(*) JE suis bien éloigné de conseiller aux peuples l'imitation des maximes de *Diogènes*, qui ne rougissoit pas de planter un homme dans la place publique. J'aurois à combattre un préjugé trop affermi & qu'il n'est pas nécessaire de détruire. Mais je sais bien, que ce qui est permis dans le particulier, ne sauroit être un crime dans le public. Les plus viles semences se plantent ouvertement & au grand jour; celle, qui est la plus précieuse, ne méritoit-elle de paroître que dans l'obscurité?

plus, à l'oposition à ses Loix, & au mépris de sa volonté? Le Célibat est une peste qui répand son poison sur les parties les plus saines de la Société. Quand est-ce que les peuples ouvriront les yeux sur un mal si pernicieux, & aujourd'hui presque général, dans les Etats de l'*Europe*. Combien en est-il, qui enfouissent dans le fumier la semence la plus utile à l'Etat? Est-ce par sagesse? Ne vous y trompez pas; c'est par libertinage, par nécessité, ou par hypocrisie.

Les premiers, renouvelant les horreurs attribuées à *Sodome*, révoltent la Nature & scandalisent l'humanité. J'ignore, s'il est plus expédient d'extirper ces infamies par la rigueur des supplices, ou de renouveler un remède, qui a si bien réussi au Royaume du *Pégu*. Je ne souffre pas volontiers ces violateurs de la Nature; cependant, je ne souscris pas à un arrêt de mort, quand on peut les ramener à la raison, par des voies moins cruelles. (*)

L'A-

(*) QUEL Démon infernal a pu introduire parmi les hommes ce prodige de volupté? Comment les grâces d'*Hébé* ont-elles pu céder un Empire, qui leur est dû légitimement, aux faux attraits de *Ganimède*? Que des *Jésuites*, & des Fanatiques cloîtrés donnent dans cet égarement de cœur, je n'en suis pas surpris, ils sont faits pour contrarier la Nature & pour opérer en dépit du bon sens. Mais ce qui

L'APAUVRISSEMENT d'un Etat vient encore des émigrations fréquentes qui se font : la plupart de nos *Européens*, conservant des conquêtes éloignées & peu nécessaires, aux dépens d'un païs, qui doit leur être infiniment plus précieux, transportent des Colonies, & fournissent aux Climats les plus reculés des habitans, qui avec quelques richesses méprisables par elles mêmes, y trouvent les maladies & la mort. Je consens à cette transplantation, puisqu'il y a des hommes assez foux pour y attacher leur bonheur & que les autres sont pour la plupart des pestes de la Société ; mais ne pourroit-on pas peupler les *Indes*, ces branches éloignées de l'Etat, sans énerver la souche & lui ôter sa sève ? Quiconque me le contestera, n'a pas bien calculé avec lui même, ou ne connoît pas tous les trésors de la Nature. Qu'on me donne seulement 50 personnes de l'un & l'autre sexe ; en dix ans je les ferai multiplier au double & dans vingt au quadruple ; ce seroit une réparation non équivoque. Comment parvenir à ce but ?

LA

qui me choque le plus ; c'est de voir, que des hommes nés pour le Monde, instruits à l'école de la galanterie, apprivoisés avec le sexe, faits pour s'y attacher, s'abrutissent dans une passion aussi sale, aussi grossière, qui les dépouille de tous sentimens d'honneur, de probité, & de Religion, soit naturelle, soit civile, soit révélée.

LA multiplicité des femmes à un homme n'est pas ce qui sert le plus à la multiplication. Une jouissance tranquille, une abondance continuelle produisent le dégoût. Les riches travaillent beaucoup & ne font rien; les pauvres feroient beaucoup & travaillent peu. Donnez la pluralité des hommes à une femme, pourvu que vous observiez le *Ne quid nimis*, tout ira mieux & chacun sera satisfait. Ce Système paroîtra singulier quoique naturel, & révoltera sans doute les observateurs scrupuleux des usages & des maximes communément reçus. Eh bien; ne changez rien aux Loix; réformez seulement l'habitude. Donnez plus aux besoins & moins à la foiblesse, soyez amis du beau sexe, n'en soyez point idolâtres, cultivez le sans choix s'il se peut, ou du moins prêtez vous à la nécessité. La différence d'individu à individu est bien peu de chose. (*)

On se plaint que les hommes périssent dans l'enfance & que de cent, qui naissent le même jour, la moitié n'arrive pas à la fleur de l'âge; n'en voit

(*) QUAND on veut faire produire un pays, autant qu'il peut produire; on en doit cultiver toutes les terres, avoir égard aux saisons, & y jeter des semences convenables. Ce qui convient à l'agriculture, convient également à la population. Vous donc, qui désirez consolider & affermir un Etat par le nombre & la multiplicité des Citoyens, considérez, réfléchissez, ordonnez.

voit-on pas la raison ? Réformez la nourriture & le gouvernement ; vous les verrez passer à un âge avancé, sans infirmités, sans maladie. Les *Sauvages*, qui mangent leurs viandes crues, sans apprêt, sans irriter l'appétit par les suc & les assaisonnemens, inventés par la sensualité ; ne sont-ils pas plus sains & plus robustes que nos *Européens* ? Les bêtes féroces, que la simple Nature entretient & nourrit, sont-ils sujets aux maladies de nos animaux domestiques. La Santé ne veut point de raffinemens ; plus on en cherche, plus on l'éloigne.

Un autre objet, qui doit fixer l'attention d'une Société ou de ceux qui la voudroient former & constituer, c'est la Religion. Ce grand mobile agit sur tous les états & toutes les conditions. Il faut prendre garde, en cet établissement, de choquer ouvertement les préjugés & les opinions de la Multitude. Il faut avoir une mission, aussi extraordinaire & aussi authentique que celle du Législateur des *Chrétiens*, pour entreprendre de réformer ainsi les grands & les petits, les peuples & les Rois.

Un tel projet, malgré l'autorité & la vertu de celui qui le forme, ne sauroit avoir une exécution prompte, exemte de difficultés & d'embarras. Aussi J. C. nous annonce-t-il qu'il est venu semer le feu & la guerre ; & non pas la paix & la tranquillité dans ce monde.

Après la Religion, viennent les arts, dont le premier & le plus essentiel est l'Agriculture. Si

DES ANTI-CONTRACT

les Anciens dressaient des autels à ceux, qui leur avoient enseigné cette science si utile, si nécessaire; quelle reconnaissance ne doit-on pas témoigner à ceux, qui la cultivent avec tant de peines & de travaux? Les Romains tiroient de la charme leurs Consuls & leurs Dictateurs; aujourd'hui, un Petit-Maitre, un saquin revêtu de quelque connoissance superficielle, se croiroit deshonoré, s'il eut tracé un sillon dans une plaine.

La négligence & le mépris de cet art produisent nécessairement une disette dans l'Etat; ou si, malgré les terrains incultes, les habitans trouvent dans les productions de la terre de quoi subsister; c'est une preuve, que la population est moins nombreuse qu'elle devroit l'être, & qu'il y a un vuide dans la Société, qui ne peut manquer de lui être préjudiciable. C'est ce qu'on peut remarquer en *Espagne*. Ce Roïaume, qui en réunit un grand nombre & qui occupe un terrain spacieux, se trouve aujourd'hui un des plus foibles de l'*Europe* par le petit nombre de ses habitans. Partout vous y voyez des déserts & des terres négligées. L'orgueil & la paresse produisent ces vices, aussi bien que le Système de la population mal-entendu. Quand un Etat est aussi peuplé qu'il peut l'être, les habitans sont obligés de s'adonner à l'agriculture, pour ne pas être privés du nécessaire.

Le Commerce & la Marine marchent à la suite, Toutes sortes d'arts peuvent être cultivés partout; il ne s'agit que de leur donner la subordi-
na-

nation qui leur convient, à proportion de leur utilité. Si vous donnez la préférence à ceux, qui fomentent le luxe & la mollesse; vous découragez ceux, qui fournissent à vos besoins & à votre utilité; vous altérez l'Etat. Quand donc, les colifichets, les miniatures, les amusemens frivoles, & les galanteries tiendront la place de l'agriculture, de la discipline militaire, du commerce, &c.; la communauté s'affoiblira de jour en jour, & telle, qui autrefois étoit l'objet de l'admiration du respect & de la terreur des étrangers, ne sera plus que l'objet de leur mépris & le fruit de leurs conquêtes.

C A P I T R E XII.

De la Division des Loix.

C'E n'est pas sans raison, que les Loix politiques tiennent le premier rang dans un Etat. Ce sont les chaînes de la Société. Tant qu'elles subsistent & demeurent étroitement unies, le corps politique se soutient & se conserve; si au contraire elles se relâchent & s'affoiblissent, la Société se détruit & se dissout.

D'un autre côté, si les Loix politiques sont sages & bien réglées, elles font le bonheur des membres & la terreur de l'ennemi; si elles sont mal-

mal-constituées. & dépourvues de prudence, tout est en désordre; le corps souffre & l'ennemi s'en applaudit.

IL s'ensuit donc, que, si ces Loix sont contraires à l'ordre, on ne sauroit trop tôt les réformer, puisqu'au lieu d'affermir la communauté, elles conspirent à sa ruine.

Si l'ordre subsiste par elles, le peuple est bien le maître de les changer, comme un homme est maître de se jeter dans la mer ou dans le feu : mais si vous demandez le droit & la raison; assurément il ne le peut & ne le doit pas; & quiconque peut s'opposer à ce changement, est autorisé à le faire.

QUAND par une frénésie religieuse, la *France* voulut changer de Maître & se donner un Roi, au préjudice de la Loi de succession, admise & confirmée depuis longtems; par qui elle a reçu son plus grand éclat, & à qui elle est redevable de sa prospérité; quand elle voulut exclure de son sein ses propres membres, par une diversité d'opinions peu intéressante à l'Etat; le Roi de *Navarre* n'avoit-il pas raison, je ne dis pas de maintenir ses droits, mais de vouloir remettre dans son assiette, cet Etat chancelant; & de réprimer, par la force des armes, les fureurs & les extravagances d'un peuple, qui couroit à sa perte?

A l'égard du rapport des membres entre eux, & avec le corps; je conviens, que les membres doi-

doivent être dans une parfaite dépendance du corps; c'est ce qui constitue sa force, ses nerfs & son activité. Mais je ne conviens pas, que ces mêmes membres doivent être dans une parfaite indépendance les uns des autres. Ce principe répugne au précédent. Où il n'y a pas de subordination de membre à membre, comment en trouverez vous de membre à corps? A moins que vous ne les supposiez être des instrumens brutes & insensibles, ou qu'au contraire ils ne soient doués de toutes les perfections de la sagesse. Car, n'y ayant entre eux aucune convenance de sentimens, aucun raport d'idées, aucun désir de complaisance & d'accession; si vous ôtez encore la dépendance, comment est-ce que le corps pourra calmer l'agitation des membres, dans laquelle il sera lui-même emporté, par son identité avec eux. Je n'ai rien à dire sur la troisième sorte de relation, qui est de l'homme à la Loi.

QUANT à la quatrième, je dis qu'il est difficile de pouvoir conjecturer sûrement, quelles seront un jour les mœurs d'une Nation, si ce n'est que, tôt ou tard, elle passera dans les bras du luxe & de la mollesse. Quelques loix qu'on lui impose, on ne peut éviter cet inconvénient. Je veux bien, que le Climat influe en quelque chose sur les usages; il seroit ridicule d'être couvert dans un pays chaud comme à son opposé: mais d'ailleurs, tous usages, toutes coutumes peuvent se glisser dans tous pays. C'est le commerce
des

no ANTI - C O N T R A C T &c.

des Nations qui les introduit de l'une à l'autre. Toutes celles, qui ont commercé avec la France, & qui l'ont admirée dans le tems de sa prospérité & de son éclat, en ont imité jusqu'au luxe & la frivolité. La Religion y contribue de son côté, mais ce qui est d'un plus grand poids, c'est l'exemple des Chefs.

Regis ad exemplum, totus componitur Orbis.

Fin du second Livre.



ANTI-

ANTI-CONTRACT SOCIAL,



LIVRE TROISIEME.

Du Gouvernement.

SI ce mot *Gouvernement* n'a pas encore été bien expliqué, peut on se flatter d'en trouver ici le sens précis & seul véritable? C'est ce que nous verrons: Dieu nous aide dans une pareille découverte.

CHAPITRE I.

Du Gouvernement en général.

J'AI lu ce Chapitre avec toute l'attention qu'il mérite. J'en ai pésé tous les termes: l'Auteur jugera, si je l'ai bien compris.

Je dis premièrement, que toute action libre n'a point deux causes, mais un seul & même principe, qui, *métaphisiquement*, peut être considéré sous différens rapports; mais qui, *phisiquement*, est le même. J'admets l'exemple cité dans le *Contract Social*,

QUAND

QUAND je marche, il faut distinguer deux actes. Le premier libre, si vous voulez, mais le second absolument nécessaire. *Je veux*, voilà le premier acte, qui n'est qu'une simple modification de l'âme. *Je suis en mouvement*, voilà le second acte, qui n'a d'autre principe, que la Puissance motrice, ou les ressorts cachés du corps humain. Loin que cet acte puisse être appelé libre, il n'est volontaire que par accident. Car, ne peut-il pas arriver, que l'on fasse mouvoir mes jambes malgré moi, ou que le dérangement des organes produise lui même cet effet ? Eclaircissons ceci par un autre exemple.

QUAND un Automate est en mouvement, par une disposition qu'il a reçue de l'industrie d'un Artiste; dira-t-on que ce mouvement soit libre, parce qu'il dépend de la volonté de l'Artiste ? Non sans doute : car si les ressorts viennent à se détraquer, l'Artiste à beau vouloir, rien ne remuera. Il en est de même des actions de l'homme. Tant que les organes, qui sont les ressorts de la Machine, sont bien disposés ; la volonté n'a qu'à commander, l'Automate est en jeu ; mais lorsque les organes viennent à s'affoiblir, ou à perdre leur ressort ; la volonté a beau commander, la Machine restera. L'action de la Puissance motrice ne sauroit donc être appelée libre, si ce n'est d'une manière impropre & éloignée.

IL s'ensuit de là, que le corps politique ne peut être raisonnablement comparé à l'homme dans ses opérations. Car, si la volonté générale or-
don-

donne librement, il est également libre au Peuple de lui obéir; à moins que vous n'enchaîniez les volontés individuelles dans la volonté générale; mais nous en avons assez démontré l'impossibilité & chacun est capable de la sentir; puisque *Rousseau* lui même ne fait aucune difficulté de l'admettre.

Je veux bien supposer d'abord, que la *puissance législative* vienne du Peuple; mais elle ne lui convient nullement; étant trop différent de lui même, pour s'unir dans un objet aussi important. Quant à la *puissance exécutive* (*), elle lui appartient sans difficulté, car s'il n'est ni assez prudent; ni assez éclairé, pour se conduire; au moins l'est-il assez pour être conduit.

En second lieu; il est faux de dire, que les actes particuliers de la *puissance exécutive* ne soient pas du ressort de la loi; car, s'ils y sont conformes, n'en font ils pas l'exécution, & s'ils y sont opo-

(*) La *puissance exécutive* doit être celle, qui exécute les actes de la volonté générale; or cette exécution appartient au Peuple & non pas au gouvernement, qui, à proprement parler, est le promulgateur & le conservateur des loix, & non pas leur exécuter. Si donc nous différons ici *Rousseau* & moi, dans la manière de concevoir & d'expliquer la *puissance exécutive*, c'est la faute de la raison, & non pas la mienne. La puissance coactive, impulsive, délibérative, communicative, législative même, est celle du Gouvernement.

opposés, n'est-ce pas elle qui les juge & les condamne? D'un autre côté, en suivant les principes de l'Auteur, le trouverons nous d'accord avec lui même? *Toute action libre*, nous dit-il, a deux causes: ces deux causes dans le corps politique, sont la puissance législative & l'exécutive. Elles influent donc toutes deux sur les actes particuliers, qui partent immédiatement de la dernière: or si la puissance législative influe sur ces actes, comment peut-on dire qu'ils ne sont pas du ressort de la loi? Est-ce un défaut de conception de ma part? est-ce négligence ou inconsidération?

TROISIÈMEMENT: je conviens que le Souverain a besoin d'un agent propre à se communiquer au Peuple, & qui fasse dans l'État, ce que fait dans l'homme l'union de l'ame & du corps. Je veux bien aussi, que cet agent si nécessaire soit le Gouvernement: nous ne différons que dans la manière de le définir. Le Gouvernement, dans sa signification la plus simple, n'est autre chose qu'une manière d'être, attachée au corps politique, dont elle est distinguée comme l'accident de la substance; ce n'est autre chose que le *modus administrandi*.

COMME nous ne sommes pas d'accord Rousseau & moi sur les principes, on ne doit pas être surpris de nous trouver différens dans les conséquences. Je veux bien personnifier le Gouvernement, mais il ne fera point un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain; ce sera le corps

corps des Administrateurs de l'Etat, dont le Souverain est le Chef. Le Gouvernement, en ce sens, ne seroit donc point distingué du Souverain, si ce n'est qu'il lui suppose des membres inférieurs & subordonnés, qu'on peut regarder comme ses Co-Operateurs & ses Co-Adjuteurs à l'administration du corps politique. Je veux bien encore prendre le Gouvernement pour un Corps intermédiaire, je suis homme d'accommodement; mais ce ne sera ni le Prince, ni le Magistrat, chargé de l'administration; ce sera le corps des loix, & je crois pouvoir un moment me servir de cette adoption; ce qui n'empêchera point, que, dans la suite, je n'entende par le mot Gouvernement, tantôt la manière dont l'Etat est gouverné, tantôt les membres qui le gouvernent.

N'APPELLE-t-on pas Gouvernement d'une famille, d'un collège, d'une communauté, la conduite extérieure, les réglemens ou statuts, qu'on y doit observer? Ce n'est donc pas sans raison, que j'identifie les loix & le Gouvernement. Les défauts du Gouvernement, dit *Barbeyrac*, viennent de ce que les loix ou les coutumes sont viciées. Un bon Gouvernement seroit donc celui, qui seroit composé de loix judiciaires & équitables. Disons donc, que les loix sont la partie essentielle & la cause formelle du Gouvernement réalisé. Il est facile de concevoir à présent, que le Souverain se communique à ses sujets par le Gouvernement. Car les loix, publiées & manifestées dans tout l'Etat, ne font-elles pas com-

notre sa volonté? Ainsi, quoiqu'il ne puisse être vu & entendu par tout, il ne se communique pas moins à tous les membres, d'une manière sensible par un agent intelligible & universel.

Le Souverain (*), en cette qualité, supérieur aux loix, auxquelles il donne la force & l'existence, y doit être soumis comme Magistrat & comme particulier; quoiqu'en dise *Barbeyrac*. Lui, qui d'ailleurs juge le Déspotisme avec une févérité outrée, n'autorise-t-il pas en cela le Désposite impérieux, qui ne connoît d'autre loi que ses caprices? Pour moi, je dis que, quand les loix ne sont pas respectées d'un Souverain, ce n'est point une Monarchie, ni un Déspotisme simplement dit, c'est une Tirannie. C'est pourquoi, quand la volonté du Souverain porte un caractère évident d'injustice & de dépravation, les Sujets ne sont point obligés de l'exécuter: ce n'est point une loi, c'est un caprice. Le Contract Social n'est pas anéanti pour cela, il perd sa force en cette partie.

C'EST

(*) ON peut remarquer, que si je me sers du terme de *Souverain*, ce n'est que pour m'accommoder, au langage ordinaire. Si je voulois prendre ce mot dans toute son énergie, je ne reconnoitrois point ici bas de Souverain. Par ce mot, on doit entendre, un Maître absolu, invincible, indépendant. Cet Être est unique & n'existe point dans ce bas univers. L'expression de *Souverain* est donc abusive. Elle convient mal à de foibles mortels.

C'EST dans le Magistrat, que le Gouvernement trouve son *moi* particulier, cette sensibilité commune aux membres, cette force, cette volonté propre, qui tend à sa conservation; parce que le Magistrat est le dépositaire des loix, chargé de veiller à leur exécution. Les assemblées, les conseils, les délibérations publiques, font d'une grande utilité, lorsqu'elles sont composées de gens raisonnables & d'expérience. Plusieurs yeux voient mieux qu'un seul; du moins, quant à la quantité des objets. Car l'expérience nous démontre le contraire, lorsqu'il s'agit de la justice & de la précision sur un point.

ON prend souvent pour vice du Gouvernement, ce qui n'est qu'un vice des personnes, & il faut prendre garde qu'en voulant le réformer, on n'introduise plus de difformité. Si vous apercevez dans le corps politique quelque dépérissement, attribué à la dépravation du Gouvernement, cherchez d'abord à réformer ceux que vous en avez faits dépositaires & ministres; ceci étant bien exécuté; si le corps politique souffre encore; vous pouvez alors accuser le Gouvernement, & travailler à son amélioration. Mais il est bien rare que le Peuple soit maltraité, quand les Magistrats font leur devoir.

SUPPOSEZ que, dans les Monarchies, on révère sur le trône un Souverain capricieux ou imbécille, qui livre ses Sujets en proie à l'ambition ou à l'avarice de ses Ministres, qui se plonge dans le sang innocent, qui inflige les châtimens

plûtôt par vengeance que par justice, qui charge son Peuple d'impôts, pour fournir à son faste & à ses débauches, qui, peu inquiet des événemens, abandonne, pour ainsi dire, au hasard les soins d'une guerre fâcheuse & meurtrière, qui permette aux Magistrats subalternes d'accorder le gain des procès à la faveur ou à la puissance; qui, enfin, ne cherche qu'à affaiblir son Peuple, suivant les maximes odieuses de *Machiavel*, pour le dompter plus sûrement; on criera à la *Tyrannie*, ou publiera que le Gouvernement est mauvais, détestable, & qu'il doit être réformé. On se trompe, c'est à l'homme qu'il faut s'adresser.

Si dans les Aristocraties, on élève à la Magistrature des gens pervers & ignorans, par brigues, par cabales, par argent; si les Grands traitent le Peuple en esclaves & s'enrichissent de ses dépouilles, on ne manquera pas de dire que c'est une *Oligarchie*, de même que l'on appelleroit *Ochlocratie* le Gouvernement Démocratique, où l'envie & l'ignorance persécuteroient le mérite & la vertu. Seroit-ce des défauts de Gouvernement? Point du tout; ce sont des abus, que le Gouvernement défend, mais qu'il ne sauroit réprimer, parce que la voix du méchant est la plus forte & la *Dominante*.

CHAPITRE II.

Du Principe qui constitue les différentes formes du Gouvernement.

LES différentes formes de Gouvernement résultent de la différence des loix qui le constituent. Cependant, toute loi particulière ne change pas l'espèce du Gouvernement : c'est la loi primitive, c'est le lien fondamental de la Société, qui fait l'essence ou l'attribut spécifique du Gouvernement.

Que, d'un côté, la loi ordonne la pluralité des femmes, de l'autre l'unité; qu'ici on élise les Sujets pour la guerre, là qu'on les tire au sort; c'est bien une différence intrinsèque de Gouvernement, mais elle n'attaque que les parties intégrantes & non les essentielles : c'est un corps semblable, mais dont quelques membres ont différente configuration. Si, d'un côté, les loix abondent, & sont dans la confusion, pendant que, de l'autre, elles sont simples, claires & en petit nombre; cette diversité ne tombe point encore sur la masse, ni sur l'essence; la différence est, comme celle du Géant, à l'homme ordinaire; l'un est plus grand, l'autre plus petit.

Si, au contraire, vous posez pour fondement du Contrat Social, l'unité de Chef d'un côté, &

de l'autre la pluralité; Si vous décidez que ce Chef doit agir de concert avec certains Ministres, arbitres & directeurs de ses volontés; ou qu'il ne doit consulter que lui même; alors vous attaquez l'essence du Gouvernement, vous en diversifiez l'espèce. Ainsi le Gouvernement *Turc*, celui de *France* & d'*Angleterre*, quoique semblables, en ce qu'ils n'admettent qu'un Chef suprême, sont cependant trois Gouvernemens différens. Dans le premier, le Souverain décide, dans le second, il consulte, dans le troisième, il propose: l'un commande & veut être obéi sans réplique; l'autre permet qu'on examine; le dernier attend qu'on décide. Ainsi vous trouvez dans ce triple-Etat, le Gouvernement despotique, le monarchique & le mixte. Si, à un Chef, vous en substituez plusieurs; si, à plusieurs, vous substituez les notables du Peuple, ou les Chefs de famille; vous changez la Monarchie en Aristocratie, & ensuite l'Aristocratie en Démocratie.

Ceci posé; je dis, que la force & la vigueur du Gouvernement dépend des Magistrats, auxquels il est confié. Car, les loix, n'ayant par elles mêmes aucune *puissance impulsive ou coactive*, il faut leur procurer des bras & des forces étrangères, pour en maintenir l'exécution. Distinguons, si vous voulez, dans le Magistrat supérieur, trois volontés différentes: celle de l'individu, qui cherche ce qui lui est agréable & avantageux, sans égard au bien-être de la Société; celle du Magistrat, qui préside à l'exécution des loix,

soix. qui inflige les châtimens aux prévaricateurs, & rend aux particuliers ce qui leur est propre & dû légitimement; celle du Souverain, qui ne vise qu'au bien public, abstraction faite de tout intérêt particulier: cette distinction favorise mon dessein. Car, puisque vous mettez ces différentes volontés en balance, l'une avec l'autre; je dis que, plus la volonté générale trouvera de volontés particulières en opposition, plus elle aura de peine à s'ouvrir un passage & à forcer l'équilibre; que dis-je, elle doit être ensevelie & comme abîmée sous une multitude de volontés individuelles

Si, au contraire, vous ne lui opposez qu'une seule volonté particulière, n'est-elle pas en état de lui faire équilibre, & pour peu que la vertu, l'honneur & la gloire se mettent de la partie; ne terrassera-t-elle pas son ennemi, avec d'autant plus de facilité, qu'il trouvera son honneur dans sa défaite? Ainsi, la volonté générale, déposée entre les mains d'un particulier, souffre beaucoup moins de contradictions, que si vous la remettez à la discrétion de plusieurs. C'est ce que je prétens; & le Contrat Social n'est pas éloigné de le dire, quoiqu'il semble prouver le contraire. Car, le plus actif des Gouvernemens, étant celui d'un seul, ne s'ensuit-il pas qu'il est aussi le meilleur; s'il est vrai, que la bonté du Gouvernement consiste dans son activité? C'est ce qu'il n'est pas difficile de démontrer. La bonté du Gouvernement, comme nous l'avons assez insinué, dépend

de l'exécution des loix; or les loix doivent s'exécuter, avec d'autant plus de facilité; que ceux, qui sont chargés d'y veiller, sont plus actifs & plus formidables dans le commandement. Voilà ce qui se trouve dans la Monarchie. Concluez donc, &c.

Nous avons vu ci-dessus que l'acte, par lequel un Peuple se soumet à un ou plusieurs Chefs, est vraiment un contrat, qui n'impose pas de moindres obligations au Chef qu'aux Sujets. Si l'on donne atteinte à ces obligations d'une manière évidente, & si elles se trouvent méprisées d'un côté; l'autre est en droit de rompre également (*). Si le Chef ne fait pas l'office de Chef, pourquoi le Sujet rempliroit-il les devoirs de Sujet? Ce n'est donc pas une simple commission, mais une charge proprement dite, que la dignité de Souverain, déposée entre les mains des particuliers. Ce n'est point dans le Gouvernement, que se trouvent les forces intermédiaires de l'Etat;

(*) Cette vérité se fait sentir tous les jours par l'expérience. Les Peuples sont si persuadés, qu'ils peuvent se dispenser d'obéir au Déspote injuste & capricieux, qu'ils rompent le joug sans difficulté & sans scrupule. On a beau leur prêcher la morale opposée, Dame Nature se fait entendre & prend le dessus. On tolère pendant quelque tems, on fléchit sous la Tirannie; mais, bientôt après, la patience se change en fureur, on souhaite le bon soir au Tiran, & on ferme la paupière.

ant, c'est dans les Supôts ou Ministres de la volonté générale. Si vous voulez représenter Géométriquement les rapports d'un corps politique, mettez, pour extrêmes d'une proportion continue, les Sujets d'un côté & le Gouvernement de l'autre; les Ministres ou Supôts seront la moyenne proportionnelle.

Je veux dire que, plus le Peuple ou les Sujets seront nombreux, plus les loix qui forment le Gouvernement seront multipliées; plus le Magistrat doit avoir de forces & d'agens pour en opérer ou maintenir l'exécution, & ainsi à *Contrario*. Multipliez donc la somme des loix par la somme des Citoïens; du produit de cette multiplication tirez la racine quarrée, vous aurez la somme des forces du Magistrat ou des Supôts du Gouvernement. Ainsi, suposant un Etat composé de 80000 hommes, & dirigé par une somme de 200 Loix; vous aurez pour produit, en multipliant l'un par l'autre 16000000; tirez en la racine quarrée; vous trouverez 4000. pour le corps des Ministres du Souverain, ou des membres nécessaires au bon ordre du Gouvernement. Mais, comme ajoute fort bien notre Auteur, la précision Géométrique n'est pas d'une nécessité absolue; on ne doit cependant pas trop s'en écarter, en cette occasion.

De tout ceci; on peut conclure; *premièrement*. Que le désordre du corps politique ne vient pas de ce que le Souverain veut gouverner, puisque c'est une fonction qui lui est propre; mais

au

au contraire de ce qu'il ne gouverne pas ; ou de ce qu'il gouverne mal , préférant son inclination & ses plaisirs , aux embarras & aux soins , attachés à sa dignité. *Secondement.* Que , si le corps des Ministres est trop foible ou trop abondant , il en résulte nécessairement un désavantage pour l'Etat ; car d'un côté le petit nombre ne sauroit pourvoir à tout , dans un grand Etat ; soit pour annoncer la justice aux Citoïens , soit pour maintenir l'ordre & la police , soit enfin pour réprimer les vices & les scandales des méchans , qui insulteroient impunément à des Magistrats foibles & impuissans. D'un autre côté , si le Magistrat abonde , le corps du Peuple est trop chargé ; les Juges deviennent autant de petits Tirans , qui , pour s'enrichir , dépouillent le pauvre & tourmentent le riche. *Troisièmement.* Que le Gouvernement & le Magistrat doivent être de concert. Autrement , les Loix étant violées , le Peuple souffre , murmure , éclate , se soulève ; & l'Etat tombe dans l'Anarchie , ou dans la Servitude. *Quatrièmement.* Qu'il peut se trouver plus d'un Gouvernement bon pour un Etat ; parce que les différentes loix , qui le constituent , peuvent convenir également à plusieurs. Ceux , qui ont passé par ces épreuves , confirment ce sentiment ; on les a vu fleurir sous les Rois , autant que sous un Sénat. *Cinquièmement.* Que plus un Etat s'agrandit , plus le Souverain a de puissance , & plus les Sujets conservent de droits & de liberté ; n'étant obligés de sacrifier à l'Etat ,
que

que ce qui est nécessaire à sa défense & à sa conservation, chacun avec proportion ou égalité. *Sixièmement.* Que, dans un grand Etat, si les dépositaires du Gouvernement ont plus de tentations & de moïens d'abuser de leur pouvoir; plus aussi le peuple a de forces pour réprimer leur audace & d'occasions pour arrêter le cours de leurs injustices. *Septièmement.* Que la grandeur d'un Etat n'exige pas plutôt un Gouvernement qu'un autre; que, si l'on doit en cela observer quelque précaution, c'est de confier un petit Etat à un Roi. *Rome* naissante s'est agrandie sous les Rois; devenue fameuse, elle a péri sous le même Gouvernement. La *Prusse* nous présente un second *Numa* & une nouvelle *Rome*. La *Hollande* ne se fut pas tant fortifiée, si elle n'eut confié la disposition de ses Armées à l'administration d'un seul. Ce n'est pas sous un point de vue Géométrique, qu'il faut envisager le corps politique, mais sous les yeux de l'expérience; c'est elle qui apprend au Médecin, l'art de prévenir les maladies & de les chasser par les remèdes.

Le Gouvernement n'est donc distingué du corps politique, que comme l'effet est distingué de sa cause. C'est un corps moral, actif dans ses membres, passif dans sa forme. Parlons plus clairement; c'est la volonté même du Souverain, en rapport à la docilité des Sujets & à la vigilance des différens tribunaux chargés de son exécution. Ce n'est point l'unité entre la série des fractions & celle des nombres; C'est le premier d'entre les
nom-

nombre, engendré par l'unité; examinez, sondez, comprenez. L'Etat n'existe pas plus par lui-même que le Gouvernement. L'un & l'autre ne vivent & n'agissent que dans leurs Supôts. Otez les Magistrats, le Gouvernement est sans force & sans pouvoir. Retranchez les Citoyens, l'Etat est mort & ne subsiste plus.

C H A P I T R E I I I .

Division des Gouvernemens.

ROUSSEAU n'avoit pas tort de donner dans le livre précédent le nom général de République à toutes sortes de Gouvernemens. En suivant son Système sur la Souveraineté du Peuple, l'inaliénation & l'indivisibilité de cette Souveraineté; il est clair, que tout Gouvernement est populaire ou républicain, puisque ces deux mots sont synonymes. La raison est, que la spécification du Gouvernement doit être prise de celui qui en est le Chef; & suivant nos principes, ce Chef, c'est le Souverain. Il a donc tort de diviser aujourd'hui les Gouvernemens, & de les distinguer en Monarchies, Aristocraties & Démocraties. Tout est Démocratie dans son principe.

Nous avons vu ci-devant, que l'on distingue trois Gouvernemens principaux, le Monarchique, l'Axi-

L'Aristocratique & le Démocratique : mais, si nous voulions apprécier ici tous les Gouvernemens possibles, tant mixtes qu'irréguliers, nous donnerions dans un labyrinthe inexplicable. Si, même, vous examinez de près la forme de tous les Gouvernemens existans ; à peine en trouverez vous un, qui ne soit mixte ou irrégulier. L'exemple le plus parfait d'une Monarchie pure & simple, étoit la Dictature dans *Rome*. Un seul homme dispoſoit de tout ; ſa volonté étoit ſouveraine, abſolue ; perſonne n'en fendoit le principe ni l'objet. La confiance en ſes talens étoit univerſelle & ſans bornes , parce qu'on n'ignoroit pas l'excellence du génie de l'homme public , & qu'on ſavoit bien le danger auquel il ſ'expoſeroit , en abuſant de ſon autorité. Les autres Monarchies , tant paſſées que préſentes ſouffrent des reſtrictions de puiffance ; ſoit de la part des miniſtres de la Religion , ſoit par un Sénat , arbitre des volontés du Souverain , ou par des aſſemblées du Peuple , repréſentatives de la volonté générale.

Ainsi, la *Ruſſie* eut autrefois ſes Patriarches, & les Etats Catholiques reconnurent, pour Juges de leurs Souverains, les Evêques de *Romé*. Il eſt peu de Roſaumes, qui n'aient un Sénat , pour examiner les volontés du Roi, auxquelles il donne la vertu de lier & obliger les Sujets. Le Monarque paſſe outre quelquefois , pour ne pas dire le plus ſouvent ; mais alors, il va contre les règles.

On a vu à *Rome* plusieurs Empereurs, régnans ensemble, même de concert & dans une étroite union; sans pouvoir dire, que le Gouvernement fut tombé dans l'Aristocratie. Dira-t-on cependant que la Monarchie subsistât pour lors dans sa pureté? Quant à ceux, qui vouloient gouverner *Rome* malgré elle même, qu'on a vus multipliés, jusqu'au nombre de trente, apellés les trente Tirans; on ne sauroit dire, qu'ils aient conservé le Gouvernement dans sa première forme. Le corps politique étoit dissous & *Rome* tombée dans l'Anarchie.

Les Républiques nous offrent les mêmes variétés. L'ancienne *Achaïe* autrefois; de nos jours la *Suisse* & la *Hollande* ont réuni plusieurs gouvernemens particuliers, sous un gouvernement général. Les différentes Provinces suivent leurs coutumes, leurs loix particulières; elles sont indépendantes l'une de l'autre: elles agissent seulement de concert & par subordination à un Chef suprême & général, lorsqu'il s'agit de la conservation & de la défense réciproque des Provinces.

COMBIEN d'Etats, combien de Roïaumes réunis sous la domination d'un seul, par convention ou par droit héréditaire; par donation ou par conquête? Si chacun répétoit ses anciens privilèges, son indépendance primitive; à quelles divisions cruelles, un Etat ne seroit-il pas exposé? Les petits Gouvernemens ne sont plus de mode, si ce n'est chez les *Sauvages*. Les
Sou-

Souverains croient toujours avoir trop peu de Citoïens à gouverner ; & les Sujets ne se trouvent bien , que lorsqu'ils sont en grand nombre.

ON peut donc juger , que les trois Gouvernemens primitifs se subdivisent en une infinité d'autres ; à peine trouverez vous , dans tous les Etats du Monde , deux Gouvernemens qui se ressemblent. Ils peuvent se confondre dans certains points , dans d'autres , ils sont différens. En considérant ceux de l'Europe , qui pour nous sont le point de vue le plus fixe ; on peut remarquer que la *France* , l'*Angleterre* , l'*Espagne* , la *Hongrie* &c. quoique Monarchiques , ont cependant un Gouvernement dissemblable & tout à fait distingué.

CH A P I T R E. IV.

De la Démocratie.

IL ne s'agit pas tant de savoir diviser les Gouvernemens , que de les apprécier saine ment & de juger , quel doit être le meilleur. Il y a long-tems que la matière est mise en délibération. Bien des Mortels aussi peu raisonnables que nous , ont pris la liberté d'en raisonner & de vouloir décider la question ; pourquoi ne jouirions nous pas du même privilège ? Participons nous moins au Conseil suprême & universel de la Sphère ter-

restre que tant d'autres esprits fortunés & périodiques, à qui l'on bat des mains d'un côté, tandis qu'on les siffle de l'autre. Je me sens en disposition de courir les mêmes risques; mêlons nous donc au grand nombre des politiques & étalons ici nos idées, avec toute la pompe & la dignité, dont nous sommes capables,

On doit pressentir ce que j'ai à dire de la Démocratie, par la manière dont je me suis expliqué ci-dessus. Si les hommes étoient sages, vertueux & sur-tout désintéressés; la Démocratie pourroit être le meilleur des Gouvernemens. Les biens seroient communs, les Citoyens égaux, & les loix en sureté: mais sitôt que la propriété règne parmi une Multitude, dès que l'intérêt particulier tient la première place chez les membres d'une Société; la Démocratie ne sauroit long-tems conserver ses droits, ni maintenir le bon ordre.

TANT que les hommes, vivant en commun des fruits de la terre, ou du butin acquis à la chasse, ont conservé les usages, aujourd'hui rélégués au fond de l'Amérique, ou dans quelques déserts inaccessibles; tant qu'ils jouissent paisiblement de ce que leur offroit la Providence, ils ne cherchent point à s'agrandir aux dépens de leurs semblables; qu'ils ont ignoré le prix faux & séducteur de l'or, de l'argent & des pierreries; qu'ils ont négligé la parure dans les vêtemens, le luxe dans les édifices, la mollesse dans la situation, la pompe dans les cérémonies; il n'étoit pas difficile de conserver parmi eux la fidélité, la

paix

paix & l'union. Contens de peu, accoutumés au seul nécessaire, ils ne pénétoient point dans un avenir obscur & bornoient leurs soins au présent. Ce qui étoit vraiment utile à la conservation de l'individu, pouvoit seul être l'objet de leurs débats, & de leurs divisions; & comme il est assez rare, que l'homme sobre & nourri sans délicatesse ne trouve pas sur la terre de quoi fournir aux besoins de la vie animale; la concorde ne devoit être troublée que rarement. Cet heureux tems n'est plus; ce siècle d'or, connu seulement chez les Poètes, & parmi les Panégyristes de la vie sauvage, a fait place au siècle de fer. On le regrette inutilement; si l'on donne de l'endens à pleines mains, à ceux qui ont fait cette substitution; il faut croire qu'on est bien éloigné de la réprover & de l'abolir.

DEPUIS donc que, le partage des terres étant fait, on s'est servi du terme de propriété; depuis que l'or est devenu l'Idole des mortels insensés, qui préfèrent les sources de ce métal stérile, aux campagnes les plus belles & les plus fécondes; & que le plus heureux ou le plus subtil, fondé sur ce désordre, a su profiter de la simplicité ou du malheur d'un autre, pour envahir ses biens & se les approprier; l'intérêt fardé, l'avarice insatiable ont pris la place de la modération & du désintéressement: il n'est plus d'innocence, plus d'union, plus d'amitié sincère parmi les mortels. D'abord il a fallu des juges, pour

établir le droit & l'équité. Mais, à présent que la corruption est plus grande & presque générale, comment trouver la justice parmi les Juges même? Par-tout, la volonté particulière prévient la volonté générale; & nous devons regarder, comme des prodiges, ceux qui semblables aux *Codrus* & aux *Decius* s'immolent généreusement au bien public, ou lui sacrifient leur propre utilité. Dans cette révolution universelle, la Démocratie est-elle de saison? Est-il raisonnable de confier le bien public à une multitude qui ne le connoît pas?

Les gens éclairés, qui se piquent de sentimens d'honneur, sont souvent séduits par les grandeurs ou les richesses. Ne doit-on pas craindre davantage, de ces hommes d'une condition obscure, qui ne trouvent rien d'infame, quand il s'agit de s'enrichir? La Patrie seroit-elle en sureté en de pareilles mains; & s'ils ne la vendoient pas, seroit-ce faute d'envie, ou d'occasions? Un Tourbier, par exemple, un Bucheron & gens de pareille étoffe, penseroient-ils sagement sur le bien public; &, supposé que la Nature les eut assez favorisés, pour ne pas leur refuser quelque ombre d'intelligence; l'envie de dominer & de s'accroître, ne pervertiroit-elle pas cette heureuse semence? Joignez y le défaut d'unanimité dans les suffrages, la confusion des suffragans, la lenteur des expéditions; vous trouverez que ce Gouvernement est sujet à bien des crises; sans y trouver
d'au-

d'autre avantage, qu'une espèce d'indépendance tumultueuse, plus dangereuse pour le Peuple même, que la subordination.

Je dis donc, que la Démocratie n'est pas faite aujourd'hui pour les *Européens*, encore moins pour les *Asiatiques*, qui l'emportent pour le luxe & la mollesse; les *Indiens* n'en tireroient guères plus de fruit. Si rien n'est plus funeste pour les affaires publiques, que l'influence des intérêts particuliers; on peut dire que rien n'est plus à craindre, que les assemblées nombreuses; puisque les intérêts privés s'y multiplient, à proportion des assistans. Il n'est pas naturel que, de plusieurs tribunaux chargés des soins du Gouvernement, les moins nombreux acquièrent tôt ou tard la plus grande autorité. Mon sentiment combat directement cette opinion. Car, dans la nature des choses, la force majeure attire la moindre ou l'absorbe entièrement. Une grosse nuée entraîne avec soi les nuages qui l'environnent; un gros Tourbillon se rend maître des petits, & les emporte dans son mouvement. Ainsi, les tribunaux les plus nombreux, étant par leur nature plus puissans que les autres, doivent se concilier tôt ou tard la plus grande autorité. La multitude & l'importance des affaires, qui y sont portées, ne doivent-elles pas y contribuer? Je suis Prophète & *Roussseau* retombe malgré lui dans mon opinion. Il convient que la Démocratie exige une grande simplicité de mœurs, peu ou point de luxe, encore moins de mollesse; il ajou-

te, que la vertu en doit-être le principe, & que sans cela les conditions du Contrat républicain ne sauroient subsister. N'est-ce pas ce que j'ai dit au commencement de ce chapitre, & ce que j'ai toujours insinué dès les préliminaires de ce livre ?

Nous devons considérer les hommes tels qu'ils sont & non tels qu'ils doivent être. Que *Rousseau* commence par réformer les usages du Monde, ses habitudes, ses mœurs, ses inclinations ; je m'unirai avec lui pour l'établissement d'une *Démocratie universelle*. Mais s'il laisse les choses dans leur position actuelle, qu'il préfère avec moi l'Etat monarchique au républicain ; & qu'après nous être livré les plus rudes combats, nous puissions nous donner la main en signe de concorde, & nous envoyer réciproquement le baiser de paix, si connu chez les premiers Chrétiens, si ignoré parmi nous ; comme marques de notre intelligence. Peut-être n'est-il pas tems encor de chanter victoire ; la tempête naît souvent du sein de la bonace, & le jour le plus serein, voit éclore la foudre & les orages. Je dis bien ; examinons la suite & mettons nous sur la défensive.

Un vertueux *Palatin* disoit dans la diète de *Pologne* qu'il préféroit une liberté dangereuse à une servitude tranquille. *Rousseau* lui aplaudit ; combien de gens le contredisent, & moi des premiers ? Si les païsans de *Pologne* avoient les mêmes vues sur la liberté, que deviendroient les Nobles ? Je ne sais, si la roture inspire d'autres sentimens que
la

la Noblesse ; pour moi qui jouis des titres de la première condition, j'aimerois beaucoup mieux une servitude tranquille, qu'une liberté inquiète & malheureuse. Je préfère la dépendance d'un *Musulman* joyeux & en paix, à cette ancienne liberté des *Romains*, agités par les dissensions de *Marius* & de *Sylla*.

L'AUTEUR prétend que les Dieux seuls pourroient jouir constamment des prérogatives du Contrat Social qu'il établit ; pour moi je l'abandonne aux Dieux à venir, car ceux de l'antiquité n'étoient ni assez vertueux, ni assez sages, pour en être dignes.

CHAPITRE V.

De l'Aristocratie.

DU principe posé ci-dessus il résulte, que le Gouvernement aristocratique exige moins de perfection parmi les hommes que le démocratique ; ici, la perfection doit seulement remonter au petit nombre. Oui, dans tout Etat, si le Souverain est parfait, le Gouvernement est bon, & la Société se trouve préservée des maux cruels, qui la déchirent ordinairement. S'il ne remédie pas à tous les inconveniens ; du moins en

retranche-t-il le plus grand nombre & les plus considérables.

PERSONNE ne doute, que, dans les premières Sociétés, l'honneur & la dignité étoient le partage des vieillards. Leur expérience, & l'assujettissement des passions, dans un corps mûri par les années, méritoient bien cette préférence. Ce Gouvernement étoit très sage & pouvoit être très solide. Si la vieillesse manque de ce feu, de cette activité, naturelle au jeune homme; il l'emporte du côté du jugement & de la réflexion. L'activité du Souverain doit consister dans l'esprit, plus que dans le corps. Le jeune homme se décide promptement; mais sa vivacité dégénère en précipitation : l'expérience ne lui a point appris à considérer une affaire dans toutes ses faces. Cet avantage est réservé au vieillard. Ce n'est pas qu'on ne trouve des vieillards téméraires, & des jeunes gens modérés, prudents, vertueux : mais au moins devoit-on les choisir, quand il s'agit du Gouvernement d'un Etat. Tout au contraire; la Fortune, le nom, ou la faveur donnent l'autorité. Jugez de ce que l'on en peut attendre, lorsque de pareilles mains la distribuent.

Toutes les passions siègent sur les tribunaux : la mollesse & le libertinage y tiennent les premières places; une belle décide des affaires les plus importantes; l'argent y emporte les suffrages. Comment le désordre ne banniroit-il pas le maintien des loix ? Comment la justice pourroit-elle triom-

triompher de l'iniquité? Peuples, qui voulez l'Aristocratie, choisissez donc vos Magistrats; donnez vous des Maîtres dignes de commander. Mais êtes-vous en état de vous les choisir? Je ne puis me le persuader: que faire donc? allez voir s'ils viennent &c. Si par hasard le grand nombre des Magistrats, chargés du Gouvernement, se trouve décidé pour la vertu; heureuse est la Société; elle se soutient, elle fleurit. Mais si le nombre des méchans & des insensés est le plus fort, ce qui n'est pas rare; elle ne subsiste, qu'autant que l'intérêt des Chefs peut l'exiger. A la première occasion, elle sera mise à prix. L'Aristocratie élective a quelques avantages sur l'héréditaire, mais elle souffre aussi de grandes difficultés, par les brigues & les factions, par la haine & la jalousie qu'elle fait naître parmi les Citoïens. L'une & l'autre sont successivement bonne & mauvaise, selon qu'il plaît à la Providence de donner des Gouverneurs sages ou insensés. C'est pour cela que les Républiques sont sujettes aux agitations, qui tantôt fermentent, tantôt s'apaisent. Si celle de *Vénise* languit aujourd'hui, ce n'est pas par le vice du Gouvernement: celle de *Berne* aura son tour, & toutes les autres subiront la même épreuve, comme il leur est déjà arrivé. L'Aristocratie peut se soutenir dans une grande, aussi bien que dans une petite Société, pourvu que les Chefs soient réunis & non dispersés. Il faut que les Magistrats des Provinces rapportent à ceux

de la Capitale, & qu'il y ait subordination entre les tribunaux.

CE qui rend l'Aristocratie sujette à beaucoup d'écueils, c'est qu'il est difficile que les riches aient de la modération, & les pauvres du contentement. Ce qui doit faire l'objet le plus important des considérations du Souverain est souvent le plus négligé. (*) C'est à tort que *Barbierac* soutient, que l'entretien du pauvre n'est pas une de ses obligations. Les soins du Souverain doi-

(*) LE Duc de *Berri* petit fils de *Louis le Grand* avoit les inclinations vraiment Royales. Un jour, qu'un pauvre Officier réformé lui exposoit ses besoins & sa misère, le Duc, qui n'avoit pas un son, lui répondit, *qu'il étoit au désespoir de ne pouvoir le secourir, mais qu'il n'avoit qu'à le venir trouver le lendemain à la chasse; qu'il le satisferoit.* L'officier se trouva au rendez-vous, & le Prince lui remit une bourse de trente louis qu'il avoit reçue le matin pour ses menus plaisirs, & qui devoit lui servir pour un mois. Le soir, les Princes aiant fait une partie de *Lansquenét*, le Duc de *Berri* refusa d'en être, sous différens prétextes; enfin, cédant à l'importunité, il avoua, qu'il n'avoit point d'argent, & ce qu'il avoit fait du sien: on admira cette action à la Cour, elle n'en fut pas mieux imitée. Qu'une telle générosité sied bien à un Prince, & quel dommage, qu'un tel Prince n'ait pas monté sur le trône!

doivent s'étendre à tous les membres de la Société. Que diroit-on d'un Médecin, qui soigneroit quelques membres d'un corps malade, & négligeroit les autres ? Pourquoi le Sujet se donne t-il tout entier à son Chef ; si ce n'est pour qu'il veille à sa conservation & à son bien-être ? Un Sujet, tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins membre de l'Etat : s'il est négligé, c'est une portion de l'Etat souffrante & abandonnée.

Les Chefs ne veulent pas entendre à cette maxime : elle n'en est pas moins certaine. Quelques Politiques flatteurs ou intéressés s'efforcent de la détruire ; la raison les condamne. On ne sauroit assez prendre le parti du pauvre, il sera toujours trop tôt opprimé ; car les riches emporteront toujours la balance. Mettez *Plutus* d'un côté & *Minerve* de l'autre : *Plutus* aura le prix ; *Minerve* sera condamnée. Il importe sans doute, que chaque Citoyen soit excité à la vertu, par l'espoir de la récompense. Delà naît, dans la Société, cette noble émulation, qui alla jusqu'au prodige dans un *Cocles*, dans un *Scévola*. Cela fait encore, que l'on encense moins la Fortune, cette vaine Idole, digne du mépris, & non pas de la vénération des hommes sensés.

CHAPITRE. VI.

De la Monarchie.

IL est incontestable, que le Gouvernement monarchique est pour moi, ce que fut la brillante & voluptueuse *Venus* pour l'élégant & passionné fils de *Priam*. Je lui donne la Pomme d'or. Mon dessein n'est cependant pas de le considérer sous un Roi parfait, envisageons le seulement sous un Prince ordinaire.

Sous une Monarchie, les désordres des guerres civiles sont moins à craindre; parce que la volonté générale renfermée dans une volonté simple & unique, dirige & gouverne tout. S'il s'élève des débats sanglans entre les Citoyens, ce n'est que par la concurrence de plusieurs au Gouvernement, ou par un mécontentement extrême des Sujets, qui ne peuvent plus supporter le joug, qui leur est imposé. Dans les autres Gouvernemens; les plus foibles circonstances occasionnent souvent les schismes les plus cruels & les plus funestes. Que les Chefs se divisent, le Peuple s'allarme, prend feu, & se divise à son tour. L'incendie une fois allumé, qui pourra l'éteindre? Chaque parti, ayant son Chef, se croit autorisé par la raison & la justice: tous veulent être Maîtres,

tres, aucun ne veut céder; & l'agitation ne cesse que par la foiblesse & l'épuisement du Corps politique. *Menenius Agrippa*, dans sa harangue au Peuple romain divisé des Patriciens, ne pouvoit faire une comparaison plus juste & plus sensée. Rien effectivement ne ressemble plus au corps humain que le Corps Social. Sa situation est périodique. Il est sujet aux crises, aux altérations, aux maladies. Il naît, s'agrandit; & lorsqu'il a pris ce que *Roussseau* appelle son *maximum* de puissance & de grandeur, il ne fait plus que décheoir, il vieillit, tombe dans la décrépitude & meurt à la fin. Il paroît sain quelquefois, pendant qu'il porte intérieurement les semences d'une maladie mortelle. S'il est foible & délicat, ses crises sont proportionnées à sa foiblesse; s'il est robuste & fort, ses révolutions sont violentes & terribles.

NATIONS qui avez joui d'une longue paix, qui avez vieilli dans un repos séducteur; prenez garde à vous : votre situation est critique, & la première agitation qui vous surprendra, vous jettera dans un péril triste & inévitable. Un corps qui a joui long-tems d'une santé parfaite, & qu'on croïoit inaltérable, tombe à la fin. Il n'y a point pour lui de maladie médiocre. Le poison, qui a fermenté dans ses veines, a corrompu toute la masse; il lui faut faire un sang nouveau, s'il ne périt pas entièrement.

CONTINUONS la comparaison, & revenons à notre sujet. La Nature n'a donné qu'un Chef

au corps humain : tous les autres membres lui sont subordonnés. Voilà l'image d'un Corps politique bien constitué. Si chaque homme étoit composé de plusieurs têtes, dont les conceptions fussent différentes & les volontés contradictoires, les membres ne seroient-ils pas en contradiction avec eux mêmes? C'est ce qui arrive dans la Démocratie, & dans l'Aristocratie. Si les volontés étoient les mêmes, si les conceptions tomboient sur le même objet; la pluralité des Chefs se rapporteroit à l'unité & tout le profit, qui en reviendroit aux membres, seroit une augmentation de peine & d'embarras; un Chef étant plus léger, & moins incommode que plusieurs.

LA Nature est une Maitresse habile. Ses instructions sont uniformes; mais toujours sages & prudentes. En donnant à l'homme une tête, deux yeux, deux oreilles, deux bras; elle nous apprend que tout Corps politique, formé sur ce modèle, doit avoir un Chef, plusieurs Ministres, & des forces pour soigner & corriger les différentes affections des membres.

DANS une Monarchie, on peut bien s'écarter quelquefois de l'obéissance; mais la présence du Souverain, le remors, ou la crainte dissipent promptement le mal, & tout rentre dans le devoir. Si les Empereurs romains ont été si longtems exposés aux fureurs des séditions, c'est que leur autorité, apuïée seulement sur les suffrages de quelques soldats, ou d'un Peuple foible, n'étoit point affermie par le droit; je veux dire par une accep-

ception générale. Il arrive aussi, que les Monarques légitimes sont quelquefois détronés ; mais ce n'est que dans la chaleur de la faction , & parce qu'une main plus habile usurpe tout à coup la Souveraineté. Je ne m'aveugle cependant pas sur les dangers de ce Gouvernement , je les connois mieux qu'un autre par l'usage & l'expérience.

Je fais que sous un Monarque ; *premièrement*, il y a souvent des particuliers qui s'arrogent les droits du Souverain & dès lors la Monarchie équivaut à la Démocratie, si elle n'est pas encore plus vicieuse. *Secondement*, quelque prudent que soit un Prince, de quelque intelligence que l'ait pourvu la Nature ; il est difficile que la vérité pénètre jusqu'à son trône. Obsédé par une multitude de flatteurs, ennemis de tout, si ce n'est d'eux mêmes, on ne lui présente que des images enchanteresses, & qui servent de voile à la pourriture & à la corruption. Des Ministres ambitieux, intéressés à le séduire & à éloigner de ses yeux les embarras du Gouvernement, ne s'occupent qu'à lui fournir des amusemens frivoles & indignes de la Majesté du trône. On enchaîne ses idées, on écarte ce qui pourroit altérer la sérénité de son visage, on grossit le beau, on déguise le mal ; on lui en impose sur tout ; de sorte que, renfermé dans ce qu'il voit autour de lui, il ne connoît le monde, que par énigme, ou comme dans une glace obscure. Peut-être connoît-il l'avidité du riche, mais il ignore les bé-

soins

soins du pauvre; il fait peut être les obligations de ses Co-operateurs au Gouvernement, mais fait-il, comment ils les acquittent? Il se repose sur eux des soins de l'Etat, & il a grand tort. Enfin, le Monarque n'est pas sans défaut ni sans foiblesse. S'il gouverne par lui même, il peut travailler à l'utilité publique; il peut aussi n'envisager que son avantage particulier, ne consulter que ses caprices & ses inclinations. Il peut être avare, ambitieux, injuste, voluptueux, & pour comble de maux, cruel & sanguinaire. S'il se trouve des *Titus*, on voit aussi des *Domitien*s.

De ces différentes passions, combien de maux naissent & inondent la Société? Ici, c'est un *Crasus*, altéré de richesses, & dont la soif ne sauroit être assouvie que par l'épuisement & le dépouillement total des Sujets. Là, c'est un *Alexandre*, qui ne respire que le tumulte des combats, qui fera verser tout le sang de son Peuple, pour répandre celui de ses voisins, & les soumettre à son autorité. D'un côté, vous verrez un *Achab*, qui, guidé par les conseils de *Jésabel*, fait périr l'innocent, pour usurper ses biens & son héritage. De l'autre, c'est un *Phalaris*, dont l'unique plaisir est de tourmenter l'humanité, & d'entendre les gémissemens affreux des misérables, qu'il conduit à la mort par différens supplices. Voilà les dangers d'une Monarchie, auxquels je ne fais qu'un remède; & souvent ce remède est pire que le mal.

IL est à propos de discuter maintenant, si la Monarchie élective est plus désirable que l'héréditaire. *Roussseau* ne fait pas difficulté de pencher pour la première; pour moi, par une fatalité étrange, je me trouve encore d'un sentiment opposé. J'avouerai cependant, qu'il y a de part & d'autre des motifs, fondés sur la Nature & l'expérience, qui doivent fixer quelque tems la balance, & suspendre le jugement.

On ne peut nier, que, dans les Couronnes héréditaires, les minorités ne causent bien du trouble à l'Etat. Chaque Potentat se dispute l'autorité, & veut régner à la faveur de l'imbécillité du jeune Prince. Les partis se forment, on s'aigrit; on combat. Le plus adroit, ou le plus fort, s'empare du Mineur, lui fait ordonner ce qu'il ne fait ou ne veut pas; tout est dans l'alarme & la confusion. Le Peuple ne sait quel parti prendre; aujourd'hui une loi, demain une autre. On attend donc avec impatience la majorité du Prince. Sera-t-on alors plus heureux? C'est encore une question. S'il a appris l'art de régner, cela peut-être; mais s'il ne sait pas gouverner, a-t-on de quoi s'applaudir?

L'HOMME destiné à la Grandeur usurpe bien des défauts qu'il n'auroit pas eus comme particulier. Il peut en réformer une partie avec l'âge & la maturité, si le naturel est bon & raisonnable. Mais s'il est d'un caractère dur & méchant, que de malheurs s'apprêtent à tomber sur d'infortunés

Sujets / Quel remède y auroit-il à cela ? J'en connois un qui pourroit être efficace.

CONDUIRE l'homme destiné au Gouvernement par tous les degrés de la subordination civile, en le soumettant d'abord au dernier rang des Citoyens. Le corriger avec sévérité dans ses premières années, faire plier ses mauvaises inclinations sous le joug de la raison & de l'habitude; lui apprendre à respecter ses semblables; lui faire sentir toutes les horreurs de la misère & de l'infortune; l'instruire à l'école de la patience, de la douceur, de la modération, de la sobriété, & de toutes les vertus qui peuvent recommander un bon Prince; les lui inspirer, non par les préceptes seulement, ou par une vaine théorie, mais par une pratique formelle & assidue: le former enfin à la manière des grands Généraux, qui passent par tous les degrés militaires, avant que d'arriver au Commandement. Quand on connoît les hommes, on peut les gouverner avec plus de succès & de facilité. Quand on fait obéir, il est plus glorieux & plus aisé de commander; & quand on a senti par soi même les embarras & les misères de la vie humaine, on compatit plus volontiers aux besoins des malheureux.

Les revers & les souffrances sont l'école de la sensibilité. Pourquoi tant de cœurs durs & inhumains? Pourquoi tant d'hommes de sang? C'est qu'ils n'ont jamais su ce que c'étoit que les souffrances; c'est qu'ils ont connu les besoins
de

de la vie tout au plus par les yeux, jamais par le sentiment. Ce qu'on ne peut trop leur recommander, c'est le pardon & le mépris des injures. Vouloir réprimer, par la violence, les proscriptions, les tortures; le fiel des satires, les faillies des Poètes, la liberté des Orateurs; c'est montrer une âme foible & commune. Ce que l'on dit de *Philippe* & d'*Agésilas*, prouve la force & la sublimité de leur génie. Un grand cœur, doit être supérieur aux ridicules qu'on lui donne, & particulièrement s'il est le Maître de s'en venger. Belles paroles que celles-ci! *Tu es échappé puisque je suis devenu Empereur; & ces autres plus récentes. Un Roi de France ne venge pas les injures faites au Duc de Bourgogne.* Gravez les en lettres d'or sur le frontispice des Palais des Rois, ou plutôt imprimez les dans leurs cœurs. (*)

Vous

(*) S'IL s'agit d'une conspiration contre leur vie ou contre leur autorité, il est raisonnable de la prévenir, & glorieux de pardonner aux coupables. Si cependant, il est aparent que la générosité ne puisse corriger ces âmes criminelles, on doit leur ôter le pouvoir de la récidive. Mais à quoi bon ces tourmens inouis, épouvantables, horribles, qu'on leur fait essuyer? Si la conspiration est de quelques particuliers; la découvrir, c'est assez pour l'éteindre; si elle est générale, la cruauté ne fait que l'irriter.

On

Vous donc, qui gouvernez les Souverains, apprenez que vous êtes leurs Maîtres & non leurs esclaves. Au lieu de n'affecter que bonté, que complaisance; soyez durs & raisonnablement sévères; au lieu de vous faire une étude de leurs plaisirs, pliez les sous le joug; ne cherchez point leurs bonnes grâces, n'exigez que la gloire pour fruit de vos travaux. Fermez les yeux sur votre intérêt particulier, ouvrez les sur le public, qui attend de vous son bonheur & sa tranquillité; mais sur tout, qu'ils trouvent en vous des exemples.

On dit en *France*, que les Rois, en ces occasions, n'ont pas le pouvoir de faire grâce. Prétexte spécieux! Comme s'il étoit plus difficile de vaincre la répugnance d'un Corps, en ce qui concerne le bien d'un particulier, qu'en ce qui regarde la charge du public. Il est encore une chose que je ne puis supporter. On court avec avidité, pour contempler les tourmens d'un malheureux qu'on déchire, qu'on écorche, qu'on tenaille, qu'on brûle, qu'on coupe par morceaux, qui passe successivement par toutes les horreurs de la cruauté la plus inouïe; on s'en fait un plaisir odieux; on s'y plaît comme au spectacle le plus amusant. La dépense n'est rien; on ouvre généreusement sa bourse, pour avoir les premières places: l'or s'y distribue à pleines mains. S'il eut fallu aider ce misérable, pendant sa vie, de quelque secours nécessaire à sa subsistance, les bourses auroient été fermées, & tout secours refusé.

plus à suivre; sans quoi, les paroles ne sont que vanité. C'est par cette voie que l'on peut former le bon Citoyen. Un père qui retient la bride à ses enfans, & qui leur apésantit le joug, donne de bons Sujets à l'Etat. Celui qui lâche les rênes, & qui fléchit sous leurs caprices, ne fait que des méchans & des Monstres.

Je ne prétens donc point déguiser les inconvéniens de la Monarchie héréditaire; mais je soutiens, qu'il s'en trouve encore de plus funestes dans l'élective. Je passe, que l'élection ne donne pas des Souverains imbécilles; elle peut donner des Tirans, & le plus souvent elle fournit un prétexte à la Tirannie. Le Corps des Electeurs, étant composé de membres hétérogènes, qui ne peuvent s'allier ensemble, il est toujours vrai, que si quelques uns conspirent pour l'élection d'un tel Monarque, d'autres s'y opposeront; ou s'ils ne peuvent l'empêcher, ce n'est qu'à regret qu'ils donneront leurs suffrages. Le Monarque pourroit-il n'en être pas instruit? Delà, ne verra-t-on pas naître l'inimitié & la haine entre lui & ceux du parti contraire, pendant qu'il accordera les faveurs & les préférences à ceux, à qui il est redevable de sa dignité?

C'est ainsi que les brigues, que les divisions fermentent dans l'Etat, & que tôt ou tard elles se dévelopent, en y jettant le tumulte & l'horreur. Ajoutez à cela les tems orageux des interrègnes; les désordres dans les assemblées, les débats des Grands, sources des guerres civiles, qui sont l'a-

domination de l'humanité. Ajoutez encore que tel, qui faisoit les délices du Peuple dans un état privé, lui devient odieux dans sa puissance : soit que les honneurs pervertissent les meilleures semences, soit que l'on ne voie, qu'avec indignation, l'autorité, dans celui que l'on a vu son égal. Ce qui fit dire à *Arius Antonius*, lorsque *Nerva* fut élevé à l'Empire : *à présent, vous ne serez plus l'objet de l'estime ou de l'affection du Peuple, comme vous l'étiez, étant simple Citoyen, mais vous allez devenir l'objet de sa crainte, & de sa haine, comme Empereur.*

DANS la Monarchie héréditaire, le Prince, qui doit régner, est regardé d'un œil respectueux, même avant son élévation ; de sorte, qu'accoutumés à envisager leur Maître, les Citoyens ne sont ni étonnés, ni indignés, de lui voir posséder un trône, qu'ils lui destinoient dès sa naissance.

Si vous voulez que j'approuve la Monarchie élective, donnez moi ces Sénateurs de l'ancienne Rome pour électeurs. Que ce soit la vertu, l'amour de la Patrie, qui dirige leurs conseils & leurs démarches. Ecartez en les brigues, les complots. Qu'on préfère dans le choix non pas l'ambitieux, ni celui qui veut acheter les suffrages ; mais un Sujet vraiment digne, plus connu par sa modération & son éloignement pour les Grandeurs, que par une prétendue noblesse de sentimens, que la vanité inspire, & que l'orgueil foment. Alors, vous aurez des Peuples heureux

reux, un Etat florissant, un Gouvernement juste, un Souverain capable.

Je ne puis blâmer le Contrat Social dans ce qu'il a de bon. La vérité doit être par tout respectée. On y voit les malheurs, d'une Monarchie tyrannique, dépeints sous les plus vives couleurs; mais l'application n'en est pas juste. *Le nombre des bons Princes n'est pas grand*, j'y souscris; mais aussi celui des Tirans, des Monstres, des Imbécilles, est assez rare. On en voit, qui, à travers les dangers de l'éducation, surmontent l'habitude, avec l'aide de la Nature, & s'ouvrent un passage dans la voie de l'humanité. On en voit, qui, au milieu de l'orgueil, de la mollesse, de l'intempérance; deviennent humains, vertueux, sobres, vigilans & durs au travail.

Quelques uns blâment la succession *Cognatique* dans les Gouvernemens. Il est honteux, disent-ils, que des hommes soient asservis à une femme. La Nature n'a-t-elle pas formé ce sexe pour la subordination, l'obéissance; & non pour le Commandement & la Souveraineté? Croirait-on qu'une femme, sujette à mille caprices, à des infirmités irrémédiables, à l'inconstance & à la fraïeur, ait assez de force, assez de fermeté, pour tenir, d'une main sûre, les rênes du Gouvernement? J'en appelle à l'expérience. Si l'on a vu peu de femmes se distinguer sur le trône & à la tête des armées, c'est que l'habitude en a donné le maniement aux hommes, chez la plupart des Nations; mais il est des Heroïnes dans ce sexe

charmant. Plus d'une *Sémiramis* a brillé sous le Diadème. L'*Angleterre* n'a pas rougi du règne d'*Elisabet* & nôtre siècle pourra connoître par expérience, qu'une Souveraine peut valoir plus d'un Monarque.

La maxime qui apprend aux Rois à se faire aimer, est sans doute très belle; mais qu'elle est difficile dans la pratique! Ce n'est pas toujours la vertu d'un Prince, qui détermine ses Sujets à l'amour. C'est le plus souvent l'effet du caprice ou du hasard. La justice & la bonté font des ennemis & des ingrats. Celui qui punit, devient odieux, celui qui pardonne, est méprisé. Tel est aujourd'hui le bien-aimé de son Peuple, qui deviendra bientôt l'objet de sa malédiction. *Titus*, par un règne heureux mais très court, fut les délices des *Romains*, & emporta leurs regrets dans le tombeau. Sa mort précoce lui a sans doute conservé cet avantage. Sa générosité, sa modération, eussent bientôt trouvé des censeurs & des jaloux. Rien de plus inconstant, rien de de plus fragile que la Multitude. Si l'on doit chercher l'amour du Peuple, c'est par la justice. Un Souverain qui fait son devoir, ne doit pas s'inquiéter du reste. S'il veut agréer à tous, il tente l'impossible, & peut être y réussira-t-il d'autant moins, qu'il fera plus d'efforts pour y parvenir.

Au reste, je suis bien éloigné de dire, qu'un Souverain puisse chercher son avantage personnel, au préjudice de l'intérêt public; je ne suis pas

pas assez mal avisé, pour donner dans cette abominable maxime, inventée par l'erreur, & soutenue par la flatterie. Je dis au contraire, que la force du Peuple est la force du Souverain, quand il se comporte suivant les loix. Affaiblir les Sujets pour se rendre plus fort, c'est une politique étrange & dépourvue de toute raison; comment un corps peut-il s'affermir, si ses membres s'épuisent & s'énervent? Tout Monarque qui veut être respectable & supérieur à ses voisins, augmente les forces de son Peuple, qui sont le seul appui inébranlable de sa Couronne.

J'AI déjà insinué, que la Monarchie convient aussi bien aux Sociétés peu considérables, qu'à un grand Etat. Le raisonnement est d'accord en cela avec l'expérience, qui, de son côté, est beaucoup plus sûre qu'une démonstration Géométrique *Sophistiquée*. Si les partisans des Etats républicains ont à m'opposer l'exemple de *Sparte* & de *Rome*, devenues fameuses sous ce Gouvernement; n'aurai-je pas à représenter toutes les Nations du monde, sans excepter celles, dont on vient de parler, qui ont eu autant d'accroissement & plus de Grandeur sous le Gouvernement d'un seul, que sous celui de plusieurs. Pourquoi les *Romains*, dans les cas extraordinaires & réduits à l'extrémité, avoient-ils recours à la Dictature, qu'ils regardoient comme l'unique ressource de leurs affaires désespérées? Ceux, qui, dans ces occasions, prenoient parti pour le Gouvernement d'un seul, en auroient-ils méconnu les avantages?

On ne sauroit nier, qu'il ne soit plus difficile à un Souverain de gouverner un grand Etat qu'un petit. Un grand troupeau embarrasse plus qu'un moindre. Mais cette difficulté sera-t-elle plus grande dans la Monarchie que dans la Démocratie? *Rousseau* ne sauroit le soutenir, puisqu'il nous a démontré Géométriquement, qu'un Roi convenoit mieux aux grands Etats. En effet, si, dans cette occasion, il faut des substituts ou des vicaires au Souverain, pour les parties éloignées, ne sera-t-il pas plus aisé à ces substituts de répondre aux intentions d'un seul, que de s'accommoder au goût de plusieurs?

Je veux que, dans une République, le Gouvernement, soit moins sujet aux variations; que les mêmes maximes y soient plus constamment suivies: mais les variations ne sont pas ce qu'il y a de plus préjudiciable à l'Etat, si elles n'en attaquent pas les loix principales. Elles peuvent faire impression sur les modes ou sur les mœurs, & le peuple s'en applaudit. La nouveauté donne le lustre à toutes choses, l'ancienneté les défigure. On sait assez que l'homme se plaît dans le changement, & que ces petites révolutions sont de tous les Etats; plus ou moins fréquentes.

Le Monarque doit sans doute être comparé au pere de famille. Le devoir & le reconnoissance doivent faire dans le premier, ce que le sang & la tendresse produisent dans l'autre. Il doit envisager ses Sujets comme des enfans, confiés à ses soins par la Providence, & comme des serviteurs; qui

qui travaillent pour la subsistance & la gloire. S'il est leur Guide & leur Protecteur, ils sont, à leur tour, sa force & sa défense. Si cette considération ne rend pas les Monarques meilleurs, en doit-on être surpris? Ne voit-on pas tous les jours de très mauvais peres?

Je ne suis jamais disconvenu qu'un bon Roi soit rare. Mais, je n'ai point examiné le Gouvernement Monarchique dans son degré de perfection. Je l'ai considéré sous les yeux de l'expérience, & dans sa forme ordinaire; j'en ai pesé les biens & les maux, les avantages & les disgraces; & je conclus, que, comparé aux autres Gouvernemens, il est préférable & mieux assorti à la condition humaine. Au reste, si je soutiens cette opinion; qu'on n'imagine pas, que je consulte mon cœur, mais la vérité seule. Né au sein de la Monarchie, je n'en ai jamais éprouvé que les défavantages. En accuserai-je le Monarque ou ses Ministres (*)? Point du tout. Je n'en prends

ON dit, que sous le règne de *Louis XIV.* il y avoit de grands Ministres; je le veux croire. Etoit-ce de bons Ministres? Je n'en crois rien. Jamais la *France* n'a été si accablée d'impôts; jamais le pauvre Peuple n'a été si maltraité. On étoit jusqu'au lit & la subsistance, aux malheureux qui ne pouvoient payer les tributs auxquels ils étoient taxés. On avoit même la dureté d'exercer un traitement aussi odieux,

prens à la Fortune. Par-tout il y a des hommes pervers, & malheur à celui, qui, plus foible ou plus simple, est exposé à leur furie. Ils ont quelquefois plus de puissance & d'autorité sous les Rois, mais ils sont aussi plus aisément renversés ou punis.

Peut-on dire que la Démocratie (*) favorise autant l'émulation & le génie? Les récompenses

Y

dieux, à l'égard des pauvres infirmes & malades. De tous côtés, on n'entendoit parler que de meurtres & de rapines; par-tout, on voyoit des Soldats congédiés, qui, après avoir perdu quelques membres, & sacrifié tout leur sang, demandoient de quoi subsister, & soutenir les foibles restes d'une vie languissante & déplorable. Le superbe Hôtel des Invalides a été d'un grand secours pour plusieurs; il a coûté à d'autres bien des larmes. Sous le même règne, combien de persécutions injustes? combien de gens enchainés, exilés, proscrits; pour des controverses, pour des paroles, pour des minuties, pour des riens! Le respect qui naît de la terreur, n'est pas sans amertume. Monarques, cherchez celui qui naît de l'amour des Peuples ou de la vertu.

(*) Sous Rome républicaine, un vieillard nommé *Siccius Dentatus* se présenta dans la Tribune. Il y représenta, qu'il avoit servi dans les Armées pendant plus de quarante ans, qu'il s'étoit trouvé dans vingt six combats, qu'il y avoit reçu quarante cinq blessures & toutes par devant. Que, dans une seule

ba-

y font elles distribuées avec autant d'avantage & de facilité? Un Artiste, pour plaire à son Roi, pro-

bataille, il avoit été blessé en douze endroits différens, qu'il avoit obtenu quatorze Couronnes *Civiques*, pour avoir sauvé la vie dans les combats à autant de Citoyens; qu'il avoit reçu trois Couronnes *Murales*, pour être monté le premier sur la brèche, dans des places emportées d'assaut. Il ajouta, que ses Généraux lui avoient donné huit autres Couronnes, pour avoir retiré des mains des ennemis, les Etendards des Légions; qu'il avoit dans sa maison, quatre vingt Colliers d'or, plus de soixante brassellets, des javelots dorés, des armes magnifiques, & des harnois de cheval, qu'il conservoit comme des témoignages des victoires qu'il avoit remportées, & du butin qu'il avoit fait. Que cependant, le Sénat n'avoit aucun égard à ces marques éclatantes de ses services; que ni lui, ni tant de braves Soldats, qui avoient acquis à la République la meilleure partie de son territoire, aux dépens de leur sang, ne possédoient pas la moindre portion des terres conquises: qu'elles étoient dévenues la proie de quelques Patriciens, qui n'avoient d'autre mérite, que la Noblesse de leur origine & la recommandation du nom. Voilà une preuve assez complète du peu d'espérance, qui accompagne les services rendus dans la Démocratie, & en même tems, un témoignage certain, que l'intérêt a toujours prévalu sur la gloire.

produira tout ce que son génie est capable d'inventer. Un Soldat, sous ses yeux, se fera mettre en pièces plutôt que de céder. Dans les Démocraties, tout s'y fait lâchement & avec négligence; parce qu'on espère peu, ou rien du tout. Si un Artiste produit un chef-d'œuvre de génie, si un Soldat fait des prodiges de valeur, à qui s'adresseront-ils pour leur récompense? La gloire, me direz-vous, doit être leur mobile. La gloire n'est qu'une fumée; l'intérêt est le vent, qui la disperse.

Quoi qu'il en soit, tout Gouvernement peut-être bon, mais il l'est rarement. Trouvez-m'en un, où règne le désintéressement, la tolérance, l'union & l'amitié; il sera bien éloigné & bien inabordable, si je ne m'y transporte à l'instant, pour l'admirer & le servir.

CHAPITRE VII.

Des Gouvernemens mixtes.

IL n'existe que très peu de Gouvernemens simples; c'est ce que nous avons dit ci-dessus. Mais, ce qui les rend mixtes, ce n'est pas la nécessité des Magistrats subalternes dans la Monarchie, ou celle d'un Chef dans les Républiques. Lorsque, dans un Gouvernement, tout se rap-
te

te à un seul, & que la volonté unique du particulier, revêtu de l'autorité Souveraine, décide de toutes les affaires; la Monarchie est simple & sans mélange. Les Magistrats subalternes faisant dans le Corps politique les mêmes fonctions, auxquelles sont destinées, dans le corps humain, les yeux, les oreilles, les pieds, les bras, &c.; ils ne font que les Ministres du Prince, exécuteurs & dépositaires de sa volonté.

Ce qui détruit la simplicité de la Monarchie, c'est le concours d'une Puissance, si non égale au Prince, du moins autorisée à pèsér & balancer sa volonté; soit pour en retarder l'effet, soit pour y mettre une opposition absolue. Ainsi un Sénat, un Parlement, établi pour examiner les volontés du Chef, & leur donner la force d'obliger les Citoyens, rendent le Gouvernement mixte.

Un Chef est encore de l'essence du Gouvernement populaire; tout corps veut avoir un Chef. Ainsi, tant que ce Chef est subordonné au Peuple, qu'il n'agit que pour faire exécuter ses lois, l'Etat populaire subsiste dans sa pureté (*). Mais lorsqu'il y a conflit de juridiction

en-

(*) On conçoit bien que le Chef, dont je parle ici, n'a pas le titre de Souverain; ce n'est pas non plus l'idée de *Rousseau*. Ce Chef ne peut être autre chose, que le Magistrat chargé de la puissance coactive, dont la Souveraineté réside dans le Peuple. Ce ne peut donc être qu'un Chef en second, ou un Lieutenant de la Souveraineté.

entre le Peuple & les Grands, lorsqu'il se fait une relation des Tribuns aux Patriciens, & *vice*, les deux parties étant dans une dépendance mutuelle, la Démocratie devient mixte. Sur les mêmes principes jugez de l'Aristocratie.

IL est bon que tout Gouvernement soit mixte : mais le Monarchique particulièrement. Non qu'une Puissance secondaire doive absolument empêcher l'exécution des volontés du Prince ; c'est fournir matière aux guerres civiles ; mais en ce sens, qu'elle puisse en différer l'exécution, dans les circonstances critiques & équivoques.

IL est des loix, si l'on peut les appeler ainsi, qui, portées témérairement ou suggérées par la passion, demandent à être corrigées. Des représentations, faites à propos, font quelquefois succéder la prudence à la témérité, la sagesse à l'extravagance. Un examen sérieux, un retour sur soi-même, prévient souvent une exécution, qui devoit amener après soi le repentir. En un mot, le Prince doit être supposé capable d'attention & de jugement. Une opposition respectueuse, faite par des Personnages graves & choisis à cet effet, lui donne occasion de repasser ses idées de sang froid, & d'en comparer les rapports avec le bien public. Alors, s'il est vraiment sage, il ne craint pas de retourner en arrière, & devenu *Theodose*, il se laisse corriger par un *Ambroise*. Tel est l'avantage du Gouvernement tempéré.

C H A P I T R E. VIII.

*Si toute forme de Gouvernement n'est pas
propre à tout Pays.*

LA liberté systématique de l'Auteur n'est pas, comme il le dit, un fruit du Climat, mais un effet de l'occasion. Le Nord & le Midi, le Couchant & l'Aurore voient également fleurir toutes sortes de Gouvernemens. Par-tout il se trouve des Monarchies, par-tout peuvent subsister les Républiques. Peut-être les Climats chauds donnent-ils, à leurs habitans, moins d'occasions d'arriver à la Démocratie, & de secouer le joug des Rois ; je n'en serois pas surpris. L'abondance des vivres y fait moins de malheureux, & la température de l'air, influant sur le tempérament des hommes, épuise les forces du corps & modère l'agitation de l'ame ; qualités peu convenables à la rébellion, circonstances peu favorables aux entreprises difficiles. Au Nord, les peuples sont plus exposés à la misère. Ils sont d'ailleurs plus vigoureux, plus actifs, plus près du désespoir & de la fureur, qui sont les ames des grandes révolutions, d'où naît la liberté (*). Mais on voit & l'on a vu éclore les Répub-

(*) JE prens ici la liberté pour le Gouvernement Démocratique.

publiques, au sein de la sécheresse & parmi les glaces; dans l'*Afrique*, aussi bien que dans l'*Europe*. L'*Amérique* a produit les siennes, & l'*Afie* n'a pas été la dernière à rejeter la Tirannie.

Il est faux, que la Personne publique consomme & ne produise rien, ou il faut donc ajouter, que plus de la moitié des Citoyens se trouve dans le même cas. Qu'appelle-t-on produire? Est-ce donner la subsistance corporelle? En ce cas, il n'y a que les laboureurs, les vignetons & autres cultivateurs de la Campagne, qui produisent. Est-ce procurer par son industrie la commodité & l'avantage du public? Tous les Artisans & les Militaires produisent à cet égard; mais la Personne publique, plus qu'aucun autre, par l'étendue de ses soins & de ses travaux. Si l'on peut dire, que quelqu'un consomme dans l'Etat & ne produit rien; ce sont ces heureux fainéants, dont l'unique occupation est de dissiper leurs revenus dans les plaisirs & la débauche. Encore ces revenus sont-ils des productions à l'Etat; mais qui seroient beaucoup mieux employées au soulagement des pauvres, & aux nécessités de la Communauté.

Si vous n'envisagez dans un pays, que la fécondité du terrain; vous pouvez bien dire que le produit est considérable dans quelques uns, médiocre dans d'autres, nul ou négatif dans plusieurs. Quand je dis nul, non pas à tous égards. Toute Mer produit des Poissons; & toute Terre des Animaux & des Plantes. Mais si vous con-

sidé-

fédez le commerce & l'industrie; il n'est point de Climat, qui ne puisse fournir aux besoins des habitans. La *Hollande* pourroit servir de preuve à ma proposition.

Il est vrai, que certains Etats sont plus dévotans que les autres. Il est facile d'y remédier; c'est un abus du Gouvernement plutôt qu'un mal nécessaire à l'Etat. Empêchez que les impositions publiques ne passent au profit de l'Etranger: ne donnez rien gratuitement, & la Société ne perdra rien. Si vous faites sortir les productions du pays; qu'il entre des productions étrangères à l'équivalent. Ainsi, les évolutions ne causeront aucun dommage à la Société. La circulation, toujours égale, se fera du centre aux extrémités; & de la circonférence au centre.

Vous ne trouverez point d'Etat, quelqu'il soit, qui ne puisse supporter le fardeau de la Monarchie. La *France* est riche & étendue; la *Prusse* est pauvre & resserrée: examinez lequel de ces deux Royaumes a plus de gloire & d'éclat. Le luxe & le faste ne sont pas de l'essence de la Monarchie; ils sont les bourreaux de tout Gouvernement. L'on peut être Roi, sans charger les peuples de tributs & de contributions; quand les Citoyens trouvent leur subsistance dans un pays, le Monarque peut y trouver la sienne. Il suit de là, que, dans la Monarchie comme dans les Etats libres, le superflu doit être employé à l'utilité commune, & que le Despotisme même ne tend pas, de sa nature, à rendre les Sujets in-

férales; si le Déspote a du bon sens & de l'humanité.

Il est peu d'endroits absolument stériles; & ceux qui le sont, peuvent être habités, non par des Sauvages seulement, mais aussi par des Peuples policés; pourvu qu'ils ne tuent pas leurs habitants. Est-ce la richesse, la dépense, la mollesse, le faux brillant, qui doivent faire la police d'un Etat? N'est-ce pas plutôt la justice, l'humanité, les loix, les bonnes mœurs? Faut-il que l'or & les pierreries marchent à la suite du Prince? Lui faut-il des chevaux magnifiquement caparaçonnés, des voitures superbes, des Palais nombreux, des apartemens exquis & délicats? Est-ce là ce qui fait le Prince. *Darius* jouissoit de tous ces vains ornemens, il avoit encore le grand nombre de son côté. *Alexandre* ne possédoit que l'utile & le nécessaire. Lequel des deux étoit le plus grand Prince? Rien de plus sensé, que ce que répondit *Agésilas* à ceux qui nommoient le Roi de *Perse* le grand Roi: *il n'est pas plus grand que moi*, leur dit-il, *s'il n'est pas plus juste*. Quand l'autorité & la justice marchent à la suite d'un Monarque; rien ne manque à sa dignité, ni à la police du Peuple qu'il gouverne.

Romulus, que les Poètes déifient, & à qui les Historiens prêtent une naissance illustre & merveilleuse, peupla-t-il sa ville de Citoyens opulens? N'étoit-ce pas une troupe de proscrits & d'indigens, qu'il associa pour la fondation de l'Empire

pire le plus brillant de l'Univers ! Etoit-il lui-même autre chose, qu'un Berger ; peut être distingué de ses compagnons par son esprit, son courage & son industrie ? Dira-t-on qu'il ait trouvé dans le superflu de ses Sujets, de quoi satisfaire au luxe & à la pompe Roïale ? Il avoit des bras pour le servir, rien de plus. Combien de prétendus Sauvages imitent aujourd'hui ces Fondateurs de l'ancienne *Rome*, & s'agrandiront un jour à leur exemple, aux dépens des Peuples, qui se laissent énerver par le luxe, & éblouir par un éclat trompeur !

IL est donc faux, que le Déspotisme convienne particulièrement aux païs froids, & la police ou politique aux régions intermédiaires. Je ne dis conviens pas, qu'en général la chaleur donne plus de fécondité aux terres, que la fraîcheur ; quoique la zone torride ne manque pas d'endroits absolument desséchés, arides & impraticables. Que s'ensuit-il delà ? Que les païs chauds peuvent être plus peuplés que les païs froids ; ou que le superflu des habitans peut être échangé avec les productions de l'industrie de ceux qui habitent les païs froids & stériles ; d'autant mieux, que ceux-ci sont plus actifs, plus laborieux que les premiers. Par conséquent ils peuvent aider la mollesse des autres, en tirant d'eux leur subsistance.

QU'IMPORTE, au reste, s'il faut plus de bras pour cultiver une terre que l'autre, quand on peut en tirer des productions égales ? Ici on jouira du repos, là on travaillera à toutes forces :

voilà la différence. Mais fût-il que, d'un & d'autre côté, il y a beaucoup plus de bras qu'il n'en est besoin, pour la culture des terres ; la richesse est égale & le superflu seroit le même ; si vous en exceptiez la voracité inégale des habitans.

Les Peuples du Nord sont effectivement des bêtes carnicières, en comparaison de ceux qui sont au Midi. Ceux-ci travaillent moins, digèrent moins, & par conséquent ont moins d'appétit. La délicatesse est l'assaisonnement de leurs tables, pendant que celles du Nord sont chargées de viandes pesantes & matérielles. Quant au luxe dans les vêtemens ou les édifices, il ne fait rien à la question présente. On peut être logé chaudement & commodément, sans faire plus de dépense, que pour un édifice délicat & battu des vents de tous cotés.

Ainsi, toutes choses bien considérées, en admettant la succulence & la production supérieure des fruits Méridionaux sur ceux du Nord ; en supposant même, que là il soit besoin d'un moindre nombre d'habitans, ce que je n'accorde pas ; car la nécessité de la Multiplication vient plus de l'abondance des vivres que de la stérilité des terres ; je dis, que le Despotisme n'est pas mieux logé sous la Ligne, que sous les Pôles. En effet, le Despote consomme-t-il plus par lui-même qu'un homme ordinaire ? S'il a besoin de Ministres & de Soldats, ne sont-ils pas nombre parmi les Citoyens, & coûtent-ils plus en cette qualité à l'Etat qu'autrement ? Ne sauroit-il se pas-

passer de la délicatesse & des somptuosités de l'*Asie*, aujourd'hui trop connues à l'*Europe*? Nos pères autrefois vivoient à la *Russienne*, & jouissoient d'une santé plus robuste; aujourd'hui qu'on fait les mœurs *Italiennes*, & la délicatesse *Portugaise*, on est rempli de foiblesses & de vapeurs.

La seconde raison, alléguée dans le *Contrat Social*, est aussi mal fondée que la première. Si le Despote doit craindre les révoltes, c'est particulièrement des païs écartés. Il est plus aisé d'aigrir les esprits, & de les animer à la sédition, loin des yeux du Maître, qu'en sa présence. On craint moins un péril éloigné, que le danger présent. Il est plus facile d'étouffer une sédition & d'éventer des projets, formés dans le voisinage, que ceux qui naissent dans l'éloignement. La force du Souverain se concentre autour de lui & se perd à grande distance. Loin d'augmenter comme celle du levier (*), elle s'affoiblit

(*) ON m'objectera, sans doute, que les Provinces sont toujours plus foulées d'impôts que la Capitale. Je n'en disconviens pas; mais je dis, que les Provinces n'y perdent rien. Plus on les charge, plus-elles tirent des productions de leur territoire. On peut bien dire, que le centre d'un Etat est le plus riche; quant aux vaines parures & aux avantages peu solides de l'or, de l'argent, des pierres; mais les extrémités possèdent le plus utile;

foiblit & diminue comme le raïon. Craint-on sur les frontières autant que dans la Capitale? *Roussseau* se souvient bien d'avoir lui-même insinué cette vérité, au Chapitre IX. du second Livre; mais il distingue entre l'autorité du Gouvernement & sa force sur les Sujets; comme si ces deux propriétés pouvoient être séparées l'une de l'autre. Où est la force sans autorité, & l'autorité sans force?

C H A P I T R E. IX.

Des signes d'un bon Gouvernement.

TOUTES choses égales, nous avons donné la préférence au Gouvernement monarchique; mais relativement aux circonstances, & à l'habitude particulière de ce Gouvernement, il peut devenir d'une condition, beaucoup plus mauvaise & plus détestable que les autres. Il est donc à propos d'examiner, à quel signe on peut reconnaître l'existence actuelle d'un bon Gouvernement.

CETTE question n'est pas nouvelle; elle a souvent été discutée & mal éclaircie. *Roussseau* croit

en

les fruits, les bleds, les fourages. La Capitale renferme bien des bouches affamées; dans la Province, tout le monde vit. Là, on dore les dehors du Calice; ici, on a soin d'en remplir la capacité.

en avoir trouvé la solution, j'imagine qu'il se trompe. Il est certain, que la fin de l'association publique, c'est la conservation & la prospérité des membres de la Société: mais je nie que, de ce que la population est nombreuse, on puisse conclure que les membres se conservent effectivement & prospèrent. Je conteste donc, que l'administration, sous laquelle les Citoïens peuplent & se reproduisent davantage, soit la meilleure; parce qu'il est très possible, que, malgré cette population, les Citoïens soient très malheureux. Prenons l'exemple allégué dans le Contrat Social, nous y trouverons une preuve de cette vérité.

AUTREFOIS, la Grèce fleurissoit au sein des plus cruelles guerres; le sang y couloit à flots & le pays étoit couvert d'hommes. Je demande, si l'Etat étoit heureux dans cette circonstance, & si le Gouvernement actuel favorisoit la conservation & la prospérité des membres. Car il ne faut pas distinguer ici la Société, des membres qui la composent. Dès que les membres souffrent & sont malheureux, l'Etat est lui-même désole & abattu. Sa prospérité est incompatible avec l'effusion du sang des Citoïens. Quel avantage est-ce pour eux de naître en grand nombre, pour vivre dans les allarmes, dans les dangers, au sein des guerres civiles, des meurtres, des proscriptions? Etrange prospérité, qui nous fait exister, pour mourir bien-tôt après d'une mort violente, ou du moins, pour se voir exposé au danger con-

etuel de perdre la vie ! Si c'est ainsi que fleurissoit la Grèce, sa fleur étoit bien fiétrie & arrosée de larmes. Ne vaut-il pas mieux multiplier moins, & faire moins de misérables ?

La paix contribue donc à la prospérité d'un Etat. Elle en est le premier fondement, & sans elle il n'en est point de véritable. Mais elle ne suffit pas seule & quelquefois une Société en guerre est moins misérable, que celle qui jouit du repos. Quand nos Païsans, rassemblés sous l'ormeau après les fatigues de la semaine, vivoient, folâtroient, contôient fleurettes ; le présage étoit heureux. Il est rare que l'homme de ville soit mal à l'aise, quand la Campagne voit fleurir ses habitans. L'Etat peut bien alors être menacé d'un malheur ; car qui peut prévenir les décrets de la destinée ? Mais au moins peut-on dire qu'il jouit d'une prospérité actuelle.

HENRI le Grand se flattoit, à ce qu'on dit, de mettre un jour le Païsan en état de manger la poule au pot. C'eut été un grand signe de prospérité ; car, selon la constitution présente du Gouvernement, le Païsan n'est pas malheureux, quand il ne meurt pas dans une indigence absolue.

Ce n'est pas assez, que la paix règne au dehors, ou que chacun mange du pain ; il faut encore, qu'il soit mangé avec sûreté. Que sert-il d'être à l'abri de l'invasion des étrangers, si des ennemis beaucoup plus terribles, vous pillent & vous dévorent. C'est aux Supôts de *Thémis* à re-

repouffer ce malheur. Il s'agit d'écarter les brigands & d'en purger l'Etat. Qu'on ménage le simple larron (*). qu'on séviffe contre l'homicide. Celui qui dérobe par nécessité, mérite quelque

(*) QUAND je dis de ménager le simple larron, je ne veux pas, qu'on lui pardonne; mais qu'on lui laisse la vie. La seule effusion du sang doit être payée par le sang. La loi du *Talion*, rien de plus. Tout l'or d'un Royaume vaut-il la vie d'un Citoyen? Il n'y a que l'avarice des riches, qui ait introduit l'injuste coutume, de punir de mort le voleur non coupable d'homicide. Par-là on augmente le mal, au lieu d'y remédier. Car dès qu'un larron est convaincu qu'il perdra la vie, s'il est une fois atteint & reconnu; il doit faire tout ce qui est en lui, pour dérober à la Justice la connoissance de son crime. Le premier moyen d'y réussir, c'est d'ôter la vie à ceux qu'on dépouille, & à d'autres, qui peuvent être témoins. Combien de meurtres ne lui épargneroit-on pas, s'il savoit devoir conserver sa vie, en conservant celle de son frere? Si au lieu d'accorder, à l'homme dépouillé de ses biens, la mort de son ennemi, qui ne lui est d'aucun profit; on lui adjugeoit sa personne, son travail & ses biens, il seroit en quelque façon dédommagé. L'humanité, dira-t-on, ne veut pas qu'on impose l'esclavage. Mettez donc en liberté les misérables, qui servent dans vos Colonies, sans l'avoir mérité. Rompez les chaînes des criminels détenus sur vos

Ga-

que indulgence, celui qui tue son frere, n'en doit point éprouver. Voilà le troisième moïen d'assurer la prospérité de l'Etat.

C H A P I T R E X .

De l'abus du Gouvernement & de sa pente à dégénérer.

DE même que le corps de l'homme ne sauroit conserver long-tems la même habitude, qu'il est tantôt foible, tantôt vigoureux, tantôt sain & tantôt malade ; aussi le Corps politique est-il sujet à toutes ces variations. Il s'use par les maladies, comme par la vieillesse, par des accidens subits & extraordinaires, aussi bien que par des révolutions communes. Ce n'est pas que le (*) Gouvernement fasse effort contre la Souveraineté ; au contraire, il est toujours pour elle ; mais, semblable à une mere trop tendre, qui étouffe

Galères, vous réduirez en pratique cette généreuse maxime. Le grande humanité, d'aimer mieux la mort d'un Concitoïen que son esclavage ! Au moins donnez lui le choix de l'un ou de l'autre.

(*) Nous prenons ici avec l'Auteur le Gouvernement pour les Gouverneurs ou Magistrats.

touffe son enfant à force de caresses; le Gouvernement, pour vouloir favoriser trop le Souverain, & l'élever trop haut, le fait culbuter & tomber dans le précipice. C'est le vice naturel & inhérent du Corps politique. Le Prince veut non seulement maintenir, mais encore augmenter son autorité. Les Sujets tâchent de l'affoiblir, s'impatientent & s'ennuient du joug; il se fait une fermentation entre le Chef & les membres: ils se separent, ils s'irritent, & après s'être réciproquement affoiblis, le Corps se dissout & change de forme. On peut dire que c'est un Phénix qui renaît de sa propre cendre. La Société ne périt point; les premiers liens sont-ils rompus, d'autres se forgent, & reparoissent à l'instant.

Le Gouvernement ne dégénère point pour se resserrer, c'est plutôt lorsqu'il se relâche. Car il ne se resserre qu'en demeurant plus étroitement attaché aux loix, & cette adhésion intime est son bien & sa gloire. Qu'il passe du petit au grand nombre, ou du grand au petit, n'importe: sa vigueur subsiste, tant qu'il maintient l'ordre & l'équité. Mais quand il s'écarte des loix, quand il rompt les liens auxquels il est essentiellement attaché; alors il se relâche, & voilà le principe de la dissolution du Corps politique. Si vous conservez l'équilibre des humeurs dans le corps humain; si vous en fortifiez les ressorts, & que vous preniez soin d'en modérer le froid & le chaud; le sang circulera & le corps sera en santé. Si vous
agis-

agitez au contraire, il tombera malade, & trouvera infailliblement sa ruine.

La dissolution de l'Etat peut avoir lieu de quatre manières. *Premièrement.* Quand le Prince n'administre pas selon les loix, qu'il usurpe le pouvoir arbitraire, qu'il traite les Sujets non en Citoyens, mais en esclaves; c'est alors que le Pacte Social est rompu, & que les membres peuvent être forcés, mais non pas obligés d'obéir. *Secondement.* Lorsque les Ministres subalternes, ou associés au Gouvernement, usurpent chacun de leur côté l'autorité Souveraine. L'Etat se divise, conséquemment il perd sa première forme. *Troisièmement.* Quand les Sujets, ennuyés de porter le même joug, profitent de la foiblesse du Prince pour secouer l'ancien & lui en substituer un nouveau. Cette dissolution a ses avantages & ses dangers. *Quatrièmement enfin.* Quand un Ennemi impose des loix, que la crainte empêche de rejeter. Le parti le plus sage est de se prêter aux circonstances, & de faire de nécessité vertu. Car la force devient un droit; tant qu'elle subsiste; & qu'on ne peut lui résister, sans un péril évident pour le bien public.

La première cause de dissolution ci-dessus alléguée, s'appelle *Tyrannie* proprement dite, Il en est une autre, connue seulement chez les Républicains. Les Grecs & les Romains, dans le Gouvernement populaire, appelloient Tyrans, tous ceux qui possédoient l'autorité Royale, quoique leur administration fut d'accord avec les loix.

Le

Le titre de Tiran ne convient pas seulement aux Rois injustes, mais à tous les Magistrats supérieurs, qui consultent leur caprice plus que le droit; & qui agissent par violence, plutôt que par équité.

IL est étonnant, que *Roussseau* désavoue la Monarchie pour le premier Gouvernement des *Romains*. Non seulement ceux-ci ont commencé par les Rois; mais on peut dire la même chose de tous les Peuples de la terre. Ils avoient peut-être moins de puissance, on ne leur prodiguoit pas le nom fastueux de Souverains; mais la dignité étoit la même. En suposant, que les Fondateurs de *Venise* n'aient pas reconnu pour Souverains leurs anciens Ducs, en est-il moins vrai, qu'ils avoient passé par le joug de la Monarchie, & qu'ils ne fonderent un Gouvernement nouveau, que par dégoût pour l'ancien. Lisez l'histoire des *François*, des *Espagnols*, & de tous les Peuples de l'*Europe*; consultez ensuite celles de l'*Asie* & de l'*Afrique*; dirigez encore vos voiles vers l'*Amérique*; par-tout vous trouverez des Rois, des Monarques, des Chefs uniques. S'il se présente une République, il semble que ce soit le hasard qui l'amène, plutôt que la Nature; car ce qui est généralement reçu & plus constamment établi, doit passer pour naturel. Prouvez moi donc, que les Républiques soient aussi fréquentes & aient un règne aussi constant, que les Monarchies.

Qu'EST-il besoin d'aller chercher si loin, pour
trou-

trouver un Gouvernement qui se relâche, suivant le Système de *Rouffseau*? Qu'on examine celui de la *Grande-Bretagne*, aujourd'hui subsistant & connu par tout l'Univers. Ses anciens Rois étoient plus Déspotes que Monarques; peu à peu leur autorité s'est relâchée, & dans certains cas, le Peuple ne va-t-il pas aujourd'hui de pair avec le Souverain.

EN vain nous objecte-t-on avec *Machiavel*, que la forme du Gouvernement chez les *Romains* fut flottante, & incertaine jusqu'à l'établissement des Tribuns, & que c'est là l'époque de la fixation du Gouvernement. Est-ce, parceque les formes précédentes de Gouvernement ne furent pas de longue durée? Si cela est; je dis, qu'il n'y eut chez eux aucun Gouvernement fixe; puisque de tems à autres, il se fit des révolutions dans la Magistrature. Après l'expulsion des Rois, le Gouvernement fut fixé au Démocratique; mais le Peuple, qui avoit commencé à prendre l'effort, voulut aller plus loin. Il avoit rompu un lien, il voulut briser le second par la création de Tribuns. Après la mort de *Caius Gracchus*, l'Aristocratie reprit de nouvelles forces, & insensiblement la Monarchie se rétablit sous les Empereurs. Ce n'est pas sous *Tibere*, que le Corps politique fut dissous; la chute de quelques membres ne produit pas la ruine du corps; cette dissolution trouve son époque, à la division des Empires d'Orient & d'Occident.

CAPITRE XI.

De la mort du Corps politique.

IL n'est rien de stable & de permanent sur la terre. Vérité certaine & si bien dépeinte par le merveilleux & burlesque *Scarron* ! Les plus superbes monumens de l'antiquité ne subsistent plus : *Rome* & *Sparte* ont péri ; quel miracle ! L'Empire de la *Chine* subsiste encore. On ne sauroit donc prouver, que les Gouvernemens de ces deux fameuses Républiques aient été mieux constituées que celui-ci. C'est à l'expérience qu'il faut s'en rapporter , & non à l'imagination. D'où jugeons nous qu'un édifice est bien & solidement bâti ? n'est ce pas de sa durée & de la cohérence de ses parties ? Jugeons de même du Corps politique. La Monarchie *Chinoise* est la Maitresse & la gloire des Sociétés politiques. Depuis quelle longue suite de siècles compte-t-elle des Rois, qui se sont succédé sans interruption ? Elle a eu des révolutions ; elle a passé, si vous voulez , en des mains étrangères ; mais qu'est-ce que cela importe au Gouvernement , puisque sa forme n'a pas changé ? Il a essué plusieurs maladies ; mais il n'est pas mort.

IL ne dépend pas plus des hommes de pro-
M lon-

longer la vie de l'Etat que d'ajouter à la leur; les jours des uns & des autres sont comptés. Toute la prudence humaine ne sauroit repousser les événemens de la destinée. Elle seule dirige tout d'une main inflexible & invariable. Ce n'est point une Puissance aveugle, comme se le figuroient les anciens Philosophes, c'est une Intelligence pénétrante & supérieure à tout.

La constitution d'un Etat est donc quelque chose, mais la Providence est davantage. Ce qui paroit le plus éloigné de la prudence humaine, est souvent le plus solide. Qu'un homme soit à la fleur de sa jeunesse, dans le fort de la santé; d'une complexion robuste, né, ce semble, pour le plaisir & la prospérité; si, au milieu de tout cela, la foudre gronde & le consume, si la terre s'entrouvre & l'engloutit; si la mer le couvre de ses flots; que dis-je? Si une faible âme lui perce le cœur, si la maladie le saisit, c'est fait de lui; il n'existe plus pendant qu'un temperament débile, infirme, délicat, lui survit & à mille autres. La même chose arrive dans les Etats: la foudre & les éléments confondus renversent les plus solides & les mieux constitués, pendant que le plus faible s'engraissira de leurs débris & s'affermira sur leurs ruines.

Les Républiques sont plus sujettes aux grandes révolutions, aux événemens inattendus, que les Monarchies; elles meurent toutes d'une mort violente & à la fleur de l'âge; ce qui prouve, qu'el-

qu'elles sont moins cimentées par la Nature, que fortifiées par l'art. La *Grèce*, l'*Italie*, l'*Afrique*; nous en fournissent des exemples à jamais mémorables: *Rome*, *Sparte*, *Carthage* ont péri; lorsqu'elle étoient au plus haut degré de gloire & de grandeur.

Soiez donc sur vos gardes Républiques de nos jours: plus vous paroissez affermies, plus vous approchez du terme de votre existence. Méfiez-vous en; si vous prétendez l'éviter: ou plutôt, ne vous donnez pas des soins inutiles, attendez avec résignation la chute du coup qui vous est préparé; c'est le moyen d'y être moins sensibles.

CHAPITRE XII.

Comment se maintient l'autorité Souveraine.

IL n'est pas besoin de réfuter au long ce Chapitre. *Roussau* a senti lui même qu'il re-
voltoit le bon sens & qu'il ne passeroit pas.

L'ASSEMBLÉE du Peuple entier chez les *Romains*, étant un objet rare, peut être unique; il ne doit pas tirer à conséquence pour le général. De ce que le Législateur de la *Mecque* a publié ses loix les armes à la main, & les a conservées

par la force & la violence, doit on inférer que tous les Législateurs doivent imiter son exemple ? Le succès, il est vrai, a répondu à ses desirs, mais un réusfit où mille autres succomberont.

D'ailleurs, on ne nie pas que le Peuple ne puisse s'assembler ; mais on crie que c'est un abus, qu'il y a plus de dangers à craindre que de profits à espérer. L'assemblée du Peuple n'est ordinairement utile que dans le cas, où la Société périlote & touche à l'instant de la destruction ; ou, lorsque le Prince & les Grands ne sauroient remédier aux maux, dont-elle est menacée. Alors, on doit espérer, que chacun, voyant & sentant de près le danger, craindra pour soi même, en s'effrayant pour tous. Ce n'est que dans des occasions de cette nature, qu'on réunit ordinairement les suffrages du grand nombre en faveur de l'Etat, & qu'on rétablit par l'intérêt des particuliers les affaires délabrées.

EXCEPTEZ ces circonstances, vous ne tirerez aucun fruit des assemblées de la Multitude. Heureux encore si elles ne tirent pas à préjudice, en suscitant des haines, du trouble & de la confusion. Ignore-t-on que la famine fut souvent le fruit qu'on tira à Rome de ces assemblées, parce que les particuliers négligeoient la culture des terres, pour y assister ?

CHAPITRE XIII.

Suite.

S'IL étoit possible d'extirper, dans les Peuples l'inclination qu'ils ont pour les grands Etats; inclination raisonnable & sensée, car la multiplicité des Souverains est la multiplicité des guerres; je dirois, que *Roufféau* a prévenu & réfuté l'objection qu'on peut lui faire. Mais où trouvera-t-il un Citoyen qui se glorifie du petit nombre des membres de la Société? Comment veut-il qu'un petit Etat se soutienne contre un grand? Il se propose de nous en apprendre un jour la manière; j'en redoute le succès. Sera-ce par les ligueurs ou les prodiges. Le tems des derniers est passé, & *Roufféau* n'est pas l'homme à le ressusciter; quant aux ligueurs, on en connoît l'abus & les inconvéniens par expérience. Leur durée ne sauroit être longue.

QUAND les Grecs résistèrent à l'armée innombrable de *Xerxès*; ces bouches de feu, contre lesquelles, ni la force, ni l'adresse ne peuvent tenir, n'étoient point encore en usage. Les *Athéniens* eussent été foudroïés & pour ainsi dire anéantis par ces seules armes. La bravoure & l'industrie donnoient alors le gain des batailles.

A présent, ces deux qualités n'empêchent point la défaite ni les déroutes. Un lâche, un imbécille, un enfant peut donner le coup de mort à un *Hercule*, Mille hommes ne lutteront point contre cent mille. Si le petit nombre est quelquefois vainqueur, ce ne peut être que d'un à deux, tout au plus; encore faut-il supposer beaucoup d'expérience & d'agilité, en action avec l'indolence ou l'étourderie.

D'ailleurs, nous n'avons plus d'Oracles pour annoncer la manière de vaincre, ni de *Thémistocle* pour en expliquer la réponse. La ruse, qui écarta le Roi de *Perse* & délivra la *Grèce*, ne concerteroit pas aujourd'hui les *Berberces*. La *Suisse* & la *Hollande* ne sont pas proprement redevables de leur condition actuelle à la force & à l'intrepidité de leurs habitants. Les circonstances des tems & la jalousie des Puissances sur la maison d'*Autriche* ont favorisé leurs entreprises, & en ont facilité l'exécution. L'Aristocratie étoit où ils tendoient le moins, & ils s'inquiétoient peu d'être soumis à un Roi, pourvu qu'ils fussent gouvernés suivant les loix. La Tirannie a été le principe de leur liberté.

Mais que l'*Irlande* & l'*Ecosse*, qui ne sont pas de simples Provinces, essaient aujourd'hui le même projet; que la *Normandie* ou la *Bretagne* s'efforcent de recouvrer leurs anciens privilèges: sroiez vous qu'elles y réussiroient? Le génie de la *France*, quoi qu'affoibli, est encore supérieur au génie de la liberté particulière des Provinces dont

dont l'Etat est composé. Elles sont plus en sûreté dans leur soumission, qu'heureuses dans la révolte; plus tranquilles étant unies au Corps de l'Etat, que paisibles dans la formation d'une Société particulière. Pour moi, si je voulois m'ériger en Réformateur des Gouvernemens; je les réduirois tous en un seul. Je voudrois une Démocratie unique, universelle. Quel bonheur de pouvoir passer de l'un à l'autre hémisphère, de la Ligne au Pôle & du Pôle à la Ligne; sans changer de mœurs, d'usages, de loix, de langage, & sur-tout de Religion! Combien de sang épargné! On ne combattoit plus, pour fixer les frontières, s'approprier le commerce, s'agrandir par des conquêtes, ou détruire les superstitions.

A L'EGARD des Etats qui ne sauroient être réduits à de justes bornes; la ressource, indiquée par l'Auteur, sera approuvée des uns, blâmée des autres. C'est ainsi qu'on ne peut satisfaire au goût de tous. L'Empereur *Adrien* prenoit plaisir à visiter successivement par toutes les Provinces de l'Empire romain. Il disoit que le Prince doit imiter le soleil, qui porte sa lumière dans toutes les parties de l'univers, & qui éclaire par ses rayons tous les Peuples de la terre. *Antonin* son successeur eut un Système tout opposé; parce qu'il prétendoit, que la suite du Prince étoit à charge aux Provinces, quel-qu'ordre qu'il pût y apporter. L'un & l'autre avoient un prétexte raisonnable pour appuier leur opinion. Pour qui vous décidez-vous? Lecteur judicieux? Est-ce pour *A-*

drien est-ce pour *Antonin*. Je pense qu'ils avoient tous deux raison. La présence du Souverain apporte quelquefois des avantages aux Provinces, souvent elle y cause plus d'embarras & de dommage.

C H A P I T R E X I V .

Suite.

JE me persuade aisément, qu'on ignore à Rome, ou qu'on négligea de croire, que la Personne du dernier Citoïen fut aussi sacrée & aussi inviolable que celle du premier Magistrat : on agit ici de même. Telle est la force de l'habitude ; elle forme en nous une seconde Nature, Un manant s'accoutume à croire, qu'un Prince est plus que son égal. Mettez les de niveau, il le respectera encore ; n'est-ce pas un préjugé terrible & bien accablant ? Si ce manant se mettoit bien dans l'esprit, qu'il fait membre du Souverain, & que, sans lui, il ne sauroit y en avoir, vous jugez bien que l'amour propre & la vanité feroient en lui le même tapage, qui se fait dans le cerveau d'un petit Commis, devenu Fermier Général.

Si on avoit su faire à Rome la distinction, si commune chez nos païsans, à l'égard de leurs Pasteurs ; si, dis-je, mettant à part le caractère
de

de Magistrat, ils n'eussent envisagé que l'individu; ils auroient chifonné le Magistrat & respecté la Magistrature. Mais que voulez-vous exiger d'un siècle aussi simple & aussi peu avisé?

On ne doute pas que les assemblées du Peuple ne soient redoutables pour le Prince. Elles ne sont pas moins dangereuses quelquefois pour la Société, & fatales aux grands hommes. C'est par elles que *Manlius Capitolin*, sur un simple soupçon, fut précipité du Capitole, qu'il avoit si glorieusement défendu. C'est par là que *Cassius Viscellinus* & *Spurius Melius*, qui n'avoient d'autre crime que d'être trop amis du Peuple, reçurent, pour récompense de leurs bienfaits, une mort injuste & prématurée. Combien s'en fallut-il que *Scipion l'Africain* n'éprouvât le même sort? Pour l'éviter, ne fut-il pas contraint de s'exiler de sa Patrie, dont il détesta tellement l'ingratitude, qu'il ne voulut pas la laisser en possession de ses os après sa mort?

Si donc le juste est alors puni de sa justice, & l'homme libéral condamné pour sa générosité; que ne doivent pas craindre des Princes, qui souvent ont fait du mal sans avoir fait aucun bien, Que dis-je? Les Tirans y sont plus en sûreté que les bons Princes. La terreur de leur nom en impose, & l'humble Citoyen frappé de saisissement en leur présence croit toujours voir & respecte en eux ses Juges & ses Maîtres: quand *César* devint humain, c'est alors qu'il trouva des Bourreaux. Ce n'est

donc pas sans fondement qu'un Prince rejette les assemblées du Peuple. Elles font du bien rarement, & presque toujours du mal.

C H A P I T R E X V.

Des Députés ou Représentans.

LE Peuple n'a jamais mieux pensé, que sur l'établissement des Députés. Moïennant un subside peu considérable il se fait servir & se dispense des soins du Gouvernement. Son commerce ou son travail devient alors sa principale affaire : tranquille dans son Domestique, il est exempt d'embaras, & à l'abri des dangers ; il boit, il mange & dort à son aise. Que d'avantages pour un mal bien léger ! Ce prétendu désordre est d'ailleurs plus conforme à la Nature qui se plaît dans la variété. Tout Citoyen n'est pas fait pour le Gouvernement de la Société ; chacun est départi diversément. L'homme fort & laborieux est fait pour la mécanique, l'intelligent pour le commerce ; l'homme équitable doit être placé sur le tribunal, & le héros suivre le fort des armes. Laissions donc aller le monde comme il va. Tel artisan fait des merveilles dans sa boutique, qui joueroit un fort vilain rôle dans la tribune aux harangues. Les forts ne doivent travailler que
pour

pour eux, les sages pour tout le monde. Enfin, il est des gens qui veulent être conduits, il en faut par conséquent pour les conduire.

Je ne fais si je me trompe; mais j'ai tout lieu de croire, que les corvées conviendroient moins à un Peuple quelconque, que les taxes. Rien ne lui paroît plus dur, & rien n'approche davantage de l'esclavage. N'est-ce pas ce qui rendit le jour de *Tarquin* odieux, barbare, insupportable?

Il est donc faux, que le commun des Citoyens soit fait pour les affaires publiques. Il n'a qu'une ame basse & rampante; il faut un génie sublime & désintéressé. Le bonheur d'un Etat est donc mieux placé & mieux affermi entre les mains des sages, que sous la direction d'une Multitude insensée. C'est pourquoi, si le *Tiers-Etat* ou les Députés sont bien choisis, s'ils ont à cœur le bien public; les affaires sont en ordre, quelque peu que s'en inquiète le reste des particuliers. Il s'en faut bien alors, que l'intérêt public siége au troisième rang; sous de pareils auspices, il tient la première place.

Je veux, avec vous, prendre la Souveraineté pour la volonté générale; elle n'en sera pas moins bien représentée; car si on peut représenter la personne; son affection est également représentable, dès qu'un homme s'en dépouille pour en revêtir le *Représentant*. Ainsi, là où est la personne effective; là se trouve aussi la volonté réelle; mais la volonté représentée suit la personne

sonne représentante, & la somme de toutes les volontés représentées, c'est la volonté générale. Il est certain, que cette représentation doit avoir un but fixe & invariable. Le *Représentant* ne sauroit sortir des limites qui lui sont prescrites. Si je donne à mon voisin le pouvoir d'agir ou de décider sur un cas unique ; il agira & décidera mal, s'il décide sur plusieurs, ou sur un cas différent. Son pouvoir ne s'étend pas jusques là, & ma volonté n'est point renfermée dans la sienne.

Je voudrois savoir, quel bon conseil notre Auteur pourroit donner au Peuple *Anglois*, pour en faire quelque chose. Quel usage devra-t-il faire des courts moments de sa liberté ? Sera-ce de répéter le sacrifice préparé par *Cromwel*, ou de réitérer la dernière révolution. L'expérience du passé le rend plus sage ; il est en garde contre la perversité des Conseillers. Voudra-t-il qu'il respecte moins le Souverain ? La populace n'attend pas après cet avis. N'est-ce pas plutôt qu'il devroit franchir le joug, & se faire Souverain lui même ? Il y auroit à craindre, qu'avant l'accomplissement d'un pareille révolution, la *Grande-Bretagne* ne devint ou un désert, ou une conquête.

Que l'idée des Représentans soit moderne ; c'est ce qu'il faut prouver : car rien de nouveau sous le soleil. Ce qui est, a déjà été, & sera sûrement encore. Si les Historiens n'ont rien dit de l'usage des *Représentans*, c'est qu'ils prenoient l'assemblée

blée de ceux-ci pour l'assemblée du Peuple même, Croira-t-on que *Rome*, ainsi que les Républiques qui en ont égalé la splendeur, aient effectivement rassemblé tous les Citoyens, pour délibérer sur les affaires publiques? Combien en étoient exclus, & combien s'en dispensoient eux mêmes? C'étoient les plus sensés. Comment la raison peut-elle se faire entendre, dans une cohue de cette espèce? Combien de gens entendoient l'Orateur? Combien peu entendoient l'état de la question? Le suffrage étoit donné; mais la passion étoit son principe, & rarement la sagesse & la réflexion.

Cette fameuse République, si chère à l'Auteur, mérite-t-elle bien les éloges qu'il lui donne? Il veut la liberté de tous, & quelle Puissance a fait plus d'esclaves? N'enchaînoit elle pas les Rois même, & ne traitoit-elle pas les Peuples subjugués, avec plus de hauteur & de dureté, que les Chrétiens esclaves n'en éprouvent à *Tunis* & à *Alger*.

Qui veut la liberté, doit la vouloir, autant pour les autres, que pour soi même. Autrement, il mérite d'en la perdre, & la perdra infailliblement; pour avoir écouté l'orgueil, plus que la justice. Les républiques *Gréques* ne furent pas plus équitables & leur Gouvernement étoit plus barbare que polié. Nous n'admettons pas, que les Peuples de l'*Europe*, plus humains que ceux dont nous venons de parler, soient esclaves eux mêmes. Le véritable esclavage consiste dans la

du-

durété de la condition. Un bon Maître ne fit jamais d'esclaves. Or je demande, si les *Grecs* & les *Romains* avoient une condition plus douce que celle des *Anglois*, des *Espagnols*, des *Russes* même. Il y a des malheureux aujourd'hui ; il y en avoit aussi dans ces siècles, & de plus illustres. Nous éprouvons les rigueurs de la guerre par la durété des contributions mais nous n'en voïons point le feu destructeur, ravager nos Campagnes. Le fer & l'acier ne portent pas leur fureur jusqu'à nous ; notre sang & notre vie sont du moins à couvert. Une telle servitude vaut bien la liberté des *Grecs* & des *Romains*, quoi qu'en dise *Rousseau*, qui peut avouer avec sincérité, que celle dont il jouit n'est qu'amertume, & que celle, où il aspire, n'est qu'une Chimère.

Tout bien considéré, il avoue que le Souverain (*) est désormais dans l'impossibilité de conserver

(*) On conçoit que le Souverain, dont il s'agit ici, n'est autre que le Peuple ; *Rousseau* n'en reconnoît point ailleurs. Bien des gens auront de la peine à se faire à sa façon de l'expliquer ; il faut déplacer les idées communes & leur en substituer de nouvelles : mais c'est en cela que consiste le mérite d'un Réformateur. Dans une bonne Réformation, tout doit être nouveau : plus d'ancien levain & il corrompt toute la masse.

ver ses droits, si la Cité n'est très petite. Or, quoique petite, il l'empêchera bien d'être subjuguée; attendons ce prodige avec patience, je le crois bien éloigné.

CHAPITRE XVI.

*Que l'institution du Gouvernement est
un contrat.*

LE pouvoir Législatif une fois établi, le pouvoir exécutif (*) que nous avons appelé *Coactif*, subsiste par une conséquence naturelle. Le Souverain en cette qualité jouit de l'un & l'autre. S'il étoit autrement, il y auroit double Souveraineté; celle de Législation & celle de coaction.

Le droit & le fait font à la vérité quelquefois confondus par cette raison; la loi étant moins forte, que le caprice; mais c'est un de ces maux de la nature humaine, dont il n'est pas besoin de s'affliger. Où il n'est point de remède, il ne doit y avoir ni chagrin, ni repentir.

L E

(*) LE pouvoir exécutif proprement dit, appartient au Peuple, voyez ci-dessous pag. 112.

192 ANTI-CONTRACT

Le Contract Social ne tend pas de sa nature à l'égalité, comme je l'ai démontré ci-devant. Dans le Corps politique, il faut l'agent & le patient, le Pasteur & le troupeau; ce qui suppose nécessairement la subordination.

Le Gouvernement est établi par le Contract Social; il est une suite nécessaire de l'autorité remise au Chef. Le Peuple dit au Prince: *dirige nous, nous te suivrons; commande & nous obéirons; ta volonté est désormais celle du public.* Etrange manière de Contracter, répond le Contract Social! La Souveraineté peut-elle se modifier, s'aliéner? N'est-il pas absurde, que le Souverain se donne un Maître? Oui sans doute, mais il n'est pas surprenant qu'un Souverain imaginaire en constitue un dans la réalité. Si, s'obliger d'obéir à un Maître, c'est se remettre en pleine liberté; nous n'aurons point à disputer sur cet article; nous sommes d'accord. Car je n'ai jamais prétendu, que des Peuples, qui reconnoissent un Souverain, soient esclaves. Nous sommes donc libres, nous qui voulons un Chef, nous qui demandons un Guide, & qui jurons de lui obéir.

Vous n'êtes pas moins libres que nous, vous qui gémissiez sous la capivité la plus affreuse; vous qui languissiez dans les fers; & qui, par la barbarie de vos Maîtres, êtes déchirés de verges & de fouets! Sans doute, que dans les rudes châtimens, qui vous ont été infligés, vous

avez promis l'obéissance à vos Maitres pour l'avenir? Dès-lors vous avez recouvré votre liberté, & vous avez le droit des Citoyens.

RÉJOUISSÉZ vous donc, en faveur de la grande & heureuse nouvelle que je vous annonce! On n'ira plus briser vos fers; *Rouffseau*, d'un coup de plume, les a déjà rompus.

Je voudrois savoir, si la généralité d'un acte ne vient pas de la généralité des personnes, & comment l'on peut appeller particulier, celui qui comprend toute une Société. En accordant l'obligation des Sujets à l'obéissance, & celle du Chef au Commandement; il est faux que les parties contractantes soient entre elles, sous la seule loi de Nature & sans aucun garant de leurs engagemens réciproques; car; si le Souverain ou le Prince a l'autorité & des forces pour se faire obéir, quand il gouverne justement; le Peuple a des yeux pour voir, & des bras pour résister, quand ses ordres & son administration sont manifestement injustes & Tiranniques.

QUAND il feroit vrai, que la loi de Nature seroit le seul frein du côté du Chef; ne pourroit-on pas s'en rapporter à elle, & , malgré la corruption générale, ne doit-on pas supposer, qu'il y a encore sur la terre des hommes capables de droiture & d'équité? La comparaison d'un homme, qui diroit à un autre: *je vous donne tout mon bien, à condition, que vous m'en rendrez ce qu'il vous plaira*; est fautive & captieuse. Le Peuple ne dit pas au Prince, *vous ferez ce qu'il vous plait*—

rai; mais ce qui est juste, ou ce que vous trouverez raisonnable. C'est pourquoi, l'on ne fau-
roit trop inculquer dans le cœur des Rois les bel-
les paroles de l'Empereur *Trojan* au Capitaine
de ses gardes. „ *Prans cette épée, lui dit-il; &*
„ *si je me gouverne en Prince juste, emploie la*
„ *pour me servir; mais si j'abuse de mon autori-*
„ *té, tourne la contre moi*”.

CHAPITRE. XVII.

De l'institution du Gouvernement.

IL est donc vrai, que ce qui institue le Gou-
vernement, n'est point un acte particulier,
distingué du Contrat Social. Si j'affirme des
terres à un Laboureur, la conséquence du con-
tract de fermage, est la culture de ces mêmes
terres & le paiement du prix, dont nous sommes
convenus. Il n'est pas besoin de produire un ac-
te distingué de ce contract. Disons donc la mê-
me chose du Contrat Social. Les Sujets sont
les terres à cultiver, le Gouvernement est la cul-
ture, & le Prince est le fermier. La différence
que j'y trouve, c'est que les Sujets s'afferment
eux mêmes, parce qu'ils jouissent de raison & de
propriété sur eux mêmes; au lieu que les terres
se laissent affermer, parce qu'elles ne jouissent ni
de

de l'une ni de l'autre. Si le fermier néglige la culture des terres, comment remplira-t-il ses engagements? Ne percevant aucuns fruits, il se perd lui même. Le Prince en fait autant, s'il néglige le Gouvernement, dont les fruits sont les contributions des Sujets. Sans ces contributions, pourroit-il satisfaire aux dépenses, auxquelles il est obligé, pour la conservation intérieure & la défense du dehors? Ne travailleroit-il pas à sa propre destruction?

Mais, s'il tend à sa perte par défaut; il peut encore y arriver par excès. Un sol, trop échauffé, trop travaillé, s'épuise & devient stérile: des Peuples trop chargés d'impôts, deviennent à la fin foibles & insolvables. Il leur faut du repos pour qu'ils se rétablissent.

Ne multiplions donc point les actes inutilement. L'acte de l'association est celui du Gouvernement. Il n'est pas difficile de comprendre, comment-on peut avoir cet acte avant que le Gouvernement subsiste; il est naturel que la cause soit produite avant son effet. Ainsi les miraculeuses propriétés du Corps politique se changent en des qualités ordinaires, & cette conversion subite d'une Souveraineté idéale en Souveraineté réelle, conduit tout le jeu de la Machine. Voilà d'où vient aux Magistrats la puissance exécutive *Coactive*, attribut essentiel à la Souveraineté.

Le changement de relation, n'est donc point une subtilité de spéculation. Il est authentique,

mais rien de plus simple, rien de plus commun. Il a lieu tous les jours, non seulement dans le Parlement d'*Angleterre*, mais dans toutes les Sociétés existentes.

La Démocratie ne jouit donc pas seule de l'avantage d'établir son Gouvernement par un simple acte de la volonté générale; elle n'en tire pas même les meilleurs fruits. Pour nous, sans renoncer aux principes ci-dessus établis, nous pouvons aisément établir d'autres Gouvernemens légitimes, Conservateurs & Protecteurs de la prospérité d'un Etat.

C H A P I T R E. XVIII.

Moyens de prévenir les usurpations du Gouvernement.

C E dernier Chapitre est le plus important & le plus digne de notre attention. C'est ici le grand oeuvre ou la *pierre philosophale* de la politique. Plus généreux en cela que tous ceux, qui ont eu le secret de faire de l'or, *Rousseau* veut bien partager sa science avec le public, sans emblème, sans obscurité.

SANS retrograder, & répéter ici ce que nous avons dit ailleurs, nous décidons définitivement,
qu'il

qu'il n'est pas de moïen sur, pour prévenir & empêcher les abus du Gouvernement. Ce sont des suites & des *appendices* de la nature humaine. Un Prince n'est pas content de sa puissance, il veut l'étendre, & blesse les Sujets. Plusieurs Chefs voient d'un œil de jalousie le partage de l'autorité; ils voudroient la réunir entre leurs mains; par là ils sement le trouble & la division.

Le Peuple voudroit être paisible, en sureté, indépendant; chacun prétend à des privilèges, à des immunités; tous voudroient s'exemter de peines & de travail. Delà, cette agitation continue dans les Démocraties; ces plaintes, ces murmures, ces déchaînemens contre le Magistrat; ces guerres cruelles & intestines. Donnez donc, si vous voulez, aux Magistrats le titre de Chefs ou de simples Officiers du Peuple; faites que la Monarchie, l'Aristocratie, & la Démocratie soient absolues ou provisionnelles, vous ne préviendrez pourtant pas les abus du Gouvernement.

Vous avouez, que les changemens sont dangereux dans un Etat; rien de plus vrai, quand ils attaquent le Gouvernement, & rien de plus commun, si vous attribuez au Peuple la Souveraineté. Vous voulez, qu'on distingue les actes réguliers & légitimes; d'un tumulte séditieux; qui sera établi pour faire cette distinction? Sera-ce un particulier revêtu de l'autorité de le faire? Il se trouvera donc un Chef. Sera-ce la Multi-

tude elle même? Comment l'auteur de la confusion, sera-t-il capable de l'éclaircir?

SANS doute, le Prince doit tirer de ces inconvéniens de grands avantages pour son autorité, & s'il usurpe sur les droits du Peuple, l'usurpation est fondée sur l'équité: le prétexte raisonnable du repos public l'autorise à rejeter des assemblées, plus propres à troubler l'Etat, qu'à conserver l'ordre, qu'à le rétablir. C'est pourquoi, dans tous les Gouvernemens du Monde, il est bon, d'attribuer à un Chef l'autorité suprême.

Les assemblées périodiques n'ont donc aucune utilité, pour la fin proposée par l'Auteur. Les deux propositions, qui en devroient faire l'ouverture, n'avanceroient pas davantage; car, quand on viendrait à proposer au Peuple, *s'il lui plaît de conserver la présente forme de Gouvernement, & d'en laisser l'administration à ceux, qui en sont actuellement chargés*; il ne manquera pas de répondre négativement; mais dès-qu'il s'agira de choisir une autre forme de Gouvernement, & d'autres Magistrats, on ne pourra plus trouver ni concert dans l'assemblée, ni unanimité dans les suffrages.

C'est ce qui arriva à la ville de Capoue. Le Peuple, indigné contre les Magistrats, ne cessoit de se plaindre de leur Tirannie; quand un certain *Pacuvius*, qui jouissoit d'une grande autorité dans la ville, résolut de mettre fin à ces plaintes. Il trouva moyen d'enfermer le Sénat dans le

Pa-

Palais, & faisant assembler le Peuple, il lui dit ;
 „ que le temps étoit enfin venu, où il pouvoit ti-
 „ rer une vengeance aisée des Magistrats qui le
 „ tyrannissoient ; qu'il les tenoit en son pouvoir
 „ & déformés ". Il conseilla ensuite de les tirer
 du Palais, l'un après l'autre & qu'après avoir dé-
 cidé de leur sort, on éxecutât, sur le champ, la
 sentence prononcée contre eux ; pourvu qu'en
 même temps on substituât un homme de mérite à
 la place du condamné, afin que la Magistrature
 fût remplie. Le peuple y souscrivit avec plaisir.
 A peine eut-on prononcé le nom d'un Sénateur,
 qu'il s'éleva un cri général de mécontentement
 & d'indignation. *Pacuvius* dit : „ je comprends
 „ ce que vous pensez de cet homme, c'est un
 „ méchant, un Sénateur indigne, il faut le dé-
 „ poser. Ça faites choix d'un Sénateur plus
 „ vertueux & plus équitable ". On garda un mo-
 ment le silence, parce qu'on étoit embarrassé sur
 le choix d'un plus digne ; cependant, quelqu'un
 plus hardi ayant nommé un autre pour Sénateur,
 on entendit un cri de murmure & de méconten-
 tement plus violent, que le premier ; on lui
 trouvoit mille défauts, mille imperfections. On
 en nomma un second, & puis un troisième, &
 toujours l'indignation redoubloit, & la confusion
 prenoit de nouvelles forces. Enfin l'assemblée se
 dissipa, sans pouvoir rien conclure ; & chacun se
 disoit intérieurement, que le mal connu & éprou-
 vé est plus supportable qu'une douleur nouvelle,
 & qu'on n'a point encore ressentie.

J'avoue donc, qu'il est possible, & même permis de révoquer les loix fondamentales de l'Etat; mais j'ajoute que rien n'est plus dangereux. On peut bien jeter à bas quelque portion peu considérable d'un édifice, sans que la totalité en soit endommagée; mais si vous en détruisez ou renouvelez les fondemens, il faut que tout l'édifice tombe en ruines. Chercher à changer les loix, pour quelque abus du Gouvernement, c'est vouloir corriger des défauts particuliers par une confusion générale, & guérir les maladies par la mort.

Ce qu'il faut encore observer; c'est qu'il ne suffit pas de corriger le mal; il faut prendre garde de lui en substituer un plus grand. Si un Chirurgien se contente de faire mourir la mauvaise chair d'une plaie, sans en faire renaître une nouvelle; la guérison est imparfaite. Si, content d'avoir apaisé la douleur, il n'ôte pas la pourriture, il enferme le loup dans la bergerie. La corruption deviendra générale, & se communiquant aux parties les plus saines, le blessé périra infailliblement.

SOUVENEZ vous toujours, que le bien ne succède pas nécessairement au mal. Tout au contraire; en voulant éviter *Caribde* on tombe dans *Scylla*. Les assassins de *César* vouloient remédier aux maux de la République; qu'ont-ils fait? Ils l'ont plongée dans des malheurs, mille fois plus déplorables. Bien des Etats ont fait la même expérience. On se plaint de son sort, on s'efforce d'en

d'en fortir; on se précipite dans un goufre d'infortunes.

L'HOMME le plus à son aise, n'est pas le plus tranquille. Aprenons à faire gémir la Fortune, plutôt qu'à gémir de ses rigueurs. Nous serons heureux, si nous voulons l'être; nous serons libres, nous serons Souverains, si nous pouvons nous mettre au-dessus des événemens.

Fin du troisième Livre.



ANTI-CONTRACT SOCIAL,



LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE I.

Si la volonté générale est indéstructible.

COMME un autre *Pyrrhus* je suis né sans doute sous la constellation d'*Hercule*. Je trouve à chaque pas une Chimère à combattre, &, qui plus est, une Chimère *indéstructible*.

IL est incontestable, que la volonté générale, telle que *Roussseau* la dépeint, n'exista jamais, que dans l'imagination. Dans quelle Société effective trouverez-vous *cette unanimité, ce concert de voix relatif au bien général, cette simplicité, cette vigueur de ressorts, ces maximes claires & lumineuses, ces intérêts débrouillés, dont l'accord fait voir le bien commun avec évidence?* En est-il une seule, où les particuliers agissent & se gouvernent sur ces principes?

En vain, plusieurs individus, réunis ensemble, se
con-

considéreront-ils comme membres d'un même Corps, jamais leur volonté ne sera unique. Peut-être aspireront-ils tous ensemble à la conservation du Corps; ce sera le seul point, où ils s'accorderont: mais s'agira-t-il de prendre les moyens qui tendent à cette conservation, ce qui est le plus essentiel, vous trouverez presque autant d'avis différens que d'individus.

LORSQUE les *Gaulois* envoïerent demander, au Sénat & au Peuple Romain, satisfaction de l'injure qu'ils avoient reçue des Députés de ce Peuple, qui, au lieu de travailler à la paix, dont-ils devoient être les médiateurs, avoient eux-mêmes pris les armes à la main, & violé le droit des gens; le Sénat & le Peuple furent partagés dans le jugement, & la faction de l'imprudence & de l'injustice eut le dessus. Je suppose cependant, que tous étoient bien intentionnés pour la Patrie, car alors les *Romains* ne connoissoient point encore la fourberie, ni la trahison. Néanmoins, ils se divisent sur la manière d'en procurer l'utilité. Leurs maximes n'étoient donc point *claires & lumineuses*: leurs intérêts étoient donc *embrouillés & contradictoires*. Le bien commun ne se montra donc point avec *évidence*, & il falloit un peu plus que *du bon sens*, pour l'apercevoir.

PRENEZ les hommes dans quelque état que vous voudrez; prenez les en sortant des mains de la Nature; vous ne les trouverez cependant point exemts de passions, d'intérêts particuliers, & de division dans les sentimens. Le premier Né
des

des hommes n'a-t-il pas porté la haine & l'envie au plus haut degré, où elle puisse monter; en immolant, à sa fureur, son jeune frere, son propre sang? Le pere étoit-il beaucoup plus raisonnable que son fils? S'il ne put être un seul instant d'accord avec le Créateur, son Souverain par essence, lui, que l'on suppose doué de sagesse & de perfection; comment son image, défigurée comme elle est, pourra-t-elle s'accorder avec la Créature son égale? Ces exemples vous révoltent sans doute; vous en désirez, qui soient pour vous d'une plus grande autorité? Si Adam, me direz vous, eut pris soin d'écrire lui-même l'histoire de son siècle, je serois peut être tenté de lui ajouter foi; mais que voulez-vous que je pense sur des événemens, arrivés des milliers d'années, avant qu'ils aient été rédigés par écrit? Eh bien; soit, vous n'en croiez pas la révélation? Donnez moi des exemples contraires à ceux que je vous propose; consultez l'expérience.

LES hommes vous paroissent-ils meilleurs aujourd'hui que l'Ecriture ne vous les dépeint? Avez-vous un secret, pour les rendre plus raisonnables, & plus capables d'uniformité, dans les opinions, dans le caractère? Répondez-moi: si cela est, la victoire est à vous. Vous me parlez d'une troupe de Païsans, qui régulent les affaires de l'Etat sous un chêne, & qui se conduisent toujours sagement; cet article est plus facile à écrire, qu'à prouver. Quand vous me dites que la *paix, l'union, l'égalité, sont ennemies des subtilités*

tilités politiques; j'en conviens, parce que ces mêmes subtilités viennent à bout de les détruire; elles s'insinuent sous une face agréable & séduisante, & traînent après elles l'amertume & la douleur. Vous ajoutez, que les hommes simples & droits sont difficiles à tromper; ceci est pour moi un Paradoxe. Si *Xerxes* avoit eu la subtilité & l'industrie de *Thémistocle*, auroit-il fait de si lourdes bévues? Si les *Méxiquains* eussent été plus expérimentés & plus connoisseurs dans le caractère; auroient-ils été la dupe des artifices, des fourberies & de la cruauté des *Espagnols*?

UN jeune homme, qui entre dans le Monde, ne s'égare-t-il pas, à chaque pas qu'il y fait? En vain, fait-il fonds, sur une rare prudence & les talens supérieurs que lui a départis la Nature; il se trouvera pris, séduit, abusé, & trahi mille fois; avant qu'il ait pu rencontrer les moyens de s'en défendre. Il en est un, cependant: ce seroit de n'avoir aucune communication avec le reste des hommes. Mais quelle vie, que celle d'un Solitaire! Elle ne convient qu'aux idiots des siècles passés. Est-ce pour cela que l'homme a été formé.

DE même; pour qu'une Société fût à l'abri des surprises & des subtilités des autres Nations, elle devroit rompre tout commerce avec l'Etranger. Mais est-il en son pouvoir de le faire? Quel pays est assez inabordable, pour ne pas craindre un Ennemi? D'ailleurs; quelle Nation est assez brute, pour qu'il ne s'élève pas, au milieu d'elle, des
cf.

esprits subtils & raffinés, où l'art & le génie ne se développe pas à la fin? *Mabomet* n'a-t-il pas fait ce qu'il a pu, pour prévenir ce danger, si c'en est un; en voulant que ses Sujets croupissent dans l'ignorance. Les *Mabométans* d'aujourd'hui sont sortis de cet engourdissement; & ils s'en trouvent bien.

Les raisonneurs ne se trompent donc point, en jugeant de tous les Peuples suivant l'expérience (*); ils décident sensément, qu'on ne fauroit observer ni maintenir la police prescrite dans le *Contrat Social*, & que la volonté générale existe rarement, ou point du tout, dans une Société, si vous la prenez pour l'unanimité des membres. Les intérêts particuliers se font sentir, à l'instant même de la naissance du Corps politique; dès-lors le nom sacré du bien public est sujet à contestation; insensiblement il perd de son poids, & devient le plus foible. C'est alors, que le lien Social est rompu dans tous les cœurs, que la volonté générale non seulement est muette, mais qu'elle devient contradictoire ou languissante, injuste
ou

(*) Il est absurde de penser, qu'il n'y ait pas des *Badants* à *Beine* & à *Genève* comme il s'en voit à *Paris* & à *Londres*; ils sont de tous les pays sans exception. De viles Marionnettes, mues par un ressort caché & dirigées avec art, sont capables de détraquer les cervelles les plus fortes & les mieux constituées.

ou abâtardie, anéantie ou corrompte. Car comment demeurerait-elle constante & inaltérable, étant composée d'une somme de volontés altérées, corrompues, changeantes & hétérogènes?

Si vous la détachez des volontés individuelles, & que vous la supposiez, telle qu'elle doit être, & non telle qu'elle est; ce n'est plus qu'un Etre chimérique, un fantôme d'imagination, indétructible à la vérité; car ce qui n'existe pas, comment peut-il être détruit?

La manière, dont *Rousseau* habille ici la volonté générale, me paroît absurde & singulière; il lui donne un voile épais & grossier, qui l'obscurcit & la défigure. Car, dès-que chacun veut son bien particulier, & qu'au lieu de dire par son suffrage, *il est avantageux à l'Etat*, il dit, *il est avantageux à tel homme, ou à tel parti, que tel ou tel avis passe*; dès-lors, l'intérêt public est rejeté de toutes les bouches, & tout ce qui peut y avoir rapport ne subsiste plus. Par conséquent, cette volonté générale, liée intimement & nécessairement au bien public, est elle même rejetée, méprisée, & ensevelie sous les désordres de l'intérêt particulier. Ce n'est pas ce qu'il suppose.

En attendant les réflexions, que doit faire l'Auteur, sur le simple droit de voter, d'opiner, de proposer, de discuter; passons au Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Des Suffrages.

PERSONNE n'est en peine sur l'indice de l'état actuel des mœurs & de la santé du Corps politique. On fait assez que, tant que le concert & l'union y subsisteront, la volonté générale y dominera (*) & que les longs débats & les dissensions annoncent, sinon la ruine & le déclin de l'Etat, du moins des maladies & des crises dangereuses. Le point essentiel, seroit d'y trouver des remèdes; ils ne sont pas toujours sans difficulté.

QUAND deux Corps opposés agissent en même tems, il est bien rare qu'on puisse les accorder; encore se trouve-t-il dans les décisions, une adhérence forcée de la plupart des membres, plutôt qu'une souscription volontaire & un consentement.

(*) ON peut conclure, par les expressions même de *Rousseau*, que la volonté générale n'est ni invariable ni indéstructible. Car, si elle est tantôt dominante & tantôt inférieure, elle est donc plus forte & plus faible; or cette transition, d'un rapport à l'autre, suppose la variation & la destructibilité.

tement formel. Lorsqu'un seul Corps délibère, les difficultés sont moins grandes, sur-tout, quand on y traite d'un objet manifestement avantageux à tout le Corps. Ainsi; quand les *Plébiscites* ne trouvoient aucune opposition de la part du Sénat, il n'est pas surprenant qu'ils passassent à la grande pluralité des voix, puisqu'ils assuroient l'autorité & l'avantage du Corps qui les dictoit. Mais tous les décrets ne sont pas nés, pour être favorables à toute une Société. Ceux qui ont rapport aux tributs & aux charges de la guerre, sont d'une espèce bien différente. C'est à qui en rejettera le poids & les dangers. De tout tems, il n'y a eu qu'un petit nombre de *Décius* & de *Scévola*, assez indifférens sur leurs intérêts particuliers, pour les sacrifier de bon cœur, avec joie, au repos & à la gloire de la Patrie.

Pour ne point blesser l'égalité, il faudroit que tous les Citoyens portassent le même fardeau & partageassent les mêmes dangers; & dans cette hypothèse vous trouverez encore des mécontents. Vous verrez des esprits inquiets & timides, qui voudront avoir des privilèges; vous rencontrerez des génies remuans & ambitieux, dont vous ne pourrez rassasier l'insubissance & les desirs. Il est donc très difficile, je dis mieux, il est impossible, que l'intérêt de toute une Multitude soit unique & qu'il ne se trouve parmi elle, qu'une seule volonté. Les plus forts voudroient dominer, & les foibles ne veulent point servir.

QUAND les *Hébreux* servoient en *Egypte*, on
O n'eut

n'eut pas de peine, à leur inspirer à tous le désir de secouer le joug. Leur volonté en ce point étoit générale, & il n'étoit pas besoin de délibération pour les faire souscrire à cet article. Mais alors, ils ne faisoient point une Société effective; ils n'étoient de concert, que par opposition à un autre Corps. Ils n'étoient, dans la Société totale & complète, que des membres ou des parties integrantes & mal-traitées. Lorsque, ne faisant plus qu'un Peuple & forcés d'agir pour la conservation générale du corps, ils se virent dans le cas de retomber en servitude, ou de combattre contre leurs anciens Maîtres; la sédition commença & la volonté générale se trouva sans efficacité. Ce fut bien pis dans la suite, quand il fallut établir les honneurs & les dignités : Quoiqu'on attribuât, à la volonté d'un Dieu, les décrets prononcés à cette occasion; ne se trouva-t-il pas des rebelles, qui refusèrent d'y souscrire, & qui ne purent être remis dans le devoir, que par la singularité & l'horreur du châtement ?

Les *Plébéciens* à Rome ne doivent pas être cités pour des exemples de sagesse & d'utilité. Celui, qui fut lancé contre *Coriolan*, eut été bien funeste à cette ville ambitieuse & jalouse; si l'épouse & la mère de ce grand Capitaine, ne l'eussent fléchi par leurs larmes & leurs prières; je dirois la même chose du dessein téméraire, qu'ils prirent au commencement de leur fondation, d'enlever les femmes & les filles *Sabines* par fraude & par violence. Il devoit leur en coûter cher,

&

Et pour s'en faire aussi qu'ils ne fussent traités suivant leurs mérites; mais ceci regarde la Monarchie.

Il sembloit que, dans la proposition des loix Agraires, si favorables aux Plébéiens, aucun d'eux ne dût s'y opposer. Cependant, *Apuleius* tribun du Peuple & défenseur de ses droits, se ligua avec un des Consuls pour en empêcher l'effet. De quels débats, de quelles expéditions sanglantes, cette proposition n'a-t-elle pas été suivie? d'où je conclus, que, de ces assemblées, on ne retiroit ni paix, ni utilité (*).

ROUSSEAU paroît convaincu, que, dans ces circonstances, le Peuple Romain avoit toute l'autorité, & qu'il étoit Souverain, autant par effet que de nom. Cependant, s'il en faut croire la harangue de *Terentilius*, les choses étoient bien différentes. Ce Tribun ne fait pas difficulté de dire, que les Patriciens étoient Arbitres absolus de la fortune du Peuple, que dans les différends, qui survenoient entre un Patricien & un Plébéien, le dernier étoit toujours assuré de succomber, sans qu'il lui fut permis de connoître, s'il

(*) On en peut fournir quantité d'autres exemples & sur-tout le jugement prononcé contre les Consuls *T. Romilius* & *C. Plautius*, qui, après avoir triomphé des ennemis de l'Etat, furent condamnés à une amende, au lieu de recevoir les honneurs du triomphe, qui étoit dû à leurs exploits.

s'il avoit été bien ou mal jugé; que les Consuls jouissoient d'une autorité excessive & semblable à celle des anciens Rois de *Rome*; qu'ils faisoient toujours la guerre & souvent la paix, sans consulter le Sénat; qu'il falloit établir des Personnages de mérite & de probité, qui fussent autorisés à réstraindre une Puissance si dure & si insupportable.

L'UNANIMITÉ, qui vient de la flatterie & de la servitude, est aussi préjudiciable que les débats, que produit la sincérité & l'esprit d'indépendance. Il faut respecter les Souverains & craindre leur justice; mais on ne doit pas les servir lâchement, redouter jusqu'à leurs caprices, & les caresser dans leurs foiblesses. Si on savoit faire un usage honnête de la liberté civile, qui consiste dans la vérité & dans les droits de l'honneur; on sauroit, aux Chefs d'un Etat, bien des dangers & des écueils, contre lesquels ils viennent misérablement échouer; parce qu'il ne se trouve personne, qui les en retire.

On parfume leur chemin de fleurs; dessous, on enterre les ronces & les épines. Si, du tems d'*Othobon* & de *Vitellius*, il se fut trouvé seulement un *Nathan*, ou si vous aimez mieux un *Caton*, pour les avertir de leurs désordres; peut-être ne les auroient-ils pas portés si loin. Si aujourd'hui on alloit dire aux Princes, dont les Etats sont épervés & languissans, dont les Sujets sont accablés d'impôts & de vexations: *c'est vous, qui causez ces désordres, c'est vous, qui causez la*
ruine

tuins & la décadence de cette Société ; c'est vous , qui êtes l'auteur de tous les maux ; tu es ille vir ; on pourroit faire prendre une face riante & toute nouvelle au Gouvernement.

Il ne suffit pas de prescrire les diverses considérations , sur lesquelles se doit régler la manière de compter les voix & de comparer les avis ; il faut encore donner quelqu'un capable de diriger ce calcul & cette comparaison , pour en déduire les loix & les maximes convenables. Si le Peuple s'en rapporte à un Arbitre , le voilà privé de la Souveraineté , puisqu'il se soumet à un Législateur ; s'il s'en rapporte à lui-même , on prévoit assez, comment il réussira.

Nous disons point , que le Pacte Social exige un consentement unanime , dans la formation d'une Société. Tout ce qui se trouve enveloppé dans le tourbillon général , en doit suivre la direction. Ainsi , quiconque habite le territoire , en doit adopter l'usage. Si quelqu'un refuse d'y souscrire , qu'il s'échape : s'il y demeure , il est sujet à la contrainte & il est naturel que le plus foible cède au plus fort. On peut bien éluder la force ; on ne doit pas y résister , & l'ordre politique exige , que dix soient soumis à mille , plutôt que mille à dix. S'il étoit besoin du consentement formel de tous , pour établir le Contract Social ; il s'ensuivroit , que ceux , qui naissent dans le territoire , devroient exprimer leur accession à la volonté générale ; sans quoi , ils n'y seroient point soumis : ce que *Rousseau* lui-même n'admet point. Il

s'ensuivroit encore, que ceux, qui résideroient parmi les Citoyens, sous le titre d'Etrangers, ne seroient point sujets aux loix ; ce qui répugne à toute bonne politique (*).

Un homme, ainsi forcé de se conformer à des volontés qui ne sont pas les siennes, n'est point libre, direz-vous ? Pardonnez-moi ; la volonté générale, le forcera d'être libre. Voilà répondre en *Rousseau* ; pour moi, je veux bien qu'il ne le soit pas, il n'est pas esclave non plus ; car la justice & la raison ne font point d'esclaves. Mais il est leur Sujet &, dès qu'il s'écarte de leurs maximes, il mérite le châtiment.

C'EST donc un pur sophisme, que la réponse de *Rousseau*, sur la liberté de ceux qui obéissent aux loix contre leur gré ; & la distinction qu'il allègue, toute ingénieuse qu'elle est, est plus subtile que fondée. Si un homme doit être appelé libre, c'est plutôt, lorsqu'il exécute sa volonté

(*) IL est probable, que la nécessité même, & la violence, qui retiennent un habitant dans une Société, n'empêchent pas qu'il ne soit mis au nombre des Sujets ou des Membres du Corps politique. C'est un atôme envelopé dans le tourbillon. Il s'ensuit, que le physique, épuisé du moral, peut influer sur les opérations humaines. Celui-là paroît plus dur, parce qu'il contraint la volonté ; mais l'homme n'est pas fait pour ne suivre que son penchant. Voilà l'explication promise au Chapitre III. du premier Livre pag. 15.

particulière, qu'en se conformant à la volonté des autres.

Le mot *libertas*, gravé sur les prisons & sur les fers des Galériens à Gênes, ne doit pas s'entendre dans le sens que lui prête le Contract Social. On doit dire, au contraire, que ces chaînes & ces cachots sont la récompense de ceux, qui veulent être libres, en préférant leurs inclinations aux loix, & la satisfaction de leurs désirs, aux règles préfixes par la raison & l'équité. C'est dans ce sens qu'ils font les effets de la liberté.

Quant aux maximes générales, pour régler les rapports entre l'unanimité & l'égalité, elles sont excellentes, si on pouvoit les observer avec suite; mais, par ce qui a été dit ci-dessus, on doit juger, quels sont les avantages, qu'on en peut attendre.

CHAPITRE. III.

Des Elections.

LES suffrages par le sort & par le choix sont à peu près d'égale valeur. L'Election du Doge de Venise se fait par l'un & l'autre; on peut dire que c'est un double sort, car qui connoît un peu la manière, dont on procède dans les Elections vocales, avouera que ce n'est ni le

raison, ni le bon sens qui dirige les suffragans. C'est la brigue, c'est la passion, c'est l'intérêt. Le sort est aveugle & dirige souvent mieux.

Le suffrage par le sort n'est pas plus de la nature de la Démocratie que d'un autre Gouvernement. S'il n'afflige personne, en ce que chaque Citoyen jouit également de l'espérance de servir la Patrie : aussi étouffe-t-il l'émulation & la gloire, en ce qu'il ne donne pas plus d'espérance aux bons qu'aux méchans, au Patriote zélé, qu'à celui, qui sert lâchement son païs. Que l'Élection des Chefs soit une fonction de la Souveraineté ou du Gouvernement ; peu importe. Il n'est pas moins indubitable que, dans toute Démocratie, on peut justement revêtir de la Magistrature un Citoyen plutôt qu'un autre ; puisqu'il est important d'avoir un Magistrat habile, vertueux, & respectable ; qualités, qui ne se trouvent sûrement pas dans tous.

Je veux bien, que la Magistrature soit une charge même onéreuse ; mais son fardeau est si peu effrayant, que chacun s'y soumet avec plaisir. Il n'est donc point à craindre que l'on fasse une injustice à celui qui en sera pourvu ; car outre que chaque Particulier est obligé de se soumettre aux décrets, portés par la volonté générale ; on ne blesse point celui, à qui l'on fait plaisir, suivant cette maxime du droit naturel ; *Volenti non fit injuria* ; à laquelle on peut ajouter celle du grand *Augustin* : *Non laboratur, ubi amatur ; aut si laboratur, labor amatur.*

Si cette charge étoit accordée à tous ceux qui la réquéreroient, il y auroit plus de Magistrats que de Sujets; tant l'orgueil & l'ambition ont de pouvoir sur les foibles humains! Combien ont pensé comme *Agrippine* au sujet de *Néron*? *Que je meure, pourvu qu'il règne.* Les peines, les travaux, les dangers, la mort même ne font rien, pour quiconque est esclave de la grandeur & de l'autorité.

DANS l'Aristocratie, le Prince ne trouvera pas de plus grands avantages que dans la Démocratie, s'il remplit exactement les fonctions de sa charge. Il a même plus d'embarras pour concilier le Peuple avec les Grands, dont les dissensions sont presque continuelles; & pour résister à la faveur, toujours aux prises avec la justice. Ainsi les suffrages n'y sont pas mieux placés.

Il est singulier, de vouloir prouver qu'à *Venise* le Gouvernement n'est point Aristocratique? La pauvreté de la plupart des *Barnabotes* empêche-t-elle qu'ils ne soient distingués du Peuple, & leur nombre, aussi grand que celui des Citoyens de *Gênes*, en assure-t-il la parité à tous égards? Si les *Barnabotes* sont le Peuple; que devient donc le Peuple? Esclave, ou rien de tout? Pour constituer l'Aristocratie, il suffit que le Peuple soit Sujet & que les nobles décident & gouvernent. Dira-t-on aussi, qu'en *Pologne* il y ait Démocratie, parce que, parmi le grand nombre des *Palatins*, il s'en trouve d'absolument pauvres, & qui ne parviennent jamais aux dignités?

218 ANTI-CONTRACT

Avouons le; un petit sentiment de vanité a séduit le Philosophe.

Quelque bonne volonté que j'aie pour le Contrat Social, je ne puis encore approuver la distinction qu'il fait des Emplois militaires & des Charges de Judicature. Pour moi, je pense que, si le choix éclairé doit avoir lieu, c'est particulièrement à l'égard des Magistrats ou Ministres, chargés du Gouvernement, de qui dépend le bonheur intrinsèque d'un Etat. Les Ministres, si vous en exceptez les Chefs, n'ont besoin que de bravoure & du sens commun; ceux même, à qui manquent ces qualités, ne sont pas inutiles à la défense de la Patrie. Ils ont assez de modèles à imiter, & assez de raison, pour se défendre.

Le sort & les suffrages peuvent avoir lieu dans les Gouvernemens monarchiques, sans que la forme soit changée. Il est vrai, que le Monarque, de sa nature, a droit de choisir ses Lieutenans; mais ne peut-il pas se démettre de cette prérogative en faveur d'un Corps particulier? Ce qu'il a reçu, ne peut il pas le confier, à d'autres, à moins qu'il n'ait été spécifié diversément par le Contrat Social? L'Abbé de St. Pierre ne tenoit donc pas à changer la forme du Gouvernement, en proposant l'élection des membres du Conseil du Roi par scrutin. Il demandoit un privilège émané de la Puissance royale; rien de plus. Passons à la manière de recueillir les suffrages à l'imitation des Romains.

CHA-

CHAPITRE IV.

Des Comices romains.

L'HISTOIRE romaine, quoique stérile dans ses commencemens, est cependant assez suivie, pour ne pas tenir lieu de fable. Si vous en exceptez l'origine de *Romulus* & son enlèvement du ciel, on n'y voit rien de merveilleux. Rien de plus simple que les faits. Quand il est question du commerce familial de *Numa* avec la Nymphé *Egérie*, (*) l'Historien n'atteste pas ceci comme un fait, mais comme une invention du Législateur, pour donner plus de poids à ses loix. Les Histoires modernes renferment plus de mensonges & de fictions, que celle de *Rome*. Son établissement fournit à la vérité peu d'instructions; mais que peut-on tirer de considérable d'une si mince origine?

IL n'est pas besoin de conjectures, pour établir la division des premiers *Romains* en trois classes, ainsi que leur subdivision en *Curies*, *Decuries* & *Centuries*. Affect d'Auteurs en ont fait

(*) Voyez une Comédie à ce sujet, dans les œuvres de Théâtre de Mr. de *Saintfoix*, édition de la Haye, 12°. 2 vol. dans le vol. 1. pag. 311.

mention. On ne voit pas, que cet établissement annonce une police convenable à la Capitale du Monde, ni qu'il soit un effet de l'instinct de sa grandeur future; ce qui contribua davantage à l'agrandissement de Rome (*) ce furent les sages précautions que prit *Romulus*, à l'égard des étrangers, même soumis par la guerre. *Moise* avoit ordonné de les exterminer, se confiant assez sur les forces de son Peuple. *Romulus*, qui connoissoit sa foiblesse, & qui peut être voioit de plus loin, ordonna qu'on les traitât humainement, & qu'ils fussent agréés au nombre des Citoyens, dès qu'ils voudroient renoncer à la qua-

(*) Il n'y a pas d'apparence que les noms de *Romulus* & de *Numa* soient pris du Grec; quelle relation les Romains avoient-ils avec les Grecs dans les premiers tems de la République? Ce ne fut que plus de 600 ans après la fondation, que la Grèce fut connue & subjuguée par les Romains. C'est-là l'époque de l'introduction des lettres aussi bien que du luxe parmi eux; mais il est constant que, sans ce secours, ils avoient long-tems auparavant rédigé par écrit l'origine de leur fondation & les principaux événemens de leur Histoire, & qu'alors ils ne connoissoient ni la signification de *Romus*, ni celle de *Numa*. D'ailleurs; comment prouver que la force ait été la qualité distinctive de *Romulus*? On parle bien de sa bravoure & de ses talens militaires & civils; on ne dit point, qu'il ait été plus fort qu'un autre.

qualité d'Ennemis. *Mofe* n'admettoit que le Dieu d'*Ifraël*, jaloux de fa gloire & ennemi juré de toute divinité étrangère; *Romulus*, au contraire, recevoit & honoroit indifféremment tous les Dieux qu'on lui annonçoit. Il pensoit fagement, que, fous quelque nom que le Créateur foit invoqué, fon culte eft faint & respectable. Auffi les *Hébreux*, qui fe font établis au nombre de 700000 hommes, ne font-ils jamais parvenus au degré de grandeur des *Romains*, qui n'étoient qu'une poignée de Monde, & retranchés dans un misérable village, garni de mafures, & défendu par un foffé afsez étroit.

Servius, prévoiant & habile politique, connu le danger qu'il y avoit de donner trop d'autorité au bas Peuple. Il réfolut de la diminuer, fans encourir aucun blâme, & fans faire injuftice à ces membres affoiblis de la Société. C'eft pourquoi, aiant divifé le Peuple en fix classes, qu'il compofa de différentes *Centuries*; il donna à la première de ces Classes, qui étoit la plus riche & la plus puiffante, la plus grande partie de l'autorité dans les afemblées; mais auffi, elle foutenoit à proportion les charges de l'Etat; & le menu Peuple, en perdant d'un côté, fut dédommagé de l'autre bien agréablement.

Ceux, qui prétendent que *Servius* avoit deffein d'abdiquer la Couronne lorsqu'il fut prévenu par la cruauté ambitieufe de fon Gendre, n'ont pas afsez confidéré le but naturel de fa conduite. Il femble, qu'il n'avoit d'autre deffein que de s'aff-

fer-

fermer sur le trône, dont il savoit bien que les fils de *Tarquin* pouvoient lui disputer la possession. C'est dans cette vue, qu'il tâcha de se concilier les esprits du Peuple & des Grands, par les arrangemens dont nous avons parlé ci-dessus, & qu'il donna aux *Tarquins* ses deux filles, dans l'espérance de viventer la paix & l'union entre les deux familles.

C'est, sur les fondemens qu'il avoit posés, que *Tarquin* son successeur & son meurtrier, jette les plans de l'accroissement de sa grandeur & de son autorité. Il marchoit à grands pas vers la Tirannie. Il se faisoit escorter d'une troupe de Satellites, qui étoient en même tems ses espions. Ces vils esclaves, répandus dans la ville, observoient avec soin, ce qui s'y passoit, en faveur ou au désavantage de leur Maître, & la plus légère accusation coûtoit à l'accusé ou la mort ou l'exil. Il captivoit les bonnes grâces de l'armée par ses largesses, entretenoit les Grands de son parti par les bienfaits, & accabloit les autres par la rigueur des supplices. Sans la violence faite à *Lucrèce*, Rome étoit déjà sujette à la tyrannie.

On ne remarque point encore, que l'intention de *Servius*, dans la distribution des classes, fût d'empêcher la supériorité des Tribus étrangères, sur celles des *Albins* & des *Sabins*. Tout ce qui appartenoit à Rome étoit Citoyen, & tout étranger pouvoit prétendre aux plus hautes dignités, aussi bien que les Originaires du pays. *Servius* lui-même, originaire d'une ville conquise, com-

pre-

prenoit assez, que les habitans de *Rome* étoient sans jalousie nationale, & quo. sans les confondre davantage, ils étoient déjà confondus par leur habitation dans le territoire romain, & l'égalité de leurs droits. La défense, faite aux habitans d'un quartier de passer dans un autre, n'est pas fondée, & ne pouvoit être d'aucune utilité; ce n'étoit qu'un assujettissement de plus; rien davantage. Quant à la distinction des Tribus de la ville & de celles de la campagne, on conçoit assez qu'elles avoient été instituées en faveur de l'agriculture. Elle contribua le plus, à lui conserver l'honneur, que les *Romains* lui rendoient avec tant de justice.

Il n'est pas surprenant, que les arts fussent négligés, puis qu'on ne les connoissoit pas; mais on doit s'étonner, que l'on tirât de la charrue les Consuls & sur-tout les Généraux. Si ces derniers avoient eu affaire à des Capitaines expérimentés & versés dans l'art militaire; si *Cincinnatus* eût eu en tête un *Annibal*; auroit-il pu se défendre des surprises & des pièges que celui-ci pouvoit lui dresser? Aussi, quand ils rencontrèrent des Ennemis inconnus & belliqueux, il fallut des prodiges pour les tirer de leurs mains, & l'on peut dire que *Rome* a eu une protection toute particulière & surnaturelle. Au reste, il n'y avoit pas de préférence marquée pour les Tribus rurales, & on devoit, indistinctement aux honneurs dans les Tribus, ceux qui brilloient par leur mérite, leur crédit, ou leur bonheur. Ce
qui

qui en fait voir l'égalité; c'est l'indifférence, avec laquelle on y inscrivoit ceux qui s'y présentoient.

Il arriva ensuite ce qu'on devoit naturellement attendre. Les Tribus urbaines devinrent supérieures par l'influence plus prompte & plus considérable qu'elles eurent dans les Comices. Bientôt, elles attirèrent de leur côté les richesses, les honneurs, & les dignités. La pauvreté, la bassesse, & le mépris furent relégués à la campagne; & du tems de *Sylla*, on regardoit à *Rome* la Tribu rustique, comme la Province est considérée à *Paris*. La Tribu urbaine n'étoit donc plus la Canaille de *Rome*, elle avoit cédé ce titre à sa rivale, en s'emparant de l'éclat & de l'autorité.

Si *Servius* n'avoit point distingué dans la sixième classe les jeunes & les vieux, pour en tirer des Soldats; ce n'étoit point qu'il en méprisât les individus. Au contraire, il cherchoit à relever ces Citoyens, affaiblis sous le poids de la misère, en les exemptant des travaux & des charges de la Société. Il est aisé de connoître son intention par le génie qu'on lui attribue. Il étoit bon, humain, populaire. Il n'auroit donc pas chassé comme des gueux, cette troupe de Soldats dont brillent aujourd'hui les armées des Rois; mais il les auroit exemptés du service, parce que, chaque classe étant obligée de fournir à l'entretien de ses Soldats, ceux de la dernière n'auroient pu trouver les secours nécessaires à leur subsistance & à leur entretien.

J'a suis étonné, qu'un Philosophe, qui paroît si ardent à établir l'égalité parmi les hommes, ravalé à ce point la condition de quelques malheureux, qui, souvent, n'ont d'autre vice que la pauvreté. Ces troupes de gueux prétendus, dont nos armées sont remplies, méritent bien notre estime, quand elles travaillent avec zèle, avec fidélité, avec confiance, pour nos intérêts & notre conservation. Elles sont d'autant plus dignes de reconnoissance, qu'on ne peut dire, que l'intérêt particulier soit le mobile de leurs travaux; puisqu'ordinairement elles ne défendent que le bien d'autrui; dans l'attente d'un salaire, bien disproportionné aux dangers qu'elles doivent encourir.

C'est donc la gloire, c'est donc l'amour de la Patrie, qui entretient parmi elles ce feu héroïque, cette noble émulation, qui les fait courir à la mort, sans frémir, sans murmurer. Heureux, si ces motifs les animoient constamment! Mais, quand l'espoir du butin, & le brigandage se mettent de la partie; alors, ce sont effectivement des troupes de gueux, qu'on devroit chasser avec dédain de nos cohortes; comme étant plus propres à la destruction qu'à la défense. Ces vices sont quelquefois plus du Capitaine, que du Soldat. L'exemple & la discipline font ce dernier ce qu'il doit être.

Ce n'est donc point au mépris, que la dernière classe étoit redevable de son exclusion aux services militaires, c'étoit un privilège, accordé à

ouvertement, la honte pouvoit encore faire impression & contenir la perfidie de ceux, qui l'auroient vendue à l'indigne & au méchant. Il est rare, que les hommes les plus scélérats veuillent se dépouiller de l'extérieur de la probité, & paroître aussi détestables qu'ils le sont. Mais, lorsque les suffrages se donnent en secret; la pudeur n'a plus la force de contenir le perfide & le traître. On faisoit, sans crainte & sans remors, un commerce infâme de la justice & des dignités. Si les acheteurs entroient quelquefois en défiance; l'espoir du succès & le désir violent des grandeurs, la faisoient éclipser. D'ailleurs, qui empêchoit les Officiers, établis pour recueillir les suffrages, de frauder le public, par un calcul faux, ou par une inversion des voix? Ainsi, loin de remédier aux abus, déjà introduits; cette innovation les augmenta. Il est raisonnable d'apporter les remèdes, qui paroissent convenables aux circonstances; mais celui-ci étoit hors de saison & ne s'étoit introduit, qu'à la faveur du crime & de la trahison.

D'un autre côté, il faut proportionner les remèdes aux maladies. Une foiblesse, une altération demandent une correction légère, qui ranime les esprits & les fortifie; mais quand la corruption est générale, elle a besoin d'une purgation violente, qui, chassant tout le poison, fasse couler dans les veines un sang plus pur; & renouvelle les parties d'une masse absolument corrompue.

Si les loix Vénitiennes ne conviennent qu'à de
mé-

méchans hommes, & font le soutien du Gouvernement, il feroit à propos de les conseiller à beaucoup d'autres Peuples, qui ont la même maladie : à moins qu'elles ne soient propres qu'à certain Climat.

QUAND on voit, que les coutumes & usages d'une Société tournent à son détriment & infectent ce qu'elle a de plus sain ; alors, il n'y a point de meilleur remède qu'une Réformation générale. Car si la vertu du remède n'égale pas la profondeur du mal, la plaie ne guérit point, elle s'envenime au contraire. C'est ainsi, que les Réformateurs sévères & hardis se sont illustrés, en saisissant le moment critique, ou la Société menaçoit ruine ; pendant que d'autres, plus timides & trop sensibles, ont manqué leur coup, pour avoir trop ménagé l'usage & la force des remèdes. On est toujours la victime d'une grande entreprise, si elle est mal concertée, ou mal soutenue. (*)

CHA-

(*) ON dit qu'un certain Auteur, fameux par ses écrits, présenta à son fils, qui vouloit s'ériger en Réformateur du genre humain, le tableau de *Jésus* crucifié, en lui disant : vois, si cette récompense est de ton goût.

CHAPITRE V.

Du Tribunal.

UN Ordre mitoyen, entre le Prince & le Peuple, est d'une grande utilité; quand il se contient dans les bornes qui lui sont prescrites. Il modifie, il adoucit, il modère, il détourne les excès, auxquels peut se porter une licence & une passion effrénées. Cette Puissance médiate, à laquelle on donne, à Paris & à Londres, le nom de Parlement, en Suisse celui de Sénat, à Venise, celui de Conseil des dix, se nommoit à Rome Tribunal.

IL sembloit, à la création des Tribuns, que le Sénat n'avoit rien à redouter d'un tel Corps. Son unique fonction étoit de défendre le Peuple, & de s'opposer à l'établissement des loix, qui pourroient être préjudiciables à la partie inférieure de la Société. Ils n'avoient, d'ailleurs, ni tribunal particulier, ni juridiction sur leurs Concitoyens, ni pouvoir de convoquer les assemblées. Vêtus comme de simples particuliers, précédés seulement d'un *Viateur*, qui leur tenoit lieu de valet, ils n'avoient entrée au Sénat, que par l'ordre des Consuls, qui les y apelloient, pour les con-

.. consulter sur les intérêts du Peuple. En un mot ils devoient empêcher les abus sans en être les auteurs. C'est cependant ce qui arriva dans la suite. Les Patriciens eurent tout le loisir, de se reprocher le consentement, qu'ils avoient donné à cette nouvelle dignité. Les Tribuns ne se bornèrent pas, dans la suite, à protéger les Plébéiens, ils entreprirent d'asservir leurs Chefs, & s'ils n'y réussirent pas entièrement, du moins, entrèrent ils en concurrence avec eux, & se mirent ils en possession de convoquer les assemblées.

.. Sous les Rois, le Sénat étoit le pere & le défenseur du Peuple. Dans l'état républicain, ces mêmes défenseurs devinrent les ennemis, les Tyrans. Les Tribuns, qui leur succéderent dans la Puissance mitoyenne, seroient devenus plus fiers, plus ambitieux, plus entreprenans, si leur pouvoir avoit égalé leurs desirs.

.. Le Tribunat doit être révééré & honoré. Il doit même en imposer au Prince, qui ne peut établir aucune loi relative à la charge du Peuple, sans le consulter, ou sans avoir écouté ses représentations. Au reste, les Tribuns ne doivent pas marcher d'un pas égal avec lui, & si la voie des remontrances n'opère rien, celle des armes & des soulèvemens leur est interdite, si ce n'est dans des cas extrêmes, où l'injustice & la barbarie dominent avec une fureur outrée & intolérable.

Le Tribunat (*) qui fort de ses limites , tend au changement ou à la ruine des Sociétés. C'est pour

(*) LA dureté des Grands envers les Plébéiens introduisit à Rome le Tribunat. Avons aussi, que le Peuple devoit chercher un remède à ses maux, qu'il n'avoit point trouvé dans l'expulsion des Rois: car pour un Tiran, dont il s'étoit débarrassé, il étoit opprimé par une multitude de Chefs ambitieux & avarés jusqu'à l'excès. Les Patriciens & les riches traitoient le pauvre peuple, avec une fierté inconcevable, & les créanciers étoient assez inhumains, pour se faire des esclaves de leurs débiteurs & les déchirer à coups de fouets. Preuve incontestable, que les vertus n'étoient pas nées avec les Romains. Il ne fallut pas moins, qu'une révolution sensible & extraordinaire, pour les ramener au désintéressement, & à l'humanité. „ Un Plébéien, dit „ *Tite Live*, se rendit dans la place publique, chargé „ de fers, pour trouver un asile, contre la cruauté „ de son créancier. Son visage étoit pâle & défiguré. Il avoit une longue barbe, des cheveux „ épars & négligés. Son extérieur étoit affreux & „ déplorable. On le reconnut, & quelques personnes se ressouvinnrent de l'avoir vu combattre avec „ beaucoup de valeur; il montrait encore les cicatrices des blessures qu'il avoit reçues pour la défense de la Patrie. Il ajoutoit, que, pendant la „ dernière guerre contre les *Sabins*, n'ayant pu „ cul-

pour cela que les Monarchiens ont l'avantage de la durée, sur les Gouvernemens populaires. Il est plus facile à un Roi de contenir, dans de justes bornes, la Puissance mitoyenne, qu'il n'est ordinaire

„ cultiver son petit héritage, & les Ennemis ayant
 „ pillé & brûlé sa maison, les besoins de lavie & la
 „ nécessité des tributs, l'avoient contraint de faire
 „ des dettes. Que son créancier, non content de
 „ son héritage qu'il lui avoit cédé, l'avoit fait traî-
 „ ner en prison avec deux de ses enfans; & que,
 „ pour accélérer le paiement de sa dette, il l'avoit
 „ inhumainement livré à ses esclaves, qui, par son
 „ ordre, lui avoient déchiré le corps. En même
 „ tems, il se dépouilla & fit voir le sang qui ruissel-
 „ loit encore des plaies, qu'il venoit de recevoir.”
 Ce traitement indigne, exposé d'une manière si touchante, sous les yeux d'une populace déjà irritée, mit le comble à l'indignation publique. Les Magistrats & les Consuls, ne pouvant arrêter le désordre, donnèrent la main à la création du Tribunat, alors nécessaire & devenu dans la suite très préjudiciable à l'Etat. Car, sans repeter ici les divisions domestiques, qu'ils suscitoient entre les Patriciens & le Peuple; combien de fois, les terres ne furent-elles pas négligées; parce que les Plébéïens, excités par leurs Chefs, s'empressoient d'assister aux Comices. Delà, plus d'une fois la famine s'est jetée dans le cœur de l'Etat & en a dévoré la plus grande partie.

naître au Peuple d'y travailler. Celui-ci s'aplan-
dit de la puissance & de la ténacité d'un Corps,
qu'il regarde comme son appui le premier & son
appui & s'y oppose, étroit prévenu qu'il se rend
son désavantage.

IL est cependant difficile de juger sainement
des objets, que l'on aperçoit dans le lointain,
& envelopés sous des voiles obscures & ténébreux.
De ce que le pouvoir énorme des Ephores ait pré-
cédé la ruine de Sparte, il ne s'en suit pas abso-
lument qu'il en ait été le principe. Il s'est trou-
vé des circonstances, où les Tribuns de Rome ont
joué d'une autorité aussi grande & peut être su-
périeure à celle des Ephores, sans que la Répu-
blique ait échoué; parce que les Patriciens, sages
ou timides, craignant les conséquences des sé-
ditions, plébient dans les cas critiques & la-
choient les rênes du Gouvernement. Si le Prin-
ce eut eu à Sparte la même faiblesse ou la même
condescendance, le sang d'Agis (*) n'auroit point
été

(*) L'Érection d'un sang illustre n'est point ca-
racte chez les Républiques. Combien la sœur rivale
de Lacédémone n'en fit-elle pas verser? Lorsque Pho-
cien, homme de bien s'il en fut jamais, étoit con-
damné au supplice; quelqu'un s'écrioit, chassons de
son innocence: & Phocion, que vous êtes craint indigne-
ment! Je n'en fais pas surprise, répondit-il: telle a été
la destinée de la plupart des hommes célèbres à ATHÈ-
NES.

été verité, & les *Ephores* auroient subsisté plus long-tems.

C'est le choc des deux Puissances, également guidées par la haine & l'ambition, qui sappe les fondemens de l'Etat. Il faudroit donc, pour sa durée, qu'il y eut un espèce de concert, un pacte tacite, par lequel, dans la fureur des Partis, le plus modéré cédât au plus violent, & laissât calmer sa furie, avant de se roidir à son tour (*). Mais, si vous supposez la violence égale dans l'un & l'autre Parti, quel remède faut-il apporter? Je n'en connois point d'autre, que celui employé par *Cleomenes* & par *Sylla*, il faut tirer du sang à un frénétique.

Le Conseil de *Venise*, appelé le tribunal de sang, est peut-être le Médecin de la République; puisque notre Auteur insinue que les *Vénitiens* sont de méchans hommes, ils ont besoin de corrections violentes. Le tribunal de l'Inquisition, horrible dans son principe, & détesté par ses conséquences, a épargné, à l'*Espagne*, au *Portugal* & à l'*Italie*, les maux cruels, qui ont inondé la

Franç.

(*) *Instruction d'un Etat bien constitué, par l'exemple d'un ménage bien assorti: la Femme doit se tenir devant son mari époux & violent, & l'époux, à son tour, supportant les faiblesses & les égaremens de la Compagne, doit, en leur imposant des bornes légitimes, prendre garde qu'il ne la jette dans le dépit & le désespoir,*

France, l'Angleterre, l'Allemagne, &c. De deux maux inévitables, il faut choisir le moins dangereux, & tel donne après coup des avis bons & salutaires, qui, dans une position critique, auroit pris le plus mauvais parti. Quand un malade a le transport au cerveau, peut-il juger sainement des remèdes ? Quand le Fanatisme odieux avoit allumé son horrible flambeau par toute l'Europe désolée, il falloit des ressources promptes & vives pour l'éteindre. Il n'étoit pas permis aux Puissances de délibérer, encore moins de choisir. Aujourd'hui, que ces tems malheureux ont cessé, & qu'un esprit plus doux inspire le genre humain; un pareil tribunal devroit avoir perdu jusqu'à son nom.

Il n'est pas toujours vrai, que le Tribunalat s'affoiblisse par la multiplication de ses membres. La suite la plus ordinaire & la plus naturelle, est qu'il se fortifie. Ce ne fut pas sans peine, que le Sénat romain consentit à doubler le nombre des cinq Tribuns qui existoient déjà. *Quintius* avoit imaginé, que cette multiplication affoibliroit la puissance des Tribuns, par les schismes & les divisions, qui devoient se glisser parmi eux. Il se trompoit. Tant qu'un Corps trouve à lutter contre un Corps étranger, qui l'agace & l'irrite, il est rare, qu'il tourne ses armes contre lui-même. Ce n'est que dans le repos, qu'il s'agite intérieurement & se tourmente. *Claudius* avoit été plus clairvoyant; il déclara & prétendit, qu'en multipliant les Tribuns, on multiplioit le nombre des en-

ennemis; que c'étoit former un second Sénat, qui n'auroit d'autre objet que de ruiner le premier. Sa prédiction eut son effet. Les Tribuns, devenus plus audacieux par leur nombre, & par la flexibilité du Sénat, demandèrent bien-tôt d'autres avantages, d'autres privilèges, qu'on ne fut plus en droit de leur refuser. Ils portèrent même l'impudence & la témérité, au point de citer les Consuls à leur tribunal.

Tous les moïens, qu'on peut proposer, pour arrêter les usurpations de ce Corps, sont sujets à des inconvéniens. Il faut avoir égard à mille circonstances particulières, qu'on ne sauroit prévoir. Leur cessation par intervalle souffre de grandes difficultés. Car, ou quelque Génie ambitieux profiteroit de cette suspension, pour attirer à lui toute l'autorité & asservir le Peuple; ou ce Corps, en ressuscitant par intervalles, susciteroit des troubles & des débats, par les innovations, qu'il voudroit apporter, pour illustrer son règne, & éterniser sa mémoire. Le seul efficace seroit de leur assurer la sagesse & la modération.



CHAPITRE VI.

De la Dictature.

LE plus ferme appui de la République romaine, & sa ressource unique & toujours salutaire, dans les temps orageux & pressés, fut la Dictature. (Ce qui, confirme assez l'opinion que je fais, que le Gouvernement d'un seul est préférable à celui de plusieurs.) Quand on ne peut, pour conserver l'Etat, rompre le droit de la loi, on ne doit pas attendre, qu'il soit rétabli aux extrémités, pour élire un Dictateur, l'Angé-tutelaire de la Société. Il étoit déjà tard, quand *Gomelle* fut élevé à cette dignité. Si les *Stulsiens* ne furent pas Maîtres de Rome, c'est que le Génie puissant de cette superbe ville, veilloit à sa conservation, & la sauva, comme par miracle, d'un précipice, qui, dans l'ordre naturel, étoit inévitable. Un instant plus tard, Rome n'étoit plus, & les Vainqueurs du monde étoient vaincus.

La Souveraineté, concentrée dans la personne d'un exilé, par un concours de causes singulières, rétablit les fondemens de l'Etat, déjà sur le déclin & prêt à tomber.

DIRONS-NOUS, qu'en pareil cas la volonté générale étoit sans fonction, que la Souveraineté étoit muette, que l'autorité législative étoit suspendue? Elles n'eurent jamais plus de force & d'ac-

activité. Si son silence & son inaction se montrent à Rome, c'est dans des délibérations de la multitude ou le règne l'incertitude & l'indécision; c'est dans l'assemblée des *treize Cantons Suisses*; à Rome qu'on peut apercevoir ces effets négatifs.

A peine, les Rois étoient-ils chassés de Rome, que les brouilleries commencèrent entre les Patriciens & le Peuple. Pour seroit de malheurs, les guerres étrangères survinrent, qui alloient embraser Rome & la réduire en cendre, par l'indolence & la discorde des Cabiens. Un Dictateur parut & tout retourna dans l'ordre. Les débats furent suspendus; chacun se soumit; on prit les armes, & les ennemis furent battus, défaits, écorchés. Sitôt que le Dictateur disparut, les brouilleries recommencèrent. Si ce Pouvoir suprême eût subsisté, elles étoient assoupies, ou plutôt entièrement éteintes. Je m'étonne, que le Contrat Social propose un remède si éloigné de ses principes. Y a-t-il un Despotisme plus absolu que la Dictature? Ce Magistrat étoit, en quelque façon, au-dessus des Loix. Tout sembloit devant lui; sa volonté ne trouvoit point d'obstacles; la vie & la mort étoient entre ses mains. La fortune des Citoyens lui étoit soumise & entièrement à sa disposition. Est-il une autorité, qui sente mieux celle d'un Maître? Est-il un joug, qui approche plus de l'esclavage?

Si, dans les commencemens, le Peuple romain recourut plus fréquemment à la Dictature, n'en

n'en doit chercher d'autre motif que sa foiblesse. Alors ; les plus légères allarmes mettoient la République en danger. Quand elle fut devenue plus puissante, plus étendue, plus ferme ; les grandes secousses ne l'étonnerent plus ; parce qu'elle se sentoît en état de les supporter. Dans le feu même le plus opiniâtre des guerres civiles, parmi l'horrible incendie qui embrasa toute la République, par les factions de *Marius* & de *Sylla* ; on ne pensoit point à créer un Dictateur. *Sylla* n'eut point été revêtu de cette dignité, si la crainte & la violence n'eussent concouru à son élection. Jamais, cependant, *Rome* n'en eut plus grand besoin. Le sang couloit de tous côtés, dans la Capitale & dans les Provinces, au centre & sur les frontières de l'Empire. La mort & le carnage jettoient par-tout l'horreur & la désolation.

ON ignore le vrai motif, qui put engager cet illustre Capitaine à se demettre de la Dictature ; dans un tems, où il avoit tant à craindre de ses ennemis, & lorsque les *Romains* sembloient dégoûtés de la Démocratie. Je veux, que par cette démission il ait fait un présent bien agréable au grand nombre ; mais il leur fut moins utile que dommageable. Si la Dictature eut dès lors jeté des fondemens solides, les dissensions de *César* & de *Pompée* n'auroient point épuisé de nouveau les flancs de la République ; la conjuration de *Castina* eut été étouffée dans son berceau ; & le Contrat Social ne feroit point un crime

crime à *Cicéron* d'avoir sauvé sa Patrie (*). *Rome*, dit-il, craignoit alors la perte de sa liberté : Je dis mieux, elle aspirait après & sur un petit nombre de Citoyens de l'ancien *Stile*, qui vouloient conserver la forme du Gouvernement ; il s'en trouvoit une multitude, avide de nouveautés, qui demandoient à bouleverser l'Etat & à servir un Maître. Il ne s'agissoit que de trouver quelqu'un assez hardi, assez ferme pour commander ; & dès-que *César* offrit ce grand Personnage, il trouva des Ministres & des Adorateurs.

Qu'on

(*) C'est faire une mauvaise guerre à ce Consul, que de lui imputer à crime une violence peu conforme à son caractère, & nécessaire à l'Etat. L'autorité, que le Peuple lui avoit confiée, le mettoit en droit de passer les usages, & de recourir aux moyens les plus prompts & les plus efficaces. Les honneurs, qu'on lui rendit, furent bien mérités, & son exil ne fut, que l'effet d'une jalousie basse & indigne. Il est des circonstances, où le Gouvernement peut, en quelque sorte, manquer aux loix, dont l'exception se tire de l'avantage public. Quand le Duc d'*Offone* adjugea, à un fils, déshérité en faveur de certains Moines, la somme que ceux-ci prétendoient avoir de la succession du pere ; la sentence prononcée faisoit certainement violence à la loi ; je demande, si elle n'étoit pas juste & raisonnable. Le décret d'un Particulier sensé, vaut mieux que l'application d'une loi dure & inflexible.

Q

Qu'on ne dise pas encore, que les fers de Rome ne pouvoient être forgés que dans ses armées ; ils étoient forgés dans son sein , avant de passer dans le camp , & Rome ser voit, avant d'être assujettie.

On doit juger que la Dictature, étant si avantageuse à une Société, ne sauroit être trop prolongée. Le Dictateur perpétuel conserve & fortifie ; celui, dont la puissance n'est que pour un temps, rétablit le calme & laisse la semence du trouble.

CHAPITRE VII.

De la Censure.

CE remède, bien ordonné & appliqué à propos, est d'un excellent usage contre le relâchement des mœurs & la dépravation des sens. Il devient inutile, quand la corruption est générale, & lorsque la contagion du mauvais exemple prévaut, sur les maximes du bien & de l'honneur. Quand l'homme, revêtu de cette dignité, est d'une conduite irréprochable ; qu'il corrige, dans les autres, des vices dont il est exempt & peu suspect ; la Censure a son effet. Il n'est point de coupable, qui ne tremble devant un pareil tri-

tribunal; mais si le Censeur mérite d'être lui même Censuré; quel fruit ose-t-on espérer de la Censure? C'est pourquoi, tant que cette Charge fut conférée à des personnages respectables, les *Romains*, du petit au grand, redoutoient le moment, où ils devoient passer en revue. Dès-que le choix des Censeurs devint indifférent, la Censure dégénéra & on en fit un objet de risée & de plaisanterie. C'est ainsi qu'un *Romain*, interrogé par le Censeur suivant la formule : *avez vous une femme selon vos desirs?* lui répondit sur un ton équivoque & ironique: *Non*, dit-il, *je n'ai point une femme selon vos desirs.*

La Censure, proprement dite, ne fut point un établissement particulier du Peuple romain. Elle dut son origine à l'usurpation des Censeurs, qui, chargés seulement par office de faire le dénombrement ou la revue des Citoyens, entreprirent dans la suite de corriger leurs mœurs. Cet usage s'introduisit, après que l'Office de Censeur fut démembré du Consulat, dont jusqu'alors il avoit fait partie.

Le tribunal Censorial n'est pas toujours le simple déclarateur de l'opinion publique; il peut quelquefois l'attaquer, la combattre & la détruire. Un Prince, dont les paroles sont soutenues d'une vie exemplaire, en vient aisément à bout. On a vu, dans bien des Etats, des usages nouveaux s'introduire & se fortifier, par la seule envie de se conformer à ceux de la Cour. Après la mort

de *Henri II. Roi de France* (*), la coutume de porter le drap, introduite par le deuil de sa Cour, avilit tellement la soie, que l'usage en fut rélégué aux Domestiques & aux gens du Commun. Les Soldats d'*Agésilas* préféroient les vêtements pauvres & sordides, à l'éclat & à la somptuosité de la parure, par l'exemple du Chef.

Il est des moïens simples & ingénieux, qui profitent souvent plus que la rigueur & le châtiement. *Zaleucus*, pour corriger le luxe des *Locréens*, ordonna que la femme libre ne pourroit être accompagnée que d'une Domestique, à moins qu'elle ne fut ivre (§). Il défendit, excepté aux fem-

(*) ON travaille actuellement, dans la même Cour, à la réforme des Finances & à rendre au Peuple le joug des impôts le moins onéreux qu'il est possible. Ce projet est grand, noble, généreux & prouve assez la bonté du cœur de celui qui y préside; mais aura-t-il quelque succès? Oui, si l'on veut auparavant congédier l'avarice des Partisans, le luxe & le faste des Particuliers, les dépenses superflues du Gouvernement; autrement, on n'en tirera d'autre fruit, que la gloire d'avoir tenté l'entreprise.

(§) LES filles *Milésimes*, par une chasteté mal entendue & qui tenoit de la frénésie, se faisoient un honneur de se pendre, avant d'avoir subi le joug de la virilité. On remédia à ce désordre, en ordonnant que toutes celles qui seroient trouvées pendues, fussent traînées toutes nues par la ville.

femmes publiques, de porter des bijoux, des perles & de la broderie: aux hommes, d'avoir des anneaux d'or, s'ils n'étoient adultères ou impudiques. Cette ordonnance eut son effet.

IL faudroit aujourd'hui, à cette imitation, ne permettre l'usage des Carosses, & leur multiplicité; l'abondance & la superfluité des chevaux, la mollesse & l'inutile éclat des vêtemens; qu'aux Concussionnaires, aux Sang-sues, aux voleurs publics. Les pauvres y trouveroient leur compte & tel, qui entretient & nourrit grassément une multitude de chevaux inutiles, seroit contraint, pour satisfaire son inclination à la dépense, de pourvoir à l'aliment des misérables. Ce qui seroit beaucoup plus utile au Corps politique, & plus honorable pour les Particuliers. La manière, dont *Cincinnatus* se comporta à l'égard du Consul *Minucius* & de ses Troupes, qui s'étoient laissé surprendre & envelopper par les ennemis, étoit dure & sévère, mais bien adoptée aux circonstances. Aiant accordé le pillage du Camp ennemi à l'armée victorieuse, qu'il avoit amenée de Rome; il dit, en s'adressant aux Soldats du Consul. *Soldats, vous qui avez été sur le point de devenir la proie de vos ennemis, vous ne partagerez point leurs dépouilles; & au Consul: Vous, MINUCIUS, Vous ne commanderez plus en Chef à ces légions, jusqu'à ce que vous ayez fait paroître plus de courage & de capacité.* Cette correction, mise en pratique parmi nos Troupes, auroit sûrement

accru l'ardeur des Soldats & l'industrie des Généraux. Mais il manquoit un *Cincinnatus*.

Je me persuade, que le hazard a souvent plus de part à l'opinion, que la constitution d'un Etat. Pourquoi l'usage des duels étoit-il autrefois si commun en France? Est-ce une suite du Gouvernement? Si vous l'attribuez à la chute des *Tournois* & des *Joutes*, anciennement établis; ces mêmes exercices ont fleuri dans toute l'Europe & le feu des combats particuliers n'a point succédé à cet usage. Une cause particulière, telle que l'exemple d'un Grand, ou une maladie de cerveau générale & contagieuse donnerent naissance à cet esprit de vertige & de fureur. Pourquoi a-t-on vu régner le *Suicide* parmi les *Anglois*, non pas chez les misérables, mais chez les heureux du Siècle? La cause en est également inconnue. L'influence particulière de l'air & des éléments pourroit y contribuer. Ne voit-on pas les maladies, les crises, les révolutions passer successivement d'un Etat à l'autre, sans pouvoir en donner raison?

On réforma l'opinion publique dans la défense des Seconds, & on y réussit moins dans celles des duels. Pourquoi? c'est qu'on s'y prit mal. Le remède, employé pour les premiers, étoit trop foible à l'égard des derniers, dont la plaie étoit plus vive & plus profonde. Les Seconds ne devoient venger que la querelle d'autrui; les Appelans combattoient pour leur injure particulière.

Le

Le motif n'étoit pas égal. Si en taxant ceux-ci de lacheté, on eut ajouté, à cette décision, un déshonneur effectif; si on eut arrêté & déclaré, que, dans la suite, ils seroient indignes de porter les armes & de servir la Patrie; le succès auroit été plus certain.

Cette déclaration est très juste. Car, quiconque attaque les membres d'une Société est son ennemi, puisqu'il travaille à sa destruction; il ne mérite donc pas l'honneur de la servir. Mais les choses vont tout autrement. On condamne un Soldat, qui tue son confrère, &, s'il refuse de le tuer, on le dégrade. N'est-ce pas édifier d'une main & détruire de l'autre? C'est, à la faveur de cette contradiction, que l'opinion publique se soutient & persévère. Il est certain, qu'à *Sparte* on n'eut pas ignoré le vrai moyen de réformer cet abus.

CHAPITRE VIII.

De la Religion civile.

COMME cet article est délicat & d'une dangereuse conséquence; nous le traiterons avec beaucoup de discrétion, mais avec toute la liberté d'un Philosophe Chrétien.

Le premier objet de la vénération des Peuples.

a toujours été l'Auteur de leur existence & le Conservateur de leur Etre. Toutes les fausses Divinités du Paganisme n'étoient que des Attributs mal-conçus d'une Substance invisible, & formée sur l'imagination grossière des hommes stupides & sensuels. Ce que nous attribuons à un même Principe, ils l'attribuoient à plusieurs; ne pouvant se persuader, qu'une même Cause dût produire des effets si différens & si contradictoires. Ainsi, ils formoient un composé Monstrueux de Divinités, chimériques dans le particulier & nécessaires dans le général.

Je ne parle point ici des Héros & des Souverains, que la flatterie & la servitude ont élevés au rang des Dieux; à qui les peuples insensés ont élevé des temples & dressé des autels. Les Adorateurs du Soleil & des Astres, qui par une influence salutaire donnent la vie au Monde, sont plus excusables & moins extravagans. Notre Siècle, tout éclairé qu'il est, n'est pas exempt de cette prostitution infame; c'est ce qui en fera la honte & l'opprobre chez la Postérité.

Si nous condamnons avec rigueur l'aveuglement & la stupidité des anciens Idolâtres; que dira-t-on dans un Siècle plus sage, de cette manie, qui règne de nos jours dans les Etats Catholiques? Sans parler de ces pieux colifichets, qui occupent & séduisent la dévotion des Peuples méridionaux; des chapelets, des reliques, des images & autres abus encore plus grossiers; comment peut-on voir, sans gémir, ou sans indignation, les

af

affociations sacrilèges des honneurs rendus aux hommes, à ceux de la Divinité? Ce ne font plus les Héros, ou ces heureux Mortels, l'apui & les Bienfaiteurs du genre humain, qu'on élève au rang des Immortels; ce font, pour la plupart, des fourbes, des hypocrites, des gens stupides, inutiles à la terre & le rebut de l'espèce humaine. Ce n'est plus un personnage choisi entre mille; ce sont des milliers d'hommes à la fois. C'est là, que *Démocrite* & *Héraclite* pourroient avec bien de la justice donner carrière à l'exercice de leur Naturel.

LES sens, que l'homme consulte avant l'esprit, le jettent dans cette erreur. Il ne sauroit comprendre l'invisible, il ne s'y attache que foiblement. Ce qui est sensible a pour lui plus d'attrait & le fixe davantage. Définissez l'Etre Suprême à des génies ordinaires & bornés; expliquez leur ce que l'on entend par Spiritualité, Afféite, Immortalité; vous les jetterez dans un étonnement aussi profond, que si vous pouviez leur faire voir les *Antipodes*, par réflexion.

Toute Société doit établir un Culte religieux en l'honneur de la Divinité. C'est le premier fondement d'un Etat. Abstraction faite de toute révélation, je dis qu'il importe peu de quelle nature soient les cérémonies & les dogmes de la Religion, pourvu qu'ils ne dérogent point à l'universalité du Principe Suprême & Primaire de toute Créature. Que les Peuples donc soient d'abord instruits de la puissance d'un Dieu; qu'ils

apprennent à l'aimer & à le craindre. Voilà l'essentiel de tout Culte religieux. De ce dogme suit l'heureuse & inviolable conséquence de la Fraternité universelle; d'où dérivent la justice, la complaisance, la sensibilité, le support, l'humanité.

Ces vertus bien observées feroient le bonheur d'une Nation, serviroient même à la prospérité du Monde entier. Mais le moyen qu'elles soient observées? Il dépend en partie de l'exemple des Chefs. Donnez les vertueux, vous leur trouverez bien des imitateurs.

Les Législateurs, timides & guidés par leur intérêt particulier, ont introduit, parmi les Peuples confiés à leurs soins, un Culte distingué, unique & infociable; afin de contenir, par le joug de la Religion, des Sujets, qu'ils croioient prêts à s'échaper de leurs fers. Ils ont donné les noms d'abominables, d'exécrables aux Cultes étrangers; afin de prévenir les esprits à leur avantage & contre les usages de leurs Voisins. Leur autorité, qu'ils vouloient conserver, étoit le principe de leurs démarches. C'est dans cette vue, que *Madomet* instruit ses fidèles Musulmans à regarder comme des hommes d'une espèce inférieure, comme des réprouvés, comme des chiens, tous ceux qui ne voudroient pas se soumettre à ses loix. J. C. n'avoit pas fait de même; mais des Interprètes menteurs ont trahi ses préceptes & inspiré de la haine & de l'horreur pour une partie du genre humain, dont, en saposant la perte
&

& la damnation certaines, nous devrions pleurer l'infortune, plutôt que d'en détester l'ignorance.

IL seroit à désirer, que ces abus se réformassent, & que les Créatures vivantes du même Dieu se considérassent, comme les enfans chéris du même Pere, comme ses Adorateurs véritables, sans condamner des Peuples, dont l'intention est incertaine, & que de vaines cérémonies ne sauroient rendre odieux à un Dieu juste & qui sonde les cœurs.

IL importe peu, quels noms on attribue à cet Etre Suprême. Quand ils ne lui suposent, ni imperfections, ni vices, ils ne sont ni impies, ni blasphématoires. Les Palens, qui le considéroient suivant ses Attributs particuliers, ont bien pu désigner un seul & unique Attribut, par les noms de *Moloch*, *Saturne* & *Chronos*; ainsi que par ceux de *Baal*, *Zeus* & *Jupiter*. Quoique ces noms soient différens & qu'ils partagent une Substance, indivisible en elle-même, ils ne sont cependant pas chimériques, quant à la signification. Ce qui rendoit les anciens Peuples Idolâtres, ce n'étoit point de donner au grand Dieu les noms de *Jupiter*, de *Baal*, de *Zeus*; c'est qu'ils avoient des idées fausses à son sujet; c'est qu'en multipliant cet Etre, simple & unique par essence, ils en composoient un nombre prodigieux de Substances singulières, matérielles & subordonnées; c'est qu'ils attribuoient à leurs images une vertu, qui ne pouvoit résider que dans celui, qu'on ne peut représenter.

EN suivant ces considérations, l'homme auroit bien moins de pente à la Superstition & au Fanatisme. Il n'y auroit ni guerres sacrées, ni *Auto-da-fé*, ni ces jours ténébreux & horribles de *St. Barthelemi*. Supposé, que les Cérémonies différentes engendrassent une diversité de mœurs & de sentimens; elles ne produiroient pas cette inimitié, cette barbarie, qui conviennent moins à l'homme, qu'à des bêtes cruelles & sauvages.

L'OPINION d'un Dieu unique est aujourd'hui répandue par tout le Monde. Ceux même, qu'on appelle Idolâtres, ne doutent point de cette unité. Par-tout le Soleil, la Lune, les Astres & les Elemens ne sont considérés, que comme des Créatures; & ceux, qui leur font l'honneur de les invoquer, leur attribuent seulement une Intelligence créée & bienfaisante, dont on ne peut démontrer la fausseté. C'est ainsi qu'ils honorent les Personnages illustres, qui ont servi la Patrie & bien mérité des Peuples. S'ils les élèvent au Ciel, ce n'est pas pour les associer à la Divinité, c'est pour en faire ses Ministres & ses Protégés.

IL est faux, qu'avant le Christianisme, il ne se soit élevé aucune guerre de Religion. Celle des *Hébreux* fugitifs contre les *Chananéens*; celles des *Machabées* contre *Antiochus* valent bien les guerres des *Croisés* contre les *Mahométans* & celles des *Catholiques* contre les *Protestans*. Je n'en excepte pas même celle des *Phociens*. De quelque manière que vous la considériez, la Religion en est le principe. C'est elle qui fait les Sacrile-

ges,

ges, ainsi que les Mécréans. Quand on combat pour le culte des Dieux, ou pour venger leurs loix violées ; n'est-ce pas la Religion qui fournit matière à ces débats & à ces divisions ?

LA Religion Chrétienne ne rend point un Etat incapable d'une bonne politie ; il s'en faut beaucoup. Ceux, qui pensent sainement, savent à merveille, que les Prêtres n'ont aucune juridiction, ni sur le civil, ni sur le temporel. Ils peuvent annoncer la loi de leur Maître, c'est leur unique fonction. Ils n'ont d'ailleurs ni armes, ni autorité de coaction, pour la faire observer.

QUELLES-QUE soient les loix politiques d'un Etat, un bon Chrétien peut les observer, sans manquer à son Culte. S'il y a de l'impossibilité à certains égards, ne l'attribuez point à la simplicité de la Religion, mais à des Réglemens de surérogation, à des inventions humaines, à des Traditions, postérieures à la loi de Christ.

Si le Christianisme semble préjudicier au bien d'un Etat, ce ne peut être, que dans le Système de la population ; mais ce n'est que par une interprétation fausse & altérée de ses maximes. Car, si vous expliquez favorablement & dans un sens raisonnable, ces paroles de Christ : *Ce que Dieu a joint, que l'homme ne le sépare point* ; vous trouverez, qu'elles ne proscrivent point du tout un divorce utile ou nécessaire. Lorsque deux personnes d'un sexe différent se trouvent unies par des intérêts de famille, ou par le caprice de leurs parens ; lorsqu'elles diffèrent, autant par le caractère

raître que par le tempérament ; quand il n'y a, entre elles, ni tolérance, ni consolation, ni support, ni complaisance, ni amitié, ni production : que dis-je ? Quand elles se font une guerre cruelle & interminable ; quand elles se poursuivent réciproquement d'une haine indigne, affreuse ; peut-on dire que leur union ait été faite, sous les auspices de la Divinité, qu'elle en soit le principe, qu'elle en soit l'auteur ? Rien ne paroît aprocher du blasphème, autant que la défense de cette opinion. Si, donc, cette association de deux Membres insociables ne s'est faite que sous les auspices de l'intérêt, de l'injustice, de la séduction, de la contrainte ; la loi de Christ défend-elle qu'elle soit rompue ?

NE confondons pas ici la multiplicité & la confusion des extravagances *Papales* ; avec la simplicité & la netteté des maximes évangéliques ; vous trouverez, dans l'ordre de la Religion Chrétienne, l'ordre civil & politique de tout Etat. Raprochez les loix de leurs principes ; remontez à la source. Les *Réformés* y touchent du bout du doigt ; quel dommage qu'ils en soient si éloignés dans les conséquences !

QUAND on prendroit la Religion, pour une institution purement humaine ; il seroit dangereux d'en confondre les Ministres avec le Souverain. Car, si elle doit être un frein, pour ceux qui obéissent ; elle doit aussi donner des entraves à l'ambition, à l'orgueil, au caprice de ceux qui gouvernent.

Un Souverain, Maître absolu de la Religion, en corromproit les loix les plus saintes & les plus inviolables; il les adapteroit à son gout & à son utilité particulière. Son autorité seroit celle d'un Dieu sur terre, & ses Sujets, lâchement prosternés, en feroient leur Idôle. *Mabomet* & les *Califes* ses Successeurs ont rempli cet objet. Tout fléchissoit devant eux; & leurs décrets, plus saints & plus inviolables, que ceux du Pontife romain, étoient révéérés & acceptés, comme des ordonnances de la Divinité même.

On connoît assez les abus, qui naissent de cette disposition. Un *Musulman* croiroit manquer à Dieu, s'il n'apportoît pas à son Prince une tête innocente, qu'il auroit condamnée. Ces fameux *Assassins*, Monstres horribles qui, dans l'espérance de jouir d'une vie nouvelle & bienheureuse, bravoient la mort & les châtimens les plus horribles, pourvu qu'ils massacraient, par force ou par trahison, des ennemis de leur Maître & de leur Religion, avoient pris naissance dans cette Secte, & au sein d'une opinion si déraisonnable.

IL est donc avantageux, que le Prêtre, sans juridiction temporelle, sans autorité civile, puisse cependant faire éclater sa voix dans les temples; en reprenant les vices & honorant l'innocence & les vertus. Qu'il puisse annoncer aux Peuples la soumission & l'obéissance; aux Monarques, la justice & la clémence d'un Juge Suprême, qui pèse toutes leurs actions, toutes leurs démarches au poids du sanctuaire; & qui répar-

dra

dra sur eux la bénédiction & la malédiction, la récompense & le châtiment; comme sur le commun des hommes (*).

DE

(*) CE n'est point assez, que les Peuples soient instruits de leurs devoirs: il ne suffit pas qu'on les forme au respect, à l'obéissance, envers leurs Princes. Il faut apprendre à ceux-ci à s'en rendre dignes. Les exemples sont d'une grande utilité pour les uns & les autres; & je serois tenté de dire, avec le Docteur *Pangloss*, que les événemens particuliers, les plus tristes, les plus affligeans, les plus affreux tournent au bien général. Car, si les Peuples ne connoissoient pas les malheurs qui naissent de l'inconstance & de l'indocilité; au premier dégoût, ils romproient le joug & courroient à la révolte. Si les Princes, de leur côté, ignoroient les dangers de la Tirannie, s'ils n'avoient pas sous les yeux une multitude de Souverains, détrônés & punis; ils ne consulteroient que leurs caprices. Les Sujets seroient vécés, tourmentés, accablés, sous un joug amer, insupportable. Il est heureux, que les exemples parlent, lorsque les bouches gardent le silence. Vous, donc, qui gouvernez les Nations, sous qui les Peuples tremblent & frémissent; en leur recommandant l'obligation où ils sont de vous suivre & de vous obéir; souvenez vous, que vous n'en êtes que les Guides, les Administrateurs, les *Primi inter Pares*, *Duces*, *Rebores*, *Pastores*, *Administratores*. Si vous en tirez vanité; si votre cœur s'enorgueillit & s'en-

De quelle vertu , de quelle efficace n'est point accompagnée la parole onctueuse d'un Ministre , qui apuie ce qu'il annonce , par ses exemples & l'intégrité de ses mœurs. Toute la Nature s'élevent devant lui ; tout prend une face nouvelle ; & les cœurs enchantés trouvent leur bonheur & leur joie , dans l'exercice & la pratique de leurs devoirs. Il fait rentrer , en eux-mêmes , les Grands comme les petits , le Courtifan comme le simple Bourgeois , le Monarque , aussi bien que le dernier des hommes. Son autorité a souvent plus de poids , qu'un Sénat de Patriciens. Plus d'une fois , on a vu le Ministre entreprendre & consommer le bien , que les Orateurs les plus éloquens & les plus subtils Philosophes n'avoient pu procurer à l'Etat , par l'élégance & la solidité de leurs discours.

C'est donc sagement & utilement , que les Souverains , en *Angleterre* & en *Russie* , se contentent de commander aux Prêtres , sans commander à la Religion. De cette manière , les Ecclésiastiques leur sont soumis , pendant qu'eux mêmes se soumettent à l'Eglise. Réunir les deux

têtes

s'enivre de sa foible grandeur ; si , aveuglés par un éclat passager , vous vous imaginez être d'une condition , distinguée du reste des hommes ; détrompez vous. Songez , combien il est facile d'abattre votre fierté , d'humilier votre orgueil , & de vous rejeter dans le néant , d'où vous êtes sortis.

têtes de l'aigle , feroit l'avantage des Tirans & non celui de la Société.

Les choses ne font point aujourd'hui , ce qu'elles étoient aux siècles passés. Le Clergé a beau s'allier & se réunir en Corps ; les loix & le Gouvernement ne se désunissent pas pour cela. Les foudres du *Vatican* ne tonnent plus avec la même force & les Peuples sont durs à l'excommunication. On n'est pas aussi superstitieux , qu'au Siècle de *Louis IX.* & les Rois ne sont pas si stupides , que *Jean sans Terre* & *Henri III.* son Successeur.

LA Monarchie *Papale* n'est plus ce rocher orgueilleux , qui luttoit contre les plus fiers Aquilons ; & qui élevoit audacieusement sa tête redoutable , contre les orages & les tempêtes , sans craindre la fureur des ondes mutinées. Ce n'est plus qu'un foible roseau agité par les vents. Sa tête altière est devenue flexible ; sa base est incertaine & mal assurée. Encore quelque secousse , & vous la verrez entièrement disparaître.

DE tout ceci , on peut conclure , qu'un Etat sera toujours bien constitué , tant que le Souverain commandera à tous les membres , & qu'on saura distinguer le véritable objet de la Religion , de celui du Gouvernement politique.

AVANT que les Chrétiens eussent corrompu les précieuses semences de l'Evangile , altéré ses maximes , & trompé les bons exemples , qu'ils avoient reçu des premiers Disciples de J. C ; les a-t-on vu apporter le trouble & la division dans les Sociétés ? Trouvoit-on des Sujets plus fidèles ,
plus

plus soumis & plus vertueux? N'étoient-ils pas aussi braves Soldats, que bons Citoyens? Ainsi, ce n'est pas l'esprit du Christianisme, qui s'oppose au bonheur d'un Etat, ou qui détruit l'unité de Chef; c'est le génie ambitieux & coupable de ses Ministres. Arrachez leur la *Mitre*, la *Tbiare* & la *Couronne*; dont ils se parent avec autant de vanité que le Geai de la fable; ils seront dociles & respectueux.

IL ne seroit pas difficile de prouver, contre *Warburton*, que la Religion doit être la base & l'appui de toute Société. Les fruits qu'elle en peut tirer tiennent lieu de démonstration: mais on ne prouvera pas, avec la même facilité, que la Religion Chrétienne soit au fonds plus nuisible, qu'avantageuse à la constitution solide d'un Etat.

IL ne s'agit pas de considérer la loi évangélique, sous les abus & les prétentions ridicules, introduits dans le Ministère; ou suivant l'altération de ses dogmes & de sa discipline. A ces égards, vous la trouveriez inférieure à la Religion Païenne. Dépouillez la de ses cérémonies extérieures, de ses divisions particulières; de ses chimères mystérieuses & de tout ce qui lui est étranger. Ne considérez que l'Evangile; goûtez en la candeur & la pureté; vous y trouverez la Nature, enrichie de ce qu'il y a de plus beau, de plus saint, de plus sublime & de plus édifiant.

Laissons donc à part le Christianisme romain, qui, par ses absurdités & ses extravagances, ab-

forbe & anéantit, pour ainsi dire, tout ce que l'Evangile a de grand, de respectable: n'aïons aucun égard aux différentes Sectes qui ont déchiré la robe de *Christ*, & toute Société trouvera son compte dans la Religion Chrétienne.

LA Religion des *Japonois* n'est ni bonne, ni favorable. J'aurois cru que *Roussseau* dût être de mon opinion, après les principes qu'il a posés lui même, au commencement de ce Chapitre. Non seulement elle est blâmable, dans ses dogmes faux & dans ses cérémonies superstitieuses; elle est encore exécrationnable; en ce qu'elle apprend à mourir, avec la haine de l'ennemi de la Patrie, & à se faire une gloire & un honneur de le sacrifier à son Culte. C'est proprement la Doctrine des *Pharisiens*. En fomentant ainsi, dans le Corps politique, la haine & le mépris pour les Etrangers; on le rend, à son tour, l'objet de l'abomination de tout ce qui l'environne. C'est, par ce motif, que la Nation Juive s'est toujours rendue odieuse à ses voisins; c'est encore ce qui a excité, contre les Partisans de *Mahomet*, ces guerres sanglantes & meurtrières, qui ne leur ont pas été moins fatales, qu'à leurs ennemis.

LA vraie Religion doit apprendre, à regarder tous les hommes, comme des Concitoyens de la même Patrie, comme les ouvrages du même Auteur. Cette politique est de tous les tems & de tous les Païs. Un Etat doit se rendre aimable par son humanité, grand par sa justice, redouta-
ble

ble par son union , plus que par la force de ses armes.

COMMENT le Contract Social peut-il ne pas admettre le Christianisme, pour base d'un Société bien constituée ? Y a-t-il hommes plus favorables à son Système, que les vrais Chrétiens ? Lui , qui ne cherche qu'à associer des hommes vertueux ; plus étroitement unis par la liberté & l'égalité , que par la servitude & la subordination des rangs & des dignités ; lui , qui voudroit établir une Société permanente & incorruptible ; peut-il refuser la palme aux Sectateurs de *Christ* ? Une Société de vrais Chrétiens , dit-il , ne seroit plus une Société d'hommes : je l'avoue , & c'est précisément ce qu'il lui faut. Car le Contract Social n'est point fait pour les fragiles humains ; mais pour des Esprits Célestes.

Mon cœur se révolte malgré moi ; quand je lis , que rien n'est plus contraire à l'esprit Social que le Christianisme. De quel côté ? Voïons , comment il le prouve. Chacun , dit-il , rempliroit son devoir : le Peuple seroit soumis aux loix ; les Chefs seroient justes & modérés , les Magistrats intègres , incorruptibles ; les Soldats mépriseroient la mort ; il n'y auroit ni vanité , ni luxe &c. Où seroit donc l'esprit de dissociation ? Allons plus loin ,

Le Christianisme , poursuit-il , est une Religion toute spirituelle , occupée des choses du Ciel ; la Patrie du Chrétien n'est pas de ce Monde. Tout ce

ci est vrai. Qu'en conclut-il ? *Peu lui importe donc , si tout va bien ou mal ici bas ; si l'Etat est florissant , qu s'il languit , si la Patrie est victorieuse , ou si elle tombe sous les efforts de l'Ennemi.* Conséquence absolument fautive ! Le Christianisme n'exclut point les passions ; il tend à les modérer. S'il nous apprend à ne point être abattus par les mauvais succès , ni découragés par les revers ; c'est pour que nous ne succombions pas au désespoir , qui triomphe ordinairement d'une vertu commune. S'il nous défend de nous livrer à la joie & de nous applaudir des événemens favorables ; c'est qu'il veut nous éloigner d'une confiance excessive , qui conduit à l'insolence & à la témérité. Il veut donc , que nous demeurions toujours fermes & inébranlables. Il veut encore , que nous soions toujours en défiance , & que nous ne nous en rapportions point trop ni à nos forces , ni à la Fortune qui nous favorise. Est-ce à dire , que nous devons mépriser les biens ou les maux de l'Etat ? S'ensuit-il que nous devions négliger ses intérêts & nous inquiéter peu de ce qui concerne sa gloire & sa prospérité ?

Le Chrétien donc , modéré dans ses passions , réglé dans ses sentimens , évite avec soin les extrêmes , pour marcher au milieu de la Carrière. C'est le sentier des vertus , c'est la route favorite de la raison , c'est la voie tracée par la Sagesse. Il n'est point absolument insensible ; mais , si son cœur se réjouit , ou murmure ; c'est sans trouble

&

& sans agitation. Une victoire, remportée sur l'Ennemi, ne l'éblouit point; ne l'enivre point, ne lui fait point faire une fausse démarche. Une bataille perdue ne le déconcerte point, ne l'empêche point de se retirer en bon ordre, ou d'essayer encore les hasards de la guerre, quand elle est légitime. C'est de lui qu'on peut dire, avec toute vérité, ce qu'*Horace* nous dit de l'homme vraiment sage. *Si totus illabatur orbis, impavidum ferient ruinae.*

Et quand tout l'Univers viendrait à se dissoudre, il ne trembleroit point d'être réduit en poudre.

Pour que la Société fut paisible, ajoute le Contrat Social, & que l'harmonie s'y maintint; il faudroit que tous les Citoyens, sans exception, fussent également bons Chrétiens. C'est ce que nous avons supposé d'abord; ainsi, dans ce cas au moins, elle ne manqueroit donc pas de liaison, & elle ne trouveroit pas son vice destructeur dans sa perfection même.

Mais je veux souscrire encore à l'Hypothèse: je veux, qu'il s'y trouve non seulement un Hypocrite mais plusieurs; des ambitieux, des voluptueux, des brigands même, pourvu que le nombre n'en soit pas grand; je dis, que la Société n'en sera point ébranlée: tout au plus, si elle en est alarmée. Car, dès que le grand nombre, fidèle observateur des maximes Evangéli-

ques, n'aura, devant les yeux, que la vertu pour guide, & la piété pour règle; il sera facile à des gens, expérimentés dans la science des vertus, de distinguer tout ce qui est vice.

J'ACCORDE, que les conseils & les actions de l'Hypocrite, marqués au coin de la Religion, pourront lui attirer l'estime, l'aplaudissement & la vénération; tant qu'il ne s'écartera point de la route de la justice & de la vérité; tant qu'il saura feindre & dissimuler. Le vrai Chrétien n'est point sujet à la méfiance; il juge l'action & non pas l'intention. Mais, sitôt que ce méchant arbre produira les fruits, qui lui sont propres; quand il dévoilera l'horreur de ses maximes, & l'abomination de son cœur; des yeux, éclairés dans la saine doctrine & accoutumés au joug de la Sagesse, s'en apercevront aisément. Dès ce moment, il perdra la confiance qu'il s'étoit acquise: personne ne dissimulera plus avec lui, & on lui crierà librement & sans crainte; *Retire toi de nous Satan, Sépulchre blanchi, dont l'intérieur est plein de corruption: Hypocrite, tu es venu vers nous, sous la peau d'une brebis, mais tu n'es qu'un loup ravissant.*

CE qui fait que le Chrétien ordinaire est si facilement abusé, c'est qu'il ne connoît pas la route qu'il doit suivre; c'est qu'il est foible dans la foi, fragile dans ses maximes. Il se confie témérairement à des Guides aveugles, qui le conduisent dans des précipices. Mais, parmi des
Chrè-

Chrétiens vraiment religieux, le scélérat ne trouve pas son avantage; loin d'être élevé aux honneurs, il en sera exclus.

Je veux bien encore, qu'un *Catiline* un *Cromwel*, un *Néron* même soit sur le trône. La loi de *Christ* dira bien: *Rendez à César ce qui appartient à César*; mais elle vous dira aussi; *enseignez la voie de Dieu dans la vérité; n'aiez point égard à la personne des hommes; ne craignez point ceux, qui font mourir le corps & qui n'ont aucun pouvoir sur l'ame.* (*) Le Chrétien Sujet pratiquera donc la justice & obéira à son Tiran, dans ce qui n'y fera point contraire: mais, lorsqu'il voudra commettre des cruautés, des horreurs, des abominations; où trouvera-t-il des Ministres? Où feront les exécuteurs de ses volontés criminelles?

On a déjà vu, que la résignation, aux décrets de la Providence, n'étouffe point le désir de vaincre ni la crainte de la défaite; elle les modère seule.

(*) EN considérant les effets ordinaires, que produit aujourd'hui la Religion; il est naturel de penser comme *Rousseau*. On ne voit que des Chrétiens vicieux ou lâches, des Prêtres foibles & muets. On caresse le crime, on lui aplaudit, on le favorise, ou du moins on le tolère. Est-ce là un défaut du Christianisme? Donnez moi des *Jean Baptiste*; ils diront aux *Hérodès* du Siècle: *il ne vous est pas permis &c.*

lement. Vit-on rien de plus généreux & de plus brave, que ces premiers Chrétiens, enrégimentés dans les armées des Empereurs ? Combien de fois ne leur fut-on pas redevable de la victoire ? Est-ce un vain titre que le nom de la Légion *fulminante* ? Quoi de plus propre à faire un bon Soldat, que le mépris de la mort & l'indifférence pour la vie ?

Pour moi, je ne trouve rien de si vain & de si téméraire, que le serment des Soldats de *Fabius*. Ils méritoient bien d'être parjures, & nul Mortel, quelque brave, quelque fort qu'il puisse être, ne peut se flatter de tenir la victoire, attachée à son char. On a vu les *Turenne*, les *Condé*, les *Charles XII.*, tourner le dos & périr dans les batailles. On sait, que les *Romains* étoient pétris d'orgueil & de présomption. Ils en eurent besoin, après la bataille d'*Allia* & la défaite de *Cannes* ; mais souvent, leur confiance insensée les conduisit au précipice. C'est ce qu'on peut remarquer dans les batailles qu'ils perdirent contre les *Volsques*, les *Gaulois*, les *Samnites*, les *Carthaginois*, &c. Ils y éprouverent assez, combien le sort des armes est incertain, & si le grand *Scipion* eut le bonheur de sauver sa Patrie, & de la venger sur les *Carthaginois*, il en fut plus redevable à la Fortune, qu'à son expérience.

UNE République Chrétienne n'est donc point absurde : je dis mieux. Une Société de Chrétiens, quelle-quelle fût, seroit une vraie *Démocratie*. Car, si
d'un

d'un côté les membres inférieurs du Corps politique étoient soumis & dévoués à la volonté du Chef; de l'autre, cette même volonté du Chef seroit subordonnée à celle du Peuple, & n'auroit jamais d'autre objet que le bien public. Loïn donc qu'il s'élevât des Tirans parmi ce Corps, il n'y auroit pas même de vils Mercenaires; on n'y verroit que de bons Pasteurs.

DONNONS nous de garde de prendre les *Croisfés* pour des armées de Chrétiens. Il s'en falloit de beaucoup, que les Soldats & les Chefs eussent l'esprit de leur Religion. C'étoit l'avidité du butin, l'esprit de débauche, de fainéantise, & outre cela, je ne fais quelle manie horrible, qui les dirigeoit. Aussi les fruits, qu'ils ont cueillis, ont été bien amers.

Je donneroïs ce nom plus volontiers aux Soldats, qui servirent sous *Maximian*, sous *Licinius*, sous *Constantin*. Si, dans les tems libres & favorables à la Religion, leur bravoure s'est rallentie; ignore-t-on, que, dans ces mêmes tems, la piété a commencé de disparoître? Ignore-t-on que, plus le nom de *Christ* est devenu florissant, plus son Culte & son esprit sont tombés dans le décri?

IL est sans difficulté, & mon Système ne diffère point en cela de celui de Mr. d'A**t, que le Prince n'a de droit sur ses Sujets, que celui, que lui donne l'utilité publique. Il n'a aucun compte à leur demander, sur les choses, qui y sont étrangères. Mais celles de la Religion ont quelquefois

fois une grande influence sur le Civil. Ne sont-elles pas de cette nature, quand les opinions de ses Sectateurs, divisées & contradictoires, allument le plus cruel incendie dans l'Etat.

TANT que les Sujets croient & ne contestent point, ou tant qu'ils contestent de bouche & de cœur, si vous voulez, sans en venir aux mains, & à la violence; le Souverain n'a point de jugement à prononcer. Les affaires de la conscience ne lui competent point. C'est pourquoi, toutes les sentences de mort, aujourd'hui prononcées par le tribunal des Inquisiteurs, en fait de Religion, sont injustes, criantes, abominables.

C'EST toute autre chose, quand les Sujets s'entre-choquent & se portent le poignard au sein, pour contestation de dogmes ou de discipline Ecclésiastiques. Le Prince ne sauroit y apporter un remède trop prompt, & le plus habile s'y trouve embarrassé. Combien ces dissensions cruelles n'ont-elles pas produit d'événemens affreux, par la mollesse, l'indolence & l'indécision des Souverains? Peut-on se rappeler, sans frémir, les déluges de sang, qui ont inondé l'*Europe* à cette occasion? Je ne parle point de celui, qui a été versé dans les autres parties du Monde; quoique le torrent n'en ait pas été moins rapide & moins violent, il est moins frappant pour nous, à cause de l'éloignement.

UNE chose me choque encore dans le Contrat Social. Je ne puis accorder l'Auteur avec lui même. D'un côté, il autorise le Souverain, à
ban-

bannir de l'Etat quiconque ne croit pas les dogmes qu'il propose; de l'autre, il regarde la tolérance comme essentielle, en matière de Religion, puisqu'il en proscriit l'intolérance. Est-ce donc tolérer, que de bannir ceux qui refusent de souscrire à ses dogmes? Mais remontons un peu, & parlons de ceux, qui sont établis par le Contrat Social.

Les dogmes de la Religion civile, dit-il, *doivent être simples, en petit nombre, énoncés avec précision, sans explication, ni commentaires.* Ceci pourroit contenter des Philosophes; mais seroit-il suffisant pour la Multitude? La simplicité n'est point ce qui la flatte & ce qui l'enchanté. Les cérémonies, les Mystères ont pour elle plus d'attrait & de charmes. Ce qui a le plus contribué à décrier le Paganisme chez les *Romains*, c'est qu'on a voulu le dépouiller de ses Mystères. Je serois tenté de dire que le Christianisme courroit les mêmes dangers, si. . . . N'en disons pas davantage.

La tolérance Civile fait tomber insensiblement l'intolérance Théologique. Sous les Gouvernemens, où un seul Culte est permis, les Partisans d'un Culte étranger sont odieux, détestés. Dans ceux où la tolérance préside; les hommes, les plus différens en Religion, observent souvent, entre eux, les loix de l'amitié, de l'union & de la paix. La probité les unit.

Je commence à entrevoir l'accord de la contradiction que j'a remarquée ci-dessus. Sans doute

te, l'Auteur suppose d'abord, qu'il puisse y avoir une Religion nationale exclusive; il établit ensuite, qu'il ne sauroit y en avoir; tenons le donc quitte pour un *faux-supposé*. Moyennant quoi; nous soutenons, que celui qui dit; *hors de l'Eglise point de salut*; ne doit point être chassé de l'Etat. Car s'il n'y a point de Religion nationale exclusive, il n'y a, non plus, qu'une seule Eglise universelle, répandue dans le Monde entier. Or, il est vrai, que, hors du Monde, il n'y a plus de salut; si vous entendez la vie corporelle. S'il s'agit de la vie spirituelle, il n'y a point encore de salut. Car, peut-on imaginer, que celui, qui se fera divisé, dans ce Monde, de la Société universelle des hommes, y sera réuni dans l'autre?

Henri IV. étoit sans doute de cette opinion; car, quoi qu'il fut *Protestant* de cœur & d'esprit, il sentit bien que, pour en rejeter le nom, il ne seroit pas exclus pour cela du nombre des Elus, ni de la Communion de l'Eglise universelle. Un homme de parti jugera qu'il a eu grand tort, de sacrifier l'opinion à l'intérêt. Le Politique soutiendra, que l'utilité du Peuple & le bien de la Nation devoient être préférés à une dénomination vaine, & qui ne change rien à l'esprit du Christianisme.

C H A P I T R E IX.

Conclusion.

PUISQUE le Contrat Social ne va pas plus loin, & que, satisfait d'avoir fondé l'Etat sur sa base, il refuse de l'appuyer par ses relations externes; nous finirons avec lui. Le droit des gens, le commerce, les droits de guerre, &c. sont des objets trop vastes pour la courte vue de l'Auteur. La mienne est peut-être moins longue, & je veux la ménager.

D'AILLEURS, il est bon & avantageux de la fixer, de tems à autre, près de soi. Les objets les plus intéressans, sont ceux qui nous environnent; ce sont eux, qui font notre bien & notre mal-être. Il est donc raisonnable, que nous nous en occupions quelques momens, pour reprendre ensuite une nouvelle course, & rentrer dans une autre carrière. Sera t-elle longue, sera t-elle courte; sera t-elle brillante, ou sans gloire? C'est ce que je ne puis déterminer aujourd'hui; j'en attens la décision de mes Lecteurs. C'est à eux, qu'il appartient de relever mon courage, ou de l'abattre. Peut-être seront-ils trop généreux, pour vouloir m'étouffer, dès ma naissance.

Fin de l'Anti - Contrat Social.



